

LES

HOLLANDAIS AU BRÉSIL.





LES  
HOLLANDAIS AU BRÉSIL,

NOTICE HISTORIQUE SUR LES PAYS-BAS  
ET LE BRÉSIL AU XVII<sup>e</sup> SIÈCLE,

PAR

P. M. NETSCHER,

Lieutenant de grenadiers dans l'armée royale des Pays-Bas.

(AVEC PORTRAIT, FAC-SIMILÉS ET CARTE.)



LA HAYE,  
**BELINFANTE FRÈRES.**

—  
1853.

A  
981.03121  
N471  
h  
1853

HOLLANDIA AUSTRALIS

**BIBLIOTECA DO SENADO FEDERAL**  
Este volume acha-se registrado  
sob número 1846  
de ano de 1974

Imprimerie BULLIFANTE FRÈRES,  
La Haye.

A SA MAJESTÉ DOM PEDRO II,

EMPEREUR DU BRÉSIL.

*Pieter Marinus Netscher.*





## P R E F A C E .



Le récit que je présente ici au lecteur a déjà paru en partie, en 1848 et 1849, dans différents numéros du *Moniteur des Indes-Orientales et Occidentales*, revue mensuelle publiée à la Haye sous les auspices de S. A. R. le Prince Henri des Pays-Bas, par M. le baron Melvill de Carnbée, mais interrompue depuis quelque temps par le déplacement de M. Melvill, officier de la marine royale, appelé à d'autres fonctions aux Indes-Orientales (1) \*).

Mes articles dans le *Moniteur* formaient une esquisse historique composée dans le but d'éclaircir une partie intéressante et peu connue de notre histoire, et de célébrer les actions glorieuses de nos ancêtres dans l'Amérique méridionale au XVII<sup>e</sup> siècle. Depuis quelque temps j'ai poursuivi mes investigations au sujet de nos relations avec le Brésil, et me trouvant maintenant en possession des résultats de ces recherches qui ont répandu du jour sur plusieurs points incertains, j'ai conçu l'idée de donner une reproduction revue et augmentée, de mon travail historique.

On comprend que j'ai dû nécessairement avoir de nouveau recours à la

---

\*) Les numéros en parenthèses intercalés dans le texte, indiquent les notes à la fin de l'ouvrage, nécessaires à l'intelligence du sujet.

langue française, pour mieux faire connaître à l'étranger les actions de nos ancêtres \*) et les péripéties de la lutte au Brésil qui sous plusieurs rapports mérite tant d'être étudiée d'après des sources certaines.

Il est vrai que la possession de ce beau pays n'a été pour nous que de courte durée, et que nous l'avons perdu par les erreurs et la négligence de cette même Compagnie des Indes-Occidentales qui en avait fait la conquête; aussi, d'une part, je tâcherai de prouver par des documents authentiques combien est méritée l'expression *verzuimd Braziel* (le Brésil négligé), créée par notre poète national *van Haren*, et passée en proverbe, quand en Hollande on parle de notre ancienne colonie du Brésil. Mais on verra, d'autre part, que les grands hommes qui s'y sont distingués comme guerriers ou comme administrateurs, n'en méritent pas moins un éclatant hommage.

Parmi ces hommes célèbres le comte Maurice de Nassau occupe une des places principales, et nous nous félicitons de pouvoir rendre ici justice au souvenir de ce prince, digne rejeton d'une des branches de l'illustre famille de Nassau, qui sut faire prospérer le Brésil-hollandais pendant les huit années de son administration salutaire.

Assez souvent dans ce récit, surtout dans la première moitié, on verra briller de tout leur éclat le héroïsme et l'esprit d'entreprise des Hollandais; nous étions alors à l'apogée de notre gloire et de notre puissance; c'était le temps dont Raynal s'exprime de la manière suivante: «la plupart des nations commerçantes de l'Europe languissaient dans une léthargie entière. Il fallait, pour mettre fin à cet engourdissement, un peuple qui sortît du néant, répandant la vie et la lumière dans tous les esprits, l'abondance dans tous les marchés; un peuple qui donnât une grande activité à la circulation des denrées, des marchandises, de l'argent, et qui, en étendant la consommation, encourageât l'agriculture, le commerce et tous les genres d'industrie. L'Europe dut aux Hollandais tous ces avantages.» Ce témoignage de la part d'un des plus savants historiens, a beaucoup de valeur, et nous tâcherons, tout en relevant ce qu'il a parfois d'exagéré, de prouver ce que les Hollandais ont fait réellement dans

---

\*) C'est à cause de l'emploi de la langue française que je dis les *Hollandais* au Brésil et non pas les *Néerlandais* au Brésil. Cette dernière dénomination serait la plus exacte en ce qu'elle indique les habitants de toutes les provinces des Pays-Bas, tandis que les Hollandais proprement dits sont ceux qui habitent la province de Hollande. Toutefois cette expression était tellement usitée à l'étranger du temps dont nous écrivons, et l'est même encore de nos jours si généralement, que je me suis conformé à cet usage.



l'Amérique méridionale pour justifier cette bonne opinion, nonobstant tout ce qui a été écrit à ce sujet en sens contraire.

J'ai toujours été pénétré de la pensée que M. Ampère dans un de ses articles pleins d'esprit et de verve, de la *Revue des Deux Mondes* \*) formule si nettement en disant: «Il vaut mieux pour une nation, se respecter et même s'admirer un peu trop, que se dénigrer à plaisir et se prendre philosophiquement en pitié.» Pourtant, tout en faisant dans ce livre souvent l'éloge des Hollandais, je n'ai point caché leurs fautes et je n'ai jamais passé sous silence les actes de courage du côté ennemi; je n'ai jamais tronqué les faits par une partialité si commune du reste, mais toujours si indigne de l'historien.

Je croyais qu'un pareil exposé des expéditions et voyages des Hollandais vers l'Amérique du Sud, nommément le Brésil, composé d'après les documents authentiques conservés aux Archives du Royaume, ne serait pas sans intérêt, non seulement pour mes compatriotes, mais aussi pour l'étranger. Je fus confirmé dans cette idée en voyant les recherches laborieuses que fait sur l'histoire de son pays M. le chevalier Da Silva, chargé d'affaires du Brésil à La Haye (2), et membre de l'Institut d'Histoire et de Géographie à Rio-de-Janeiro.

Sa Majesté l'Empereur Dom Pedro II est le président, non seulement de nom, mais aussi de fait, de cette société de savants; l'amour qu'il porte aux sciences en général, et surtout l'intérêt qu'il attache à l'histoire de son bel empire, m'ont encouragé à rendre un témoignage de mon admiration pour ce prince éclairé, en lui dédiant ce fruit de mes travaux. Cette dédicace sera à elle seule une introduction auprès de mes lecteurs brésiliens, ce dont j'aurai peut-être besoin de temps en temps, en ce que je n'ai eu, à beaucoup près, des sources aussi authentiques et aussi nombreuses du côté portugais que du nôtre.

Pour faciliter la lecture de mon ouvrage je donnerai un tableau chronologique des principaux événements. Ce tableau précèdera le récit, qui est divisé en quatre parties:

1°. Origine de la colonie du Brésil, et voyages des Hollandais vers l'Amérique Méridionale, avant la fondation de la Compagnie des Indes-Occidentales. (1500—1621).

2°. Fondation de la Compagnie des Indes-Occidentales, expéditions au Brésil; établissement de la domination hollandaise dans ce pays jusqu'à l'arrivée du comte Joan Maurice de Nassau. (1621—1636).

---

\*) Promenade en Amérique, par M. Ampère, *Revue des Deux Mondes*, 1<sup>er</sup> janvier 1853.

3°. Le comte Joan Maurice de Nassau nommé gouverneur-général du Brésil-hollandais; suite de la guerre au Brésil. — Prospérité et richesse de la colonie. — Retour du comte Maurice en Hollande. (1636—1644).

4°. Décadence rapide de la colonie après le départ du comte Joan Maurice. — Le Brésil évacué par les Hollandais. (1644—1654).

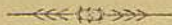
Dans ma conclusion je raconterai très brièvement le sort de la Compagnie des Indes-Occidentales après la perte du Brésil.

On verra que dans la quatrième partie j'ai été plus succinct que dans les trois chapitres précédents: des documents portugais, nous n'en avons presque pas, et les sources hollandaises que nous avons à notre disposition pour cette époque (1644—1654) sont plus diffuses et moins exactes qu'à l'ordinaire. D'ailleurs je ne crois pas que l'histoire du Brésil y perde, car le nom de *Vieira*, ce chef courageux qui expulsa les Hollandais du Brésil, mérite trop l'admiration de ses compatriotes et de ses descendants pour que son éloge ne soit pas écrit par un Brésilien; il serait à regretter, qu'un étranger entreprît cette tâche: c'est un nom comme chaque peuple n'en compte qu'un ou deux, un nom qui n'appartient à aucun parti, mais à toute la nation, et dont chacun de ses descendants se glorifie.

Vieira a délivré son pays d'une domination qui pesait à la population et qui était antipathique à ses opinions religieuses. Les Brésiliens d'alors ne pouvant encore former une nation indépendante, redevinrent Portugais et Catholiques. Près de deux cents ans plus tard, en 1822, ils secouèrent une autre domination qui ne répondait plus à leurs besoins politiques: le Brésil se sentit fort, se déclara indépendant; et ce pays, jadis une colonie négligée, est maintenant un des plus riches empires, à qui l'avenir réserve une des premières places parmi les grandes puissances.



LISTE RAISONNÉE DES SOURCES QUE NOUS AVONS  
CONSULTÉES POUR LA COMPOSITION  
DE CET OUVRAGE.



Il est remarquable que justement parmi les nations qui ont conquis leur indépendance après de longues luttes et l'épée à la main, le désir de connaître leur ancienne histoire se manifeste le plus vivement. En Hollande et aux Etats-Unis il a paru dernièrement plusieurs ouvrages historiques commémoratifs de leurs guerres d'indépendance, et au Brésil cette même tendance se fait sentir. Le mérite de quelques-unes des publications les plus récentes se trouve dans la manière dont elles sont composées. On commence assez généralement à se méfier de plusieurs livres d'histoire, de date ancienne ou moderne, qui sont écrits pour la plupart d'une manière tout-à-fait partielle, ou qui souvent ne sont que des copies déguisées sous l'honnête habit d'une histoire originale; et on s'applique plus que jamais à remonter aux véritables sources de l'histoire, les documents authentiques et officiels. Il est vrai qu'il est dangereux de se fier sans réserve, même à ces pièces officielles, car en jugeant d'après l'histoire contemporaine de nos jours, nous voyons comme les causes et les effets de certains évènements sont représentés de la manière qui plaît le mieux au parti dominant. Cependant en confrontant les preuves de tous les partis, les rapports officiels et les pamphlets du jour, on parvient aisément à discerner le vrai du faux, et on finit par se rapprocher autant que possible de la vérité.

C'est d'après ce principe que cette notice historique a été composée et c'est là aussi le seul mérite que peut avoir cet ouvrage; nous ne

faisons aucune prétention à un style élégant et aux autres qualités qui sont l'apanage des bons historiens. Nous avons évité toute harangue, et s'il s'en est rencontré dans nos originaux, nous avons réduit à peu de mots ce qui était nécessaire à notre sujet. Mais nous avons apporté beaucoup d'exactitude à marquer les dates et les situations des lieux, et à indiquer les causes et les effets de chaque événement. Les noms propres sont copiés, autant que possible, d'après les signatures autographes des personnages, ou d'après les meilleures autorités hollandaises ou portugaises.

Les indications et les détails que nous avons trouvés aux Archives du Royaume des Pays-Bas à La Haye, forment la base de la plus grande partie de ce livre. Dans ces archives se trouve l'histoire politique du monde civilisé au XVII<sup>e</sup> siècle, ce temps où la République des Provinces-Unies était l'égal et souvent l'arbitre des destinées des plus puissantes monarchies. Ces archives forment une magnifique collection, qui a été utilisée déjà à différentes reprises, et entre autres pour *Macaulay's History of England* et *O'Callaghans History of New-Neerland* (New-York) (3); la direction supérieure en est confiée à M. J. C. de Jonge, archiviste du Royaume. Grâce à l'obligeance de M. de Zwaan, le commis-archiviste, à qui nous témoignons ici notre reconnaissance, nous y avons trouvé une foule de documents précieux, tels que : „Toutes les lettres „originales adressées aux Etats-généraux par les gouverneurs du Brésil- „hollandais et par l'Assemblée des XIX (elles se trouvent dans une dou- „zaine de Liasses de 1629 à 1654). Les registres des Notules des séances „des Etats-généraux, surtout celui de 1638—1651, contenant toutes „les résolutions prises au sujet de la Compagnie des Indes-Occidentales „et de ses possessions. Les minutes des plus intéressantes lettres expé- „diées par les Etats-généraux aux gouverneurs du Brésil et à l'Assemblée „des XIX; et enfin les livres des Brevets (*commissie-boeken*) des Etats-géné- „raux, dans lesquels on trouve le texte authentique des commissions con- „férées par les Etats aux officiers supérieurs et aux hauts fonctionnaires „de la Compagnie.”

La présence de tous ces documents précieux aux Archives de l'Etat, s'explique par là, que les gouverneurs ou administrateurs de toutes les possessions de la Compagnie des Indes-Occidentales prêtaient aussi serment aux Etats-généraux, et que par conséquent ils envoyaient leurs rapports non-seulement aux Directeurs de la Compagnie mais aussi aux Etats-généraux.

Les archives de la Compagnie, surtout celles de la Chambre d'Amsterdam qui contiendraient encore plus de particularités, ont été, par une méprise déplorable, vendues en 1821. Cependant une grande partie de celles de la Chambre de Zélande, ont été retrouvées en 1851 à Middelbourg



et transportées à Amsterdam, où elles sont confiées aux soins de M. van Dijk, fonctionnaire au ministère des colonies, chargé spécialement de l'examen et de la mise en ordre de ces archives. Il l'a effectué avec beaucoup de savoir et de tact, et nous devons à son empressement à obliger, plusieurs particularités fort intéressantes que l'on remarquera dans les notes. Cependant ces archives à Amsterdam sont de plus d'intérêt pour l'administration intérieure de la Compagnie que pour l'exposé général des événements.

Par tout ce que nous venons de dire des archives des Pays-Bas, il est évident qu'elles forment en elles-mêmes une histoire presque complète de l'époque dont nous nous occuperons; mais, pour remplir les lacunes qui s'y trouvent par ci par là, comme aussi pour arriver à la juste appréciation des faits dans leurs rapports avec les autres événements contemporains, nous avons consulté et comparé les ouvrages les plus remarquables, dans différentes langues, qui se rapportent à notre récit. Ces recherches nous furent facilitées par le bienveillant secours de M. Holtrop, Directeur et surtout de MM. Campbell et Handel, Conservateurs à la Bibliothèque Royale à La Haye\*) où se trouvent la plupart des livres que nous allons citer:

*Descripcion de las Indias occidentales de Antonio de Herrera, Coronista Maijor de Su Mag<sup>t</sup>. de las Indias y su coronista de Castilla-* (Description des Indes occidentales, par ANTONIO DE HERRERA, historiographe des royaumes des Indes et de Castille). Madrid, 1601, in fol. Ce livre donne des descriptions fort curieuses et des données très intéressantes au sujet des premières découvertes des Espagnols. La 1<sup>e</sup> édition espagnole est devenue très rare, elle a été réimprimée à différentes reprises, et il en existe des traductions hollandaises, françaises et latines.

*Commentariën ofte memoriën van den Nederlandtschen Staet, Handel, Oorloghen ende Gheschiedenissen van onsen tijdt etc.* (Commentaires ou mémoires sur la politique, le commerce et les guerres des Pays-Bas et sur l'histoire contemporaine jusqu'en 1611 etc.), par EMMANUEL VAN METEREN. Amsterdam, 1647, in fol. Ce livre, qui parut d'abord en latin en allemand, sous le titre de *Historia Belgica*, fut imprimé en hollandais en 1599 à Delft; et pour la seconde fois en 1608; il jouit d'une bonne réputation, et a été réimprimé à différentes reprises et continué jusqu'en 1638; il en existe aussi des traductions latines et françaises.

---

\*) Cette bibliothèque est composée de 140,000 volumes et 3000 manuscrits.



*Spiegel der Australische navigatie, door den wijdt vermaerden ende cloeckmoedigen Zeeheldt Jacob le Maire.* (Miroir de la navigation Australe de l'illustre et intrépide marin J. le M.) Amsterdam, 1622, in fol.

Ce livre, fort curieux et assez rare, fut écrit pour réclamer pour Le Maire, l'honneur de la découverte du Cap Hoorn, que l'on avait attribuée à tort à Schoutén; celui-ci n'accompagna Le Maire qu'en sous-ordre.

*Restauracion de la ciudad del Salvador, i Baía de Todos-Santos, en la Provincia del Brasil.* (Restauration de la ville de S. Salvador et de la Baie de Tous les Saints dans la province du Brésil,) par DON THOMAS TAMAIO DE VARGAS. Madrid, 1628, in 4°.

Ce livre espagnol, devenu fort rare, a été traduit en portugais par le colonel brésilien *Ignacio Accioli de Cerqueira e Silva*, et publié à Bahia, 1847, in 8°. Il contient des particularités intéressantes sur la reprise de S. Salvador en 1625 par Don Fradique de Toledo.

*De Nieuwe Wereld, of Beschrijving van West-Indiën.* (Le Nouveau Monde, ou description des Indes Occidentales) par JOHANNES DE LAET. 1<sup>o</sup> édition, 1626; seconde édition revue et augmentée 1630, Leyde, in fol.

Cet ouvrage si célèbre, a été publié en latin, l'an 1633, sous le titre de *Novus Orbis, seu descriptionis Indiae Occidental. Libri XVIII*, et il en existe aussi une traduction française contemporaine. Nous nous en sommes servis de temps en temps pour la description des lieux, mais si dans le cours de notre récit nous citons le nom de *De Laet*, ce qui arrivera très souvent, c'est l'ouvrage suivant du même auteur que nous voulons indiquer :

*Historie ofte Jaerlijk Verhael van de verrichtinghen der Geoetroyeerde West-Indische Compagnie zedert haer begin tot het vijnde van 't jaer 1636.* (Histoire ou récit annuel des opérations de la Compagnie octroyée des Indes Occidentales depuis sa fondation jusqu'à la clôture de l'an 1636.) Leyde, 1644, in fol.

Ce livre si extrêmement intéressant, écrit avec la plus grande impartialité et une entière bonne foi, est le fondement de la seconde partie de notre récit. Plus d'une fois nous aurons l'occasion de citer cet ouvrage qu'on peut considérer comme authentique, à cause de la position de l'auteur comme Directeur de la Compagnie. Bien souvent ce n'est qu'une copie des journaux et des rapports adressés à l'Assemblée des XIX, par les amiraux et les capitaines au service de la Compagnie; par cela même, le livre est si important. Tous les historiens hollandais, et même Southey, quand ils parlent de cette partie de l'histoire de 1621 à 1636, ont suivi presque textuellement le récit de *De Laet*, à cause de son exactitude et



de sa sincérité. A cet ouvrage il y a un appendice dans le même volume, intitulé :

*Kort verhael van de diensten en nuttigheden die desen Staat bij de West-Indische Compagnie heeft genooten.* (Exposé succinct des services et des avantages que la Compagnie des Indes Occid. a rendus à l'Etat.) Cet appendice contient aussi des détails forts remarquables sur l'état des finances, le butin pris et les flottes équipées par la Compagnie.

De Laet reçut une gratification, pour la dédicace du dit ouvrage aux Etats-généraux.

*Veroveringh van de stadt Olinda ghelegen in de capitania van Phernambuco door den E. E. manhaften gestrenghe Hendrick C. Lonck, generaal te water en te lande.* (Conquête de la ville d'Olinda, située dans la capitainerie de Pernambuco, par le noble et courageux Hendrick C. Lonck, général de mer et de terre) Amsterdam, 1630, in 4°.

Cette brochure contient le texte de la capitulation des forteresses de S. Jorge et S. Antonio, en hollandais et en portugais; elle est conservée à la Bibliothèque Royale à La Haye, dans la division *Bibliotheca Duncaniana*.

*Oorspronckelijke missive geschreven bij den generael Weerdenburch aan Ho. M. Heeren Staten Generael, noopende de veroveringhe van de stadt Olinda de Fernambuco met al hare fortien.* (Mmissive originale écrite par le général (colonel) Weerdenburch, à Leurs Hautes Puissances les Etats-généraux, au sujet de la conquête de la ville d'Olinda de Fernambuco, avec toutes ses forteresses.) La Haye, 1630, in 4°.

Cette brochure extrêmement intéressante et authentique, se trouve dans la *Bibliotheca Duncaniana*.

*Olinda ghelegen in 't land van Brasil, in de capitania van Phernambuco, met mannelijcke dapperheijt ende groote couragie inghenomen etc.* (Prise courageuse d'Olinda, située dans le pays du Brésil dans la capitainerie de Pernambuco, etc.) par J. BAERS, ministre protestant et témoin oculaire de la conquête. Amsterdam, 1630, in 4°.

Cette brochure curieuse et très rare est conservée dans la *Bibliotheca Duncaniana*.

*Casparis Barlaei, Rerum per octennium in Brasilia et alibi nuper gestarum, sub praefectura illustrissimi comitis J. Mauritii Nassoviae etc. etc., Historia* (Histoire de tout ce qui s'est passé au Brésil et ailleurs, pendant les huit années du gouvernement de l'illustre comte Joan Maurice de

Nassau etc., par GASPARD BARLÆUS), grand volume in fol., avec des cartes et planches magnifiques, exécutées par F. Post, 1<sup>e</sup> édition, Amsterdam 1647, 2<sup>e</sup> édition, Clèves 1660.

Il en existe une traduction en allemand, publiée en 1659, in 8°. Ce livre forme la base de tout ce qui a été écrit plus tard, sur cette période de l'histoire des guerres au Brésil, de 1636—1644, et a d'autant plus d'importance que l'auteur l'a écrit sur les lieux et a été informé par Maurice lui-même de toutes les données authentiques. Il en existe un magnifique exemplaire de luxe, qui a appartenu au comte Maurice, avec sa signature en allemand, à la Bibliothèque Royale à La Haye.

Barlaeus reçut une gratification de la part des États-généraux, pour la composition de son ouvrage.

*Ontdeckinghe van Rijcke Mijnen in Brasil* (Découverte de riches mines au Brésil), Amsterdam 1639, in 4°. Nous donnons la traduction presque textuelle de cette petite brochure extrêmement intéressante dans la note 72 à la fin de ce livre.

*Kort verhael van den staet van Fernambuc door Augustus van Quelen* (Exposé succinct de l'état de Fernambuco, par A. v. Q. dédié à l'Assemblée des XIX) brochure in 4°, Amsterdam 1640. (*Bibliotheca Duncaniana.*)

*Auctentijck verhael van 't remarquabelste dat is voorgevallen in Brasijl tusschen den Hollandtschen admirael Willem Cornelisz. en de Spaensche vloote* (Récit authentique de ce qui s'est passé de remarquable au Brésil entre l'amiral hollandais Willem Cornelisz., et la flotte espagnole).

Brochure in 4°, Amsterdam 1640 (*Bibliotheca Duncaniana.*)

*Journalier verhael ofte copie van sekeren brief geschreven uit Brasijl, nopende de victorie van januarij 1640, aan de Bewindthebberen ter Kamer van de Mase* (Récit journalier ou copie d'une lettre écrite du Brésil, au sujet de la victoire de janvier 1640, et adressée aux Directeurs de la Chambre de la Meuse).

Brochure in 4°, Rotterdam (?) 1640.

*Historie ofte verhael van saken van staet en oorlogh, in ende omtrent de Vereenigde Nederlanden van 1621—1668* (Histoire ou récit des affaires d'Etat et de guerre, des Provinces-Unies de 1621—1668), par LIEUWE VAN AITZEMA, conseiller et résident des villes Anséatiques à La Haye, publiée de 1626 à 1669, à Amsterdam. La 1<sup>e</sup> édition est in 4°, la 2<sup>e</sup>, augmentée de plusieurs documents fort intéressants, est de 7 volumes



in fol. Cette dernière édition est la plus correcte et la plus méthodique.

Ce qui assure une haute importance à cet ouvrage, consiste en ce qu'il donne une foule de documents originaux, instructions, traités, mémoires des ambassadeurs, résolutions des Etats-généraux, que nous ne trouvons dans aucun autre ouvrage. Les liaisons de l'auteur avec les plus hauts fonctionnaires de l'Etat lui facilitaient les moyens de se les procurer, et c'est un fait avéré, qu'il ne se faisait même pas de scrupule d'employer la corruption et autres moyens peu honorables, pour se mettre en possession des données authentiques qui font de son ouvrage une des sources les plus sûres et les plus riches, pour l'histoire de l'époque dont il traite. Wiequefort dit dans son ouvrage l'Ambassadeur : „que ce livre d'Aitzema „peut servir d'inventaire à ceux qui n'ont point d'accès aux Archives „de l'Etat; mais que ce que l'auteur y a ajouté du sien ne vaut pas la „gazette.” (?)

En 1669 un procès fut intenté à Aitzema, accusé d'avoir corrompu des fonctionnaires de l'Etat, pour lui procurer des actes officiels. Il mourut la même année, mais son secrétaire et quelques autres clercs furent condamnés à des peines infamantes. L'ouvrage a été continué par Sylvius.

*De nieuwe en onbekende wereld of beschrijving van Amerika en 't Zuidland* (Le Nouveau Monde inconnu ou description de l'Amérique et du pays du Sud), par ARNOLDUS MONTANUS. Amsterdam 1671, in fol.

Cet ouvrage d'une exécution typographique supérieure, est dédié au comte Joan Maurice de Nassau et contient une description exacte des habitants, du pays et de l'histoire de cette partie du monde. Les guerres des Hollandais au Brésil y sont traitées tout au long; seulement jusqu'en 1636 il suit principalement l'ouvrage de De Laet, et après le départ du comte Maurice du Brésil, son exposé est très diffus et manque d'ordre chronologique. Le livre est magnifiquement illustré, et contient un des meilleurs portraits qui existent du comte Maurice.

Un des plagiats les plus signalés qui ayent jamais été pratiqués, a été commis à l'égard de cet ouvrage par un nommé Dapper qui a publié en 1673, à Amsterdam le même livre en allemand sous le titre „*Unbekannte Neuwelt* etc.” Il y a préposé son nom comme auteur, et se garde bien de dire que ce n'est qu'une traduction littérale; les planches et les cartes même sont copiées, ce dont on peut se convaincre par le fait qu'elles se trouvent à l'envers de ceux de l'ouvrage de Montanus.

Dapper est très souvent cité comme une autorité originale par des écrivains étrangers, qui ignoraient sans doute cette circonstance si peu honorable.



*Journal ofte Historiælsche beschrijvinge van Matheus van den Broeck, van 't geen hij selfs ghesien ende waerachtigh gebeurt is, wegen 't begin van de Revolte van de portugese in Brasiel* (Journal ou description historique par MATHEUS VAN DEN BROECK, de tout ce qu'il a vu et ce qui s'est véritablement passé, au commencement de la révolte des Portugais au Brésil). Amsterdam 1651, in 4°. Fort curieux et très rare.

*Historia de Portugal Restaurado* (Histoire de la restauration de Portugal), par Dom Luiz de Menezes, comte d'ERICEYRA. Lisbonne 1679 et 1698 in fol. Cet ouvrage intéressant a été plusieurs fois réimprimé, mais toujours en Portugais.

*Gedenkweerdige Brasiliaense zee en landt reize* (Voyage mémorable par mer et par terre au Brésil), par JOHAN NIEUHOFF. Amsterdam 1682, in fol.

Cet ouvrage intéressant, orné d'un portrait du comte Maurice et de planches, donne une description détaillée des habitants et du pays du Brésil, ainsi que de tous les événements qui y ont eu lieu de 1640 jusqu'en 1649, lors du voyage de Nieuhoff dans cette contrée comme agent de la Compagnie des Indes-Occidentales. Southey dans son *History of Brazil* fait mention d'une traduction qui existerait de ce livre; nous n'avons pu en trouver aucune indication ailleurs.

*Leevens en Daaden der Doorluchtigste Zeehelden* (La vie et les actions des amiraux les plus illustres). Amsterdam 1683, in 4°.

Ce livre, illustré des portraits des plus célèbres marins hollandais, contient des détails fort intéressants et assez exacts.

*Istoria delle guerre del regno del Brasile accadute tra la corona di Portugallo e la republica di Olanda*. (Histoire des guerres dans le royaume du Brésil, soutenues par la couronne de Portugal contre la république de la Hollande) par LE PÈRE JEAN JOSEPH DE S. TERESA, de l'ordre des Carmélites. Rome 1698, in fol.

Ce livre italien, dédié à Dom Pedro II, roi de Portugal, est accompagné d'une carte et de plusieurs plans. La composition en est faite d'après des données portugaises assez partiales; l'auteur était Portugais lui-même.

*Histoire des Provinces Unies*, par WICQUEFORT, résident du duc de Brunswick-Luneburg-Zell à La Haye. La Haye, 1719, in fol.

Ce livre est une des meilleures sources pour l'histoire de Pays-Bas au XVII<sup>e</sup> siècle. L'auteur était dans la confiance intime de l'illustre



Conseiller-Pensionnaire De Witt, qui l'employa souvent comme secrétaire, même pour ses correspondances privées; il était donc bien à même de se mettre au fait de tous les événements et de leurs causes. Il donne à la suite de ses deux grands volumes in fol., un autre volume, ne contenant que des *Preuves* ou documents authentiques pour servir comme pièces justificatives. Les volumes imprimés ne contiennent l'histoire des Pays-Bas que jusqu'en 1658; la continuation qu'il a laissée à sa mort en 1680 va jusqu'en 1676, elle est en manuscrit et se trouve à la Bibliothèque Royale à La Haye. Après la mort de De Witt, Wicquefort fut emprisonné comme accusé de trahison; il aurait entretenu des correspondances secrètes avec des puissances ennemies et leur aurait communiqué des secrets de l'Etat. C'est dans sa prison au *Gevangenpoort* qu'il écrivit son fameux ouvrage de l'Ambassadeur.

*Beschrijving der Nederlandsche historiepenningen* (Description des médailles historiques Néerlandaises), par VAN LOON. La Haye 1726, 4 vol. in fol.

Cet ouvrage est illustré par des gravures qui représentent les médailles, avec un texte explicatif et chronologique, ce qui en fait une sorte d'histoire, très mal arrangée et fort inexacte, des Provinces-Unies depuis 1555 jusqu'en 1713. La description même des médailles est fort curieuse et très nette. En 1732 il a paru à La Haye une traduction française de ce livre, sous le titre singulier de: *Histoire métallique des XVII provinces des Pays-Bas, depuis l'abdication de Charles Quint jusqu'à la paix de Bade en 1716.*

*Beschrijving van Guiana of de wilde kust in Zuid-Amerika* (Description de la Guyane ou la côte sauvage dans l'Amérique du Sud). par M<sup>e</sup>. JAN JACOB HARTSINCK, archiviste et maître des requêtes du noble collège de l'amirauté d'Amsterdam. Amsterdam 1770, 2 vol. in 4<sup>o</sup>.

Cet ouvrage contient une description des plus intéressantes de l'état des côtes septentrionales de l'Amérique du Sud, et de ses habitants, comme aussi des découvertes qui ont été faites par les Hollandais, les Portugais, les Espagnols et les Français. La qualité d'archiviste, du savant auteur de ce livre, le rend d'une haute importance, en ce qu'elle le mit à même de puiser aux sources authentiques.

*Histoire philosophique et politique des établissements et du commerce des Européens dans les deux Indes*, par l'abbé RAYNAL. Première édition 1770, in 8<sup>o</sup>. sans nom d'auteur; réimpression, Amsterdam 1772, 6 vol. in 8<sup>o</sup>. La première édition avouée par l'auteur parut en 1780 à Genève, in 4<sup>o</sup>., 5



volumes dont un pour les cartes. Il a été réimprimé à différentes reprises et traduit en hollandais.

Ce livre est tellement répandu et connu que nous nous abstenons d'en relever ici les mérites incontestables, mais aussi les inexactitudes inévitables dans tout ouvrage qui embrasse tant d'événements.

*Hollands rijkdom* (Richesse de la Hollande), par ELIAS LUZAC. Leyde 1780, 5 vol. in 8°.

Ce livre est la traduction revue et augmentée d'un ouvrage français publié en 1778 à Londres, sous le titre de *Richesse de la Hollande* (par *Migt*). Il contient des particularités historiques et des observations financières de la plus grande importance. Il en existe une traduction allemande de *Lüders*, sous le titre de *Geschichte des holländischen Handels*. Leipzig 1788.

*Nederlandsche reizen, tot bevordering van den koophandel naar de meest afgelegene gewesten des Aardkloots* (Voyages néerlandais entrepris pour étendre le commerce jusqu'aux parties les plus éloignées du monde). Amsterdam 1787, 14 vol. in 8°.

Cet ouvrage illustré de planches, représentant des paysages et des combats est très amusant et assez exact.

*Vaderlandsche Historie* (Histoire de la patrie) par JAN WAGENAAR. Amsterdam, 1749—1759, 21 vol. in 8°. Cet ouvrage, orné de portraits et de planches, a le grand mérite d'être très détaillé et en même temps exact. L'auteur était historiographe de la ville d'Amsterdam, et dans cette qualité il a écrit une chronique de cette ville et plusieurs autres ouvrages. Le livre dont nous faisons ici mention, est, encore de nos jours, toujours consulté par ceux qui s'occupent d'histoire. L'histoire traitée dans ces 21 volumes ne va que jusqu'à l'an 1751, elle a été continuée en trois volumes publiés de 1788—1789, et revue et annotée par M. van Wijn, archiviste de l'Etat, et d'autres, en 7 volumes, publiés de 1797—1801, sous les titres de *Bijvoegselen en Nalezingen op Wagenaar door van Wijn*, etc. (Notices sur Wagenaar par van Wijn). En outre l'ouvrage de Wagenaar a été continué par P. Loosjes jusqu'en 1811, en 48 volumes in 8°.

Il existe une traduction allemande de Wagenaar, publiée en 1756 à Leipzig, in 4°, et une traduction française, publiée de 1758—1770, à Paris, in 4°. Les auteurs de cette dernière traduction (du Jardin et Sellius ?) n'ont pas fait mention de leur original. L'histoire de Wagenaar qui devait passer avant sa publication une sorte d'examen ou censure des Bourgmestres d'Amsterdam, passe pour être parfois un peu partiale



contre la maison d'Orange (?), ce qui en tout cas n'a influé en rien sur l'usage que nous en avons fait; les princes d'Orange ne paraissant que fort rarement dans ce récit.

*History of Brazil* (Histoire du Brésil) par ROBERT SOUTHEY. Londres 1810—17—19, 3 vol. in 4°. Le 1 volume a été réimprimé en 1822.

Cet ouvrage volumineux, est, à ce que nous sachions, le meilleur livre qui ait été écrit jusqu'à présent sur l'histoire générale du Brésil. Il embrasse tout ce qui s'est passé au Brésil et dans la province de Paraguay de l'an 1500—1810; et il donne les détails les plus minutieux sur l'époque dont nous nous sommes occupé, pour laquelle il a consulté les sources portugaises, espagnoles et hollandaises avec une égale impartialité. Ce n'est que très rarement que nous aurons à relever quelques erreurs. Il a coordonné ses matériaux avec beaucoup de tact, et son style est magnifique. Très souvent nous nous sommes servi de ce livre remarquable, dont il se trouve fort peu d'exemplaires en Hollande; mais dont nous avons été mis en possession par l'obligeance de M. Veegens, griffier à la Seconde Chambre des Etats-généraux à La Haye.

*Histoire du Brésil depuis sa découverte en 1500 jusqu'en 1810* par ALPHONSE DE BEAUCHAMP. Paris 1815, 3 vol. in 8°.

Ce livre est plein d'inexactitudes, que nous signalerons très souvent dans le cours de notre récit. Là où il est exact, il donne la traduction presque textuelle du livre de Southey. Si au moins il avait encore eu la bonne foi de citer son original, ce ne serait rien que de fort naturel; car il ne servirait à rien de tourner un peu les phrases, si l'on veut raconter la même chose qu'un autre historien que l'on reconnaît comme digne de foi. Mais au contraire, dans sa préface où il donne une liste d'autorités, probablement copiée de Southey, il prend à tâche de déprécier le premier volume de l'ouvrage de son maître anglais. Southey dans son second volume, publié en 1817, a démasqué cet effronté plagiaire. Pourtant nous nous occuperons assez souvent du livre de De Beauchamp, pour contredire ses assertions erronées qui ne se répandraient que trop généralement, étant écrites dans la langue française — langue qui est connue dans la plus grande partie du monde civilisé, et surtout parceque son livre est d'un style élégant et agréable.

De temps en temps, quand ses données nous semblaient exactes, nous avons même empruntés ses propres paroles, tout en ayant soin de le citer pour ne pas commettre la même faute dont nous venons de l'accuser. Son livre a été traduit en portugais par l'abbé Ignacio Feli-zardo Fortes, et publié à Rio-de-Janeiro en 1818 et 1819.



*Gedenkstuk van Néerland's heldendaden ter zee* (Mémorial des exploits héroïques des Néerlandais sur mer) par ENGELBERTS GERRITS. Amsterdam, 1831—1834, 2 vol. in 8°.

Ce livre est assez exact et d'un style agréable; il a été traduit en français par M. F. Douchez, sous le titre de: *Fastes de la marine hollandaise*, publié à Amsterdam, 1835—1837, 2 vol. in 8°.

*De Nederlanders buiten Europa* (Les Néerlandais hors de l'Europe), par VAN KAMPEN, Harlem 1831—1833, 3 vol. in 8°.

Ce livre intéressant donne un aperçu général assez exact, de l'histoire de toutes les colonies des Pays-Bas et de toutes les expéditions qui ont été faites par les Hollandais dans toutes les parties du monde. C'est un des meilleurs parmi les nombreux ouvrages dont le savant auteur a enrichi la littérature néerlandaise.

*Geschiedenis van het Nederlandsch Zeewezen* (Histoire de la marine des Pays-Bas) par Mr. J. C. DE JONGE, Archiviste du Royaume, La Haye et Amsterdam, 1833—1848, 6 vol. in 8.

Cet ouvrage si remarquable par l'exactitude et l'authenticité de ses données, que l'auteur a tirés des Archives mêmes, est devenu d'autant plus important, qu'une partie de ces archives (celles de la marine), ont été détruites après sa publication, lors d'une incendie qui éclata en 1844 à Phôtel du ministère de la marine à La Haye.

M. de Jonge a publié, entre plusieurs autres ouvrages du plus grand intérêt, les *Verhandelingen en onuitgegeven stukken betreffende de Geschiedenis der Nederlanden* (Notices et pièces inédites sur l'histoire des Pays-Bas) La Haye 1825—1827, 2 vol. in 8.

*Leven van Joan Maurits graaf van Nassau-Siegen* (Biographie de Joan Maurice comte de Nassau-Siegen) par M<sup>e</sup>. D. VEEGENS, griffier à la Seconde Chambre des Etats-généraux. Harlem 1840, in 8.

Cette excellente biographie fait suite à une série de *Vies d'hommes illustres*, commencée par feu M. van Kampen (l'auteur des *Nederl. buiten Europa*). L'ouvrage de M. Veegens est remarquable par l'élégance du style, et a été puisé à des sources dignes de foi.

Il y a encore d'autres ouvrages historiques ayant trait à l'époque dont nous nous occuperons, mais dont nous n'avons fait mention qu'en passant, ou que nous n'avons cités qu'une ou deux fois dans notre récit, tels que:

*Piso. Historia Naturalis Brasiliae*, Leyde 1648, in fol. (voir p. 105).



- Marcgraf. Historia Brasiliæ*, Leyde 1648, in fol. (voir p. 105).
- Fr. Plante. Epopée latine en l'honneur du comte Maurice*, Leyde 1647, in fol.
- Pieter Bor. Historie der Nederl. oorlogten* (Histoire des guerres des Pays-bas, jusqu'en 1600), Amsterdam 1684, in fol.
- Capellen. Gedenkschriften*. (Mémoires de 1621—1632), publiées par R. J. van der Capellen, à Utrecht 1777; 2 vol. in 8°.
- Andrew Grant. History of Brazil*, traduit en français et publié à St.-Petersbourg 1811, in 8°.
- Ferdinand Denis. Résumé de l'Histoire du Brésil*, Paris 1825, in 8°.  
(Voir au sujet de ces deux dernières histoires, fort abrégées, la 17<sup>e</sup> note à la fin de ce livre). Nous devons ajouter ici, que si M. Ferdinand Denis, conservateur à la Bibliothèque Sainte Généviève à Paris, refesait maintenant son livre, l'ouvrage ne laisserait rien à désirer. Il s'est acquis depuis lors une grande réputation par ses consciencieuses et élégantes publications sur le Brésil.
- Dr. Ludwig Driesen. Leben des Fürsten Johan Moritz von Nassau*. (Biographie du Comte Joan Maurice de Nassau). Berlin 1849 (voir la 89<sup>e</sup> note de ce livre).
- Baena. Compendio das eras da Provincia do Para* (Chronique abrégée de la province de Para). Para 1838, in 8° (voir la note 8 de ce livre).
- Abreu e Lima. Synopsis ou deducçam chronologica* (Tableau Synoptique et Chronologique (Pernambuco 1845, in 8° (voir la note 8).
- Memorias diarias de la guerra del Brasil etc.* (Mémoires journaliers sur la guerre du Brésil, de 1630 à 1639) par Duarte d'Albuquerque Coelho, marquis de Basto, comte et seigneur de Pernambuco. Ce livre, publié à Madrid en 1654, est devenu extrêmement rare. La rédaction du *Jornal do Commercio* à Rio-de-Janeiro a eu l'heureuse idée de le reproduire dans les colonnes de son journal en langue portugaise. Il n'a paru jusqu'ici que quelques numéros de ce récit journalier qui est d'une haute importance (voir la note 37 de ce livre).

Il a été publié en outre, une foule de livres en portugais ayant trait à l'histoire du Brésil. On peut trouver la nomenclature exacte et détaillée de tous ces ouvrages, publiées jusqu'en 1844, dans un livre très utile publié par M. Jorge Cesar de Figanière en 1850, à Lisbonne, sous le titre de *Bibliographia Historica Portugueza*.

Une autre bibliographie, sous le titre de *Bibliothèque Américaine ou catalogue des ouvrages relatifs à l'Amérique qui ont paru depuis sa découverte jusqu'à l'an 1700*, publiée par H. Terntaux à Paris 1837, est aussi très

importante. Elle est moins complète pour les livres portugais, mais par contre elle contient la plupart des livres qui ont été écrits sur l'histoire et la géographie du Brésil et de l'Amérique en général.

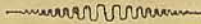
Un livre d'une date plus ancienne, la *Bibliothèque Universelle des Voyages* par G. Boucher de la Richarderie, Paris 1808, 6 vol. in 8°, est également remarquable et assez exact. Il contient une notice raisonnée de tous les voyages anciens et modernes dans les différentes parties du monde, publiés tant en langue française qu'en langues étrangères, et nous donne en même temps l'indication de plusieurs ouvrages historiques qui ont été écrits sur l'Amérique.

Enfin nous fermerons cet liste en recommandant à nos lecteurs portugais un recueil de la plus haute importance, publié à Rio de Janeiro depuis 1839, et qui en est déjà à son 15<sup>e</sup> vol. in 8°. C'est la *Revista Trimensal do Instituto Historico e Geographico do Brazil fundado no Rio de Janeiro de baixo da immediata protecao de S. M. I. o Senhor Dom Pedro II* etc. (Revue Trimestrielle de l'Institut Historique et Géographique du Brésil, fondé à Rio de Janeiro sous la protection immédiate de S. M. I. Dom Pedro II etc.)



## TABLE CHRONOLOGIQUE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS CET OUVRAGE.



### Première partie, 1500—1621.

|      |  |      |
|------|--|------|
| 1500 | Découverte du Brésil. — Ce beau pays devient une colonie du Portugal . . . . .   | p. 1 |
| 1549 | Thomé de Souza premier gouverneur-général du Brésil. — Prospérité de la colonie . . . . .  | 1    |
| 1581 | Le Portugal, avec ses colonies, passe au pouvoir de l'Espagne . . . . .  | 2    |
| 1598 | Voyage autour du monde, d'Olivier van Noord. — Il visite Rio-de-Janeiro . . . . .  | 2    |
| 1599 | Première tentative d'expédition au Brésil, par les Hollandais, sous les ordres de Pieter van der Does . . . . .  | 2    |
| 1600 | Premiers établissements des Hollandais, aux bords de la rivière des Amazones . . . . .   | 3    |
| 1602 | Fondation de la Compagnie des Indes-Orientales . . . . .   | 3    |
| 1609 | Délibérations sérieuses au sujet de l'établissement d'une Compagnie des Indes-Occidentales. — Conclusion de la trêve de douze ans avec l'Espagne . . . . . | 4    |

|      |   |      |
|------|---|------|
| 1614 | Voyage autour du monde, de Joris van Spilbergen; descente à Santos au Brésil; bataille navale près de Callao sur les côtes du Pérou . . . . . | p. 5 |
|      | Etablissement de la Compagnie d'Australie . . . . .   | 8    |
| 1615 | Voyage de Le Maire et Schouten. — Ils doublent pour la première fois le cap <i>Hoorn</i> , 29 janvier 1616 . . . . .                          | 9    |
| 1621 | Expiration de la trêve avec l'Espagne . . . . .   | 9    |

### Seconde partie, 1621—1636.

|      |   |    |
|------|---|----|
| 1621 | Fondation de la Compagnie des Indes-Occidentales . . . . .  | 10 |
| 1624 | Grande expédition au Brésil, sous les ordres des amiraux Jacob Willekens et Piet Heyn. — Prise de S. Salvador . . . . .   | 13 |
| 1625 | Les Espagnols et les Portugais reprennent S. Salvador . . . . .   | 21 |
|      | Expédition au Brésil et aux Indes-Occidentales, commandée par les amiraux Boudewijn Hendrikszoon et Jan Dirkszoon Lam . . . . .   | 24 |
| 1627 | Piet Heyn fait deux attaques infructueuses, pour rentrer en possession de la ville de S. Salvador; glorieux combats contre la flottille ennemie dans la baie de Tous-les-Saints . . . . . | 28 |
|      | Etablissement des Hollandais sur les bords du Wiapoco . . . . .   | 30 |
|      | Prise d'un grand nombre de vaisseaux espagnols et portugais . . . . .   | 31 |
| 1628 | Combat de l'amiral Pieter Adriaanszoon Ita contre la flotte espagnole près de Cavannes (Cuba) . . . . .   | 32 |
|      | La petite colonie hollandaise près du Wiapoco détruite par les aborigènes . . . . .   | 33 |
|      | Capture de la flotte dite <i>d'argent</i> par Piet Heyn . . . . .   | 33 |
|      | Prosperité de la compagnie des Indes Occidentales . . . . .   | 37 |
| 1629 | Expédition de l'amiral Adriaan Janszoon Pater au Brésil et à la Guyane espagnole . . . . .  | 38 |
|      | Mort de Piet Heyn . . . . .   | 39 |
|      | Préparatifs d'une expédition au Brésil . . . . .  | 40 |
| 1630 | Prise d'Olinda et du Recife de Pernambuco par l'amiral Lonck et le colonel Waerdenburch . . . . .   | 44 |
|      | Suite de l'expédition de Pater. Il se rend maître de la ville de Santa Martha . . . . .   | 51 |



|      |  |       |
|------|--|-------|
|      | Délibérations au sujet d'une trêve avec l'Espagne . . . . .  | p. 53 |
| 1631 | Bataille navale près de Bahia entre Pater et Oquendo . . . . .   | 56    |
|      | Evacuation d'Olinda et concentration des forces hollandaises<br>sur le Recife . . . . .  | 60    |
|      | Expédition manquée du lieutenant-colonel Steyn-Callenfels<br>à Parahiba . . . . .  | 60    |
| 1632 | Domingos Fernandes Calabar se joint aux Hollandais . . . . .   | 62    |
|      | Prise d'Iguarassu par le colonel Waerdenburch . . . . .  | 62    |
| 1633 | Défense héroïque de Pedro d'Albuquerque dans le fort de Rio<br>Formoso . . . . .   | 64    |
|      | Arrivée des directeurs délégués Mathys van Ceulen et Johan<br>Gysselingh au Recife . . . . .   | 65    |
|      | Accord conclu avec les Portugais du Brésil pour se faire<br>désormais la guerre avec plus de loyauté . . . . .   | 66    |
|      | Prise d'Itamaraca par le colonel Sigemundt von Schkoppe . . . . .  | 66    |
|      | Le commandeur Jan Janszoon van Hoorn se rend maître<br>des villes de Truxillo et de S. Francisco sur la côte de<br>Honduras . . . . .                            | 67    |
|      | Prise de Rio Grande par van Ceulen . . . . .   | 68    |
| 1634 | Lichthardt et Schkoppe font des efforts inutiles pour s'em-<br>parer de Parahiba; mais ils se rendent maîtres du fort de<br>Pontal au cap St. Augustin . . . . . | 69    |
|      | Van Ceulen et Gysselingh retournent en Hollande . . . . .  | 71    |
|      | Conquête de Parahiba par Lichthardt, Schkoppe et Arti-<br>chofsky . . . . .  | 72    |
|      | Proclamation conciliante du gouvernement hollandais aux<br>habitants du Brésil . . . . .   | 73    |
|      | Prise de l'île de Curaçao par Johannes van Walbeeck . . . . .  | 73    |
| 1635 | Prise de l'Arraial (le camp des Portugais) par Arti-<br>chofsky . . . . .  | 74    |
|      | Expédition à Porto Calvo; mort de Calabar . . . . .  | 75    |
|      | Quatre capitaineries du Brésil ont reconnu la suprématie<br>hollandaise . . . . .  | 76    |
|      | Inquiétudes à la cour d'Espagne; expédition au Brésil de<br>Don Louis de Roxas y Borgia . . . . .  | 77    |
| 1636 | Combat de Roxas et Artichofsky, près de Porto Calvo . . . . .  | 78    |
|      | Situation de la Compagnie des Indes-Occidentales à la fin<br>de 1636 . . . . .   | 80    |

## Troisième partie, 1636—1644.

|      |  |       |
|------|--|-------|
| 1636 | Joan Maurice comte de Nassau nommé gouverneur-général du Brésil-hollandais . . . . .   | p. 83 |
| 1637 | Arrivée du comte au Recife de Pernambuco . . . . .   | 85    |
|      | Expédition à Porto Calvo et à la rivière de S. Francisco . . . . .   | 87    |
|      | Etat du Brésil-hollandais en 1637; nouvelle organisation du gouvernement de la colonie . . . . .   | 89    |
|      | Prise de St. George d'Elmina sur la côte de Guinée par le lieutenant-colonel van Koin . . . . .  | 91    |
|      | Conquête de la province de Sergipe del Rey par le colonel Schkoppe . . . . .   | 92    |
|      | Départ du colonel Artichofsky pour la Hollande . . . . .   | 92    |
|      | Conquête de la province de Siara par le major Garstman . . . . .   | 93    |
| 1638 | Le commerce du Brésil déclaré libre . . . . .  | 93    |
|      | Combat glorieux de l'amiral Schaap contre trois vaisseaux espagnols . . . . .  | 94    |
|      | Intolérance des ministres protestants au Brésil . . . . .  | 94    |
|      | Entreprise échouée contre S. Salvador, sous les ordres de Maurice . . . . .  | 95    |
|      | Artichofsky revient au Brésil avec des troupes de renfort et avec le titre de maître-général de l'artillerie et colonel d'un régiment d'infanterie . . . . . | 98    |
|      | Tentative infructueuse sur la flotte <i>d'argent</i> espagnole par l'amiral Jol . . . . .  | 99    |
| 1639 | Discorde entre le comte Maurice et Artichofsky . . . . .   | 100   |
|      | Renvoi d'Artichofsky en Hollande . . . . .   | 101   |
|      | Richesse et prospérité de la colonie sous le gouvernement de Joan Maurice . . . . .  | 102   |
|      | Fondation de la ville de Mauritsstad ( <i>Mauritia</i> ) . . . . .   | 104   |
|      | Armement d'une grande flotte hispano-portugaise pour recouvrer le Brésil, sous les ordres du comte da Torre . . . . .  | 106   |
|      | Conspiration déjouée à Pernambuco . . . . .  | 106   |
| 1640 | Bataille navale d'Itamaraca entre le comte da Torre et l'amiral Willem Cornelissen . . . . .   | 108   |
|      | Succès de nos forces de terre sous le colonel van Koin . . . . .   | 113   |
|      | Conspiration déjouée à Parahiba; alliance avec les Tapnias . . . . .   | 113   |
|      | Expédition dévastatrice à S. Salvador, sous les ordres de Lichthardt . . . . .   | 114   |



|      |  |        |
|------|--|--------|
|      | Arrivée du marquis de Montalvam nommé vice-roi du Brésil-portugais . . . . .   | p. 115 |
|      | Révolution à Lisbonne; Joam IV proclamé roi de Portugal . . . . .  | 116    |
| 1641 | Les Portugais au Brésil donnent leur adhésion à la révolution et expulsent les Espagnols . . . . .   | 116    |
|      | Destitution du vice-roi, marquis de Montalvam . . . . .  | 117    |
|      | Dispositions quasi-pacifiques du nouveau roi Joam IV envers la Hollande; duplicité des Etats-généraux et de l'assemblée des XIX . . . . .                | 118    |
|      | Expédition d'Afrique; l'amiral Jol s'y rend maître de S. Paulo de Loanda et de S. Thomé où il mourut. . . . .  | 120    |
|      | Armistice de <i>dix ans</i> entre la République des Provinces-Unies et le Portugal (12 juin) . . . . .   | 122    |
|      | Conquête de la province de Maranham par Lichthardt et Koin . . . . .   | 123    |
|      | Voyage dans l'intérieur du Brésil par Herckmans . . . . .  | 125    |
| 1642 | Plaintes réitérées du comte Maurice sur l'insuffisance de ses forces et le manque de vivres. — Johan Carl Tolner envoyé en mission en Hollande . . . . . | 126    |
|      | Dom Antonio Telles de Sylva, nommé gouverneur-général du Brésil-portugais . . . . .  | 129    |
|      | Soulèvement à Maranham et à S. Thomé . . . . .   | 130    |
|      | Conspiration déjouée de Joam Fernandes Vieira . . . . .  | 130    |
| 1643 | Correspondances relatives au retour du comte Maurice . . . . .   | 131    |
|      | Expédition au Chili par Hendrik Brouwer et Herckmans. . . . .  | 133    |
| 1644 | Châtiment des maraudeurs nègres de Palmares . . . . .  | 134    |
|      | Ambassades de Congo, près du comte Maurice . . . . .   | 134    |
|      | Départ de Joan Maurice comte de Nassau, pour la Hollande . . . . .   | 135    |
|      | Carrière ultérieure du comte en Europe . . . . .   | 138    |

#### Quatrième partie, 1644—1661.

|      |   |     |
|------|---|-----|
| 1644 | Hamel, van Bullestrate et Bas prennent la direction des affaires gouvernementales au Recife . . . . . | 141 |
|      | Déclin du pouvoir des Hollandais au Brésil . . . . .  | 142 |
|      | Complot tramé par Joam Fernandes Vieira . . . . .   | 143 |

|      |   |        |
|------|---|--------|
|      | Convocation des plus riches propriétaires de Pernambuco;<br>arrivée de Cardoso . . . . .  | p. 144 |
| 1645 | Deux Portugais et cinq juifs dénoncent la conspiration au<br>Grand Conseil du Recife . . . . .  | 145    |
|      | Vieira s'enfuit et lève ouvertement l'étendard de l'insur-<br>rection . . . . .   | 146    |
|      | Députation de Van de Voorde et Hoogstraeten à S. Sal-<br>vador . . . . .  | 147    |
|      | En Hollande on prend des mesures propres à relever le<br>Brésil de sa décadence . . . . .   | 147    |
|      | Délibérations au sujet de la réunion des Compagnies des<br>Indes-Orientales et Occidentales . . . . .   | 148    |
|      | Le colonel Haus battu par les insurgés sous Vieira le 3<br>août, près de Monte das Tabocas . . . . .  | 149    |
|      | Le fort de Nazareth vendu par le traître Hoogstraeten . .   | 150    |
|      | Lichthardt anéantit entièrement une flotte portugaise dans<br>la baie de Tamandaré . . . . .  | 150    |
|      | Les principales provinces du Brésil-hollandais succombent<br>devant les armes des insurgés . . . . .  | 150    |
| 1646 | Le Recife cerné par les insurgés; détresse des assiégés;<br>affreuse disette . . . . .  | 151    |
|      | Arrivée de Schoonenborch avec une flotte chargée de vivres<br>et de troupes de renfort . . . . .  | 151    |
|      | Proclamation d'amnistie des nouveaux régents hollandais;<br>contre-proclamation de Vieira . . . . .   | 152    |
|      | Mort de l'amiral Lichthardt . . . . .   | 152    |
| 1647 | Expédition du colonel Schkoppe à S. Salvador . . . . .  | 152    |
|      | Négociations des Etats-généraux, avec l'ambassadeur du<br>Portugal à La Haye, au sujet de la révolte du Brésil . .  | 153    |
|      | Joam IV ordonne aux chefs de l'insurrection de cesser les<br>hostilités; ils refusent . . . . .   | 153    |
|      | Nouvelle famine au Recife; défection de la tribu des<br>Tapuias . . . . .   | 154    |
|      | Prorogation de l'octroi de la Compagnie des Indes-Occi-<br>dentales . . . . .   | 155    |
|      | Les Etats-généraux et la Compagnie prennent la résolution<br>d'envoyer un puissant secours au Brésil, sous les ordres<br>de l'amiral Witte Corneliszoon de With . . . . . | 155    |
|      | Nouvelles négociations avec l'ambassadeur du Portugal à<br>La Haye . . . . .  | 156    |



|      |  |        |
|------|--|--------|
|      | Le comte de Villa-Pouca, nommé gouverneur-général du Brésil-portugais en remplacement de Da Sylva . . . . .  | p. 157 |
| 1648 | Arrivée de de With au Recife; triste situation du Brésil-hollandais . . . . .  | 157    |
|      | Francisco Barreto, envoyé au Brésil par le roi Joam IV, pour prendre le commandement général des insurgés . . . . .                                | 157    |
|      | Le général Schkoppe battu par les insurgés sous le commandement de Barreto, Vieira et Vidal, près de la montagne de Guararapes (19 avril). . . . . | 158    |
|      | Fondation d'une Compagnie Portugaise des Indes-Occidentales . . . . .  | 159    |
| 1649 | Seconde défaite des Hollandais près de la montagne Guararapes (19 février) . . . . .   | 159    |
|      | Retour de De With en Hollande, sans ordre du Grand Conseil . . . . .   | 160    |
| 1650 | Arrivée à Bahia d'un nouveau Gouverneur-général, le comte de Castel-Melhor . . . . .   | 160    |
|      | Négociations infructueuses avec l'ambassadeur portugais à La Haye, au sujet de la restitution du Brésil aux Hollandais . . . . .                   | 161    |
| 1651 | et   |        |
| 1652 | Détresse croissante des assiégés au Recife . . . . .   | 161    |
| 1653 | Mission de Van der Houve et Rudolphy à Lisbonne . . . . .  | 162    |
|      | La Recife bloqué du côté de la mer, par Magalhaens et Brito Freyre . . . . .   | 162    |
| 1654 | Capitulation du Recife (26 janvier) . . . . .  | 163    |
|      | Evacuation du Brésil par les Hollandais. . . . .   | 163    |
| 1657 | Expédition des amiraux van Wassenaer et de Ruyter à Lisbonne . . . . .   | 165    |
| 1661 | Conclusion de la paix entre la République des Provinces-Unies et le Portugal à La Haye (6 août) . . . . .  | 165    |

### Conclusion.

|      |   |     |
|------|---|-----|
| 1664 | Perte de la Nouvelle Néerlande (New-York) . . . . .                 | 166 |
| 1667 | Conquête de Surinam . . . . .                                       | 166 |
| 1674 | La Compagnie des Indes-Occidentales déclarée dissoute. . . . .      | 167 |
| 1675 | Fondation d'une nouvelle Compagnie des Indes-Occidentales . . . . . | 167 |

|      |   |         |
|------|---|---------|
| 1791 | Le commerce des Indes-Occidentales déclaré libre . . .  | p. 167  |
| 1828 | Etablissement d'une Société des Indes-Occidentales (West-Indische Maatschappij) pour 25 ans, sans commerce exclusif . . . . . | 167     |
|      | <b>Notes.</b> . . . . .   | 169—209 |

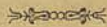
### **Fac-similés et Carte.**

Le portrait du comte Maurice que nous avons donné en face du titre est composé spécialement pour cet ouvrage, d'après les copies en gravure des deux meilleurs portraits du comte qui existent, ceux de Miereveld et Flinck. Ces gravures se trouvent dans la riche collection de M. Schinkel à La Haye.





## PREMIÈRE PARTIE.



ORIGINE DE LA COLONIE DU BRÉSIL, ET VOYAGES DES HOLLANDAIS  
VERS L'AMÉRIQUE MÉRIDIONALE, AVANT LA FONDATION DE LA  
COMPAGNIE DES INDES-OCCIDENTALES.

1500—1621.

La terre ferme du Brésil fut découverte en Janvier 1500, presque simultanément par Vincent Yanez Pinzon et Diego de Lepe, lieutenants de Colomb. Ils firent une descente près de l'embouchure du Maranon ou Amazone (4), mais ils ne s'y établirent point. En avril, même année, l'amiral portugais Pedro Alvares Cabral, pendant son voyage aux Indes-Orientales, aborda malgré lui à Porto Seguro; il y descendit et prit possession du pays au nom de S. M. le roi du Portugal. Il baptisa la nouvelle colonie du nom de Santa-Cruz \*); plus tard ce nom fut changé en celui de Brésil, à cause de la grande quantité de bois de brésil provenant de cette contrée. (5)

Après quelques revers, la nouvelle possession commençait à prospérer, surtout lorsqu'en 1549, Thomé de Souza, homme d'un esprit supérieur, y fut envoyé comme premier Gouverneur-général. Cet état florissant ne tarda pas à éveiller l'avidité des autres puissances; les Français firent des expéditions à Rio-de-Janeiro, à

\*) Herrera.

Rio-Grande, à Parahiba et à l'île de Maranh; mais, comme dit Raynal, « leur légèreté ne leur permit pas d'attendre le fruit, communément tardif, de nouvelles entreprises », et ils quittèrent bientôt leurs nouvelles conquêtes \*).

Dès l'an 1581, lorsque cette magnifique province passa, avec le Portugal, au pouvoir des Espagnols, elle fut exposée aux entreprises hardies des Hollandais, alors en pleine guerre avec les nouveaux possesseurs; cependant, ce n'est que beaucoup plus tard que nous y voyons commencer cette série de combats sanglants, tant sur mer que sur terre, qui feront le sujet de ce livre.

Avant d'en commencer le récit nous croyons à propos de rappeler à nos lecteurs les principaux voyages des Hollandais dans cette partie du monde, qui amenèrent plus tard la fondation de la compagnie des Indes-Occidentales, institution qui a tant contribué à étendre la puissance maritime et coloniale de la république des sept Provinces-Unies.

Les relations commerciales des Hollandais avec les côtes septentrionales de l'Amérique du sud datent déjà de 1580; elles étaient pourtant de peu d'importance et se bornaient à un petit commerce de cabotage: la république était en guerre avec l'Espagne, et tous les grands ports de mer des colonies américaines espagnoles étaient fermés aux Hollandais. Ce commerce pourtant était exposé à trop de dangers, et l'on dut bientôt songer à former des associations. Déjà en 1597, Gerrit Bicker Pieterszoon, d'Amsterdam, et Jan Corneliszoon van Leijen, d'Enkhuizen, sur l'avis de Willem Usselinex (6), formèrent respectivement des compagnies de commerce. Plus tard ces deux petites compagnies se réunirent; elles équipèrent quelques navires pour l'Amérique; mais nulle part nous ne trouvons notés avec certitude les résultats de ces entreprises.

Olivier van Noord est le premier Hollandais qui ait visité les côtes orientales du Brésil. Parti en 1598 pour son voyage autour du monde, il fit pour se ravitailler, cette même année, une descente à Rio-de-Janeiro et à Rio-Doce. Il y fut reçu d'une manière hostile par les habitans, passa le détroit de Magellan et continua son voyage aux îles Philippines, après avoir vainement tenté de s'établir au Chili.

La première grande expédition destinée à nuire aux Espagnols en Amérique eut lieu en 1599, sous les ordres de Pieter van der Does.

---

\*) Raynal, Liv. IX



Il fut envoyé avec 70 vaisseaux pour s'emparer d'une possession quelconque des Espagnols dans les Indes-Occidentales. Chemin faisant, il se rendit maître de la Grand-Canarie (une des îles Canaries), et renvoya en Hollande la moitié de sa flotte avec le butin fait sur les ennemis. Alors, au lieu de se diriger directement vers l'Amérique, but de son voyage, il fit route pour la côte de Guinée, où il prit l'île de St. Thomé. C'est là que l'influence du climat causa une si grande mortalité parmi les hommes de la flotte: en moins de deux semaines le général, avec 1200 hommes, succomba à la fièvre jaune. Le reste était tellement exténué de fatigue et anéanti par les maladies, que l'amiral Leynssen, successeur de Van der Does, au lieu d'aller au Brésil avec toute sa flotte, y expédia seulement une escadre de 7 vaisseaux sous les ordres des capitaines Hartman et Broer. Leynssen s'en retourna en Hollande, où il arriva au mois de Janvier 1600, amenant avec lui comme prisonnier Dom Francisco de Menezes, Gouverneur de St. Thomé (7). L'escadre destinée pour le Brésil y remporta un grand butin, prit quelques petits navires et revint aussi en 1600 \*). A la même époque, on s'occupait à Flessingue des moyens de former des colonies sur la rivière des Amazones. Des expéditions parties de ce port fondèrent deux établissements, l'un nommé *Orange*, à 73 lieues de son embouchure, et l'autre nommé *Nassau*, sept lieues plus haut dans l'île de Cojamine. Mais ces colonies furent bientôt détruites par les Portugais (8).

L'attention publique aux Pays-Bas se concentra de plus en plus sur la grande question du commerce avec les Indes-Orientales et Occidentales, et le désir de former des compagnies ou associations pour atteindre ce but, se manifesta de toutes parts. En 1602 la Compagnie des Indes-Orientales fut établie, et cette même année quelques négocians de la province de Zélande recommencèrent à explorer les côtes de la Guyane et les îles adjacentes, sous le commandement de quelques habiles navigateurs. Ils obtinrent même des Etats-Généraux, par acte du 10 juillet 1602, exemption pleine et entière des droits de convoi.

Bientôt après, l'Espagne, fatiguée de cette guerre continuelle avec les Provinces-Unies, dont elle désespérait de jamais recouvrer la possession, entama des négociations de paix. Ces propositions trouvèrent beaucoup de sympathie chez une grande partie des membres des Etats-

---

\*) Van Meteren livr. 21; Pieter Bor IV.



généraux, attendu que si la condition principale du traité tendait à exclure désormais les Hollandais de tout commerce avec les Indes, on leur accordait en compensation le libre commerce avec l'Espagne et le Portugal. L'autre partie, au contraire, se déclara formellement contre la paix à de pareilles conditions, et voulut qu'au lieu d'abandonner le commerce des Indes-Orientales, on établit une compagnie des Indes-Occidentales pour étendre de plus en plus notre commerce et notre navigation, et pour continuer la guerre avec les Espagnols avec plus de force et d'énergie, en leur dérobant une partie de leurs trésors du Nouveau-Monde.

Usselinex, un des chefs du parti de la guerre, fixa surtout l'attention sur le Brésil, d'où l'on exportait déjà à cette époque annuellement du sucre pour une valeur de fl.4,800,000 \*), outre une grande quantité de bois de teinture, de coton etc. Usselinex est un personnage très remarquable de ces temps là. Sans exercer aucune fonction publique, il était consulté et donnait des avis comme une autorité, en tout ce qui concernait le commerce. Son avis fut que même dans le cas qu'une paix fût signée, on devait néanmoins s'établir dans les parties de l'Amérique qui n'étaient pas occupées par les Espagnols ou les Portugais. Le parti pacifique s'opposa avec force à ces projets, comme devant amener de nouveaux obstacles à la conclusion de la paix ou d'un traité. Les membres de cette opinion ne croyaient pas que les maux que pourrait causer la reprise de la guerre, fussent balancés par les profits que l'on obtiendrait dans le Nouveau-Monde, attendu que les possessions espagnoles y étaient trop bien gardées pour s'en emparer, et qu'ainsi nous serions probablement obligés de nous en tenir à la course.

Nonobstant toutes ces idées divergentes, les Etats-généraux conclurent avec l'Espagne, en l'an 1609, une trêve pour le terme de douze ans. Le droit de la Hollande à la navigation aux Indes ne fut pas reconnu par le roi Philippe; toutefois, il promit de ne pas mettre obstacle à notre commerce avec les Indes dans les endroits qui n'étaient pas occupés par les Espagnols. Il ne fut pas même question des Indes-Occidentales, et nous verrons bientôt que ni dans ces parages ni dans les Indes-Orientales la trêve dite *de douze ans* ne fut respectée par les deux partis; en effet, jamais les hostilités n'ont cessé dans les colonies.

---

\*) Le florin des Pays-Bas a une valeur de 2.10 francs ou de 1 sh. 8 d. en monnaie anglaise.



Après le fameux voyageur van Noord, qui visita en 1598, pour la première fois, l'Amérique du Sud, nous ne voyons aborder aux côtes du Brésil avant 1615, d'autres Hollandais que l'intrépide amiral Joris van Spilbergen. Il fut envoyé en août 1614 par la Compagnie des Indes-Orientales pour chercher par le détroit de Magellan un passage plus court aux Moluques, et eut sous ses ordres six vaisseaux : le *Groote Zon*, le *Groote Maan*, le *Jager* et le *Meeuw*, pour la chambre d'Amsterdam ; l'*Eolus*, pour la Zélande, et le *Morgenster*, pour Rotterdam.

Arrivé au Brésil il jeta l'ancre près d'Ilha Grande et puis près de Santos ou St. Vincent, afin de rafraîchir son équipage, affaibli par les maladies à bord. Les Portugais le reçurent d'une manière hostile, et, toutes les tentatives pour nouer des relations de commerce échouant, les Hollandais mirent de nouveau à la voile pour quitter ces côtes inhospitalières ; mais avant leur départ ils prirent une caravelle portugaise chargée d'argent, de reliques, de croix et de bulles d'indulgence. L'amiral van Spilbergen proposa aux Portugais d'échanger les prisonniers et la cargaison de ce navire contre quelques Hollandais que l'on retenait à Rio-de-Janeiro ; ce fut en vain ; ils refusèrent, et donnèrent par là un exemple frappant de leur haine envers les Hollandais, haine si profonde qu'elle leur imposa ce sacrifice de leur propre intérêt \*). Après plusieurs obstacles et beaucoup de dangers, à travers les tempêtes et les vents contraires, on parvint à passer le détroit de Magellan et l'on mit le cap sur Chili. Van Spilbergen fit avec beaucoup de succès deux descentes à l'île de Santa-Maria et à la petite ville d'Anroca ; il en chassa la garnison espagnole et mit le feu aux habitations.

Le 2 juin 1615 on jeta l'ancre devant Valparaiso, où l'on trouva toutes les maisons incendiées par les Espagnols. 200 matelots et soldats hollandais obtinrent une victoire signalée sur les troupes de l'ennemi. On y apprit des prisonniers que, d'après des ordres reçus de la métropole, l'amiral espagnol Rodriguez de Mendoza se trouvait dans ces parages avec une flotte formidable, attendant l'escadre hollandaise. Le roi d'Espagne avait donc été instruit du but de l'expédition de van Spilbergen, probablement par des espions envoyés en Hollande.

Avançant toujours vers le nord, et après avoir encore mouillé à Quintero et à Arica, notre amiral s'empara le 17 juillet d'un grand

---

\*) *Ned. reizen*, tom. VII.



bâtiment marchand espagnol, chargé d'argent. Quelques heures après on découvrit de loin la flotte espagnole, forte de huit grands gallions montés par 1600 matelots et soldats, sous les ordres de l'amiral Don Rodriguez de Mendoza, neveu du marquis de Montes-Claros, vice-roi du Pérou.

Le grand-conseil du Pérou avait été d'avis qu'il ne convenait pas à une armadille royale d'aller donner la chasse à quelques vaisseaux marchands hollandais, mais qu'il valait mieux les attendre tranquillement à Callao, port de Lima; arrivés jusques-là, le feu formidable des batteries érigées à l'entrée de la baie les forcerait bientôt à se rendre. Le jeune amiral, dont le sang castillan se révoltait à l'idée de se tenir caché pour ces Hollandais tant méprisés, et qui brûlait du désir de les battre et de les châtier, ne voulut entendre à rien. Usant de toute son influence auprès du vice-roi, son oncle, auquel il donna en considération l'état probablement affaibli et exténué des Hollandais après un si long voyage, il obtint enfin la permission de partir. Il fit le serment de ne point retourner sans avoir capturé un ou plusieurs vaisseaux, et, afin de donner plus de solennité à cette promesse, il prit la Sainte-Hostie au moment du départ.

Donc, le 17 juillet 1615, les deux flottes étaient en présence, et à dix heures du soir le fougueux Mendoza, contre l'avis du vice-amiral Alvarez de Pigo, guerrier expérimenté, entama le combat avec l'amiral van Spilbergen, sur le vaisseau le *Groote Zon*. Il reçut un si rude accueil qu'il fut bientôt obligé de se retirer, complètement désarmé. La lutte fut très inégale, attendu que deux vaisseaux hollandais, l'*Eolus* et le *Morgenster*, se trouvaient retenus trop éloignés par les calmes pour prendre part au combat; ils ne purent joindre l'escadre que le lendemain à la pointe du jour. De part et d'autre on combattit avec acharnement pendant toute la nuit; on se lâchait des bordées à bout portant, le calme ne permettant pas que l'on se séparât pour attendre le jour. La profondeur des ténèbres ajoutait encore à l'horreur de la scène; l'effroyable vacarme des cris de guerre mêlés aux plaintes et aux imprécations des mourants, et le bruit du canon formaient la plus terrible confusion. Une chaloupe armée envoyée par Spilbergen pour porter secours au *Meeuw*, qui était engagé avec le vaisseau-amiral espagnol, ne fut pas même reconnue; dans l'obscurité elle fut atteinte de plusieurs boulets de canon, et coula à fond avec tout son monde, malgré les cris d'*Orange, Orange!* Le gallion le *S. Francisco* coula à fond avec



tout son équipage sous le feu meurtrier de l'amiral van Spilbergen.

Le lendemain, à la pointe du jour, cinq gallions se trouvaient dans un tel état de destruction qu'ils ne purent plus prendre part au combat. Les deux amiraux espagnols furent poursuivis par trois navires hollandais (ceux de l'amiral, du vice-amiral et l'*Eolus*), qui, les ayant atteints, leur livrèrent un combat des plus acharnés. Des 460 hommes de l'équipage du vaisseau-amiral espagnol, le *Jesus-Maria*, il n'en resta que 50; on raconte qu'à plusieurs reprises l'équipage arbora un pavillon blanc en signe de soumission, mais que chaque fois il fut aussitôt amené par quelques nobles chevaliers espagnols qui, s'étant embarqués avec Mendoza pour satisfaire leur ardeur belliqueuse, préférèrent mourir plutôt que de se rendre aux Hollandais. A la fin le brave Mendoza fut forcé de se retirer; son navire sombra dans le cours de la journée, et disparut sous les flots avec tout son équipage.

Le gallion du vice-amiral, la *Maria-Rosaria*, eut le même sort; le vice-amiral hollandais et l'*Eolus* donnèrent la chasse à de Pigo; atteint, celui-ci finit par se rendre à condition d'avoir la vie sauve. Quoique son vaisseau fût sur le point de couler bas, il refusait de quitter son bord à moins que le vice-amiral hollandais ne vînt le chercher en personne; dans le cas contraire, disait-il, il préférerait mourir au service de son roi et de sa patrie. Cependant le navire délabré continuait de s'enfoncer de plus en plus, et vers le soir il fut englouti par les flots, avec le vice-amiral, tout son équipage et quelques-uns des nôtres qui s'y étaient rendus pour le piller. Le lendemain on voyait encore bon nombre de ces infortunés flottant par-ci par-là sur des débris de mâts et de planches. On en recueillit plusieurs, mais le reste fut abandonné à leur sort, malgré leurs cris de *miséricorde!* insigne cruauté de quelques subalternes, que l'amiral réprouva sévèrement, mais que l'on peut expliquer comme représailles de la manière barbare dont les Espagnols nous faisaient la guerre. Si nous sommes entrés dans les détails de ce combat, c'est que ce fut la première fois que les Hollandais remportèrent une victoire si complète sur les Espagnols dans cette partie du monde, victoire d'autant plus mémorable qu'elle fut disputée avec des forces infiniment inférieures à celles de nos redoutables ennemis \*).

Cette défaite coûta aux Espagnols quatre grands gallions; entre les morts, dont le nombre se monta à environ mille hommes, se trouvèrent

---

\*) *Nederl. reizen*, VII. et *Leeven en Daaden der doortuchtigste Zeehelden*.



l'amiral et le vice-amiral : parmi la flotte hollandaise la perte fut comparativement très-minime. Après ce succès éclatant, l'escadre hollandaise mit le cap sur Callao; on n'y put rien entreprendre: le vice-roi du Pérou défendait la ville avec 4000 hommes à pied et huit escadrons de cavalerie, outre les batteries formidables érigées le long des côtes. Voguant toujours vers le nord, van Spilbergen s'empara de la petite ville de Païta qu'il mit en cendres, et, après avoir essuyé de fortes tempêtes sous l'équateur, il vint mouiller en octobre à Acapulco, port excellent de la Nouvelle-Espagne. Les Espagnols l'y reçurent de la manière la plus bienveillante; il noua avec eux des relations d'autant plus amicales, qu'il s'y trouvait plusieurs officiers castillans qui avaient servi autrefois dans les Pays-Bas et qui, connaissant la langue hollandaise, pouvaient communiquer facilement avec eux. Le vice-roi même rendit une visite à Spilbergen sur le vaisseau-amiral, curieux qu'il était de voir de près cette escadre qui avait détruit une armadeproyale espagnole. Van Spilbergen échangea tous les prisonniers qu'il retenait encore, contre 30 boeufs, 50 moutons et quelques autres provisions, et, après avoir fait de l'eau, il quitta le port le 18 octobre 1615.

Après avoir croisé encore jusque sous le 20° degré de lat. septent., et avoir essuyé les hostilités des habitants de la côte partout où on voulait descendre, il continua son voyage vers les îles Ladrones, et de là vers l'île de Java.

Le récit des aventures de Spilbergen nous a entraîné jusqu'à la fin de 1615; rétrogradons maintenant d'un an, pour raconter les événements qui ont amené le voyage du célèbre Le Maire et de Schouten, qui eut lieu presque en même temps que celui de van Spilbergen.

Quelques négociants et autres citoyens de Hoorn, ville de la Hollande septentrionale alors importante par l'étendue de son commerce, s'étaient en 1614, constitués en société sous le nom de *Compagnie d'Australie*. Ils avaient obtenu un octroi des Etats-généraux pour la navigation exclusive durant les six premiers voyages aux îles et pays qu'ils viendraient à découvrir \*).

Bientôt la nouvelle compagnie eut équipé deux navires, l'*Endracht* et le *Hoorn*, avec 65 hommes d'équipage; Jacob le Maire en fut nommé président et commandant (*president ende overste*) et Willem Cornelis-

---

\*) Voir les pièces originales dans le *Spiegel der Australische navigatie, door den wijdt vermaerden ende cloeckmoedighen Zeeheldt Jacob le Maire*, Amsterdam 1622.



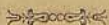
zoon-Schouten lui fut adjoint comme second ou lieutenant. On partit du Texel le 14 juin 1615 et ce ne fut que sous l'équateur que l'équipage fut instruit du but de l'expédition, qui était de chercher un passage plus au sud que le détroit de Magellan, et de découvrir les terres que l'on supposait devoir exister dans les régions australes. C'est à Le Maire qu'appartient l'honneur d'avoir doublé le premier la pointe sud de l'Amérique, le 29 janvier 1616; ce promontoire fut nommé cap *Hoorn*, d'après la ville d'où l'expédition était partie; c'est donc bien à tort que; quelques géographes lui donnent le nom de cap *Horne*. Un groupe de petites îles, dans la proximité du cap nouvellement découvert, fut nommé *Barneveld*, d'après le célèbre avocat Olden-Barneveld; le passage entre le Statenland et la Terre-de-Feu fut nommé *Détroit de Le Maire*.

Une fois dans l'Océan-Pacifique Le Maire continua son voyage vers les Indes-Orientales et arriva à Batavia le 28 octobre 1616. Le fameux navigateur s'attendait peu au mauvais accueil qu'il y reçut si injustement de ses compatriotes. Le gouverneur Jan Pieterszoon Koen prétexta qu'il avait violé les droits et le monopole de la Compagnie des Indes-Orientales, et confisqua ses deux vaisseaux. Le Maire fut renvoyé en Hollande, mais il mourut pendant la traversée.

Après ces expéditions si glorieuses, et si importantes pour les sciences, la pensée de l'établissement d'une Compagnie des Indes-Occidentales se raviva de nouveau en Hollande, surtout depuis que l'on avait obtenu par l'expérience la conviction que le trajet du Nouveau-Monde n'était pas aussi périlleux qu'on l'avait cru jusqu'alors, et que les trésors qu'on pourrait y conquérir sur les Espagnols compenseraient amplement les frais de l'établissement de la Compagnie. C'est surtout Usselinx qui s'efforça à répandre ces idées, et à les faire prévaloir auprès des Etats-généraux.

D'ailleurs, la trêve avec l'Espagne (qui, comme nous l'avons vu, ne fut guère observée dans les colonies) allait bientôt expirer, et le parti pacifique avait perdu avec Olden-Barneveld son soutien le plus solide. De ce côté on n'avait donc rien à craindre, et nous verrons, dans le chapitre suivant, que la Compagnie tant désirée obtint enfin l'octroi des Etats-généraux, aussitôt après la reprise des hostilités avec l'Espagne en 1621.

## SECONDE PARTIE.



FONDATION DE LA COMPAGNIE DES INDES-OCCIDENTALES, EXPÉDITIONS  
AU BRÉSIL; ÉTABLISSEMENT DE LA DOMINATION HOLLANDAISE  
DANS CE PAYS JUSQU'À L'ARRIVÉE DU COMTE JOAN  
MAURICE DE NASSAU.

1621—1636.

Ainsi, c'est en 1621 qu'eut enfin lieu l'établissement de la Compagnie des Indes-Occidentales. Elle devait donc son existence au parti belliqueux, et tout en reconnaissant l'utilité de cette institution qui contribua tant à affaiblir l'Espagne, nous devons aussi reconnaître à cette occasion qu'elle portait dans cette origine même les germes de sa rapide décadence. C'était bien plus une société d'armateurs, qui s'unissaient pour combattre les Espagnols, qu'une compagnie de *commerce*: ses revenus provenaient presque exclusivement du butin que l'on arrachait à l'ennemi. Une telle combinaison ne pouvait continuer longtemps; peu à peu les revenus diminuèrent, et les dépenses pour le maintien des nouvelles colonies allaient toujours en augmentant.

Mais n'anticipons pas sur la marche de l'histoire; le 3 juin la Compagnie reçut des Etats-généraux ses lettres patentes rédigées en 45 articles \*), dont les principales dispositions étaient: le droit exclusif pendant 24 ans de trafiquer avec les côtes et pays de l'Afrique situés entre le tropique du Cancer et le Cap de Bonne-Espérance, avec les

---

\*) Voyez l'original de ces lettres patentes dans l'ouvrage intitulé: *Historie ofte Jaerlyck Verhael van de verrichtingen der Geotroyeerde West-Indische Compagnie beschreven door Johannes de Laet, Bewinthebber derselver Compagnie. Anno 1644.* On en trouve la traduction anglaise dans *O'Callaghan, History of New Netherland 1846.*



pays et les îles de l'Amérique ou Indes-Occidentales, à commencer de la pointe méridionale de la Terre-Neuve par le détroit de Magellan jusqu'au détroit d'Anjan, et en outre avec les terres australes situées entre les méridiens du Cap de Bonne-Espérance et de la côte orientale de la Nouvelle-Guinée. Les autres habitants de l'Etat qui, en dépit de cette concession, seraient surpris à faire le commerce dans ces parages, seraient exposés à la saisie et la confiscation de leurs bâtiments et de leur cargaison. La Compagnie obtint le droit de construire des forts et retranchements dans ces contrées, de conclure des traités d'alliance et de commerce avec les princes et les indigènes de ces pays et de nommer des gouverneurs et des employés qui, outre le serment qu'ils prêteraient à la Compagnie, devraient aussi faire serment de fidélité et d'obéissance aux Etats-généraux. Les troupes nécessaires pour la conquête des contrées nouvellement découvertes ou la défense de celles dont on avait pris possession, seraient fournies par les Etats, mais elles seraient toutefois à la solde de la Compagnie. Outre leur serment aux Etats et à la Compagnie, elles étaient encore tenues de prêter serment au Stadhouer ou Capitaine-Général des armées de la république.

Les États s'engagèrent à payer annuellement à la Compagnie pendant cinq ans une somme de 200,000 florins, pour la moitié de laquelle somme ils participeraient aux bénéfices de la Compagnie. Dans le cas où celle-ci serait entraînée dans quelque guerre importante, l'Etat mettrait à sa disposition 16 grands vaisseaux de guerre et 4 yachts, à condition que la Compagnie équiperait une force navale de la même puissance.

La Compagnie commença avec un capital de fl. 7,108,161 qui monta bientôt à fl. 18,000,000 \*) et fut divisé en actions de 6000 florins. Elle était composée de cinq chambres ou sections qui entrèrent dans la Compagnie dans la proportion suivante: la chambre d'Amsterdam pour  $\frac{4}{9}$ , celle de Zélande pour  $\frac{2}{9}$ , celle de la Meuse (Rotterdam), le district du Nord (Hoorn et la Frise), et la ville et le pays de Groningue, chacun pour  $\frac{1}{9}$ . Chaque chambre avait ses directeurs, mais l'administration générale de la Compagnie était confiée à dix-neuf directeurs députés par les diverses sections dans l'ordre suivant: huit par la chambre d'Amsterdam, quatre par celle de Zélande et deux par chacune des autres: le dix-neuvième directeur, et en tant qu'on pouvait le juger nécessaire, était nommé par les Etats. Cette assemblée devait siéger alternativement à Amsterdam et à Middelbourg

---

\*) *Nederl. reizen*, XIV p. 12., et *Hollands rijkdon*, par Luzac, 1<sup>e</sup> vol. pag. 316—318.



(six ans dans la première ville et deux ans dans la seconde).

On devait tous les six ans établir un compte public des profits et pertes de la société, et on ne pouvait faire aucune répartition annuelle des bénéfices que lorsqu'ils se montaient à 10 pour cent. L'excédent, après déduction des frais et des pertes, de la part due au Stadhouder à titre d'Amiral-Général, et d'un dixième pour la solde des troupes, était laissé entièrement à la disposition de la société.

En 1622 et 1623 les Etats-généraux donnèrent quelque extension à ces lettres patentes, et les provinces où il n'existait pas de chambre ou section de la Compagnie, furent également autorisées à nommer des directeurs en proportion de la somme pour laquelle elles étaient intéressées dans la Compagnie.

Les années 1621 et 1622 se passèrent en délibérations au sujet du règlement de l'administration intérieure de la Compagnie, et à déterminer les droits et les obligations des directeurs et des actionnaires. Au commencement de l'année 1623 la société arrêta diverses ordonnances relatives au commerce sur la côte occidentale de l'Afrique située dans sa ligne de démarcation, et en septembre elle y envoya une petite flotte composée de deux navires et de deux yachts avec 75 bouches à feu et 222 hommes d'équipage, sous les ordres du commandant Philippe Van Suylen et du vaillant Thomas Sickness, commandant en second. Au sud du Cap Verd, cette flotte livra un combat aux Portugais sur la rivière de Cacheu et s'empara de quelques petits bâtiments près de Sierra-Léona, où l'année suivante nous la retrouverons.

Cependant la Compagnie à peine formée s'était déjà occupée de divers plans pour combattre avec vigueur l'Espagne, son plus grand adversaire; et celui qui lui parut le plus efficace, ce fut d'attaquer ses colonies sur le continent américain, source principale de ses richesses. Quelque temps auparavant une flotte équipée concurremment par les Etats et la Compagnie des Indes-Orientales était partie, sous la conduite de l'Hermite et de Schapenham, à ce que l'on présumait alors, pour l'Amérique (9); en vain on avait engagé la Compagnie des Indes-Occidentales à prendre part à cette expédition; et, quoique plusieurs de ses directeurs insistassent pour qu'on envoyât leurs forces disponibles sur les traces de cette flotte, l'opinion générale était qu'on ne devait pas exposer toutes les forces navales de la Société dans une entreprise aussi incertaine que périlleuse. Enfin le conseil des XIX décida de tenter une attaque sur le Brésil et nommément dans la Baie de tous les Saints (*Bahia de Todos os Santos*), ou de S. Salvador,



afin de parvenir à avoir pied en Amérique, et de ce point pouvoir faire d'autres entreprises. On choisit surtout le Brésil, parce qu'on pensa, comme en effet ce fut véritablement le cas, que ce pays, ayant été originairement une possession des Portugais, ne serait pas aussi bien gardé par les Espagnols que leurs propres colonies.

Ce projet fut approuvé par les Etats et le Stadhouder, et sans délai on équipa une grande force navale dont on confia le commandement à Jacob Willekens d'Amsterdam, comme amiral, et à Pieter Pieterszoon Heyn (10), comme vice-amiral. Johan van Dorth, seigneur de Horst et Pesh, fut nommé commandant des troupes de la flotte et gouverneur des pays dont on devait faire la conquête.

La flotte était ainsi composée:

|  |   | <i>Noms des vaisseaux.</i>          | <i>Capacité</i>       | <i>Nombre des</i>        | <i>Nombre des</i>                         |     |
|--|---|-------------------------------------|-----------------------|--------------------------|---|-----|
|  |   | <i>Pour la Chambre d'Amsterdam.</i> | <i>des vaisseaux.</i> | <i>bouches à feu.</i>    | <i>Matelots. Soldats.</i>                 |     |
| Appartenant à la Compagnie.                  | } | <i>Hollandia</i>                    | 300 lasts.            | 6 de métal et 22 en fer. | 118 et 100                                |     |
|  |   | <i>Zeelandia</i>                    | 300                   | 12                       | 24  | 113 |
|  |   | <i>Geldria.</i>                     | 300                   | —                        | —   | —   |
|  |   | <i>Provincie van Utrecht.</i>       | 250                   | 2                        | 18  | 89  |
|  |   | <i>Eendracht.</i>                   | 250                   | 20                       | coulevrines ( <i>gotetelingen</i> ) (11). |     |
| En louage.                                   | } | <i>St. Christoffel</i>              | 250                   | 18                       | 40  |     |
|  |   | <i>De Hope</i>                      | 200                   | 18                       | 40  |     |
|  |   | <i>Nassau</i>                       | 190                   | 16                       | 40  |     |
|  |   | <i>De 4 haymskinderen</i>           | 240                   | 17                       | 40  |     |
|  |   | .....                               | 180                   | 16                       | 40  |     |
|  |   | <i>Overijssel.</i>                  | 200                   | 16                       | 40  |     |
|  |   | <i>De Haan.</i>                     | 150                   | 18                       | 40  |     |
| <i>Pour la Chambre de Zelande.</i>           |   |                                     |                       |                          |   |     |
| Appartenant à la Compagnie.                  | } | <i>De Tijger</i>                    | 350                   | 6 de métal et 20 en fer. | 100                                       |     |
|  |   | <i>'t Gulde Zeepaert</i>            | 300                   | 18                       | coulevrines.                              |     |
|  |   | <i>Post-paert</i>                   | 60                    | 8                        | 40  |     |
| <i>Pour la Chambre de la Meuse.</i>          |   |                                     |                       |                          |   |     |
| Appartenant à la Compagnie.                  | } | <i>De Neptunus</i>                  | 230                   | 6 de métal et 22 en fer. | 87  |     |
|  |   | <i>De Oragnienboom</i>              | 200                   | 2                        | 16  | 43  |
|  |   | <i>'t Jacht de Zee-Jaegeer</i>      | 70                    | 10                       | coulevrines.                              |     |
|  |   | <i>'t Jacht Hase-Windt</i>          | 65                    | 10                       | 51  |     |
| <i>Pour la Chambre d'a district du Nord.</i> |   |                                     |                       |                          |   |     |
| Appartenant à la Compagnie.                  | } | <i>De Sanson</i>                    | 300                   | 4 de métal et 30 en fer. | 100                                       |     |
|  |   | <i>De oude roode Leeuw.</i>         | 300                   | 18                       | coulevrines.                              |     |
|  |   | <i>De Oragnienboom.</i>             | 250                   | 14                       | 42  |     |
| <i>Pour la Chambre de Groningue.</i>         |   |                                     |                       |                          |   |     |
| Appartenant à la Compagnie.                  | } | <i>Groningen</i>                    | 300                   | 8 de métal et 16 en fer. | 98  |     |
|  |   | <i>De Sterve</i>                    | 300                   | 20                       | coulevrines.                              |     |
| En louage.                                   | } | <i>St. Marten</i>                   | —                     | —                        | —   |     |
|  |   | <i>'t Jacht de Vos.</i>             | 120                   | 12                       | coulevrines.                              |     |



Ce qui formait une force navale de 23 vaisseaux et 3 yachts, armés d'environ 500 bouches à feu et ayant à bord 1600 matelots et 1700 hommes de troupes de débarquement. L'année 1623 fut à peu près entièrement employée à l'équipement de cette flotte formidable. Nous avons donné avec intention la liste détaillée de ces navires, que nous empruntons à de Laet, ainsi que nous le ferons encore plus tard, afin d'appeler l'attention de nos lecteurs sur l'importance de cette expédition et sur le développement extraordinaire des forces de cette Compagnie dès son origine (12).

Avant de mettre en mer, les amiraux hollandais obtinrent sur la situation politique du Brésil les informations les plus utiles par l'intermédiaire des Juifs qui s'y étaient établis, et qui presque tous, désiraient avec ardeur passer sous le gouvernement des Provinces-Unies, à cause de sa tolérance en matière de religion. Mais quelques espions cachés à Amsterdam vendirent le secret de l'expédition à leurs correspondants de Bruxelles et de Lisbonne, et la gouvernante des Pays-Bas méridionaux fut elle-même avertie que c'était le Brésil qui devait particulièrement éprouver tout l'effort de l'armement formidable qui fixait les regards de toute l'Europe et semblait menacer les Grandes-Indes. L'infante Isabelle transmit aussitôt cet important avis à la cour de Madrid, où il fit peu d'impression. Gaspard de Guzman, comte d'Olivarez, favori et premier ministre du jeune roi d'Espagne Philippe IV, méprisa ces nouvelles, soit qu'il les crût dénuées de vérité, soit que l'affaiblissement du Portugal, qu'il traitait comme une province conquise, entrât déjà dans ses vues, sans qu'il songeât, sans doute, aux terribles conséquences qu'aurait pour les possessions espagnoles la chute des colonies portugaises \*). Tandis que le ministère espagnol flottait ainsi dans la nonchalance et l'indécision, l'armement hollandais appareillait des ports du Texel, de la Meuse et de Goeree, vers la fin de décembre 1623 et au commencement de janvier 1624.

L'escadre de l'amiral, qui avait mis à la voile la première, se réunit le 28 janvier près de St. Vincent une des fles du cap Verd, à l'exception du navire le *Hollandia*, à bord duquel se trouvait M. van Dorth, qui s'était égaré dans sa route et avait touché la côte de Sierra Léona. On resta quelque temps dans la rade de St. Vincent pour faire eau, se ravitailler et attendre le reste de la flotte, et on s'occupa en même

---

\*) De Beauchamp, 11 page 159.



temps de construire les chaloupes des pièces qu'on avait emportées, de préparer tout le matériel de guerre nécessaire et d'exercer les troupes au maniement des armes.

Le 26 mars toute la flotte se trouva réunie, et, ne pouvant attendre plus longtemps l'arrivée du colonel van Dorth, qui du reste n'avait avec lui qu'un seul vaisseau, elle mit à la voile le même jour. Le 21 avril, arrivé par le 6° degré de latitude méridionale, on ouvrit les ordres remis sous cachet par l'assemblée des XIX; ils contenaient pour instruction de faire tous les efforts pour s'emparer de la baie de Tous les Saints ou S. Salvador dans le Brésil. Le 4 mai on aperçut la côte du Brésil et le 8 toute la flotte jeta l'ancre devant la baie de S. Salvador, à neuf lieues de la côte.

Cette magnifique baie est située environ par le 13° degré de latitude méridionale; elle forme comme un lac intérieur, séparé de la mer par l'île de Taparica, et offre un refuge assuré aux navires. Elle a six lieues et demie de longueur et huit lieues de largeur; son ouverture, à l'entrée de laquelle est située ladite île de Taparica, se trouve juste au sud et de là se dirige en ligne directe vers le nord. A droite de l'ouverture de la baie est située, dans un petit golfe, la ville de S. Salvador, bâtie en 1549 par Thomé de Souza; elle était alors la capitale du Brésil. C'est là que résidaient le gouverneur, la cour royale de justice, l'évêque du Brésil (13) et le collège principal des Jésuites. S. Salvador comptait déjà alors 1400 maisons, deux églises et trois couvents. La garnison se composait de 350 hommes de troupes régulières auxquels s'étaient réunis 1000 volontaires et Indiens, dès qu'on eut reçu avis de l'approche de la flotte hollandaise (14). Trois forts: S. Antonio, au sud, Tapagipe et S. Philippe au nord, protégeaient la place, et, au milieu du port, à quelque distance de la ville, on avait élevé au sein des eaux, avec des quartiers de rocher, une plate-forme ou batterie triangulaire.

Dès que le conseil de guerre se fut formé à bord du vaisseau amiral, on arrêta le plan d'attaque. Toutes les troupes devaient se réunir sur quatre bâtiments auxquels seraient jointes sept chaloupes pour opérer le débarquement; la flotte entrerait dans le port et commencerait l'attaque, et, au signal donné par l'amiral, les troupes seraient débarquées à l'aide des chaloupes près du fort S. Antonio, au sud de la ville (15).

Le lendemain, conformément à cette décision, la flotte entra dans la baie et fut immédiatement assaillie par le feu bien nourri de tous les



forts et batteries de l'ennemi. Piet Heyn s'avanca avec le *Neptune*, accompagné des vaisseaux *Geldria*, *Groningue* et *Nassau*, jusqu'à une portée de fusil de la plate-forme indiquée et de quinze navires portugais qui se trouvaient dans le port. Notre vaillant vice-amiral ouvrit avec le canon et à coups de fusil un combat qui dura jusqu'à sept heures du soir; mais, remarquant que cette attaque n'amenait aucun résultat décisif, il envoya trois chaloupes armées contre les navires ennemis. Etonnés d'une pareille audace, les Portugais abandonnèrent leurs bâtimens dont ils brûlèrent une partie, et huit de leurs vaisseaux tombèrent au pouvoir des nôtres. Profitant de la frayeur que cet acte de bravoure avait répandue parmi les ennemis, l'amiral envoya sur-le-champ quatorze chaloupes montées, chacune, de vingt matelots armés, sous les ordres de Piet Heyn, pour se rendre maître de la batterie ou plate-forme située au milieu du port. Cette opération n'était pas d'une facile exécution, car cette batterie, protégée par un mur élevé de sept à huit pieds au dessus de l'eau, était défendue par onze bouches à feu et cinq à six cents soldats; mais, malgré l'opiniâtre défense des assiégés et le feu vigoureusement nourri de toutes les batteries de terre, nos braves marins, montant sur l'épaule l'un de l'autre, parvinrent à se rendre maître de cette importante position. Piet Heyn lui-même et le trompette de son bâtiment (16) montèrent les premiers sur la batterie ennemie, et toute la garnison en fut sur le champ chassée, et forcée, soit à gué soit à la nage, de chercher son salut dans la fuite. Le feu de la batterie qui était ouvert du côté de la ville, fut alors dirigé contre S. Salvador, d'où l'on répondit par un feu violent de mousqueterie qui fut promptement réduit au silence. Mais, vers la nuit, la poudre vint à manquer, et, comme les troupes étaient très fatiguées du combat, on encloua les canons et on retourna vers la flotte. La perte essuyée par les nôtres fut seulement de quatre morts, parmi lesquels Andries Nieuwkerk, surnommé le patient (*Geduldhebber*), capitaine du vaisseau le *Groningue*, et le courageux trompette dont nous avons déjà parlé; on compta en outre huit à dix blessés.

Tandis que notre vice-amiral se comportait ainsi avec tant de vaillance, les troupes, sur le signal donné par l'amiral, débarquèrent à terre, près du fort S. Antonio, au nombre de 1200 hommes, auxquels on avait adjoint 240 matelots munis de serpentines, de bèches, de hâches et de munitions de guerre. En l'absence du colonel van Dorth on avait confié le commandement au major Allert Schouten, qui, dès la



première attaque, se rendit maître du fort S. Antonio qu'Antonio de Mendocça, fils du gouverneur, défendait avec deux cents hommes. Sous la conduite de deux marins, qui avaient autrefois visité ces parages et connaissaient bien les localités, on pénétra promptement dans le faubourg de la ville, où l'on rencontra peu de résistance. On y attendit la journée du lendemain. Les Portugais, saisis de frayeur, profitèrent de la nuit pour abandonner la ville, ayant à leur tête l'évêque Dom Marcos Teixeira. Le gouverneur Diogo de Mendocça resta dans la ville avec sa famille, et se défendit encore longtemps dans son palais avec une véritable frénésie, trouvant indigne de lui de prendre la fuite. Dès la pointe du jour nos troupes entrèrent dans la ville et firent prisonnier le gouverneur (17).

Les forts, qui le matin avaient tiré contre nos soldats quelques coups de canon, furent abandonnés par la garnison, et lorsque le vice-amiral, ignorant ce fait, voulut essayer du côté de la mer une attaque contre la ville, il la trouva déjà en notre possession. Les troupes se livrèrent sur-le-champ au pillage, le major Schouten n'ayant pas su sur ce point faire respecter son pouvoir; mais le vigilant Piet Heyn parvint promptement à mettre ordre à ces excès et sauva ainsi une grande partie du butin, qui était considérable, car le gouverneur, croyant par là empêcher la fuite des habitants, avait défendu, sous peine corporelle, de transporter dans l'intérieur du pays tous les objets de valeur, en abondance dans la ville. Outre vingt-trois canons de métal et 26 couleuvrines en fer, on trouva une grande quantité de peaux, de tabac, d'huile, de vins, d'étoffes de soie et 3900 caisses de sucre, que l'on emmagasina dans le collége des Jésuites, un des bâtimens les plus solides de la ville.

Le jour suivant, 11 mai, arriva le colonel van Dorth, à bord du vaisseau le *Hollandia* qui, comme nous l'avons déjà dit, s'était écarté de la flotte, et, après avoir croisé quelque temps près de la côte du Brésil, était venu jeter l'ancre devant S. Salvador. Sitôt après son arrivée, l'amiral lui rendit compte de ce qui s'était passé, et, conformément aux ordres de la Compagnie et des Etats-généraux, lui remit l'administration du pays dont on venait de faire la conquête. Le nouveau gouverneur fit sur-le-champ mettre en ordre les fortifications de la ville, dans laquelle il assurait à ceux qui y rentreraient et se soumettraient au pouvoir des Etats, la tranquille possession de leurs biens et le maintien de leurs droits. Quelques habitants répondirent à cet appel, mais les plus riches et les plus considérables d'entre eux,



à l'exhortation de l'évêque, restèrent cachés dans l'intérieur du pays, dans la crainte que le pouvoir des Hollandais ne fût pas assez fort pour les défendre contre la vengeance des Espagnols.

Le 12 juin, le colonel van Dorth entreprit une expédition contre Morro de S. Paulo, situé dans les environs de S. Salvador; empêché par le vent contraire, il fut contraint de revenir sans avoir atteint son but, et à son retour il trouva la ville cernée par quelques bandes de Portugais, d'Indiens et de nègres, qui avaient mis son absence à profit pour tenter un coup de main, mais qui à son approche prirent la fuite. Le 17 du même mois la colonie éprouva une grande perte dans la mort de son gouverneur dont elle attendait de si grands services. Étant sorti à cheval de la ville, accompagné de cinquante hommes, pour aller inspecter les environs, le Colonel van Dorth tomba dans une embuscade où il fut assailli de flèches par les Indiens. Le capitaine Francisco de Padilha, accourant aussitôt, fendit la tête d'un coup de sabre, après un combat corps à corps, à ce chef de l'armée hollandaise. En récompense de cette action il fut créé chevalier avec trois autres officiers qui s'étaient distingués, par l'évêque Teixeira en sa qualité de commandant en chef des troupes hispano-portugaises qui cernaient la ville. Le corps du gouverneur hollandais fut cruellement mutilé, et c'est au secours de quelques nègres accourus de la ville que l'on dut de l'arracher aux mains de ces barbares et de pouvoir le rapporter à S. Salvador. Le major Allert Schouten fut nommé gouverneur en sa place et remplacé dans son grade de major par son frère Willem Schouten.

Dans ces entrefaites on s'empara de plusieurs bâtimens marchands espagnols et portugais qui, ignorant ce qui s'était passé, étaient entrés en toute sûreté dans la baie de S. Salvador. Déjà dans les premiers jours de juin on avait envoyé dans la mère-patrie le yacht *de Vos*, richement chargé, pour y porter en même temps l'heureuse nouvelle de cette conquête. Un mois plus tard quatre autres navires partirent pour la métropole avec une partie du butin pris sur l'ennemi et les prisonniers, parmi lesquels se trouvait le gouverneur Mendocça. Quelque temps après l'amiral reprit la mer avec onze bâtimens, se dirigeant vers les îles des Indes-Occidentales. Le vice-amiral Piet Heyn quitta également la baie avec quatre vaisseaux, dans le courant du mois d'août (18).

Mais le bon ordre et la discipline établis par les soins des amiraux disparurent sitôt après leur départ, et peu de temps après mourut le gouverneur Allert Schouten qui fut remplacé par son frère Willem



Schouten. Celui-ci, de même que son prédécesseur, donna à ses subordonnés l'exemple de coupables débordements, en s'appropriant les revenus de la Compagnie; il retint même la paie due aux soldats. On continua à être inquiet au dehors par les bandes nombreuses de Portugais et de Brésiliens qui cernèrent la ville, sous le commandement de l'évêque Marcos Teixeira et plus tard sous celui de son successeur, Marinho d'Elça. Cependant on captura un grand nombre de bâtiments espagnols, dont la plus grande partie du butin fut dérobée par les officiers et les militaires d'un rang inférieur. On s'empara entre autres, en octobre, d'un vaisseau à bord duquel se trouvait don Francisco de Sarmiento, gouverneur du Chili, qui retournait dans son gouvernement par Rio de la Plata et Rio-de-Janeiro. Une partie du butin, consistant en fl. 158,000 fut gardée à S. Salvador au lieu d'être envoyée en Hollande, ce qui fut cause que, l'année suivante, elle tomba au pouvoir de l'ennemi.

Au mois de janvier de la même année la chambre de Zélande envoya le commandeur Pieter Schouten, avec deux bâtiments et un yacht, munis de cinquante bouches à feu et montés par 262 hommes d'équipage, pour une expédition dans les grandes et les petites Antilles. Près de Cuba ce commandeur attaqua quelques vaisseaux espagnols, brûla la ville de Sisal dans le Yucatan, se rendit maître de quelques bâtiments marchands et l'année suivante, au mois d'avril 1625, il retourna dans la mère-patrie.

Bien que cette expédition ne fût pas destinée pour le Brésil, nous ne l'indiquons pas moins que toutes les plus importantes expéditions faites par la Compagnie des Indes-Occidentales, puisque leur plus ou moins de succès a exercé une grande influence sur les finances de cette société, et par suite sur les entreprises faites contre le Brésil.

Philippe van Suylen, que nous avons laissé en 1623 avec sa flotte près de Sierra-Léona, croisa quelque temps cette même année le long de la côte, fit çà et là quelques débarquements et s'empara de plusieurs embarcations ennemies. Dans le port de S. Paulo de Loanda il en vint aux mains avec une flotte de onze vaisseaux espagnols, dont deux tombèrent en son pouvoir, quatre furent brûlés et les autres, à bord desquels se trouvaient l'amiral, le vice-amiral et le contre-amiral, furent chassés à la côte. Après cette victoire, Philippe Van Suylen alla se réunir à la flotte de Piet Heyn dans la rivière de Congo, ainsi que nous l'avons dit dans la note précédente.

Après la nouvelle de la conquête de Bahia on n'était pas resté inactif



en Hollande, et, pensant bien que le roi d'Espagne ferait un effort pour reconquérir ce qu'il avait perdu, intention dont on avait déjà même connaissance, la Compagnie des Indes-Occidentales décida qu'elle enverrait deux flottes considérables, armées de forces suffisantes, pour aller renforcer la nouvelle colonie et la mettre à l'abri d'un coup de main de la part des Espagnols. On procéda avec le plus de diligence possible aux préparatifs de cette expédition, en sorte qu'à la fin de l'année tous les vaisseaux furent prêts à mettre à la voile, mais les vents contraires retardèrent leur départ. Le yacht *de Windhond* avait été expédié à l'avance au Brésil afin de porter à S. Salvador la nouvelle de cette expédition, et il arriva à sa destination le 8 décembre.

La première flotte, forte de dix-huit vaisseaux et de sept yachts, armée de 490 bouches à feu et montée par 1690 matelots et 1350 soldats, fut placée sous les ordres de l'amiral Jan Dirkszoon Lam, et le commandement de la seconde flotte, qui comptait quatorze vaisseaux et deux yachts avec 338 bouches à feu, 1430 matelots et 558 soldats, fut confié à Boudewyn Hendrikszoon, bourgmestre d'Edam, à titre de *Général* (19), et à André Veron, en qualité d'amiral. Quelques-uns des vaisseaux de ces deux flottes avaient été fournis en louage par des armateurs particuliers, mais la plus grande partie des bâtiments et les plus grands, appartenaient à la Compagnie.

La Compagnie avait en outre, au mois de juin de la même année, équipé trois vaisseaux et quatre yachts avec 119 bouches à feu et 533 matelots et soldats, sous les ordres du commandeur Hendrick Jacobszoon Kat, avec mission d'aller inquiéter l'ennemi sur la côte d'Espagne; en sorte que si l'on considère les différentes expéditions que nous avons indiquées pour les années 1623 et 1624, on voit qu'elles consistaient déjà en 62 grands bâtiments et 19 yachts, munis de 1572 bouches à feu et montés par 9346 matelots et soldats.

La nouvelle que l'on appareillait une flotte dans les ports de l'Espagne et du Portugal pour aller reconquérir S. Salvador n'était que trop fondée. Le conseil d'Etat du Portugal, résidant à Madrid, près du roi catholique, déplora la perte de Bahia, qui ouvrait le Brésil à une invasion totale, et représenta vivement à Philippe IV qu'il fallait se hâter de prévenir, par une puissante expédition, les progrès de ces rebelles (les Hollandais), qui, non contents d'avoir récemment secoué le joug des Espagnols en Europe, et usurpé en Asie d'immenses possessions, dirigeaient déjà vers l'Amérique portugaise leur ambition



sans mesure. Une grande diversité de sentiments prolongea la délibération ; toutefois, l'opinion des conseillers portugais devint celle des meilleurs esprits du ministère espagnol. Le Brésil occupait, dans les intérêts de la couronne de Castille, une place si importante, et la réputation du premier ministre se trouvait à cet égard si essentiellement liée à la gloire du prince, qu'Olivares, sacrifiant ses dispositions haineuses contre une nation sujette (les Portugais), mais dont l'esprit d'indépendance lui faisait ombrage (\*), se montra personnellement disposé à seconder et à suivre le vœu général. Cette détermination une fois prise, son caractère le porta naturellement à des mesures non moins actives que vigoureuses. Il forma lui-même le plan d'une expédition espagnole et portugaise combinée, ayant des amiraux et des généraux de chacune des deux nations. En Portugal même la consternation avait été grande en apprenant la perte d'une colonie où la plupart des familles portugaises avaient de grandes possessions, et on concourut avec un empressement extrême à l'armement de l'expédition pour le Brésil. On y mit en jeu tous les ressorts de la religion et de la politique pour sauver le Brésil et reconquérir S. Salvador. Les différents gouverneurs des provinces furent chargés d'examiner et de punir les crimes qui avaient attiré à la nation cette vengeance du ciel. Des neuvaines, des processions solennelles eurent lieu en même temps dans tout le royaume, et le Saint-Sacrement fut exposé, dans toutes les églises du Portugal, à la vénération des fidèles †). Un grand nombre de jeunes Portugais des premières familles s'embarquèrent sur la flotte pour prendre part à cette guerre nationale, et les frais de cette expédition furent couverts par des dons volontaires que chacun s'empressa de verser à cet effet. Le 19 novembre 1624, 18 grands bâtiments et quatre caravelles partirent de Lisbonne. Cette force navale comptait environ quatre mille hommes, matelots et soldats. L'escadre était commandée par l'amiral Dom Francisco d'Almeida ; les troupes de débarquement par le colonel Antonio Moniz Barreto ; et toute l'expédition par le général en chef Dom Manoel de Menezes.

L'escadre espagnole, forte de trente-et-un gallions et de huit tartanes, pinasses et caravelles avec un équipage de 7500 matelots et soldats, était sous le commandement de l'amiral Don Juan Fajardo,

---

\*) *Raynal*, III, p. 345, et de *Beauchamp*, II, p. 28.

†) Voir de *Beauchamp*, et le Père *S. Teresa*; et pour les détails suivants de *Laet*, et la traduction portugaise de *Tamajo de Vargas*.



et Don Fradique de Toledo, marquis de Valdueza, fut nommé commandant-en-chef ou *général* des flottes réunies. L'armement de la flotte castillane s'effectuait avec une activité plus apparente que réelle, en sorte que ce ne fut que le 14 janvier 1625 qu'elle quitta le port de Cadix et se réunit à la flotte portugaise, le 6 février, près de S. Iago, une des îles du cap Verd. Le 11 du même mois la flotte combinée partit de S. Iago, et, après avoir éprouvé de longs calmes plats sous la ligne, elle arriva le 29 mars 1625 devant Bahia (S. Salvador).

Toledo entra immédiatement dans la baie, au son des timbales, des trompettes, pavillons et flammes dehors et tous les vaisseaux prêts à l'action; il plaça sa flotte en ordre de bataille, à l'entrée du port, sous les ordres de Fajardo, pour empêcher que les vaisseaux hollandais ne missent à la voile, et débarqua 2000 hommes près du fort S. Antonio, à l'endroit même où l'année précédente les Hollandais avaient fait leur descente. Il s'empara sur-le-champ du cloître fortifié de S. Bento, situé en dehors de la ville, mais il dut repousser une attaque des Hollandais sortis de la ville dans laquelle il perdit le colonel Pedro Osorio, quatre capitaines et plusieurs soldats. Il sut pourtant se maintenir dans cette position avantageuse et y érigea une forte batterie contre la ville. Le 5 avril, les assiégés essayèrent avec des brûlots d'incendier la flotte qui les bloquait, mais la vigilance de l'amiral Fajardo fit échouer cette tentative.

Les forces des assiégés consistaient en deux mille soldats sans les esclaves et quelques Portugais; et, comme ils avaient encore pour six à huit semaines de vivres et de munitions de guerre, ils auraient pu résister encore longtemps à l'ennemi, d'autant plus que seize jours auparavant ils avaient appris par le yacht *de Haese* que la flotte sous les ordres de Boudewyn Hendrikszoon était en route. Mais une mauvaise direction et des divisions intestines paralysaient leur force. Le gouverneur Willem Schouten s'était de plus en plus fait haïr de la garnison, parce que, comme le dit *de Laet*, «il faisait rarement la ronde pour visiter les fortifications ou pour s'informer d'autres choses importantes; et si parfois il le faisait, il n'encourageait jamais les soldats, mais il les accablait d'injures et de blasphèmes malgré le rude service auquel ils étaient assujettis. Il fréquentait les mauvais lieux, ou passait le temps dans son palais à boire et à s'enivrer.» (20). Il fut enfin démis de ses fonctions et l'on nomma à sa place Hans Ernest Kyff, qui ne parvint pas mieux que son prédécesseur à maintenir l'ordre et la discipline militaire (21).



La position des forces catholiques devenait au contraire de plus en plus favorable. Il leur était venu des secours de l'intérieur du pays sous Manoel Dias d'Andrada, Pedro da Silva, Coutinho et Castello-Branco. L'entrée de la baie du côté de la mer était gardée par le fort S. Antonio, où se trouvait une garnison considérable et une forte batterie d'artillerie de gros calibre. L'enthousiasme des assiégeants, animé par les premiers succès, était à son comble, et pour poursuivre l'attaque sur la ville avec plus de vigueur, Toledo fit débarquer le reste de ses troupes et de sa grosse artillerie. Les points d'attaque principaux furent les couvents de S. Bento et des Carmélites et le poste de Palmas; de fortes batteries y furent élevées: les commandants qui s'y distinguèrent spécialement, sont Dom Francisco d'Almeida, le marquis de Torrecuse (commandant des régiments Napolitains), et Don Juan de Orellana.

Du côté des assiégés la discorde croissait avec le danger, et, à la première sommation, le 28 avril, le gouverneur Kyff entra en négociations avec le marquis de Toledo. Il envoya trois commissaires au camp ennemi, Willem Stoop, Hugo Anthonio et François du Chesne, qui, le 30 avril, conclurent une capitulation. Le 1 mai 1625 la ville de Bahia fut évacuée par nos troupes et occupée par les Espagnols. Il y eut une telle confusion que, tandis que les troupes hispano-portugaises entraient par une porte, de l'autre extrémité de la ville on n'avait aucune connaissance de la capitulation. Les conditions en furent ainsi fixées: les troupes seraient libres, et sortiraient avec leur équipement, mais sans armes; (22) elles pourraient se transporter en Hollande sur leurs propres vaisseaux, approvisionnés pour quatre mois et demi et munis de toute l'artillerie nécessaire pour leur défense pendant la traversée. Elles seraient en outre pourvues d'un sauf-conduit afin de n'être point inquiétées dans leur route, et elles devaient faire serment de ne plus porter les armes contre les Espagnols avant leur arrivée en Hollande. Cette brillante conquête ne coûta aux Espagnols que 124 morts et 144 blessés; ils prirent dans la ville un riche butin de vivres et de munitions et 17 navires, grands et petits, qui se trouvaient dans la baie, pour la plupart richement chargés. Don Fradique de Toledo, informé qu'il existait dans la place un registre où tous les habitants de Bahia qui s'étaient soumis à la Hollande avaient inscrit leurs noms pour conserver leurs propriétés, demanda cette liste afin de faire punir les signataires; mais les Hollandais refusèrent de la livrer, et même l'anéantirent. Leur conduite, aussi honorable que politique, fut louée par les Espagnols eux-mêmes, et surtout par les



Portugais (23). C'est ainsi que la belle ville de S. Salvador fut perdue pour la Compagnie des Indes-Occidentales et pour la Hollande, non par manque de courage des soldats, qui, à la première attaque, donnèrent des preuves de leur valeur, mais par l'inconduite, la nonchalance et l'incapacité des chefs dont les mauvais exemples étaient imités par les officiers inférieurs. Quelques-uns, à leur arrivée à La Haye, furent mis en prison et condamnés à mort; mais à la demande de la princesse d'Orange, épouse du Stadhouder Frédéric Henri, les États-Généraux leur firent grâce \*).

Les deux flottes de la Compagnie des Indes-Occidentales sous les ordres du général Boudewijn Hendrikszoon, dont l'armement, ainsi que nous l'avons dit, avait déjà eu lieu l'année précédente, avaient mis à la voile en janvier et février 1625 et s'étaient réunies le 17 mars entre l'île de Wight et Plymouth. Il paraît que l'amiral Lam avec quelques vaisseaux ne fit point partie de cette expédition, ou que plus tard il se sépara de la flotte; du moins nous ne trouvons son nom indiqué dans aucun des historiens qui ont rendu compte de l'expédition de Boudewijn Hendrikszoon, et en août nous le retrouverons à Sierra Leona.

Le 26 mai, ainsi quelques semaines après la reddition, le général arriva devant Bahia et divisa sa force en quatre escadres, afin d'attaquer la flotte espagnole, dont la présence dans la baie lui avait été annoncée par un yacht envoyé à l'avance. En entrant dans la baie il s'aperçut, à son grand désappointement, que le drapeau espagnol flottait déjà sur les murs de S. Salvador. La ville avait été trop bien fortifiée et défendue par trop d'artillerie, et de plus l'ennemi était trop bien sur ses gardes pour qu'on pût avec chance de succès essayer une attaque; les vaisseaux espagnols et portugais, qui, au nombre de cinquante, se trouvaient réunis dans le port, ne voulurent pas s'exposer au hasard d'un combat en pleine mer, mais restèrent sous la protection des forts et des batteries, en sorte qu'après avoir croisé encore quelques jours devant la baie, la flotte hollandaise se dirigea de nouveau vers le nord, longeant les côtes du Brésil. Arrivé à la hauteur du cap St. Augustin, on envoya à Pernambuco le bâtiment *de Gouden Sonne* pour reconnaître si de ce côté on pouvait essayer une attaque avec quelque succès; mais ce navire revint quelques jours après, apportant pour information qu'il serait difficile

---

\*) *Wagenaar XI; Aitzema I; Capellen, Gedenkschriften, I, p. 394.*



d'approcher de la baie dont on ignorait la profondeur des eaux, et qu'il se trouvait en outre trente vaisseaux dans le port. Le 20 juin la flotte entière vint jeter l'ancre dans la baie de Trahison (Bahia da Traiçam), près de Parahiba. A la vue de la flotte les Portugais prirent la fuite et se retirèrent dans l'intérieur du pays; mais les Indiens restèrent dans leurs habitations et accueillirent les nôtres de la manière la plus amicale. On construisit quelques retranchements et on dressa des tentes pour y recevoir les malades qui furent tous transportés à terre, afin d'être mieux soignés. Les indigènes s'entendirent sur-le-champ avec les Hollandais et leur procurèrent toute assistance désirable; mais après être resté quelques semaines dans ces contrées et avoir fait les approvisionnements nécessaires, Hendrikszoon, n'ayant pas d'ordre exprès de l'assemblée des XIX de s'établir dans ces parages, résolut de quitter ces lieux, quelques vifs regrets qu'il ressentit de laisser exposés à la vengeance des Portugais les indigènes avec lesquels il avait si promptement fait alliance.

Le 1 août la flotte mit de nouveau à la voile et le 4 elle se divisa; le général, avec dix-huit vaisseaux et yachts, se dirigea au nord vers les îles des Indes-Occidentales, pour y aller chercher quelques bonnes chances; l'amiral Véron se porta vers l'Afrique avec douze vaisseaux, et le reste de la flotte retourna dans la mère-patrie avec quelques bâtiments dont on s'était emparé. Boudewyn arriva avec sa flotte, le 24 septembre 1625, de la ville de Porto Rico, dans l'île de ce nom, après avoir essuyé de violentes tempêtes dans une desquelles le vaisseau le *Vlissingen*, du port de 200 lasts, périt avec tout son équipage. Le lendemain, malgré le feu bien nourri des batteries des forts qui défendaient l'étroite entrée du port, il jeta l'ancre devant la ville et commença à la bombarder. A la tête de huit cents hommes l'intrépide général tenta lui-même un débarquement et fut bientôt maître de la ville; la plupart des objets de valeur en avaient été emportés par les habitants. La citadelle se défendit avec courage et le feu de ses batteries, poursuivi sans relâche, causa de grands dommages à nos vaisseaux. Vainement les nôtres revinrent à la charge et tinrent la citadelle bloquée pendant quelques semaines; le général dut se décider à la retraite pour ne pas fatiguer ses troupes par des efforts inutiles, d'autant plus qu'elles avaient beaucoup souffert de maladies et de fatigues sans nombre. Quelques jours avant de se décider au départ, le général hollandais envoya une lettre au courageux gouverneur de la citadelle, dans laquelle il lui demandait s'il voulait, par le paiement



d'une contribution de guerre, éviter la destruction de la ville; mais il fit cette belle réponse: «qu'il ne voulait entrer en aucune négociation «quelconque, et qu'il y avait assez de pierres et de bois dans l'île «pour construire une nouvelle ville.» \*). La ville et les vaisseaux ennemis qui se trouvaient dans le port furent donc incendiés par la flotte hollandaise qui, sous le feu de tous les forts et batteries dont souffrirent plusieurs de ses vaisseaux, gagna, le 2 novembre, la pleine mer. Elle croisa longtemps en vain dans les environs de S. Domingo dans l'espoir de s'emparer de quelques gallions richement chargés, et dans le voisinage des petites Antilles, où elle s'empara de quelques petits bâtiments et fit des descentes dans quelques endroits, jusqu'à ce que le 22 février 1626 elle arriva en vue de l'île de Margarita, sur la côte N. E. de l'Amérique méridionale et à plusieurs milles du continent. Le vice-amiral Adriaen Claeszoom, qui avait les devants, se dirigea directement sur la citadelle et débarqua sur le point où l'ennemi l'attendait le moins. Le général, qui était aussi descendu à terre, attaqua la citadelle d'un autre côté, et, suivi de quinze ou seize des siens, parvint par escalade sur les remparts; l'ennemi lui coupa sur-le-champ tout moyen de retraite, et neuf braves, parmi lesquels se trouvaient les capitaines Urk et Molkman, tombèrent sous les coups de l'ennemi; heureusement les capitaines Stapel et Etienne vinrent délivrer l'intrépide amiral. Les Espagnols furent chassés du fort, Boudewijn planta lui-même le drapeau national sur les remparts et accomplit ainsi un des plus brillants faits d'armes dont les annales de l'histoire aient éternisé le souvenir.

On s'empara dans la mer des Caraïbes de quelques bâtiments espagnols richement chargés et l'on pillà l'île de Cubagua; mais vers la fin de juillet le général Boudewyn Hendrikszoom mourut dans le voisinage du port de Matanzas (Cuba). Le vice-amiral Adriaen Claeszoom lui succéda dans le commandement; mais il ne sut pas maintenir la discipline dans la flotte, où l'esprit de sédition s'était ouvertement manifesté parmi l'équipage qui manquait de vivres sur la plupart des vaisseaux. Il fut donc contraint de retourner dans la mère-patrie où il arriva au mois d'août avec sa flotte, considérablement affaiblie, et sans avoir rien pu faire d'utile.

L'autre partie de la flotte, qui le 4 août s'était dirigée vers l'Afrique sous le commandement de Véron, ne fut guère plus heureuse dans

---

\*) *De Laet*, page 62.



son expédition. Elle se réunit, le 26 août, près de Sierra Léona, à l'amiral Lam, qui depuis deux mois était resté inactif dans ces parages avec ses vaisseaux à cause des maladies qui s'étaient déclarés parmi les hommes de l'équipage. Les forces navales combinées essayèrent une attaque contre le fort St. George d'Elmina; mais, étant tombées dans une embuscade, elles virent échouer leur entreprise et furent forcées à la retraite, après avoir essuyé une perte de 441 hommes, parmi lesquels on compta l'amiral Véron et un grand nombre d'officiers. Après avoir croisé quelque temps sur la côte, la flotte fit voile vers le Brésil pour tenter, s'il était possible, une nouvelle attaque contre Pernambuco. Arrivé en vue de la côte, on vint à manquer de vivres et de munitions de guerre, et on fut contraint de retourner en Hollande, où la flotte arriva en juin 1626. Les braves capitaines Thomas Sickes, Dirk Simonszoon van Uitgeest et Joachim Gijszoon firent encore en 1626 une course heureuse le long des côtes du Brésil avec un vaisseau et trois yachts. Ils s'emparèrent d'un grand nombre de navires chargés de sucre et de vin et passèrent au milieu d'une grande flotte portugaise sans éprouver le moindre dommage.

Mais en général, les années 1625 et 1626 ne furent pas bien favorables aux armes de la Compagnie des Indes-Occidentales, qui n'avait manqué cependant ni de célérité, ni d'énergie dans l'exécution de ses mesures, car déjà au commencement de 1625 elle avait encore armé une nouvelle flotte pour fortifier celles de Hendrikszoon et de Lam dont on ne connaissait pas encore les derniers échecs. Piet Heyn fut nommé amiral de cette escadre, composée de neuf grands vaisseaux et de cinq yachts armés de 312 bouches à feu et montés par 1675 matelots et soldats. S'il avait pu se réunir aux deux autres flottes, elles eussent formé une force navale formidable en état d'exécuter les entreprises les plus hardies.

Notre amiral se tint durant les mois d'été dans les eaux des Indes-Occidentales et s'empara de plusieurs vaisseaux; il apprit de l'équipage de l'un de ceux qu'il captura la mort du général Boudewyn Hendrikszoon et le départ de sa flotte pour la mère-patrie. C'est alors qu'il se porta vers la côte d'Afrique où il resta jusqu'en janvier 1627, près de Sierra Léona, pour y faire reposer son équipage, et il se dirigea ensuite avec huit vaisseaux et cinq yachts vers les côtes du Brésil. Le vaillant amiral ne pouvait se décider à retourner dans sa patrie sans avoir fait aucune action d'éclat, et il voulut auparavant tenter à son tour un effort pour reconquérir S. Salvador.



Le 1 mars 1627, au soir, on arriva en vue de Bahia, que l'amiral voulait attaquer de suite par surprise; mais un calme plat le contraignit de différer cette opération jusqu'au lendemain. Les Espagnols mirent ce temps à profit pour faire rentrer sous la protection de l'artillerie des forts et des batteries les trente vaisseaux qui se trouvaient dans la baie. Vers l'après-midi Piet Heyn entra dans la baie avec les vaisseaux *Amsterdam*, *Geldria* et *Hollandia*, tous trois du port de 300 lasts, et le reste de son escadre se tint à quelque distance en arrière. Avec un courage qui tenait de la témérité, il avança jusqu'au milieu de la flotte ennemie et osa jeter l'ancre entre le vaisseau de l'amiral et celui du vice-amiral. Alors commença un combat si acharné, qu'au milieu du bruit du canon on n'entendit même pas les cris des ennemis qui demandaient qu'on leur fit grâce de la vie; le vaisseau de leur vice-amiral périt avec tout son équipage, dont trois hommes seulement furent sauvés. De la ville et des forts on dirigea sans relâche un feu terrible contre les trois vaisseaux hollandais, qui en souffrirent considérablement, jusqu'à ce qu'enfin les vaisseaux restés à l'entrée de la baie envoyèrent des chaloupes armées contre le reste des bâtiments espagnols et portugais. Nos braves marins, le sabre en main, montèrent à l'abordage des vaisseaux ennemis, tandis que dans les chaloupes les soldats faisaient un feu de mousqueterie bien nourri, en sorte que l'ennemi abandonna bientôt ses vaisseaux et se sauva en gagnant la côte à la nage. Cette victoire fut remportée en moins de trois heures, et vers le soir la flotte conduisit hors du port les vingt-deux bâtiments qu'elle avait capturés. Le vaisseau amiral, l'*Amsterdam*, et la *Geldria*, en sortant du port, touchèrent fond et furent cruellement traités par le feu des batteries de terre. La *Geldria* fut remise à flot, mais l'*Amsterdam* se trouva avec le flux si profondément enfoncé dans les sables que tous les efforts pour le remettre à flot furent inutiles, et qu'on résolut enfin d'enclouer les pièces et de mettre le feu au vaisseau; l'équipage passa à bord du vice-amiral. Pendant ce temps les autres bâtiments de la flotte hollandaise avaient riposté avec vigueur contre le feu de l'artillerie des forts et des batteries; un malheureux accident causé probablement par un oubli ou une imprudence fit sauter en l'air le vaisseau de *Oragnien-boom*, d'Enkhuyzen, avec tout son équipage, dont quatorze hommes seulement, cruellement blessés, furent retirés du milieu des eaux. De Beauchamp dit que dans cette terrible explosion plus de trois cents Hollandais perdirent la vie; le fait est invraisemblable,



puisque l'*Oragnien-boom* n'avait à bord, à son départ; selon la donnée authentique de De Laet, que 152 hommes. Bien que l'équipage dût être diminué de quelques hommes que l'on avait envoyés sur les chaloupes armées, le chiffre de 65 que nous trouvons indiqué dans les historiens hollandais, nous semble pourtant être trop minime.

Le butin fait sur l'ennemi, consistant en plus de 2700 caisses de sucre, en tabac, en peaux et en coton, fut chargé sur quatre grands vaisseaux qui furent envoyés dans la mère-patrie, où ils arrivèrent en juillet, apportant en même temps la nouvelle de cette glorieuse victoire, qui ne nous avait coûté que quarante à cinquante morts (outre ceux qui avaient péri par l'explosion de l'*Oragnien-boom*), et que quelques blessés, parmi lesquels se trouvaient le vaillant Piet Heyn, atteint de deux blessures, et le vice-amiral. Quelques-uns des vaisseaux conquis sur l'ennemi furent employés dans notre marine, mais la plupart furent désarmés et brûlés. Après s'être encore emparé sur la côte de quelques bâtiments négriers (24) et avoir été s'approvisionner d'eau et de vivres à Espirito-Santo, l'amiral entra de nouveau, le 10 juin, dans la baie de S. Salvador avec une partie de sa flotte. Deux vaisseaux qui étaient à l'ancre près du fort de Tapagipe, furent pillés et brûlés, et on apprit des prisonniers qu'on avait faits sur ces bords, que cinq à six vaisseaux richement chargés s'étaient retirés, à l'approche de la flotte hollandaise, dans une anse de la rivière, Pitanga, qui a son confluent dans la baie au nord de la ville. Le lendemain, deux yachts furent envoyés, avec quelques chaloupes armées, à la recherche de ces vaisseaux; ils les découvrirent promptement, mais ils furent assaillis par un violent feu de mousqueterie qui les contraignit de se retirer. Le 12 juin, l'amiral lui-même remonta la rivière avec deux vaisseaux, deux yachts et toutes les chaloupes armées; les vaisseaux ennemis avaient pénétré plus avant dans la rivière, en sorte qu'il fallut entrer dans l'anse à près de quatre milles avant de pouvoir les rejoindre et les attaquer. Nos marins furent reçus par de vives décharges de mousqueterie, et les 150 soldats qui, sous les ordres de Padilha \*), avaient été envoyés dans la soirée du jour précédent, par Diogo Luiz d'Oliveira, gouverneur de S. Salvador, pour renforcer l'équipage du vaisseau vice-amiral, se défendirent avec tant de courage que Piet Heyn dut contraindre ses troupes presque par force à monter à l'abordage. Après un combat acharné, les Hollandais furent enfin

---

\*) Le même qui en 1624 tua le colonel van Dorth.



victorieux et passèrent au fil de l'épée Padilha et toute sa troupe, à l'exception de trois mousses. Le vaisseau amiral et une caravelle chargée de sucre furent abandonnés par les hommes de leur équipage, que la peur avait saisis, et tombèrent ainsi au pouvoir des nôtres. Les autres vaisseaux se trouvaient si fort en avant dans la rivière qu'on n'osa pas s'en approcher davantage, car à la marée basse nos vaisseaux se trouvaient déjà à sec. En conséquence l'amiral décida que le lendemain on descendrait la rivière. Cette opération était difficile, même presque inexécutable, car l'anse de cette rivière avait très peu de profondeur, elle était fort étroite et les deux rives étaient occupées par les Espagnols, et les Portugais, qui ne cessaient d'assaillir nos marins du feu de leur mousqueterie. L'ennemi avait en outre fait échouer un vaisseau à l'embouchure de l'anse, pour entraver le passage, et, à la même hauteur, le gouverneur de S. Salvador avait fait construire sur le bord de la rivière un retranchement qu'il occupait lui-même avec les troupes de la garnison; aussi s'attendait-il à avoir bon marché des Hollandais. Mais Piet Heyn unissait à un courage intrépide autant de jugement que d'adresse; il fit recouvrir les bords extérieurs de ses vaisseaux de peaux mouillées qu'il avait trouvées sur les bâtiments dont il s'était rendu maître, et par ce moyen il rendit peu dangereux le feu de l'ennemi. Il ne s'en tint pas là; la marée à basse, il fit brûler jusqu'à la cale le vaisseau submergé, et, à la marée haute, au moyen d'ancres de tour, il fit sortir de l'anse de la rivière ses vaisseaux et ceux qu'il avait capturés; ces mesures prises il se trouva bientôt hors de la portée feu de l'ennemi. \*)

Après cette expédition, notre amiral retourna dans la mère-patrie, où il arriva au mois d'octobre.

Le 22 janvier de la même année 1627, le commandeur †) Hendrik Jacobszoon Lucifer, accompagné des yachts le *Ter Veere*, la *Leeuwin* et le *Vliegende Draak*, de la Chambre de Zélande, était parti de Flessingue avec mission d'établir une colonie sur la côte N. E. de l'Amérique-Méridionale (25). Après une navigation d'une rapidité sans exemple, il avait déjà, le 5 mars, jeté l'ancre près de Comaribo, dans la rivière de Wiapoco, au nord de l'embouchure de la rivière des Amazones. On y apprit qu'une colonie avait été précédemment fondée dans ce même endroit par des Hollandais, et l'on y trouva en effet, trois

---

\*) *De Laet*, p. 103—123.

†) *Commandeur*: chef d'une petite escadre ou contre-amiral.



Hollandais, qui racontèrent qu'ils avaient été autrefois, avec le capitaine Oudaen, s'établir sur les bords de la rivière des Amazones. Chassés de ces lieux, en 1625, par les Espagnols et les Portugais, ils avaient été au nombre de quarante-six se fixer près du Wiapoco; mais, une révolte ayant éclaté parmi eux, les Indiens en profitèrent pour les attaquer, et les massacrèrent tous, à l'exception de trois personnes (26).

Au lieu d'exercer une vengeance quelconque contre les indigènes, Lucifer prit la sage résolution de conclure avec eux un traité d'amitié, fit construire un petit fort pour la défense de la nouvelle colonie, et y laissa quelques colons, sous les ordres du capitaine Van Ryen.

Vers la fin du mois de mai, deux yachts se joignirent à l'escadre, près de Bahia Honda, le *Kater* et le *Bruinvisch*, appartenant à la Chambre d'Amsterdam. Ils avaient mis à la voile au mois de janvier avec une petite escadre sous les ordres de l'amiral Dirk Simonszoon van Uitgeest, mais ils en avaient été séparés par des tempêtes. Après être resté quelque temps ensemble, mouillés près du cap Corrientes, le *Kater* (vice-amiral Gyszoon), *Leeuwin* (capitaine Jan Pieterszoon) et le *Ter Veere* (amiral Lucifer) appareillèrent de nouveau, et rencontrèrent près de Cuba deux grands gallions espagnols, chargés d'indigo, de peaux et de cochenille, venant de Honduras et retournant en Europe. Les yachts n'étaient que de 90 à 100 lasts et pourvus chacun de 14 à 20 petits canons, et leur équipage se bornait à 50 ou 70 matelots, tandis que les gallions espagnols avaient chacun 20 à 24 pièces de canon en bronze et un équipage considérable. Bien que les trois yachts fussent inférieurs en force, ils attaquèrent néanmoins immédiatement les bâtiments ennemis. Ne pouvant tirer aucun avantage des canons, on résolut tout de suite d'essayer l'abordage, bien que cette opération présentât de grandes difficultés, à cause des hauts bords des navires espagnols. Aussi ce ne fut qu'après en avoir incendié un, au moyen de grenades à la main, et profitant de la confusion qui sous ce feu régnait à bord du bâtiment, que les nôtres parvinrent à opérer l'abordage d'un des gallions. L'équipage fut passé au fil de l'épée, et ensuite on parvint à éteindre le feu. Dans l'intervalle, l'autre gallion réussit à s'échapper; le butin était néanmoins de douze tonnes d'or. A leur retour, les amiraux (27) reçurent pour récompense de la Compagnie une chaîne d'or, et l'équipage treize mois de solde.

Cinquante-cinq navires, grands et petits, avaient été pris à l'ennemi pendant cette année, et la Compagnie des Indes-Occidentales se trouvait amplement dédommée des pertes qu'elle avait essuyées les



années précédentes (1625 et 1626). Ce fut aussi avec un nouveau courage qu'elle résolut de tenter d'autres entreprises; en 1628 elle équipa presque en même temps trois flottes, dont nous ferons connaître les opérations, parce qu'elles ont exercé une grande influence sur les attaques ultérieures contre le Brésil,

D'abord on équipa une flotte composée de cinq navires et sept yachts, sous les ordres du courageux marin Dirk Simonszoon van Uitgeest, comme amiral, et Cornelis Corneliszoon Jol, surnommé *Houtebeen* (*Jambe de Bois* \*) comme vice-amiral; le vaillant Lucifer en faisait également partie avec son yacht *Ter Veere*. Sur la côte du Brésil ils prirent quelques petits bâtiments et capturèrent ensuite une escadre portugaise, venant de Goa avec une cargaison d'une valeur telle que le chargement d'un seul gallion qui en avait fait partie, a produit, en Hollande, plus d'un million, sans compter ce qui avait été dérobé par les matelots †). A St. Vincent le butin fut réparti sur six bâtiments et transporté en Hollande. L'amiral n'entreprit son voyage de retour qu'en avril 1629.

Le vaillant amiral Pieter Adriaanszoon Ita fut chargé du commandement de la seconde flotte, forte de onze navires, et pourvue de deux cents huit bouches à feu et de mille matelots et soldats. Ces navires appareillèrent en janvier et février de différents ports, et ce fut seulement au mois de mai suivant qu'ils se réunirent près de S. Martha, une des îles aux Indes-Occidentales.

Au mois d'août la flotte en vint aux prises devant Cavannes (Cuba) avec deux grands navires espagnols destinés à la navigation de Honduras, la *Nuestra Senora de los Remedios* et le *S. Jago*, dont elle s'empara après un combat opiniâtre, dans lequel 300 Espagnols perdirent la vie, tandis que de notre côté nous n'eûmes que treize morts et cinquante blessés. On cite, comme s'étant particulièrement distingués dans ce combat: Jan Mast, capitaine du vaisseau amiral *Walcheren*, Jan Pieterszoon, du yacht *Leeuwin*, et Joachim Gyszoon, du yacht *Kater*. Les mêmes marins dont nous avons à enregistrer l'année dernière tant d'actions héroïques, ont, en cette

---

\*) Il avait perdu une jambe dans un combat, ce qui cependant ne lui avait rien ôté de son agilité ordinaire. Les Espagnols et les Portugais l'appelaient par son sobriquet traduit dans leurs langues: *Pie de Palo* et *Pe de Pao*.

†) *De Laet, Verrigtingen der W. I. C.* p. 137 et l'appendice du même ouvrage intitulé, *Kort verhael etc. etc.* pag. 21.



occasion, de nouveau fait merveilles de courage et d'intrépidité. Le yacht *Leeuwin* fut entraîné pendant l'action entre les deux navires ennemis, et leur livra une bataille dont l'acharnement des combattants fit plutôt un carnage qu'un combat régulier (28).

Après avoir remercié Dieu de la victoire remportée sur les ennemis, la flotte continua sa course vers les ports de la mère-patrie avec un butin de 2180 caisses d'indigo de Guatemala, 6176 peaux des Indes-Occidentales, 7000 livres de gingembre de St. Domingue, 40 pièces de canon, etc.

La Chambre de Zélande essaya de nouveau cette année d'établir une colonie, et au mois de mars elle envoya à cette fin le navire le *Fortuin*, avec 60 colons, à Tobago; ils y trouvèrent deux hommes appartenant au détachement que Lucifer avait laissé l'année précédente près du Wiapoco sous les ordres du capitaine Van Ryen. Après le départ de Lucifer ces hommes avaient été incessamment inquiétés par les Indiens, et ce n'avait été que par une capitulation qu'ils avaient obtenu la permission de se construire des chaloupes pour se rendre aux fles. La plupart avaient succombé dans ce voyage pénible; deux seulement étaient arrivés à St. Vincent et de là à Tobago. Des autres on n'avait plus reçu aucune nouvelle.

Le navire le *Fortuin* se réunit à la flotte commandée par l'amiral Ita, dont nous venons de décrire les opérations.

Mais l'année 1628 fut principalement importante par la capture des gallions si richement chargés, ou de la flotte dite *d'argent*, qui transportait annuellement en Espagne les trésors du Nouveau-Monde; c'est à la rencontre de cette flotte qu'avait été destinée, comme nous l'avons déjà vu, l'expédition de l'Hermitte et de Schapenham, en 1623, qui toutefois n'atteignit point le but proposé.

L'Espagne envoyait annuellement des gallions du gouvernement avec des cargaisons de marchandises européennes, à Porto-Bello, à l'isthme de Panama et à Vera-Cruz (Mexique), qui y prenaient en échange de l'or et de l'argent du Mexique et du Pérou, de l'indigo et des peaux de Guatemala, et des épices que les gallions des Indes-Orientales apportaient de Manilla à Acapulco, etc. Ils devaient se réunir tous à Cuba, pour faire de là ensemble le voyage de retour en Espagne.

C'est à Piet Heyn que revient l'honneur d'avoir cette année pris ces trésors à l'ennemi, succès qui n'exerça aucune action sur la modestie de ce grand homme de mer.

Déjà au mois de mai la Compagnie avait fait équiper pour cette expédition une flotte se composant des navires suivants :

| <i>Noms des navires.</i>                |                  | <i>Equipages.</i>         |              |                  |                 |
|---|------------------|---------------------------|--------------|------------------|-----------------|
|   | <i>Capacité.</i> | <i>Nombre des canons.</i> |              | <i>Matelots.</i> | <i>Soldats.</i> |
| Pour la Chambre d'Amsterdam.            |                  |                           |              |                  |                 |
| <i>Amsterdam</i> . . . . .              | 500 Lasts        | 22 en bronze,             | 28 en fer.   | 166              | 84              |
| <i>Hollandischen Thuyt</i> . . . . .    | 400 »            | 12 »                      | 24 »         | 130              | 67              |
| <i>Hollandia</i> . . . . .              | 300 »            | 4 »                       | 26 »         | 125              |                 |
| <i>Geldria</i> . . . . .                | 300 »            | 4 »                       | 28 »         | 125              |                 |
| <i>Provincie van Uytrecht</i> . . . . . | 300 »            | 6 »                       | 24 »         | 131              |                 |
| <i>Witte Leeuw</i> . . . . .            | 250 »            | 2 »                       | 24 »         |                  |                 |
| <i>Swarte Leeuw</i> . . . . .           | 180 »            | 2 »                       | 22 »         | 75               | 32              |
| <i>De Valck</i> . . . . .               | 150 »            | 4 »                       | 22 »         | 85               | 42              |
| <i>Roode Leeuw</i> . . . . .            | 250 »            | 2 »                       | 22 »         | 120              | 41              |
| <i>Haerlem</i> . . . . .                | 100 »            | 2 »                       | 0 »          | 120              | 42              |
| le yacht <i>Pinas</i> . . . . .         | 60 »             | 8                         | coulevrines. | 60               | 26              |
| » » <i>Muyden</i> . . . . .             | 60 »             | 16                        | »            | 48               |                 |
| » » <i>Naerden</i> . . . . .            | 60 »             | 14                        | »            | 50               |                 |
| » » <i>Eenhoorn</i> . . . . .           | 60 »             | 10                        | »            | 47               |                 |
| » » <i>Swar ten Ruyter</i> . . . . .    | 60 »             | 14                        | »            | 50               |                 |
| » » <i>Lange Bark</i> . . . . .         | 20 »             | 2                         | »            | 20               |                 |
| Pour la Chambre de Zélande.             |                  |                           |              |                  |                 |
| <i>Neptunus</i> . . . . .               | 200 »            | 8 en bronze,              | 16 en fer.   | 100              | 55              |
| <i>Den Tiger</i> . . . . .              | 120 »            | 8 »                       | 16 »         | 106              | 45              |
| <i>Goude Sonne</i> . . . . .            | 160 »            | 4 »                       | 14 »         | 109              |                 |
| le yacht <i>Postpaerd</i> . . . . .     | 70 »             | 2 »                       | 10 »         | 66               | 12              |
| » » <i>Oudt Vlissinghen</i> . . . . .   | 50 »             | 12                        | coulevrines. | 45               |                 |
| Pour la Chambre de la Meuse.            |                  |                           |              |                  |                 |
| <i>Uytrecht</i> . . . . .               | 300 »            | 7 en bronze,              | 28 en fer.   | 159              | 50              |
| <i>Dordrecht</i> . . . . .              | 250 »            | 2 »                       | 22 »         | 106              | 41              |
| <i>Neptunus</i> . . . . .               | 230 »            | 6 »                       | 20 »         | 102              | 53              |
| le yacht <i>Den Tiger</i> . . . . .     | 57 »             | 2 »                       | 12 »         | 70               | 20              |
| Pour la Chambre du district du Nord.    |                  |                           |              |                  |                 |
| <i>Mummikendam</i> . . . . .            | 300 »            | 6 »                       | 24 »         | 168              |                 |
| <i>Griffioen</i> . . . . .              | 250 »            | 8 »                       | 24 »         | 141              | 53              |
| le yacht <i>Ouwevaer</i> . . . . .      | 90 »             | 2 »                       | 12 »         | 55               | 22              |
| Pour la Chambre de Groningue.           |                  |                           |              |                  |                 |
| <i>Goude Leeuw</i> . . . . .            | 250 »            | 8 »                       | 20 »         | 143              | 47              |
| <i>Dolphijn</i> . . . . .               | 150 »            | 4 »                       | 16 »         | 98               | 34              |
| le yacht <i>de Vos</i> . . . . .        | 70 »             | 2 »                       | 10 »         | 74               |                 |

Ainsi cette flotte se formait de trente-et-un vaisseaux et yachts, pourvus de 689 bouches à feu et d'un équipage de 3900 matelots et soldats : elle était sous le commandement de Pieter Pieterszoon Heyn avec le titre



de Général, de Hendrik Corneliszoon Loneq, comme amiral, de Joost Van Trappen dit Banckers, comme vice-amiral, et de Cornelis Claeszoon Melek-Meydt comme contre-amiral. Le général se trouvait à bord du vaisseau *Amsterdam*, commandé par l'illustre Witte Corneliszoon de With. Nous trouvons encore parmi les capitaines de navires l'intrépide Hendrik Jacobszoon Kat, Thomas Sickes, et Jan Janszoon van Hoorn.

Vers la fin du mois de mai 1628, la flotte appareilla de nos différents ports. Les navires se réunirent près de Porto-Santo et Madère, à l'exception, toutefois, du vice-amiral avec sept navires qui ne se réunirent à la flotte qu'à la hauteur de l'île de Cuba. Le 1<sup>er</sup> août, à la hauteur de l'île de Pinos, sud-ouest de Cuba, le général convoqua son conseil et donna à chaque navire des ordres sur la conduite qu'il aurait à tenir par la suite. Deux jours après vinrent se réunir à la flotte le *Rode Leeuw* et le *Pinas*, qui avaient quitté les ports hollandais, quelques jours plus tôt que la flotte et avaient touché à Grenade pour y faire de l'eau. Trente-quatre hommes de l'équipage avaient été assassinés par les Caraïbes, qui avaient en même temps détruit les barriques à eau. De tous les hommes qui s'étaient rendus à terre, cinq seulement échappèrent à cette effroyable boucherie.

A la hauteur du cap de S. Antonio (côte ouest de Cuba) on apprit de quelques bâtimens pêcheurs que la flotte de la Nouvelle-Espagne était journellement attendue à Cuba, et qu'on y ignorait complètement la présence de notre flotte dans le voisinage. Par la force du courant nos navires furent poussés avec une telle rapidité vers l'est, que le 22 août ils se trouvèrent devant le port de Matanzas (côte nord de Cuba), si près de la terre qu'on pouvait distinctement voir le fort de Morro. Le 29 on s'empara d'une barque avec 50 hommes que le gouverneur de la Havane, Don Lorenzo de Cabrera, avait expédiée vers la flotte pour la prévenir de la présence de l'escadre hollandaise. On apprit des prisonniers qu'il ne se trouvait dans le port qu'un seul navire. L'escadre, à laquelle s'était joint le vice-amiral avec sept navires, croisait encore une semaine sur la côte nord de Cuba, tandis que le yacht *de Vos* la précédait toujours, pour aller à la découverte des gallions espagnols, et pour intercepter toute communication entre eux et la Havane. Le 8 septembre on aperçut enfin des voiles ennemies; c'étaient deux escadres, dont l'une se composait de neuf navires marchands, chacun avec un équipage de 40 hommes, et chargés de cochenille, d'indigo, de bois de campêche, et de peaux; ils tombèrent le même jour au pouvoir de nos chaloupes armées. La seconde division, consistant



en quatre gallions et deux autres navires, serrant de très près la côte, faisait tous ses efforts pour atteindre la baie à force de voiles. Piet Heyn, voyant ainsi échapper sa proie, essaya vainement d'atteindre : les Espagnols, qui touchèrent la baie avant lui, et entrèrent vers le soir dans le port de Matanzas, où ils profitèrent de la nuit pour transporter à terre une grande quantité d'objets précieux. Le lendemain matin à 9 heures, notre général entra avec toute sa flotte dans la baie; et, après avoir tiré quelques coups de canon sur la flotte espagnole, il se dirigea, accompagné de Loncq et du contre-amiral, dans trois chaloupes armées et montées par des soldats, vers les vaisseaux ennemis. Après avoir essayé quelques coups de feu tirés des chaloupes, les Espagnols perdirent courage, d'autant plus que leurs bâtiments étaient tellement encombrés de marchandises qu'ils n'y pouvaient même pas faire jouer leurs pièces d'artillerie. Nos matelots abordèrent, aux cris de *bonne guerre!* les hauts bords des gallions ennemis, où ils ne rencontrèrent presque plus de résistance, tandis que, de son côté, Piet Heyn faisait retirer de la mer un Espagnol qui y était tombé, et l'envoyait à bord de l'amiral Don Francisco de Buena-Vida, pour lui offrir grâce de la vie s'il consentait à se rendre; c'est ce que fit celui-ci (29), et il fut débarqué avec son équipage, fort de 150 hommes, ainsi que les équipages des autres navires: de sorte qu'il n'y avait plus aucune inquiétude de voir une partie du butin endommagée, on peut-être même incendiée pendant le combat.

C'est donc presque sans coup férir qu'on s'empara de quatre gallions: le *S. Anna* avec 24 et le *S. Gertrude* avec 20 canons en bronze, le *Montagne* et le *S. Juan* chacun avec 20 canons en fer, ainsi que de deux autres navires, dont l'un, chargé de peaux, coula bas. Les cargaisons des autres navires capturés furent transbordées sur nos bâtiments, et on brûla ensuite les navires, ou on les fit couler bas. Le 17 septembre on leva l'ancre, pour transporter les trésors conquis dans la patrie. Le yacht *Ouwevaer*, qui y avait été envoyé pour apporter la nouvelle de cette importante prise, arriva le 15 novembre à Rotterdam, et dans le cours du mois de décembre et de janvier de l'année suivante toute la flotte rentra, après avoir essayé de violentes tempêtes et différentes attaques de la part de vaisseaux espagnols. En route, on s'était vu forcé de mettre le feu à un des gallions espagnols, le *S. Juan*, qui avait reçu une forte voie d'eau, après avoir toutefois transporté sa cargaison sur les autres navires. Un autre gallion sombra sur la côte d'Irlande, et fut également perdu.



Toute cete expédition ne nous a coûté que 150 morts. Les trésors immenses apportés par la flotte consistaient principalement en

|         |  |
|---------|--|
| 177,537 | livres d'argent en barres et lingots.  |
| 735     | caisses et balles d'indigo de Mistica. |
| 2,270   | caisses d'indigo de Guatemala.         |
| 37,375  | peaux des Indes-Occidentales.          |
| 1,000   | perles.                                |
| 135     | livres d'or.                           |
| 7,961   | pièces de bois de campêche.            |
| 253     | caisses de sucre.                      |
| 53      | canons en bronze et 40 autres en fer.  |

D'abord on estimait la valeur de ces articles à fl. 11,509,524 \*); mais dans ce chiffre n'était pas comprise la valeur d'une grande quantité de clous de girofle, de poivre, de musc, de besoar, d'ambre gris, etc., dont une liste spéciale se trouve dans le procès-verbal de la séance de l'assemblée des XIX, du 2 février 1629.

Le total de la somme produite par la vente ou l'emploi du butin s'éleva à fl. 7,200,000 en argent, fl. 3,600,000 en marchandises et fl. 4,000,000 en matériel de guerre et de marine †).

La joie que cet heureux événement produisit dans le pays, est difficile à décrire. Piet Heyn fut partout reçu en triomphe. Frédéric Henri l'invita à sa table, et peu de temps après il fut nommé, avec l'approbation des Etats-généraux, lieutenant-amiral de la Hollande §). ce qui n'empêcha pas ce grand capitaine de rester tout aussi modeste qu'auparavant. Il s'étonna même de se voir prodiguer des louanges pour un fait d'armes qui n'était rien en comparaison des victoires sanglantes qu'il avait remportées précédemment, et dont on l'avait à peine remercié, parce que le butin n'avait pas été aussi considérable. Les matelots de la flotte reçurent pour leur part de butin, la solde de 17 mois, et les officiers furent également récompensés. La Compagnie des Indes-Occidentales accorda cette année à ses actionnaires un dividende de 50 p.c. Cette grande repartition lui fut reprochée plus tard, lorsque ses affaires allèrent en déclinant, par ceux qui cependant perdirent de vue que la Compagnie des Indes-Orientales avait payé, depuis 1610 jusqu'à 1620, un dividende moyen de 50 p. c. et en 1606, c'est-à-dire

---

\*) *De Lact*, p. 147.

†) *Luzaç*, I, p. 320 et le Père *S. Teresa* I, p. 88.

§) Résolution des Etats-généraux du 13 avril 1629.



quatre ans après sa fondation, même un dividende de 75 p. c. \*).

En mesure, par une si grande prospérité, de poursuivre la guerre avec énergie, la Compagnie des Indes-Occidentales résolut de tenter un nouvel effort pour prendre pied au Brésil; bien entendu, que les avantages qu'elle avait acquis n'étaient pas suffisants; ils dépendaient trop des chances de la fortune. Une seconde attaque sur S. Salvador présentait peu de chances de succès; la ville était trop bien gardée, et d'ailleurs l'esprit national des Portugais s'y était montré avec trop d'avantage. La province de Pernambuco, par son heureuse position et sa richesse, attira alors l'attention; et ce n'était pas la première fois qu'on y jetait les yeux, ainsi que nous l'avons vu plus haut, lors de l'expédition de Boudewyn Hendrikszoon au Brésil en 1625. C'était une des plus grandes et des plus riches capitaineries de tout le Brésil, située vers le 36° et 37° degré de longitude occidentale (de Greenwich), entre les capitaineries de Itamaraca au Nord et de Sergipe au sud, et se prolongeant sur une étendue de soixante lieues le long de la côte. Outre sa capitale Olinda, on comptait encore dans cette province dix principales places et fortifications occupées par les Espagnols et les Portugais, dont quelques-unes, telles que Iguarassu, Porto Calvo, le Recife et le cap de St. Augustin, seront plus tard mentionnées plus d'une fois dans notre récit.

Avant de rendre compte des préparatifs que fit la Compagnie des Indes-Occidentales en 1629, pour l'expédition qui devait conquérir cette riche colonie, nous dirons un mot des autres événements qui eurent lieu cette même année.

Déjà au mois d'août 1628, l'amiral Adriaan Janszoon Pater était parti avec neuf grands navires et trois yachts, avec instructions d'attaquer à la hauteur des Açores et des îles du Cap Verd, les gallions de la Nouvelle-Espagne, dans le cas où ils auraient pu échapper à la surveillance de Piet Heyn. Le 1<sup>er</sup> janvier 1629, il se dirigea vers le Brésil, entra dans la baie de S. Salvador, où il ne trouva toutefois aucun bâtiment; de là il prit sa course vers les îles des Indes-Occidentales. En juillet, près du cap Corrientes (Cuba), l'amiral Jan Janszoon van Hoorn vint se joindre à la flotte, avec neuf vaisseaux et trois yachts, qui avaient été envoyés en février pour renforcer l'escadre de Pater. Les amiraux croisèrent ensemble

---

\*) *Luzac* I, p. 321; *van Kampen* I, p. 324; *Wagenaar* XI, p. 70 etc.



pendant quelques mois dans l'Archipel des Indes-Occidentales, pour capturer la flotte *d'argent*, mais ce fut en vain: on ne s'empara que de quelques petites barques. Ensuite on remonta la rivière de l'Orénoque jusqu'à S. Thomé, ville de la Guyane espagnole, abandonnée par ses habitants qui y avaient mis le feu à l'approche des Hollandais, et vers la fin du mois de décembre, la flotte, à l'exception de neuf navires et yachts qui étaient déjà retournés dans la mère-patrie, jeta l'ancre devant Trinidad.

Afin de ne pas trop intervertir l'ordre chronologique des événements, nous parlerons plus tard des opérations ultérieures de cette escadre, et nous ferons ici mention d'une catastrophe qui ravit à la République un de ses plus vaillants défenseurs: Piet Heyn.

Envoyé à la tête d'une escadre de l'Etat, pour donner la chasse aux croiseurs dunkerquois, le 20 juin 1629, il engagea avec 3 vaisseaux ennemis un combat meurtrier, non loin de la côte. Les Hollandais furent victorieux, mais ils payèrent bien cher leur victoire: au plus fort du combat l'amiral fut frappé d'un boulet à l'épaule, et mourut dans l'après-midi du même jour \*).

C'est ainsi que périt ce héros, après avoir rendu de si grands services à sa patrie, tant par ses entreprises hardies, qu'il exécutait avec un grand bonheur, que par les nombreuses et sages améliorations qu'il a introduites dans notre marine †). Ses dépouilles mortelles furent inhumées avec une grande pompe et aux frais de l'Etat, dans la grande église de Delft, où on érigea à sa mémoire un magnifique mausolée avec une épitaphe énumérant brièvement ses brillants faits d'armes (30).

Dès le commencement de cette année, 1629, la Compagnie des Indes-Occidentales s'était occupée des préparatifs pour la formidable expédition destinée contre le Brésil; et, quoiqu'on couvrit du plus grand secret l'expédition et son but, la véritable destination de l'armement ne put échapper à la vigilance de l'infante Isabelle, gouvernante des Pays-Bas méridionaux. Une seconde fois cette princesse avertit la cour de Madrid, en l'assurant que Pernambuco était la province menacée. Le ministre espagnol expédia aussitôt un avis à

---

\*) Le commandant, qui lui succéda, fut Marten Harpertszoon Tromp, devenu plus tard si célèbre dans les guerres maritimes contre les Anglais.

†) *De Jonge, Nederl. Zeevezen* I, p. 317, 355, 440, etc.; *Leeven en Daden*, p. 482 511 etc.



Diogo d'Oliveira, gouverneur-général du Brésil, avec ordre de pourvoir en même temps à la sûreté d'Olinda et de S. Salvador. En conséquence le gouverneur fit partir à la hâte Pedro Correa da Gama, pour aller presser les ouvrages qui devaient protéger le chef-lieu de Pernambuco; mais les travaux n'avançaient que lentement et avec une nonchalance qui tenait au caractère du peuple, à son insouciance, et surtout à la persuasion où il était que, si les Hollandais venaient attaquer Olinda, rien ne pourrait leur résister. La présence de Mathias d'Albuquerque, envoyé par la cour d'Espagne comme commandant des troupes, et gouverneur de la province indépendant du gouverneur-général du Brésil, n'apporta aucun changement aux dispositions du peuple de Pernambuco. Ce seigneur, qui avait déjà commandé au Brésil avec distinction, connaissait l'art de la guerre, quoique la trempe de son esprit le portât plus naturellement à employer la ruse que la force ouverte; il possédait d'ailleurs d'immenses domaines dans la capitainerie de Pernambuco, qui appartenait à son frère, Duarte d'Albuquerque. Personne n'avait donc plus d'intérêt à la défendre. Ces considérations avaient sans doute déterminé le choix d'Olivarès. Selon ses nombreux détracteurs, le premier ministre, ne pouvant refuser des marques d'un intérêt apparent à la province alors menacée, lui accorda quelques secours, mais si faibles, que tout autre, moins intéressé à sa défense, et moins ambitieux que Mathias, aurait refusé une mission si délicate et si difficile. Il mit à la voile du Tage le 12 août 1629, avec trois caravelles, quelques munitions de guerre et 27 soldats; après une heureuse navigation, il aborda à Pernambuco, le 18 octobre \*).

La flotte de la Compagnie des Indes-Occidentales dont l'armement ne put être aussi promptement achevé qu'on l'aurait désiré, fut confiée au commandement du général Hendrik Corneliszoon Loncq, le même qui déjà, en qualité d'amiral, avait concouru avec Piet Heyn à la prise de la flotte d'argent sur les Espagnols. Pieter Adriaanszoon Ita fut l'amiral de la flotte, et Joost van Trappen dit Banckers, le vice-amiral; le colonel Diederik van Waerdenburch (31) eut le commandement des troupes de l'expédition, et sous ses ordres les lieutenants-colonels Alexander Seton, Adolph van der Elst, van Steyn-Callenfels, et le major Foulcke Hounckes. Dans le courant du mois

---

\*) Les Mémoires de *Duarte d'Albuquerque* (dans le *Jornal do Commercio de Rio-de-Janeiro* 1852); comparez *Southey* I, p. 511; *De Beauchamp* II, p. 221 et *Barlaeus*, p. 65.



de mai jusqu'en juillet 1629, la première division de la flotte, forte de 25 à 27 vaisseaux, mit à la voile de nos différents ports et se réunit à la hauteur des îles Canaries. C'est là que le général divisa la flotte en deux escadres, avec l'une desquelles il se trouva, le 23 août, entre la Grande-Canarie et Ténériffe, au milieu d'une flotte espagnole de quarante bâtiments sous les ordres de Don Fradique de Toledo. Il n'était pas possible de penser à faire retraite, d'autant plus qu'on avait vent contraire; en conséquence notre commandant-en-chef se décida à passer au milieu des forces ennemies. On y employa la journée entière, et toute la nuit on fut poursuivi par les Espagnols à coups de canon et par un feu de mousqueterie, jusqu'à ce qu'enfin le lendemain au matin le nombre des vaisseaux espagnols à la poursuite des nôtres ne fut plus que de onze, qui n'osèrent pas poursuivre le combat contre les Hollandais: un des vaisseaux ennemis qui avait essayé d'approcher de notre général, reçut en plein une bordée qui le contraignit à la retraite, et dans sa fuite il fut promptement suivi des autres. Loncq se dirigea alors vers les îles du Cap Verd où il retrouva sa seconde escadre, et le 4 septembre il jeta l'ancre devant St. Vincent, afin d'y attendre la division de la flotte qui n'était pas encore partie de la mère-patrie.

La Hollande se trouvait alors dans une position critique, et courait les plus grands dangers par suite de l'attaque simultanée des Espagnols et des Impériaux au Sud et à l'Est de nos frontières. Ce fut l'immortel stadhouder Frédéric Henri qui vers le Sud détourna, par la prise de Bois-le-Duc, le danger où se trouvait la patrie, et à l'Est, où les Impériaux, sous la conduite de Montecuculi, avaient déjà pénétré jusqu'à Amersfoort, nos troupes parvinrent à les repousser, après avoir déployé une énergie sans exemple. La prise de Wezel par le colonel Otto van Gend, seigneur de Dieden, contribua puissamment, et avec efficacité, à la sûreté de nos frontières.

Chacun y avait d'ailleurs concouru pour sa part avec le plus grand enthousiasme; les États avaient mis sur pied une armée de 120,000 hommes, et la Compagnie des Indes-Occidentales ne s'était pas bornée à avancer à l'État une somme de quatre cent mille florins; elle avait encore consenti à ce que les troupes d'embarquement qu'elle avait enrôlées et qu'elle tenait toutes prêtes, allassent occuper le Veluwe et la ville d'Utrecht (32).

Ces circonstances avaient donc en quelque sorte contribué à retarder l'expédition des forces qui devaient aller se réunir à la flotte de Loncq,



et deux yachts furent envoyés pour lui faire part de ces motifs de retard. Ils arrivèrent à St. Vincent vers la fin d'octobre et précisément au moment où le général, ne sachant à quelle cause attribuer ce retard, se disposait à retourner vers la mère-patrie. Dès qu'on eut en Hollande obtenu ces avantages sur l'ennemi et qu'on l'eut repoussé des frontières, le reste de la flotte fut expédié le plus promptement possible; et le 21 décembre, après un inutile et onéreux séjour de trois mois à St. Vincent, le général parvint enfin à réunir une force navale composée de 52 vaisseaux et yachts et de 13 sloops \*).

| <i>Noms des navires.</i>                   | <i>Capacité.</i> | <i>Nombre des bouches à feu.</i> | <i>Matelots.</i> | <i>Soldats.</i> | <i>Equipage.</i> |
|--|------------------|----------------------------------|------------------|-----------------|------------------|
| Pour la Chambre d'Amsterdam.               |                  |                                  |                  |                 |                  |
| <i>Amsterdam</i> . . . . .                 | 500 Lasts. (33)  | 24 en bronze                     | 18 en fer.       | 155             | 107              |
| <i>Den Hollandschen Thuy</i> . . . . .     | 400              | 16                               | 22               | 118             | 102              |
| <i>De Salamander</i> . . . . .             | 300              | 6 (24 livr.)                     | 30               | 134             | —                |
| <i>Hollandia</i> . . . . .                 | 300              | 12 en brouze,                    | 22               | 125             | 93               |
| <i>De Fame</i> . . . . .                   | 300              | 6 (24 livr.)                     | 30               | 132             | —                |
| <i>De Provincie van Uytrecht</i> . . . . . | 300              | 8 en bronze,                     | 22               | 118             | 68               |
| <i>De Swarte Leeuwe</i> . . . . .          | 180              | 4                                | 20               | 92              | 65               |
| <i>Amersfoort</i> . . . . .                | 200              | 8                                | 18               | 87              | —                |
| <i>Overijssel.</i> . . . . .               | 160              | 8                                | 18               | 77              | 34               |
| <i>Swol</i> . . . . .                      | 130              | 8                                | 16               | 64              | 83               |
| <i>De Geele Sonne.</i> . . . . .           | 200              | 2                                | 22               | 54              | 100              |
| <i>De Fortuyn</i> . . . . .                | 80               | 10 coulevrines.                  |                  | 49              |                  |
| <i>De Vergulde Valck</i> . . . . .         | 200              | 4 en bronze,                     | 22               | 50              | 112              |
| <i>Campen</i> . . . . .                    | 140              | 8                                | 14               | 53              | 75               |
| <i>le yacht de Brack</i> . . . . .         | 60               | 6                                | 8                | 44              |                  |
| <i>de Swarten Ruyter.</i> . . . . .        | 60               | 14 coulevrines.                  |                  | 44              |                  |
| <i>den Eenhoorn</i> . . . . .              | 80               | 10                               |                  | 40              | 27               |
| <i>de Voghel Phoenix.</i> . . . . .        | 60               | 2 en bronze,                     | 10               | 39              | 45               |
| <i>de halve Maen</i> . . . . .             | 90               | 2                                | 12               | 43              | 55               |
| <i>Muyden</i> . . . . .                    | 60               | 2                                | 12               | 36              | 45               |
| Pour la Chambre de Zelande.                |                  |                                  |                  |                 |                  |
| <i>De Princesse Amelia</i> . . . . .       | 300              | 20                               | 18               | 154             | 200              |
| <i>Domburg</i> . . . . .                   | 130              | 4                                | 18               | 88              | 38               |
| <i>De Leeuw</i> . . . . .                  | 160              | 2                                | 16               | 67              | 78               |
| <i>De Gulde Sonne</i> . . . . .            | 160              | 4                                | 16               | 89              | 42               |
| <i>De Leeuw</i> . . . . .                  | 120              | 2                                | 14               | 69              | 40               |
| <i>Tertholen</i> . . . . .                 | 180              | 10                               | 18               | 84              | 108              |
| <i>le yacht 't Post-paerd</i> . . . . .    | 80               | 2                                | 12               | 70              | 54               |
| <i>de Meerminne</i> . . . . .              | 40               | 4                                | 4                | 43              |                  |
| <i>de Eenwacht</i> . . . . .               | 80               | 14 coulevrines.                  |                  | 103             |                  |

\*) *De Laet*, p. 167, 173 et 175 et *de Jonge*, p. 317 et 588.



*Noms des navires.*

*Equipage.*

Pour la Chambre de la Meuse. *Capacité. Nombres des bouches à feu. Matelots. Soldats.*

|  |     |              |              |                        |    |
|--|-----|--------------|--------------|------------------------|----|
| <i>Utrecht</i> . . . . .               | 300 | 7 en bronze, | 28           | 142                    | 85 |
| <i>De Swaen</i> . . . . .              | 140 | 2            | 18           | 78                     | 60 |
| <i>De Goude Leeuwe</i> . . . . .       | 140 | 2            | 16           |                        |    |
| <i>De Neptunus</i> . . . . .           | 230 | 6            | 22           | } équipage<br>inconnu. |    |
| <i>De Eendracht</i> . . . . .          | 100 | 2            | 18           |                        |    |
| le yacht <i>Oragnie-boom</i> . . . . . | 70  | 14           | coulevrines. |                        |    |
| " <i>den David</i> . . . . .           | 60  | 14           |              |                        |    |
| " <i>de Salm</i> . . . . .             | 80  | 16           |              |                        |    |

Pour la Chambre du district du Nord.

|  |     |              |    |     |    |
|--|-----|--------------|----|-----|----|
| <i>Munnickendam</i> . . . . .          | 300 | 6 en bronze, | 27 | 140 | 76 |
| <i>Enchuyzen</i> . . . . .             | 230 | 8            | 20 | 94  | 51 |
| <i>'t Groen-wijf</i> . . . . .         | 150 | 4            | 12 | 77  | 37 |
| <i>'t Wapen van Hoorn</i> . . . . .    | 110 | 6            | 10 | 66  | 57 |
| <i>De Jonge Mauritijs</i> . . . . .    | 130 | 2            | 16 | 43  | 38 |
| le yacht <i>den Ouwevaer</i> . . . . . | 90  | 2            | 10 | 56  | 9  |

Pour la Chambre de Groningue.

|  |     |    |    |     |     |
|--|-----|----|----|-----|-----|
| <i>Groeninghen</i> . . . . .           | 300 | 12 | 20 | 110 | 100 |
| <i>Het Wapen van Nassauw</i> . . . . . | 220 | 12 | 14 | 57  | 165 |
| <i>Omlandia</i> . . . . .              | 250 | 6  | 22 | 50  | 165 |
| <i>Graef Ernest</i> . . . . .          | 200 | 6  | 20 | 52  | 132 |
| <i>Matança</i> . . . . .               | 110 | 4  | 16 | 34  | 66  |
| le yacht <i>de Vos</i> . . . . .       | 70  | 4  | 10 | 54  | 23  |
| " <i>de Swahue</i> . . . . .           | 30  | 4  | 6  | 36  | 5   |

En outre 2 petits bâtimens pris sur l'ennemi.

|                                    |    |             |                     |
|------------------------------------|----|-------------|---------------------|
| <i>De Fregatte</i> . . . . .       | 10 | coulevrines | } équipage inconnu. |
| <i>De Kleine Fortuyn</i> . . . . . | 3  |             |                     |

Les 13 sloops étaient armés chacun de 4 à 6 pièces.

Nous trouvons parmi les capitaines de cette flotte les noms déjà si favorablement connus de Thomas Sickes, Hendrik Jacobszoon Kat, Dirk Simonszoon van Uitgeest, et Cornelis Claeszoon Melck-Meydt; Cornelis Corneliszoon Jol, dit la *Jambe de bois*, avait pris les devants avec les yachts l'*Otter* et le *Havik*, et s'était dirigé vers les côtes du Brésil, ayant mission d'y prendre un navire ou des prisonniers portugais quelconques, afin d'en recevoir des renseignements sur la situation de Pernambuco. Le yacht *de Salm* devait rester à St. Vincent pour attendre les navires en retard et leur indiquer la route que la flotte avait prise.

Après avoir consacré un jour à la prière pour invoquer les



bénédictions du Ciel sur l'entreprise, cette puissante flotte sur laquelle se trouvaient environ 3780 matelots et 3500 soldats \*) mit à la voile de St. Vincent le 26 décembre; le 3 février 1630 elle se trouvait en vue de la côte du Brésil par le 7<sup>e</sup> degré de latitude méridionale et à environ huit lieues de la côte. Contrariée par le vent et les courants, la flotte ne put atteindre le port de Pernambuco (Olinda) et fut retenue pendant plusieurs jours à cette hauteur; de là tant d'eut malades à bord qu'il ne resta de toute la flotte que 2515 matelots et 2325 soldats en état de faire le service.

Jol, qui avait pris les devants avec ses deux yachts, s'était rendu maître au commencement de décembre 1629, de l'île de Fernando de Noronha près de la côte du Brésil. Il fut bientôt inquiété par une petite expédition sortie de Pernambuco sous le capitaine Ruy Calaza Borges, qui l'expulsa de l'île et lui prit quelques prisonniers. Interrogés par les autorités d'Olinda, ces prisonniers, sans doute pour donner le change aux conjectures, prétendirent que depuis deux ans ils avaient croisé avec l'escadrille de Jol sur les côtes du Brésil, et qu'ils ne savaient rien d'une expédition sous les ordres du général Loncq †). Mais, averti par un aviso du gouverneur du cap Verd, au Pernambuco on s'attendait pourtant à l'approche de la redoutable flotte hollandaise.

Olinda, alors capitale de la capitainerie de Pernambuco, est située un peu au nord du cap St. Augustin, et est bâtie sur une hauteur voisine de la côte. Elle comptait 2000 habitants parmi lesquels plusieurs personnes riches et un grand nombre de négociants aisés; en outre quatre couvents de moines et un de religieuses, où se trouvaient 130 ecclésiastiques; la ville avait aussi sept églises catholiques. Dans une direction méridionale de la ville s'étend une langue de terre entre la rivière de Biberibe et la mer, à l'issue de laquelle se trouvait un village portant le nom de RECIPE, et où étaient situés les magasins et les entrepôts des négociants d'Olinda. Ce village, composé de 150 maisons, était protégé par le fort S. Jorge. A une petite distance de la côte se trouve un récif de roches qui n'est pas visible à haute marée; et à l'extrémité de celui-ci et précisément à l'opposé du fort S. Jorge on voyait le château de S. Francisco, bâti avec des blocs de

---

\*) *De Laet et Southey*

†) Comparez *de Laet*, p. 184 et les Mémoires de *Duarte d'Albuquerque*.



rochers, et qui de ce côté rendait l'entrée du port presque impossible. Entre le récif et la terre ferme on rencontrait en outre un banc de sable, formé à l'embouchure de la rivière de Capibaribe (34) et que l'on nommait l'île d'Antonio Vaz.

Parvenu enfin le 13 février 1630, à la hauteur d'Olinda, le général, après avoir pris l'avis de son conseil de guerre, décida que l'attaque aurait lieu de la manière suivante: le colonel Waerdenburch, avec seize bâtimens ayant à bord 2200 soldats et 700 matelots, irait près de la ville tenter le débarquement de ses troupes, tandis que le reste des forces navales attaquerait les deux forts du Recife et essaieraient de pénétrer dans la baie (35).

Le 14 on fit à bord une prière générale, et le lendemain matin le général fit voile vers le Recife et commença une vigoureuse canonnade contre les forts de S. Jorge et de S. Francisco; il tenta vainement de pénétrer entre les bancs dans le port, dont l'entrée était en outre barrée par des navires échoués: en sorte que, vers le soir on fut forcé de se retirer, sans avoir pu parvenir à diriger le feu avec succès, dans l'impossibilité où l'on s'était trouvé, à cause de la violence des vagues, de bien ajuster les pièces. Le colonel Waerdenburch avait, toutefois, suivant l'ordre qu'il en avait reçu, opéré une descente près de Pao Amarello à deux lieues nord d'Olinda, et employé la journée entière au débarquement de ses troupes. Pendant la nuit il fit établir un bivac sur le rivage, et le 16 il se dirigea en trois colonnes sur la ville. Plusieurs historiens affirment que Waerdenburch, imitant ici l'exemple donné par le prince Maurice à la bataille de Nieuwpoort, ordonna aux vaisseaux de s'éloigner de la côte, afin d'ôter à ses soldats tout moyen de retraite. La première colonne ou l'avant-garde, sous le commandement du lieutenant-colonel van der Elst, était forte de 934 hommes; la seconde colonne ou le corps de bataille, forte de 1049 hommes, était sous les ordres du lieutenant-colonel van Steyn-Callenfels; et le major Foulcke Hounckes, avec 965 hommes formait l'arrière-garde ou réserve. Durant leur marche nos troupes furent inquiétées par des bandes armées des Portugais et d'Indiens, jusqu'à ce qu'en suivant la côte elles furent arrêtées par le Rio-Doce, petite rivière peu profonde, derrière laquelle Mathias d'Albuquerque, avec 650 hommes, s'était porté dans un retranchement. On attaqua avec une grande vigueur cette force ennemië, et les deux petites pièces de campagne que nos troupes avaient prises avec elles leur furent d'un grand secours. Après un court combat, les Hollandais n'hésitèrent



pas à passer la rivière à gué, et ils eurent bientôt mis les Portugais en fuite. Alors tout ce qui restait encore d'habitants dans la ville imita cet exemple, et courut dans les forêts voisines, chacun enlevant ce qu'il avait de plus précieux et de plus portatif.

L'avant-garde se dirigea aussitôt sur le couvent des Jésuites, qu'on avait fortifié; la seconde colonne sur le couvent des Franciscains et des Jésuites; et l'arrière-garde, sur le fort du Nord près d'Olinda. Salvador de Azevedo, presque le seul officier de l'ennemi qui fit son devoir, se défendit courageusement avec une poignée de braves retranchés dans le collège des Jésuites, jusqu'à ce que les portes furent enfoncées à coups de canon. Pour le reste, on rencontra peu de résistance et on se rendit promptement maître de toute la ville, comptant seulement 50 à 60 morts. L'ennemi avait 45 hommes de tués et 65 blessés.

De son côté, le général, pour soutenir l'attaque, avait fait débarquer au sud de la ville 500 matelots et soldats, sous les ordres de l'amiral et du major Schutte; mais à leur arrivée ils trouvèrent déjà la place au pouvoir des nôtres.

Comme les habitants, malgré la défense du gouverneur Mathias d'Albuquerque, avaient emporté de la ville la plus grande partie de leurs biens et de leurs richesses, le butin conquis par nos troupes fut de peu d'importance; il se composa principalement de huit canons en fer, de 4600 livres de poudre, de 200 caisses de sucre, de quelques barils de vin, et d'autres marchandises dont la plus grande partie fut pillée par nos soldats (36).

Le lendemain, le général et l'amiral firent leur entrée dans la ville; on prit possession de tous les postes militaires et on inspecta toutes les entrées de la ville, afin de les fortifier convenablement et de les mettre à l'abri d'un coup de main. Mais ce dernier point était presque impossible à exécuter, les maisons et les édifices s'étendant sur une trop grande surface, et la ville étant située sur des hauteurs qui se dominaient mutuellement. On réunit donc les postes militaires sur les points les plus élevés, on isola et on ferma les principales entrées, et le bas de la ville fut laissé à découvert. L'exécution de ces divers travaux et les fatigues que les troupes avaient éprouvées la veille, furent cause que ce jour on ne prit aucune mesure contre l'ennemi. Aussi d'Albuquerque, qui était encore resté maître des deux forts du Recife, se décida-t-il à incendier les nombreux magasins richement approvisionnés qui se trouvaient dans le village, dans le but, en partie, de se venger des habitants d'Olinda, qui



avaient abandonné si lâchement leur ville, et en partie pour diminuer le butin qui pourrait tomber au pouvoir des Hollandais. Trente vaisseaux marchands qui étaient à l'ancre dans le port, devinrent aussi la proie des flammes, en sorte que, suivant une lettre interceptée d'un capitaine portugais, nommé Gil Correa de Castello Branco, il fut consumé par les flammes pour une somme de 2,000,000 ducats \*).

Le 20, vers le soir, le lieutenant-colonel Callenfels tenta avec six cents hommes de s'emparer du fort S. Jorge, qui était défendu par Antonio de Lima et fortifié par vingt-quatre pièces de canon. A la nouvelle de la perte d'Olinda, une terreur panique s'était emparée de la garnison de cette forteresse; tous les soldats, à l'exception de sept, avaient abandonné leur commandant. Cet officier envoya aussitôt informer Albuquerque de la désertion de sa troupe, et demander du renfort. A l'arrivée du message, un jeune colon, âgé de dix-sept ans, nommé Joam Fernandes Vieira, était avec le général. Né à Funchal, dans l'île de Madère, ce jeune homme, qui devait un jour remettre le Brésil aux princes de la maison de Bragance, s'était embarqué à l'âge de onze ans pour venir chercher fortune à Pernambuco †). Témoin de la lâcheté des troupes et du progrès des vainqueurs, il offre à d'Albuquerque d'aller avec quelques autres volontaires défendre le fort S. Jorge. Avec cette garnison, maintenant composée en tout de 80 à 90 soldats, Antonio de Lima ose défier les Hollandais qui, sortis d'Olinda, viennent pendant la nuit planter les échelles pour donner l'assaut. Mais elles sont beaucoup trop courtes, et nos soldats sont en outre reçus avec intrépidité par les assiégés qui, encouragés par leur commandant et le jeune Vieira, leur jettent de grosses poutres dont le fort venait d'être garni, et leur renvoient même des grenades enflammées qui vont faire explosion dans leurs propres rangs. Les moyens d'inflammation de nos grenades n'avaient pas été bien calculés; elle s'opérait trop lentement et par cela même causa du dommage à nos soldats §). Nos troupes furent en conséquence forcées de battre en retraite, après avoir eu vingt morts et cinquante blessés. Voyant qu'on n'avait aucun bon résultat à attendre d'un assaut, et les abords du fort S. Francisco étant d'un très difficile accès à cause de la batterie que les Portugais avaient construite

---

\*) *De Laet*, p. 188. *Southey*. I. p. 517.

†) *Southey*, I. p. 518. *Le Père S. Teresa*, I. p. 93.

§) *De Laet*, pag. 188 et de *Beauchamp* II, pag. 236.



sur le rivage, on se décida à faire le siège régulier de la place, après avoir toutefois mis la ville à l'abri d'un coup de main de l'ennemi au moyen de barricades et de retranchements. Le 1<sup>er</sup> mars on ouvrit les tranchées et on commença le feu contre le fort avec trois demi-mortiers et trois petites pièces de campagne, et le succès fut tel que déjà le lendemain on vit venir un parlementaire qui capitula, à la condition que la garnison sortirait du fort avec ses armes, mais sans drapeaux et sans mèches allumées, après avoir fait le serment de ne pas porter les armes contre les Hollandais avant six mois. Quarante hommes, qui, après la capitulation, refusèrent de prêter ce serment, furent retenus prisonniers à Olinda, jusqu'à ce que quelques semaines plus tard, ils furent mis en liberté et envoyés dans l'intérieur du pays (37).

Immédiatement après la capitulation du fort S. Jorge, un parlementaire fut envoyé vers le fort S. Francisco pour lui proposer les mêmes conditions. Le commandant Manuel Pacheco d'Aguiar demanda trois jours de délai pour avoir le temps d'écrire à d'Albuquerque, mais ce délai lui ayant été refusé, il remit le soir même la forteresse au pouvoir de nos troupes. La barre devenant ainsi libre, la flotte hollandaise entra dans la rade en triomphe. Les munitions de guerre qu'on trouva dans ces deux forts consistaient en 17 canons en bronze, 24 en fer, puis 5680 livres de poudre et une grande quantité de boulets et de grenades.

D'Albuquerque, mécontent de ce que de Lima et d'Aguiar avaient si promptement rendu les forteresses, les mit immédiatement en prison, pour en faire un exemple d'intimidation. Vieira reçut un commandement en récompense de sa bravoure, et de ce qu'il avait sauvé le drapeau de la forteresse de S. Jorge; il s'en était enveloppé le corps et l'avait emporté avec lui.

Le 3 mars à Olinda fut consacré à des prières solennelles pour remercier le ciel de la victoire que l'on venait de remporter, et le soir du même jour le lieut.-colonel Steyn-Callenfels s'empara sans coup férir de l'île d'Antonio Vaz. Les jours suivants on entreprit quelques petites expéditions dans la campagne pour se procurer du bétail et on s'empara de plusieurs vaisseaux marchands venant de Bahia. Le 11 on vit arriver les neuf bâtiments qui manquaient encore à la flotte, ayant à bord 665 soldats, sous les ordres du lieut.-colonel Alexander Seton. Il s'y trouvait également à bord trois commissaires de la Compagnie (*politieke Raden*), Johan de Bruyne, Philips Serooskerken et



Horatio Calendrini, qui furent installés dans leurs nouvelles fonctions, d'après l'ordre reçu de l'assemblée des XIX, le 14 mars 1630 \*).

D'Albuquerque parvint cependant à rassembler, à une lieue à l'ouest d'Olinda, dans un camp fortifié, nommé l'Arraial ou camp de *Bom Jesus*, la garnison et les habitants qui s'étaient enfuis de la ville et du Recife, ainsi que quelques troupes régulières que son frère Antonio d'Albuquerque, gouverneur de Parahiba, lui avait envoyées, formant ensemble une force de 4000 hommes (dont 3000 Indiens), avec quatre ou cinq pièces d'artillerie de campagne. Les capitaines sous ses ordres étaient Joam Fernandes Vieira, Laurent Cavalcanti, Louis Barbalho et Philippe Camaram, chef des Indiens. D'Albuquerque essaya par tous les moyens possibles de remonter le courage de ses troupes, et ne voulut entendre parler d'aucune négociation ni d'aucun échange de prisonniers; il refusa même de payer une rançon pour la délivrance de son confesseur, un moine capucin, qui était tombé au pouvoir des Hollandais. Il établit une chaîne d'avant-postes sous les ordres d'officiers, qui, destinés à combattre dans les buissons et derrière les haies, furent appelés *capitães d'emboscadas* (capitaines d'embuscades). Il leva sur les milices composées d'Indiens et de colons qui s'étaient rangés sous sa bannière comme volontaires, un vingtaine de compagnies, qui, tantôt réunies, tantôt divisées, devaient sans cesse harceler les Hollandais, et il forma en outre trois corps d'élite sous les ordres du jésuite Manoel de Moraes, de Camaram et de Vieira. Au moyen de cette ligne, qui entourait la ville d'Olinda d'un demi-cercle, nos troupes furent constamment inquiétées par de petites escarmouches; le 26 mars le général Loncq fut même sur le point de tomber entre les mains de l'ennemi. Se rendant du Recife vers Olinda avec une escorte de cinquante hommes, il fut attaqué à l'improviste par une troupe de Portugais commandée par Camaram, et avec tant d'acharnement qu'il y perdit 36 des siens, parmi lesquels se trouva le ministre protestant Jacob Martini; six hommes furent blessés, et c'est à grand'peine qu'il regagna la ville (38).

Une partie de notre garnison, qui était allée chercher du bois à Antonio Vaz, fut aussi attaquée par 800 Portugais et obligée de battre en retraite, après avoir éprouvé une perte de 45 soldats et de 6 matelots. Quelques jours auparavant, le vice-amiral Banckers avait fait voile avec huit gros navires pour St. Hélène, afin d'y attendre les

---

\*) *De Laet*, p. 193.



carraques portugaises richement chargées qui tous les ans se rendaient des Indes-Orientales au Portugal et s'arrêtaient à St. Hélène pour y faire de l'eau (39).

Le commandant Dirk Simonszoon van Uitgeest partit aussi du Recife vers la fin d'avril avec huit navires pour aller croiser devant Bahia; mais il revint au mois d'août pour cause de maladie, et il s'embarqua avec le lieutenant-colonel van der Elst à bord du navire le *Swarte Leeuw*, pour retourner en Hollande; on n'a jamais plus entendu parler d'eux, et il est probable que ce bâtiment a péri ainsi que l'équipage. La perte de ces deux braves commandants fut un coup sensible pour la Compagnie.

Le 21 avril, le commandeur Johannes van Walbeeck, qui venait d'arriver de la Hollande avec une escadre de 4 navires, et Servatius Carpentier furent nommés membres du Conseil Politique, qui, le 5 mai 1630, prit le pouvoir des mains du général Loncq. Ce dernier partit, deux jours après, pour la mère-patrie, avec huit vaisseaux et un yacht. Le même jour, le commandeur Dirk de Ruyter \*) quitta le Recife avec six bâtiments et deux yachts, pour aller aux Indes-Occidentales à la recherche de quelque avantage.

Nous disions donc que le Conseil Politique (*Politieke Raad*) restait investi du pouvoir suprême dans la colonie, en sorte que le colonel Waerdenburch, commandant en chef des troupes, bien qu'on lui donnât le titre de Gouverneur (suivant de Laet), avait un pouvoir beaucoup plus restreint que celui exercé auparavant à S. Salvador par le colonel van Dorth et les frères Schouten. Nous lisons dans Aitzema, tome I, page 1055, que l'assemblée des XIX, dans sa séance tenue à Middelbourg en 1630, arrêta les dispositions suivantes relativement aux droits et pouvoirs respectifs du Gouverneur et du Conseil Politique: "le colonel a droit  
" de siéger et de voter dans le conseil, mais il n'y occupe que la seconde  
" place, c'est-à-dire qu'il siège *immédiatement* après le président. — La  
" présidence est ambulatoire de mois en mois parmi tous les conseillers. Le  
" colonel a un pouvoir illimité sur les troupes, il ordonne les changements  
" de garnison et nomme les officiers; et, assisté du conseil de guerre,  
" il rend la justice pour tous les délits, soit militaires, soit civils." Ordinairement, le Conseil Politique n'adressait ses rapports qu'à l'assemblée des XIX, tandis que le colonel ou Gouverneur envoyait les siens aussi aux Etats-généraux; on conçoit que cette étrange disposition des droits

---

\*) Pas à confondre avec le grand Michiel Adriaenszoon de Ruyter, devenu plus tard si célèbre, comme amiral dans nos guerres maritimes.



respectifs de ces hauts fonctionnaires, ne pouvait manquer d'amener des dissensions, comme nous le verrons aussi plus tard.

Quelques jours après le départ du commandeur Dirk de Ruyter, le Conseil jugea que son escadre n'était pas assez forte pour opérer avec quelques chances de succès, et chargea l'amiral Ita d'aller le rejoindre. Lorsque cet amiral se rendit de la ville d'Olinda au Recife pour s'y embarquer, il fut sur le point, ainsi que l'avait été le général Loncq, de tomber entre les mains des ennemis. Son escorte, forte de 90 hommes, fut attaquée par une bande d'Indiens cachés en embuscade. Une forte pluie empêcha nos troupes de se servir de leurs armes à feu, et deux officiers et trente hommes des nôtres tombèrent atteints des flèches de l'ennemi; une sortie faite de la ville par le colonel Waerdenburch sauva heureusement le reste de l'escorte. Le 17 mai, Ita fit voile de Pernambuco avec 8 vaisseaux et deux yachts, et se réunit dans l'Archipel des Indes-Occidentales avec le commandeur Dirk de Ruyter et une partie de la flotte du commandeur Boon-eter, qui, au commencement de l'année, avait été envoyé de la Hollande pour aller renforcer l'escadre de l'amiral Pater, qui se trouvait encore dans ces parages. Avec cette force réunie de 21 navires et yachts, ayant à bord 1888 matelots et soldats, l'amiral Ita croisa plusieurs mois, attendant vainement la flotte d'argent espagnole, qui était déjà partie pour l'Espagne, et, après avoir capturé quelques petits bâtiments, il retourna en septembre vers la mère-patrie.

Mais revenons maintenant à l'amiral Pater, que nous avons laissé au mois de décembre de l'année précédente (1629) à Trinidad, et qui entreprit cette année une glorieuse expédition vers les côtes de l'Amérique centrale. Les lettres qu'il avait reçues de l'assemblée des XIX avaient appelé son attention sur Santa Martha, importante ville située entre Rio Hacha et Carthagène et qu'on savait être peu fortifiée et en mauvais état de défense, d'après une lettre interceptée et adressée au roi d'Espagne par le gouverneur de cette ville, Don Jeronimo de Quero. Le 26 février 1630 Pater s'empara sans coup férir de cette ville dont tous les habitants avaient pris la fuite, et de la forteresse, défendue par quinze hommes et quatre pièces de canon en bronze et deux en fer. On reçut des habitants qui avaient pris la fuite une somme de 5500 réaux pour la rançon de la ville, et, ne se jugeant pas assez fort pour conserver ce point si important pour le commerce avec la Nouvelle-Grenade et Quito, notre amiral l'abandonna quelques jours après, et en juin il retourna en Hollande.



Les hostilités continuèrent cependant de part et d'autre à Pernambuco. Les Portugais et les Ind'ens firent plusieurs attaques sur Antonio Vaz et sur le Recife, et dans l'une d'elles, qui eut lieu au mois de juin, de quinze cents hommes qu'ils étaient, ils comptèrent 250 morts \*). Nos troupes, qui recevaient constamment de la Hollande des renforts en vaisseaux et en soldats, firent successivement diverses sorties, en partie pour détruire les retranchements et les travaux de l'ennemi, et en partie pour faire de l'eau et du bois, et quelquefois aussi ces sorties devinrent de violents combats avec les Portugais. Les bâtiments espagnols et portugais qui passaient en vue de la côte furent chaque fois capturés et saisis. Parmi ces navires il s'en trouvait plusieurs ayant à bord des esclaves africains que les Hollandais employaient pour les moulins à sucre près d'Olinda et pour le service militaire. Pour montrer combien déjà la traite des nègres avait de l'extension au Brésil, il suffit de dire qu'il résulte des registres existant alors à Pernambuco que, pendant les années 1620, 1621, 1622 et 1623 on transporta seulement d'Angola à Pernambuco 15,430 nègres †). Dès 1630 les nègres esclaves de Pernambuco, accoutumés aux souffrances et aux fatigues de la guerre, enflammés d'ailleurs de cet esprit de liberté dont les Hollandais leur donnaient l'exemple, résolurent de chercher l'indépendance dans l'intérieur du pays. Quarante d'entre eux, après avoir volé des armes et des munitions, abandonnèrent leurs maîtres et se réfugièrent dans la grande forêt de Palmares, à trente lieues d'Olinda; leur nombre s'accrut tellement qu'il s'éleva bientôt à plusieurs milliers. Ils surent maintenir leur indépendance pendant plus d'un demi-siècle, jusqu'à ce qu'à la fin ils durent succomber lorsque les Portugais purent les attaquer avec des forces imposantes.

Cependant la cour de Madrid n'apprit pas sans une vive inquiétude la perte des places d'Olinda et du Recife. L'opinion publique en rejetait tout le blâme sur l'indifférence et les délais du premier ministre. L'abandon du Brésil semblait surtout aux Portugais d'autant plus inexcusable que d'Albuquerque ne cessait d'adresser à Olivares de pressantes réclamations sur l'état de faiblesse dans lequel le laissait la métropole, sur l'insuffisance du petit nombre de troupes régulières avec lesquelles il lui fallait garnir les lignes et s'opposer aux continuelles sorties de

---

\*) Selon *De Laet*; — les auteurs étrangers évaluent la perte des Portugais en cette occasion à 400 morts.

†) *De Laet*, p. 192.



l'ennemi; mais toutes ses représentations étaient inutiles. Les trésors de l'Espagne et du Portugal allaient s'engloutir alors dans les armées d'Italie et de Flandre, et là seulement l'Espagne semblait faire quelques efforts dignes encore de son ancienne puissance. Il suffisait, suivant Olivares, d'envoyer au Brésil de légers secours, qui, sans dégarnir l'Espagne, s'opposassent aux progrès de l'ennemi, et, quelles que fussent les clameurs à cet égard, il restait persuadé que les Hollandais ne pourraient se maintenir au Brésil et que les coffres de la Compagnie des Indes-Occidentales étaient presque entièrement épuisés\*).

La Compagnie des Indes-Occidentales s'était maintenant assuré un établissement fixe en deux endroits différents, en Amérique; car, outre la conquête de Pernambuco, elle avait une colonie sur la rivière d'Hudson, sous le nom de *Nieuw-Nederland* (Nouvelle-Néerlande), à laquelle on avait donné une grande extension par les terrains qu'on avait achetés aux tribus indigènes qui y demeuraient. Cette colonie était en pleine prospérité, et les navires de la Compagnie y faisaient un commerce très étendu et fort avantageux. En 1630 ils en exportaient pour fl. 68,012 de peaux de castor et de loutre, et ils y importaient de la mère-patrie pour une somme de fl. 57,500 de marchandises †). Par cette prospérité toujours croissante la Compagnie devint de plus en plus populaire, et lorsque, vers la fin de cette même année, elle conseilla fortement de ne pas accepter les propositions de paix offertes par l'Espagne, son opinion devint bientôt celle de toute la Néerlande. Quelque élevés que fussent les frais de la guerre, il y avait encore avantage à la continuer, à cause des nombreuses prises qu'on faisait constamment sur l'ennemi. Les États reçurent de tous les côtés des pétitions dans lesquelles on demandait la continuation de la guerre et un grand nombre de brochures furent publiées (40), dans lesquelles on démontra *les grands avantages que le roi d'Espagne tirerait de cette trêve et le préjudice qui en résulterait pour les Sept Provinces-Unies*. Les principaux arguments que l'on fit valoir, consistaient en ceci: que les chances de la victoire étaient maintenant plus grandes que jamais, parce que d'un côté l'Espagne était affaiblie par les conquêtes de la Compagnie des Indes-Occidentales, et que de l'autre côté elle se trouvait fortement engagée en Italie contre la France et contre Venise, et notre allié le roi de Suède

---

\*) *De Beauchamp*; le Père *S. Teresa*.

†) *De Laet, Kort Verhael* etc., p. 26 et 30.



tenait en respect les troupes impériales en Allemagne. En concluant la paix, on verrait bientôt renaître les anciens différends intérieurs, qui s'étaient fait remarquer pendant le premier armistice (en 1609), ce qui donnerait à l'ennemi le temps de renouveler ses forces, et la Compagnie des Indes-Occidentales se trouverait bientôt anéantie. En continuant la guerre seulement dans les colonies, la Compagnie serait trop faible pour la soutenir aux Indes-Occidentales et au Brésil contre l'ennemi qui y concentrerait toutes ses forces. On craignait aussi qu'en congédiant un grand nombre de matelots, ceux-ci n'inquiétassent sérieusement le commerce en s'adonnant à la piraterie \*).

L'opinion générale prévalut; la guerre continua et ce ne fut que 18 ans plus tard qu'elle fut terminée par la paix de Westphalie.

Mais revenons à Pernambuco, où nous verrons que, bien que la mer fût ouverte aux Hollandais, l'accès du continent leur restait interdit. Pour protéger la communication entre Olinda et Recife, ils avaient commencé déjà au mois de juin, à bâtir une forteresse à mi-chemin entre ces deux places. Ce ne fut qu'à force de peines inouïes qu'ils parvinrent à achever ce fort, qui fut baptisé du nom de Bruyne, en honneur de Mr. Johan de Bruyne, président du Conseil Politique (41). C'est contre ces travaux de fortification que furent dirigées presque toutes les attaques des Portugais; les énumérer toutes serait impossible; mais de part et d'autre on se battait avec une égale fureur et on essaya de grandes pertes; selon de Laet, il était difficile d'évaluer la perte de l'ennemi parce qu'après les combats il emportait la plupart des cadavres.

Afin de continuer la guerre sur mer avec plus d'énergie, le Conseil Politique éleva un de ses membres, Johannes van Walbeek, au rang de *Commandeur* ou *Amiral de la côte Brésilienne*. Il fit des courses heureuses et prit quelque butin; mais les magasins commençaient à s'épuiser au Recife, et la détresse de la garnison était telle qu'on ne délivrait plus aux troupes que du pain et des biscuits qu'on avait apportés de la métropole; elle n'avait même plus d'autre bois à brûler que celui qui venait de la Hollande, quoique les forêts du Brésil fussent tout près de la ville, tant l'ennemi savait bien garder le pays. Nos troupes étaient toujours occupées à fortifier Olinda, si défavorablement située. De jour en jour on se convainquit

---

\*) Voir les brochures contemporaines et les ouvrages d'*Aitzema*, *Wagenaar* et *van Kampen*.



davantage de l'inutilité de ces travaux, et, après avoir fait faire un plan exact de cette place, accompagné de sa description, le Conseil Politique fit à l'assemblée des XIX un rapport détaillé, dans lequel il exposa toute l'impossibilité de tenir la ville, et pria l'assemblée de lui faire connaître sa résolution. Déjà à cette occasion nous voyons les fâcheuses conséquences des difficultés de relations qui existaient entre le gouverneur ou commandant militaire et le Conseil Politique; car, tandis que cette pétition pour abandonner Olinda et ses fortifications était envoyée aux directeurs, le colonel Waerdenburch, de son côté, expédiait en octobre aux Etats-généraux le capitaine van Rembach avec ses pleins pouvoirs, afin d'expliquer à Leurs Hautes Puissances la *nécessité* de ces mêmes fortifications (42).

Cependant, depuis quelque temps la Compagnie avait reconnu la nécessité d'envoyer de nouveaux renforts, des munitions de guerre et des approvisionnements à Pernambuco. Seize navires avaient été équipés à cet effet et pourvus de 860 soldats (43). Le commandement en fut confié au vaillant Pater comme général, et à Marten Thyszoon, comme amiral. Vers la fin du mois de décembre, quelques-uns de ces navires, qui avaient été équipés les premiers, arrivèrent devant le Recife, et au mois d'avril 1631 le général Pater y mouilla avec les autres vaisseaux.

Le premier emploi que l'on fit de ces nouvelles troupes, fut d'essayer une attaque contre l'île d'Itamaraca, située au nord d'Olinda, ayant sept lieues de circonférence et très fertile en sucre, vin et melons \*). Le lieutenant-colonel Hartman Godfrid van Steyn-Callenfels fut chargé de cette expédition. Le 22 avril il mit sous voiles, et quitta le Recife avec quatorze vaisseaux et yachts et quantité de chaloupes. 1260 hommes de troupes se trouvaient à bord de ces bâtiments, dont le commandement était confié en sous-ordre, au major Schutte, aux capitaines Schkoppe (44), Pierre le Grand, Artichofsky et autres, dont les noms se trouveront plus tard mentionnés honorablement. Deux jours après le départ on arriva à Itamaraca; mais on apprit par quelques Portugais et des nègres qu'on avait faits prisonniers, que le fort situé près de la ville de La Conception, et commandé par Salvador Pinheiro, était pourvu de 16 pièces de canon, et avait, outre l'ancienne garnison de 300 hommes de troupes portugaises, reçu récemment d'Albuquerque un renfort de 800 hommes. A cette circonstance venait se joindre une

---

\*) *De Laet*, p. 354; et *Barlaeus*, p. 122.



autre difficulté: celle du terrain. Tous les alentours étaient marécageux, en sorte qu'il était fort difficile d'essayer l'attaque avec quelques chances de succès. Aussi résolut-on, après avoir pris au préalable l'avis du Conseil Politique de Pernambuco, de renoncer à l'attaque. On se borna donc à élever un petit fort sur l'île située à l'embouchure de la rivière en face de l'île d'Itamaraca. Dans ce fort, que l'on nomma *Orange*, on laissa une garnison de 366 hommes sous le commandement du capitaine Artichofsky (45), et le 1 juillet le reste de l'expédition s'embarqua pour retourner au Recife.

En Espagne, cependant, la nouvelle s'était répandue que l'armement commandé par Pater avait aussi pour but d'aller à la recherche des gallions du Mexique. Cette nouvelle inquiéta vivement Olivares, et il donna immédiatement les ordres les plus pressants à l'amiral Don Antonio d'Oquendo d'équiper à Lisbonne une flotte de vingt vaisseaux, destinée à convoier et à protéger les gallions chargés des trésors de la Nouvelle-Espagne. Tous les frais de cette expédition navale devant être à la charge du Portugal, ce royaume demanda avec instance qu'une partie de cette flotte au moins fût employée pour la défense du Brésil. Philippe IV se rendit à la juste demande du Portugal, et il décida que des troupes embarquées sur l'escadre deux mille hommes seraient envoyés pour renforcer les principales garnisons de la colonie, savoir: deux cents hommes à Parahiba et huit cents à Bahia; le reste, formant un corps de 1000 hommes, composé de Portugais, d'Espagnols et de Napolitains, avec 12 pièces d'artillerie de campagne, sous le commandement du comte napolitain Bagnuolo, était spécialement destiné à renforcer la petite armée d'Albuquerque à Pernambuco. — Duarte d'Albuquerque, frère aîné de Mathias d'Albuquerque, et seigneur de la capitainerie de Pernambuco, s'embarqua aussi sur la flotte pour se rendre au Brésil.

Au lieu de se porter d'abord au Recife, où il aurait surpris les Hollandais à l'improviste, le général Oquendo, conformément aux ordres de sa cour, se dirigea d'abord vers la baie de Tous-les-Saints, y débarqua les huit cents hommes destinés pour S. Salvador, et se remit aussitôt en mer.

Mais au Recife on avait eu connaissance de l'arrivée de l'armée espagnole, et le Conseil résolut d'envoyer le général Pater avec ses seize navires pour empêcher Oquendo de débarquer ses troupes à Pernambuco. Le 31 août cette escadre mit sous voiles et quitta le Recife; elle se composait des navires suivants: les vaisseaux



*Prins Willem, de 17 Provintien, Hollandia, de Olifant, Amersfoort, Arca Noë, Provintie van Uytrecht, Nieuw Nederlandt, Goeree, Walcheren, Fortuyn, Griffioen et Mercurius, et les yachts Medemblik, Maeght van Dordrecht, et Rotterdam.*

Sur ces bâtiments se trouvaient neuf compagnies de troupes \*) sous le commandement du major Engelbrecht Schutte. Le 11 septembre, dans la soirée, une heure avant le coucher du soleil, on aperçut dans le lointain la flotte espagnole (46). Le général Pater fit venir à son bord tous les capitaines de navire, leur communiqua ses instructions, et leur ordonna d'attaquer, deux bâtiments contre un, les galions espagnols. (De faux rapports lui avaient fait croire que l'ennemi n'en avait que huit). Le lendemain, au point du jour, les deux armées navales se trouvèrent en présence, rangées en ordre de bataille. Mais au lieu de huit galions, l'ennemi en avait dix-sept, outre 36 petits bâtiments de transport et navires marchands. Plusieurs de nos capitaines perdirent courage à la vue de cette force supérieure, et restèrent lâchement en arrière; mais le vaillant Pater, ne voulant pas fuir devant l'ennemi, aborda résolument l'amiral espagnol Oquendo, dans la matinée, vers les dix heures. Plusieurs galions espagnols vinrent au secours de leur amiral, tandis que Pater fut puissamment soutenu par le vaillant Jan Mast, capitaine du vaisseau *Walcheren*. Un combat terrible et meurtrier fut engagé à l'arme blanche; le cliquetis des armes était couvert par le bruit des canons (47), lorsque tout à coup éclata dans l'arrière bâtiment un incendie qu'il fut impossible d'éteindre. L'héroïque équipage ne continua pas moins le combat quelque temps encore, jusqu'à ce que le feu détacha peu à peu les poutres, et que le navire sombra. Un petit nombre de soldats seulement furent sauvés par les Espagnols, la plupart trouvèrent la mort dans les flots. Le vaillant général Pater était parmi ces derniers; lâchement abandonné par les siens, il s'était longtemps tenu cramponné à un câble; mais, exténué de fatigue, ses forces le trahirent (48).

L'amiral Thyssoon avec, son navire *de 17 Provintien*, secondé du vaisseau *Provintie van Uytrecht*, avait vivement attaqué le vice-amiral espagnol Francisco de Valezilla; après un combat d'une demi-heure, le navire hollandais perdit son mât, mais pendant deux heures encore son équipage continuait à se battre et à se défendre, lorsque

---

\*) Les compagnies, dans ce temps là, comptaient ordinairement 100 hommes.



le feu y éclata aussi. Poussé à bout, l'équipage sauta à bord du navire ennemi, mais il fut repoussé; quelques hommes se noyèrent; néanmoins la majeure partie de l'équipage fut sauvée. Cependant Thyszoon n'avait pas cessé le combat; il parvint enfin à couler bas le vaisseau du vice-amiral espagnol et il s'empara du galion le *Buonaventura*. Le galion le *S. Joam-Baptista* fut aussi coulé à fond, et le combat continua avec un extrême acharnement jusqu'à ce que la nuit vint enfin y mettre un terme. Les deux flottes étaient si maltraitées, que beaucoup de leurs vaisseaux se trouvèrent hors d'état de tenir la mer. Oquendo fit immédiatement voile vers les ports les plus voisins des colonies espagnoles après avoir débarqué près de Barra-Grande, à 30 lieues du camp de Bom-Jesus, le seigneur Duarte d'Albuquerque et quelques troupes sous les ordres de Bagnuolo.

Le 22, nos navires jetèrent l'ancre devant le Recife. On y connaissait déjà l'issue de la bataille, et l'on était dans la plus vive anxiété. On craignait de voir attaquer le Recife par les Espagnols du côté de la mer, ou bien par les nouvelles troupes que Bagnuolo venait d'amener à Mathias d'Albuquerque. On avait déjà conçu le projet d'équiper à la hâte les bâtiments qui étaient restés au Recife et de les envoyer au secours du général Pater, de quitter ensuite Olinda et de renforcer davantage le Recife.

Outre le général Pater, nous perdîmes dans ce combat naval le vaillant Thomas Siekes, capitaine du vaisseau *Hollandia*, ainsi qu'un grand nombre d'autres officiers et matelots. Quelques historiens prétendent que ce combat naval coûta de chaque côté 3000 hommes, ce qui évidemment est exagéré; toute la flotte hollandaise ne contenait que 2200 matelots et soldats. La Compagnie perdit deux magnifiques navires pourvus de canons de gros calibre; mais elle reçut en compensation le galion *Buonaventura*, chargé de sucre, de tabac et de bois, pourvu de 22 grandes pièces de canon en bronze. Le nombre des prisonniers était de 240, parmi lesquels le capitaine du *Buonaventura*, Cosme do Couto Barbosa, qui donna le chiffre exact des bâtiments et de leurs équipages dont s'était composée la flotte ennemie, contre laquelle nous avons combattu: \*)

---

\*) *De Laet*, p. 245.



| Bâtiments espagnols. |  | Nombre de canons. | Équipage.      |
|----------------------|--|-------------------|----------------|
| 1.                   | Le galion le <i>S. Jago</i> , commandé par Don Antonio d'Oquendo . . . . . | 48 en bronze.     | 400 hom.       |
| 2.                   | » » <i>S. Antonio de Padua</i> , commandé par Fr. de Valezilla . . . . .   | 26 »              | 260 »          |
| 3.                   | » » <i>Buonaventura</i> . . . . .  | 22 »              | 170 »          |
| 4.                   | » » <i>Nuestra Señora de Buen Sucesso</i> . . . . .                        | 22 »              | 200 »          |
| 5.                   | » » <i>Nuestra Señora de Concepcion</i> . . . . .                          | 24 »              | 200 »          |
| 6.                   | » » <i>Nuestra Señora de Annunciada</i> . . . . .                          | 22 »              | 180 »          |
| 7.                   | » » <i>S. Carlo</i> . . . . .  | 20 »              | 170 »          |
| 8.                   | » » <i>S. Blas</i> . . . . .   | 20 »              | 160 »          |
| 9.                   | » » <i>S. Francisco</i> . . . . .  | 20 »              | 160 »          |
| 10.                  | » » <i>S. Pedro de Guadrigillios</i> . . . . .                             | 20 »              | 150 »          |
| 11.                  | » » <i>S. Bartholomeo</i> . . . . .  | 18 »              | 140 »          |
| 12.                  | » » <i>S. Martin</i> . . . . .   | 20 »              | 160 »          |
| 13.                  | la patache <i>S. Pedro</i> . . . . .                                       | 6 »               | 4 en fer. 90 » |
| 14.                  | » » <i>Leon Dorado</i> . . . . .   | 6 »               | 4 » 90 »       |
| Bâtiments portugais. |  |                   |                |
| 15.                  | Le galion le <i>S. Jorge</i> . . . . .                                     | 22 »              | 100 »          |
| 16.                  | » » <i>S. Joam Baptista</i> . . . . .                                      | 22 »              | 100 »          |
| 17.                  | » » <i>S. Iago</i> . . . . .   | 22 »              | 100 »          |
| 18.                  | » » <i>Nossa Senhora dos Prazeres maior</i> . . . . .                      | 22 »              | 90 »           |
| 19.                  | » » <i>Nossa Senhora dos Prazeres menor</i> . . . . .                      | 20 »              | 90 »           |

Otre ces bâtiments, il y avait encore cinq navires marchands, armés chacun de dix à vingt pièces en fer, tandis que les 29 autres petits bâtiments avaient été employés pour l'embarquement des troupes. Il résulte évidemment de cette nomenclature, que la flotte hollandaise, qui ne se composait que de seize navires, dont huit étaient restés en arrière et n'avaient pas pris part au combat, avait eu à soutenir une lutte inégale. Et pourtant telle fut l'égalité des pertes, que selon l'opinion générale, émise par les Portugais eux-mêmes: «le brave » amiral hollandais, quoiqu'il eût perdu la vie, ne fut pas considéré » comme ayant perdu la bataille \*).» Ce témoignage de nos ennemis prouve évidemment tout le courage héroïque déployé dans cette bataille navale par les capitaines qui prirent part au combat, et démontre en même temps la sincérité et la simplicité de l'historien De Laet; il dit en parlant de cette bataille que «sur presque tous les » navires il y avait beaucoup de morts et de blessés, en sorte qu'on peut » dire que c'était un combat important, dont les vainqueurs n'avaient » guère à se réjouir, car leur perte a été presque aussi considérable » que la nôtre †).» Contrairement à l'opinion des Portugais eux-mêmes, il leur décerne donc la palme de la victoire.

\*) *Le Père S. Teresa*, I, p. 215; de *Beauchamp*, II, p. 275 et *Southey*, I, p. 533.

†) *De Laet*, p. 241.



La satisfaction du Roi d'Espagne au sujet de cette victoire, fut si grande qu'il fit frapper à Madrid une médaille commémorative de cette action. Cette médaille porte sur la face l'effigie de Philippe IV et sur le revers un Samson terrassant le Lion Néerlandais \*).

Marten Thyssoon fut nommé en remplacement de l'amiral Pater, et obtint en même temps place dans le Conseil Politique. On délibéra pendant tout le mois d'octobre sur la question de savoir si Olinda était ou non tenable. On résolut enfin, de raser les fortifications, de mettre le feu à la ville et de se concentrer sur le Recife, qu'on fortifierait en même temps. Cette résolution fut prise contre l'avis du gouverneur Waerdenburch, et sur les instances du capitaine Artichofsky, qui présenta au Conseil un mémoire raisonné pour en démontrer la nécessité. Le plan fut exécuté vers la fin de novembre, et les garnisons de la ville et des forts voisins étant devenues inutiles, on eut alors à sa disposition une force armée assez respectable, qui, avec les soldats nègres et les matelots, s'élevait à 7000 combattants. Après avoir délibéré en conseil, s'il était préférable d'employer cette force à attaquer d'Albuquerque dans son camp retranché, ou d'essayer une attaque sur un autre point fortifié, les vues s'arrêtèrent sur Parahiba, situé au nord d'Olinda; on avait eu une connaissance exacte de la situation par le rapport d'un déserteur. Cependant, avant d'exécuter ce projet, on conclut une alliance avec la tribu des Tapuias (tribu qui est maintenant anéantie), qui nourrissaient une haine implacable contre les Tupinambas, placés sous la domination du gouvernement portugais. Cette tribu nous rendit plus tard d'éminents services.

Pour l'exécution de ce plan on désigna 1600 hommes de troupes, sous le commandement du lieutenant-colonel Callenfels (49); ils furent embarqués sur quinze navires. Le 5 décembre suivant, ils arrivèrent à Parahiba. L'ennemi avait déjà depuis quinze jours été instruit de notre plan d'attaque, par deux déserteurs, et par conséquent nos troupes trouvèrent à leur arrivée quatre compagnies de soldats espagnols et portugais, chacune forte de 60 à 70 hommes, et 600 Indiens, qui attendaient nos troupes. Ils étaient postés sur la plage derrière des retranchements. Les Hollandais sautèrent courageusement à terre, mais ce débarquement leur coûta quarante hommes. Ils chassèrent bientôt l'ennemi de sa position et des bois où il s'était tenu assez longtemps. Cependant on ne parvint pas aussi facilement à

---

\*) Voir la description de cette médaille dans *van Loon, Historiepenningen*, II, p. 196.



prendre le fort Cabedello, situé sur l'embouchure de la rivière, et où commandait Joam de Matos Cardoso, ancien et savant militaire; le fort était pourvu de 18 grands canons et d'une garnison de deux compagnies. On se vit obligé d'organiser un siège régulier. La même nuit les tranchées furent ouvertes, mais par suite de l'excès de travail dans un climat chaud, les nôtres eurent en quatre jours de temps plus de deux cents morts et malades, en sorte qu'on résolut de renoncer à ce siège et d'essayer d'autres entreprises. Afin de protéger le réembarquement de nos troupes, on livra la veille du jour fixé pour notre départ, une attaque vive et soutenue contre les retranchements extérieurs de l'ennemi. Dans ce combat les Portugais eurent 100 morts et les Hollandais 40. L'embarquement eut lieu, et le 14 décembre on jeta l'ancre devant le Recife \*).

On avait maintenant tourné les yeux sur Rio-Grande (au nord d'Olin-da), où l'on espérait trouver un fort appui de la part des Tapuias; dans le courant de ce mois, la même escadre fut destinée à cette expédition, et elle mit à la voile. Mais la côte était tellement escarpée qu'elle rendait tout débarquement impossible. En outre, le fort situé sur l'embouchure de la Rio-Grande se trouvait à une distance d'une portée de fusil du débarcadère et il était bâti sur un rocher, en sorte que sa situation le rendait presque imprenable. On se vit ainsi obligé de retourner au Recife, sans avoir pu réussir.

La même année l'Espagne avait essuyé une perte considérable par le naufrage de sa flotte *d'argent* qui, craignant d'être capturée par les Hollandais dans les mers des Indes-Occidentales, avait appareillé plus tard que d'ordinaire. Quelques bâtiments seulement purent être sauvés, plusieurs galions périrent corps et biens.

Au Recife on délibéra de nouveau pour savoir quelle entreprise il restait à tenter encore contre les Portugais. L'attaque de l'Arraial, le camp d'Albuquerque, fut jugée par les chefs militaires peu praticable. Les tentatives contre Parahiba et autres places avaient échoué, et l'expédition du colonel gouverneur Waerdenburch, avec dix-sept navires et treize compagnies, contre Rio-Formoso, en janvier 1632, n'avait pas non plus réussi (on avait seulement détruit une certaine quantité de moulins à sucre), lorsqu'en février 1632 arriva l'ordre formel de l'assemblée des XIX d'entreprendre une nouvelle expédition contre un point fortifié quelconque. Le 13 du même mois le Gouverneur, accompagné

---

\*) *De Laet*, p. 249. *Souhey*, I, p. 515 etc.



de Walbeek et de Thyszoon, à la tête d'une escadre de dix-huit navires montés de quatorze compagnies, appareilla du Recife pour se rendre au Cap St. Augustin; mais bientôt il revint, après avoir essuyé une légère défaite en tentant un débarquement près de quelques redoutes, qui avaient été élevées par Bagnuolo dans les environs de Nossa Senhora de Nazareth.

Voyant enfin le peu d'avantages qu'on pouvait tirer ici de la puissante flotte de la Compagnie, le Conseil Politique résolut sagement d'envoyer l'amiral Marten Thyszoon, avec dix-neuf navires, dans les Indes-Occidentales, pour combattre l'ennemi. Avec cette flotte partit également le lieutenant-colonel Callenfels, qui depuis longtemps avait demandé à quitter le Brésil. On avait laissé au Recife treize navires, sous les ordres de Jan Mast, nommé Amiral ou Commandeur de la côte brésilienne en remplacement de Walbeek, qui fut appelé au poste de président du Conseil Politique.

Au commencement de cette année 1632, les Hollandais firent une acquisition de la plus grande importance dans la personne d'un mulâtre, Domingos Fernandes Calabar, qui, ayant déserté les rangs ennemis, vint se joindre à nous. Les motifs de sa défection du parti portugais, ne sont pas bien connus, quoi qu'il en soit, il nous a été plus tard d'une grande utilité par ses renseignements et par sa connaissance du genre de guerre locale au Brésil. Il était actif, habile et entreprenant jusqu'à le témérité.

Avec les forces qui se trouvaient encore dans la colonie, le gouverneur Waerdenburch résolut enfin de tenter une attaque sur la ville d'Iguarassu, située à cinq lieues au nord d'Olinda. Le 30 avril il quitta le Recife, guidé par Calabar et accompagné du major Rembach, avec cinq compagnies de mousquetaires et une compagnie armée de piques. Pour arriver à Iguarassu il fallait passer trois petites rivières: c'était justement la saison pluvieuse, et à cette époque le passage est presque impossible; mais heureusement depuis deux jours il n'était point tombé de pluie, en sorte que ces rivières étaient guéables. Il fallait également passer par des sentiers étroits dans les montagnes, et dans des endroits où il n'y avait même pas de routes frayées, en sorte qu'on se trompa dans la direction qu'il fallait prendre, et que ce ne fut que le lendemain à la pointe du jour qu'on arriva devant la ville. La majeure partie de la population se trouvait en ce moment à l'église, et n'était par conséquent nullement préparée à une attaque; on se rendit facilement maître de la ville. Dans la première mêlée



environ cent habitants furent tués, et autant furent faits prisonniers. Pour empêcher que les troupes ne s'enivrassent, le gouverneur fit enfoncer 200 barils de vin qu'on y avait trouvés; et afin d'éviter que les soldats ne se rendissent coupables de viol, il fit enfermer les femmes dans l'église et en confia la garde à un lieutenant avec quelques mousquetaires (50). Grâce à ces précautions, aucun désordre n'eut lieu, et le butin fut réuni régulièrement; il était assez considérable, car bon nombre de riches habitants enfuis d'Olinda avaient apporté leurs biens dans cette ville. Après le pillage la ville fut de nouveau évacuée et les Hollandais retournèrent au Recife.

Duarte d'Albuquerque, ayant appris la défaite et les pertes essuyées à Iguarassu, et craignant de nouvelles attaques, entra, par l'intermédiaire d'un certain Pedro Alvarez, qui antérieurement avait été fait prisonnier par les Hollandais, en négociations avec le gouverneur, et lui fit offrir quelques milliers de caisses de sucre, s'il voulait consentir à évacuer le Brésil. La réponse de Waerdenburch fut que la Compagnie était incorruptible, mais qu'on consentirait à offrir des conditions avantageuses à Albuquerque, s'il voulait abandonner librement le pays. Cette proposition ne fut pas acceptée.

Les fonctionnaires qui composaient en ce moment le gouvernement du Brésil-hollandais, et les officiers supérieurs étaient Johannes van Walbeeck, président du Conseil Politique; Waerdenburch, colonel et gouverneur; Carpentier et van der Haegen, conseillers politiques; Schutte, lieutenant-colonel; Jan Mast, commandeur de la côte brésilienne; un commandant de l'artillerie, et puis cinq majors: Redinckhoven, Berstet, Rembach, Schkoppe et Artischofsky \*). Le Conseil Politique résolut d'étendre de plus en plus son territoire, et afin d'arriver à ce but il adressa une proclamation aux habitants, dans laquelle il les engagea, plutôt que de se voir constamment exposés aux inquiétudes de la guerre, à se soumettre volontairement à la domination de la Compagnie, qui promettait de leur laisser leurs propriétés, de maintenir leurs droits et leur culte. On leur offrit en outre la liberté de faire le commerce avec les Pays-Bas, une diminution de la moitié des impôts qu'ils avaient à payer alors à l'Espagne, dont ils n'avaient à attendre aucune protection ni secours, dans la nécessité où se

---

\*) Voir de *Laet*, p. 298 où nous trouvons les signatures de tous ces membres sous un procès-verbal daté du 12 novembre 1632, de la déposition d'un nommé Leendert van Lom, accusé de haute trahison.



trouvait cet état de concentrer toutes ses forces pour combattre ses ennemis en Europe. D'Albuquerque et ses partisans ayant résolu de toutes les risques, cette proclamation ne produisit pas beaucoup d'effet.

Cependant l'escadre, qui continuait à croiser le long de la côte, s'était emparée de plusieurs navires qu'on envoya au Recife. Le vaillant Jol (jambe de bois) entreprit une heureuse expédition dans l'Archipel des Indes-Occidentales, avec les yachts *Otter*, *Zee-ridder* et *Zuydsterre*, tandis que le brave Galein van Stapels, avec les yachts *Pernambuc* et *West-Souburg*, appartenant à la flotte de Thyssoon, effectua un débarquement dans le Yucatan et y prit la petite ville de Sisal qu'il livra aux flammes \*).

Nous passerons sous silence plusieurs petites expéditions au Brésil tant sur terre que sur mer, qui réussirent plus ou moins. Mais parmi les nombreuses expéditions et attaques tentées à cette époque à Pernambuco, il y a un fait, qui mérite particulièrement d'être relevé : c'est la défense héroïque d'un fort situé sur le Rio-Formoso, contre lequel avait été expédié, en janvier 1633, le major Schkoppe avec cinq cents hommes; Calabar lui servait de guide. Ce fort n'avait que deux pièces de canon et pour toute garnison vingt hommes sous le commandement de Pedro d'Albuquerque. Jamais soldats ne firent mieux leur devoir que cette poignée de Portugais. Sommé de se rendre, le brave commandant répondit qu'il se défendrait jusqu'au dernier soupir, et il résista en effet à quatre assauts consécutifs. Sur vingt soldats, dix-neuf se firent tuer; le vingtième, quoique blessé, traversa la rivière à la nage, et échappa ainsi aux vainqueurs, qui trouvèrent, en entrant dans le fort, le commandant portugais étendu à côté de ses dix-neuf braves; il avait reçu un coup de mousquet dans la poitrine. Les nôtres, étonnés et touchés de cet héroïsme, lui prodiguèrent des secours auxquels cet officier fut redevable de sa guérison; on lui accorda ensuite la liberté sur sa parole, et il se rendit à Lisbonne. Ce brave officier retourna au Brésil en 1643, comme gouverneur de la capitainerie de Maranham †), ainsi que nous le verrons plus tard.

Afin de donner une plus grande puissance au gouvernement de la colonie, la Compagnie y avait déjà, en octobre 1632, envoyé deux

---

\*) C'est la même ville de Sisal qui, en 1624, fut prise par Pieter Schouten.

†) *De Beauchamp*, II, p. 290, *Southey*, I, p. 542 et *De Laet*, p. 422.



de ses directeurs, Mathijs Van Ceulen et Johan Gysselingh, sous le titre de *directeurs délégués* (*gedeleguerde bewindhebbers*) qui devaient se charger de la haute administration des affaires gouvernementales au Brésil. Ils arrivèrent au Recife en décembre 1632 et en janvier 1633, avec quelques vaisseaux pourvus de nouvelles troupes de renfort. Le 8 mars 1633, le gouverneur Waerdenburch, qui depuis longtemps déjà avait sollicité sa démission, partit pour la métropole avec le conseiller politique van Walbeek, le lieutenant-colonel Schutte, plusieurs autres officiers et 500 soldats qui avaient terminés leurs trois années de service. Le major Laurens van Rembach fut nommé colonel et gouverneur. Le chiffre des soldats qui restaient avec lui à Pernambuco, était de 2900 \*).

Les deux commissaires de la Compagnie résolurent de poursuivre le cours des avantages déjà obtenus par nos armes, et de prendre enfin possession de toute la province de Pernambuco. Près du Rio dos Affogados †) où commence la fertile plaine de Capibaribe et non loin de l'Arraial (le camp des Portugais) était le fort d'Emilia, gardé jusque là avec soin, et que nos troupes avaient constamment attaqué sans succès. Rembach y marcha de nuit avec onze compagnies (1000 hommes), le surprind et l'emporta de vive force, le 17 mars. Puis il poussa jusqu'au second retranchement, qu'il enlève avec un égal succès. Maître alors d'une excellente position, notre colonel se hâta d'y élever une redoute à laquelle il donne le nom du Prince d'Orange, *Willem*. De là les Hollandais font des excursions dans la plaine, et si les Portugais cessaient un moment d'être sur leur garde, ils étaient surpris par les Hollandais, qui, protégés par le fort, étaient sûrs de la victoire.

Peu de jours après, le colonel Rembach, encouragé par ces succès, résolut d'attaquer le camp de Bom-Jesus. Il laissa trois compagnies pour garder le fort *Willem*, et en sortit avec douze autres compagnies, qu'il destinait à donner l'assaut de trois côtés différents. C'était le 24 mars, vendredi saint, au moment où l'on supposait que les Portugais seraient occupés des cérémonies religieuses. Cette ruse avait été recommandée à Rembach par Calabar; mais tout était déjà disposé dans les lignes du camp pour repousser l'attaque; d'Albuquerque, averti de l'approche de l'ennemi, avait concentré toutes ses forces, et

---

\*) *De Laet*, p. 324.

†) La branche méridionale de l'embouchure du Capibaribe.



à peine les assaillants furent-ils en vue, qu'un feu terrible de mitraille dirigé contre eux, renversa des files entières et les força à se retirer dans le fort. La perte qu'ils avaient essuyée était assez considérable: 130 hommes, tant morts que faits prisonniers, et presque autant de blessés (51).

Le major Van Padburgh était parmi les morts, et le colonel avait reçu une blessure tellement dangereuse qu'il en mourut le 1 mai. Le lieutenant-colonel Sigemundt von Schkoppe lui succéda dans la dignité de colonel et gouverneur, le 11 juin. Dans cet intervalle, les commissaires de la Compagnie, à la demande du comte Bagnuolo et de Mathias d'Albuquerque, conclurent avec eux une convention, ayant pour but de se faire désormais la guerre d'une manière plus humaine. De part et d'autre on convint de ne plus tuer les prisonniers, de ne plus incendier ou piller les églises ou les images des saints, et de ne pas maltraiter les ecclésiastiques. On fixa la rançon qu'on pouvait exiger suivant le rang du prisonnier; on ne pouvait plus se servir de balles empoisonnées, ni hachées, ni d'autres armes déloyales. Pour cette fois, on échangea les prisonniers de part et d'autre sans rançon \*). Cette convention produisit sur les Portugais un bon effet, qui tourna à l'avantage des Hollandais.

Peu de temps après on résolut, sur l'ordre réitéré du conseil des XIX, d'attaquer de nouveau Itamaraca. Le 16 juin 1633 appareillèrent à cette fin onze bâtiments du Recife, ayant à bord sept cents hommes. Outre le colonel Schkoppe et le lieutenant-col. Byma, se trouvaient à la tête de l'expédition le directeur délégué Mathijs van Ceulen et le membre du Conseil Politique Carpentier (52). Protégé par le fort Orange, qu'avait fait construire le lieutenant-colonel Callenfels, on réduisit bientôt la ville de La Conception, chef-lieu de l'île. Le Gouverneur Salvador Pinheiro, désespérant de recevoir des secours, se rendit à des conditions raisonnables, sans coup férir. Toute l'île eut le même sort. En signe d'allégresse, les Hollandais tirèrent tout le jour des coups de canon, et rendirent des actions de grâces solennelles pour remercier la Providence d'une victoire aussi facile. Les chefs et une partie des troupes retournèrent au Recife.

Au mois d'avril de la même année, le commandeur Jan Janszoon van Hoorn, qui depuis longtemps déjà s'était distingué au service

---

\*) On trouve le texte entier de cette convention dans *De Laet*, page 331 et la copie MS. de l'original aux Archives du Royaume. (Liasse Ind. Occ. 1630—1634).



de la Compagnie, fut envoyé avec une expédition aux Indes-Occidentales, composée de huit navires. Après avoir croisé quelque temps entre les îles, il se rendit vers la côte de Honduras au Sud de la Nouvelle-Espagne, et attaqua, au mois de juillet, la ville de Truxillo, située sur une montagne près de la baie de ce nom. Après une courte résistance et une perte seulement de sept hommes, on se rendit maître de la ville. Un incendie qui éclata dans ce moment, réduisit les deux tiers de la ville en cendres, en sorte que le butin fut peu considérable, et toute la contribution de guerre qu'on put obtenir consistait en vingt livres d'argent. On mit ensuite sous voiles vers la presqu'île d'Yucatan, dans le but d'attaquer la ville de S. Francisco, située dans la baie de Campêche. Cette contrée est fort renommée à cause du précieux bois qu'elle fournit. S. Francisco, qui en est le chef-lieu, était une ville de commerce assez considérable. Le 13 août les Hollandais effectuèrent un débarquement près de la ville, et forcèrent l'ennemi, qui était sorti de ses lignes sur la plage pour les repousser, à reculer dans la ville même, et ils le poursuivirent tout en combattant jusque sur le marché. Un feu vif partit des toits plats sur les nôtres; outre les 350 hommes d'infanterie et de cavalerie dont se composait la garnison, il s'y trouvait encore mille habitants armés et des Indiens qui s'étaient joints aux troupes; les prêtres mêmes étaient armés et combattaient. — Mais, nonobstant la supériorité des forces ennemies, on parvint à se rendre maître de la ville, à l'exception toutefois du couvent fortifié de S. Francisco, dans lequel se trouvait le gouverneur don Juan de Barros, qui refusa d'entrer en négociations ou de payer la rançon pour les prisonniers; suivant le récit de différents prisonniers, le roi d'Espagne l'avait défendu sous peines sévères \*).

N'ayant, à part les équipages des navires, que 250 hommes de troupes à sa disposition, le commandant hollandais était convaincu de l'impossibilité de conserver la ville. Aussi, après avoir mis le feu à vingt-deux navires marchands qu'il avait pris dans le port, et après avoir embarqué tout le butin sur sa flotte, le vaillant Janszoon retourna dans la mère-patrie, où il arriva au mois de novembre.

Dans la province de Pernambuco, les Hollandais firent encore cette année plusieurs expéditions dévastatrices, soit du Recife, soit d'Itamaraca, qui furent couronnées de succès. Ces expéditions étaient

---

\*) *De Laet*, page 400.



successivement commandées par Schkoppe, Byma et autres officiers; les commissaires délégués Mathijs van Ceulen et Gysselingh, ou le membre du Conseil politique, Carpentier, y assistaient alternativement.

C'est dans une de ces expéditions qu'eut lieu de la part de quelques soldats hollandais un acte d'héroïque témérité. Sur le rivage près de Porto Calvo, se trouvaient quelques petites barques chargées de sucre, dont on ne pouvait approcher faute de chaloupes d'abordage. Gysselingh demanda des volontaires auxquels il promit quelques rations de vin, si, en se jetant à la nage, ils allaient s'emparer de ces barques. Plusieurs braves soldats, la hache autour du cou, se jetèrent à la mer, atteignirent les embarcations ennemies et mirent promptement en fuite l'équipage, effrayé d'une hardiesse si rare.

Au mois de décembre, van Ceulen quitta le Recife avec une flotte de dix navires, ayant à bord, outre leur équipage, 808 hommes de troupes, pour faire une expédition contre Rio-Grande. Van Ceulen était accompagné de Carpentier, de Byma et de Lichthart (nommé Commandeur ou Amiral de la côte brésilienne en remplacement de Jan Mast). Au débarquement, van Ceulen reçut une députation des Tapuias, qui étaient très favorablement intentionnés à notre égard; aussi cette députation fut-elle bien accueillie; elle nous quitta comblée de présents. On somma le fort Tres-Reys, situé sur l'embouchure du Rio-Grande, de se rendre; mais le Gouverneur Pedro Mendez Correa répondit par un refus formel. Il fallut donc procéder à un siège. On fit élever des batteries et on cerna le fort. Après quelques jours de siège, où le vaillant gouverneur fut mortellement blessé, la garnison capitula. Le nom du fort fut changé et reçut celui de Ceulen, du nom du commandant de l'expédition \*). On trouva dans le fort une quantité considérable de munitions de guerre. Le capitaine Garstman y resta avec 150 hommes pour garnison et le reste de l'expédition retourna au Recife.

L'escadre sur la côte, s'empara en attendant, d'un grand nombre de navires marchands. Le total des bâtiments pris et brûlés par les flottes de la Compagnie des Indes-Occidentales s'éleva cette année 1633, au chiffre de 90 †).

Tant d'avantages encouragèrent le gouvernement à faire encore une tentative en 1634 sur Parahiba. Cette ville, aussi appelée Philippéa,

---

\*) Aujourd'hui c'est une petite ville, nommée Natal.

†) *De Laet, Kort Verhael*, p. 17.



du nom du roi d'Espagne, est située, comme nous l'avons dit déjà, au nord d'Itamaraca; c'est le chef-lieu de la capitainerie de Parahiba, qui est arrosée par la rivière du même nom. Vers la fin de février 1634, une flotte composée de 20 voiles et portant 1500 soldats, sans compter les équipages, sortit du Recife sous les ordres de l'Amiral Lichthart. Schkoppe commandait les forces de terre, et on avait adjoint à ces deux chefs le directeur délégué Johan Gysselingh et le conseiller politique Servatius Carpentier. L'attaque dirigée contre les deux forts qui défendaient l'entrée de la rivière, fut infructueuse; car l'ennemi, averti du dessein des Hollandais, avait fait venir des renforts de l'Arraial, des lieux circonvoisins et même du cap St. Augustin. Ce fut à contre-cœur et non pas sans difficulté que nos troupes se rembarquèrent; cependant, comme on désirait tirer quelque parti d'un armement aussi considérable, et ne pas rentrer au Recife sans avoir rien fait, l'expédition fit voile vers le cap St. Augustin, situé plus au midi. Depuis le cap, qui forme un promontoire élevé et saillant, s'étend comme près d'Olinda, une langue de terre vers le sud, jusqu'à l'embouchure de la rivière de Pojuca; une bande de récifs semble en défendre l'approche. Cette langue de terre n'offre dans toute sa longueur que deux ouvertures propres au passage des vaisseaux; et ces ouvertures étaient défendues par des forts et des batteries. Un peu en arrière, à l'embouchure même de la rivière de Pojuca, se trouve une petite île, et vis-à-vis, sur la terre ferme le fort de Pontal. A l'endroit le plus proéminent du cap s'élève, quelque peu au nord, le fort de Nossa Senhora de Nazareth. Le 4 mars, Lichthart arriva en vue des récifs avec la première escadre, qui portait le pavillon rouge; et sans hésiter un instant il pénétra au travers des écueils, par une passe étroite et dangereuse, et malgré le feu terrible des batteries et des forts de l'ennemi. L'un des yachts de l'expédition toucha fond et échoua. La redoutable passe une fois traversée, il se dirigea sur Pontal, débarqua aussitôt ses troupes, et s'empara de la place. Le butin consista en 1300 caisses de sucre, et de 15 petits bâtiments à l'ancre devant la ville. L'ennemi, en fuyant, mit le feu à plusieurs magasins. Cependant la seconde escadre sous les ordres de Gysselingh et de Schkoppe, qui portait le pavillon du prince d'Orange, n'avait pas pu opérer le débarquement au nord de Nazareth, comme on en était convenu, à cause de l'escarpement de la côte; les brisans étaient trop violents en cet endroit; et les Portugais, chargés de la défense de la côte, s'avançaient jusqu'à



mi-corps dans l'eau pour empêcher que nos chaloupes n'approchassent du rivage. Enfin on découvrit dans les récifs une passe que les Portugais eux-mêmes ne connaissaient pas, mais si étroite qu'un seul vaisseau pouvait à peine y passer. Ce fut Calabar, ce rusé et vaillant mulâtre qui cette fois encore accompagnait l'expédition, qui découvrit la passe, et rendit ainsi un immense service aux Hollandais. Après beaucoup de peines et de dangers, le colonel Schkoppe avec quelques chaloupes, parvint à opérer sa jonction avec Lichthart à Pontal. La place fut fortifiée en toute hâte; mais, dès le 7, nos troupes ayant à tenir tête à 1500 Portugais, qu'elles forcèrent à la retraite, après leur avoir tué près de cent hommes. La petite île située vis-à-vis de Pontal fut appelée Walcheren, et l'on y éleva une redoute baptisée du nom de Gysselingh. Le port de Pontal se trouva ainsi au pouvoir des Hollandais, mais non pas la barre; de sorte qu'ils ne pouvaient communiquer avec leurs principales forces, restées en dehors, qu'au moyen de chaloupes et par l'étroite passe qu'on venait de découvrir. Le sucre dont on s'était emparé, fut transporté sur les chaloupes à bord des vaisseaux; et les chefs avec le gros des forces retournèrent au Recife de Pernambuco, laissant à Pontal une garnison composée de 6 compagnies, sous le commandement de Carpentier \*). Quoique Pontal, comme port, fût désormais perdu pour les Portugais, ils jugèrent toutefois convenable de se maintenir dans le fort de Nazareth qu'ils occupaient encore.

Pendant ce temps, Mathys van Ceulen et le lieutenant-colonel Byma, qui étaient restés au Recife, repoussèrent une audacieuse attaque tentée par 800 Portugais sous les ordres de Martim Soarez. Pendant la nuit du 1<sup>er</sup> mars, ce brave commandant, suivi d'une centaine des siens, traversa à la nage la rivière de Biberibe; le reste de ses troupes avait refusé de le suivre. Mais les Hollandais, avertis de cette attaque nocturne par un coup de canon tiré du vaisseau de garde à l'ancre sur la rivière, firent aux Portugais une réception telle qu'ils se retirèrent en hâte, après avoir perdu bon nombre des leurs.

Plus de dix vaisseaux avec des munitions, des vivres et des troupes arrivèrent de la Hollande, pendant les mois de mai, juin et juillet; et le 9 août, 4 vaisseaux portant 476 soldats vinrent encore jeter l'ancre devant le Recife: sur un de ces vaisseaux se trouvait Artichofsky. L'année précédente (1633) il était retourné du Brésil en Hollande comme major, et l'on y avait une si haute opinion de sa

---

\*) *De Laet, Southey, de Beauchamp, le Père S. Teresa et autres.*



capacité, qu'on le renvoya avec le titre de colonel et commandant de toutes les troupes au Brésil \*). Par contre, d'autres vaisseaux, dont l'un avait à bord le lieutenant-colonel Byma, retournèrent en Hollande. D'autre part aussi, les deux directeurs délégués van Ceulen et Gys-selingh, qui avaient imprimé tant d'activité aux opérations militaires dans le Brésil, désiraient revoir leur patrie, malgré les pressantes sollicitations de la Compagnie, du Stadhouder et des Etats-généraux, qui voulaient les engager à rester. Un des motifs de leur retour était de soutenir dans la métropole les intérêts de la colonie, qui éprouvait dans ce moment une grande disette de vivres et de munitions de guerre (53). Ils persuadèrent au colonel Schkoppe de rester au Brésil, quoiqu'il eût aussi manifesté l'intention de repartir. La connaissance qu'il avait des affaires de la colonie, y rendait son séjour nécessaire. Le colonel Artichofsky, quoique revêtu à son départ pour le Brésil de la principale autorité après les directeurs délégués, eut assez de modération pour ne pas faire valoir imprudemment ses droits, et pour laisser le commandement en chef à Schkoppe, qui, comme lui, n'était que colonel.

Avant leur départ van Ceulen, et Gys-selingh mirent ordre aux affaires du gouvernement. Ils laissèrent en qualité de Conseillers Politiques Servatius Carpentier, Willem Schotte, Jacob Stachouwer, Balthasar Wyntgens et Ippo Eyssens; Sigemundt von Schkoppe fut nommé colonel-en-chef, et après lui le colonel Artichofsky; comme fiscal et pensionnaire du Conseil ils désignèrent Nicolas de Ridder.

Les forces militaires, s'élevant à 4136 hommes, furent réparties en 32 compagnies. Deux d'entr'elles occupaient l'île d'Itamaraca; 200 fantassins avec soixante cavaliers gardaient le fort de Ceulen (Rio Grande), 5 à 6 compagnies étaient stationnées à Pontal (Cap St. Augustin); le reste occupait le Recife et les forts de Waerdenburch, d'Emilia, de Vloyenburg, de Bruyne, de Frederik Hendrik, de Willem, et l'île d'Antonio Vaz. Les forces maritimes comptaient alors 42 vaisseaux et yachts, avec 1500 hommes d'équipage.

Le 1 septembre 1634, les deux directeurs quittèrent le Recife, et firent voile pour la Hollande avec 4 vaisseaux richement chargés de sucre et de bois de Brésil: Sous le gouvernement de van Ceulen et Gys-selingh (janvier 1633 — août 1634) on avait transporté en Hollande

---

\*) Voir aux Archives du Royaume le Livre des Brevets (*Commissie-boek*) des Etats-généraux, 1626—1629.



pour 1,655,700 fl. de sucre et pour 72,000 fl. de bois de Brésil. La vente des navires capturés sur la côte avait rapporté 514,000 fl., et sept de ces navires avaient été montés en vaisseaux de guerre pour le service de la Compagnie \*).

La même année une nouvelle tentative dirigée contre Parahiba fut couronnée de succès. Pour cette expédition vingt-neuf vaisseaux et yachts avaient été mis à la disposition de l'amiral Lichthart, avec 2354 soldats de débarquement sous les ordres de Schkoppe et d'Artichofsky; les Conseillers Carpentier et Stachouwer accompagnaient l'expédition. Le 24 novembre la flotte mit à la voile, partagée en deux escadres dont l'une portait le pavillon rouge et l'autre le pavillon du prince; et le 4 décembre elle arrivait à l'embouchure de la Parahiba. Schkoppe, qui y était le premier, fit aussitôt débarquer ses troupes; et son attaque fut si violente que du premier coup il chassa les Portugais du rivage. L'entrée assez étroite de la rivière était défendue par le fort de S. Antonio au nord, et Cabedello au sud (54); une redoute garnie de grosse artillerie protégeait la petite île entre les deux forts; mais Lichthart, à la tête d'une centaine de matelots armés de haches, attaqua cette île et s'en empara. Trente deux Espagnols et Portugais furent passés au fil de l'épée; le reste se sauva à la nage sur le continent. Ensuite on commença le siège régulier du fort de Cabedello, qui paraissait bien fortifié. Quelques jours après l'ouverture des tranchées, le fort fut vivement canonné, et, le commandant Pereira ayant été tué, la garnison se rendit à condition que 50 de ceux qui la composaient pourraient librement se retirer dans l'intérieur du pays, tandis que les 340 autres seraient transportés à Terceira, l'une des îles Açores, ou dans les Indes-Occidentales espagnoles. C'était porter à l'ennemi un coup des plus sensibles que de le priver ainsi d'une bonne partie de ses troupes. Le jour suivant le fort septentrional capitula aussi; et la garnison, à 36 hommes près, qui avaient pris la fuite, se rendit aux mêmes conditions.

Antonio d'Albuquerque, gouverneur de Parahiba, ainsi que le comte Bagnuolo, désespérant de pouvoir conserver la ville après la perte des deux forts, prit la résolution de se retirer avec la garnison, après avoir mis le feu à quelques magasins et aux vaisseaux à l'ancre dans le port, de sorte que les Hollandais entrèrent sans coup férir dans la

---

\*) Voir les rapports originaux des deux Conseillers aux Etats-généraux (Arch. du Roy. Liasse Ind. Occ. 1630—1634), *De Laet*, p. 399 etc.



ville (55). On trouva dans les forts et à Parahiba environ 99 pièces de canon dont 20 en bronze, et une grande quantité de poudre, de boulets et d'autres munitions. La conquête de Parahiba et de ses forteresses ne nous coûta que 30 morts, parmi lesquels il y eut deux capitaines et un enseigne. La ville reçut le nom de Frederikstad, en l'honneur du Stadhouder Frédéric-Henri. Pour décider les habitants fugitifs à rentrer dans la ville, les commandants leur adressèrent une proclamation au nom de la Compagnie des Indes-Occidentales, des Etats et du Stadhouder, qui fut publiée le 26 décembre 1634, et répandue dans l'intérieur du pays. On promettait dans cette proclamation à tous ceux qui voudraient prêter serment de fidélité aux autorités hollandaises, pleine liberté de religion, protection contre les ennemis du dehors; et comme leur soumission pouvait exposer les habitants à la vengeance des Espagnols, on s'engageait à leur fournir des vaisseaux dans le cas où le pays viendrait à être reconquis par les Espagnols. Du reste, on leur garantissait sûreté des propriétés, exemption de tout service militaire forcé, assimilation devant la loi des Brésiliens aux citoyens nés Hollandais, et enfin le droit de porter des armes défensives et offensives \*).

Tant que les troupes espagnoles demeurèrent dans le voisinage de Parahiba ou Frederikstad, les Brésiliens ne prêtèrent guère l'oreille à cette proclamation; cependant, bientôt on vit revenir huit des plus riches habitants, qui prêtèrent serment de fidélité, et après eux le reste de la population. Les habitants de la capitainerie de Rio Grande suivirent cet exemple.

Les armes des Hollandais ne furent pas moins heureuses, dans l'archipel des Indes-Occidentales. Ils s'emparèrent de l'île le Curaçao dont la situation est si favorable au commerce. Un grand vaisseau, accompagné de trois yachts, avait été dans ce but placé sous les ordres de Johannes van Walbeeck, qui avait jadis rendu de grands services au Brésil, en qualité de Conseiller Politique; on lui avait donné pour guide un certain Jan Janszoon Otzen, capitaine d'un navire marchand, et qui avait été prisonnier des Espagnols à Curaçao. On y arriva en août 1634, et la conquête fut facile; après quelques escarmouches, le gouverneur Don Alonzo Lopez de Morla, demanda et obtint d'être transporté sur le continent avec les 33 Espagnols qui formaient la garnison, un prêtre et 340 Indiens. Vingt familles,

---

\*) Cette proclamation se trouve textuellement dans *de Laet*, p. 454.



ensemble 75 individus, préférèrent rester dans l'île: et Walbeeck, à son départ pour la Hollande, y laissa une petite garnison.

L'ennemi évacua presque tous les lieux voisins du Recife: l'Arraial seul était encore occupé par 500 soldats espagnols et portugais, sous le commandement d'André Marim, et par 700 Indiens; la principale force de l'ennemi, sous d'Albuquerque et Bagnuolo, s'était retirée à Nazareth. Le colonel Schkoppe, avec le conseiller Schotte, se tenait en observation devant cette place, à la tête d'un corps composé de 1050 soldats hollandais et 200 Indiens; tandis que le colonel Artichofsky, avec le conseiller Stachouwer et huit cents soldats, occupait Parahiba. Artichofsky repoussa et dispersa quelques bandes de maraudeurs Indiens qui l'inquiétaient, et se disposa à faire le siège de l'Arraial. Le 3 mars 1635 il se mit en marche vers le sud, et deux jours après, à la tête de 50 cavaliers, il poussa une reconnaissance jusque près du fort; il le trouva pourvu de tenailles et de bastions, armé de 20 bouches à feu, mais sans ouvrages extérieurs. Peu s'en fallut que cette reconnaissance ne coûtât la liberté à Artichofsky; il n'échappa que par son intrépidité et sa présence d'esprit.

Le jour suivant le commandant commença le blocus de la forteresse; dans ce but il éleva 5 redoutes qui devaient fermer les cinq entrées principales; la tâche était d'autant plus difficile que trois de ces redoutes se trouvaient à une portée de pistolet de l'Arraial. L'artillerie ne cessait de tonner contre le fort; les grenades et les boulets tenaient la garnison dans une alarme perpétuelle, tandis que le reste des troupes empêchaient les Espagnols de se procurer des vivres dans les environs. Pendant la nuit on réparait les brèches que le feu de l'ennemi faisait à nos redoutes, dont les murs revêtues d'une simple palissade, étaient de terre. Au mois d'avril Artichofsky reçut 400 hommes de renfort de la capitainerie de Itamaraca, ce qui porta ses forces à 1200 hommes. Les assiégés se trouvèrent bientôt tellement resserrés, que la disette menaça de se changer en famine: d'autre part Schkoppe avec ses troupes empêchait d'Albuquerque de venir au secours de l'Arraial. Enfin la détresse devint telle que, le 7 juin, deux capitaines parurent comme parlementaires; et cette place, qui avait résisté si longtemps à nos soldats, capitula le jour suivant. La garnison, composée de 500 soldats exercés à la guerre, ainsi que les prêtres, devait être transportée sur les vaisseaux de la Compagnie, aux Indes-Occidentales, à Terceira ou à Madère; les soldats brésiliens purent se retirer dans l'intérieur des terres, tandis que les



habitants, au nombre de 200, durent payer une rançon de 50,000 florins aux assiégeants. On trouva dans l'Arraial 15 pièces de canon en bronze et 10 en fer, 1200 boulets, et une grande quantité de poudre et de plomb. Cette perte fut d'autant plus sensible pour les Espagnols qu'ils se trouvèrent privés d'une bonne partie de leurs meilleures troupes (56). Southey et, d'après lui, de Beauchamp, reprochent aux Hollandais leur mauvaise foi et leur manque de générosité à l'occasion de la capitulation de l'Arraial, parce qu'ils exigèrent une rançon; c'est une accusation injuste, car c'était ordinairement la coutume de part et d'autre. Lors du traité conclu en 1633 avec l'ennemi, on stipula pareillement une rançon pour les habitants, et même la somme à laquelle cette rançon devait s'élever (57).

Nos armes ne furent guère moins heureuses dans d'autres parties de la colonie. Le 3 mars 1635, l'amiral Lichthart, avec 6 vaisseaux et 5 yachts avait fait une expédition à Barra-Grande, et après un combat meurtrier il en avait chassé les Portugais. Avec 327 matelots et soldats, il s'avança dans l'intérieur du pays, dans le but de s'emparer de Porto Calvo, où Bagnuolo, à la nouvelle du débarquement des Hollandais, avait envoyé 200 soldats européens et un grand nombre d'Indiens. Après une marche fatigante et un combat opiniâtre, Lichthart mit les Portugais en fuite, et s'empara de la ville, où il laissa une petite garnison. Cette conquête ne resta pas longtemps entre les mains des Hollandais; car déjà en juillet, comme nous le verrons tantôt, d'Albuquerque nous la reprit. Dans cette occasion le mulâtre Calabar, que Schkoppe avait élevé au rang de capitaine à cause de son adresse et de sa bravoure, tomba entre les mains des Portugais, qui, pour satisfaire leur juste désir de vengeance, le firent mourir, après l'avoir exposé à d'affreuses tortures \*).

Dès le mois de février, comme nous avons dit plus haut, le colonel Schkoppe s'était avancé contre le fort de Nazareth; et à son approche, d'Albuquerque, craignant d'être enfermé, s'était retiré avec la majeure partie de ses troupes, laissant dans le fort une garnison sous les ordres de Pedro Correa da Gama et de Louis Barbalho. Schkoppe bloqua le fort de tous côtés et ouvrit la tranchée. Jusque vers la fin de juin la garnison résista sans fléchir un instant; mais alors la nouvelle s'étant répandue dans la place qu'Artichofsky, après la prise d'Arraial, où il avait laissé une compagnie, s'avancait avec 10 com-

---

\*) *De Laet*, p. 465—478, *Southey* I, p. 583 et 590, *Le Père S. Teresa II*, etc.



pagnies et 300 Brésiliens pour renforcer les assiégeants; les Espagnols demandèrent à parlementer. Le 2 juillet le fort capitula avec les 700 hommes qui composaient la garnison, à peu près aux mêmes conditions que l'Arraial (58).

On captura 19 canons en bronze et 9 en fer, 2000 boulets en fer, 2800 livres de plomb et 1190 livres de poudre. Le colonel Schkoppe se rendit ensuite à Serinhaem, petite place située plus au midi; et le colonel Artichofsky marcha avec 1100 hommes au secours de la garnison de Porto Calvo, que d'Albuquerque tenait serrée. Mais à son arrivée il reconnut que la ville s'était rendue, et avait été détruite. Il retrouva un corps d'une centaine de Hollandais; les 300 autres avaient été emmenés prisonniers par les Portugais. Ce succès momentané n'avait pu aveugler d'Albuquerque sur sa situation; en effet, il ne lui était plus possible de rester dans une province alors inondée de troupes ennemies. En conséquence il avait rasé les fortifications de Porto Calvo, et s'était retiré vers le sud dans Alagoas.

Tels furent les événements de l'année 1635 au Brésil. La guerre dans le Pernambuco était terminée, et cette belle province était entièrement en notre pouvoir, de sorte que maintenant quatre des principales capitaineries du Brésil: Pernambuco, Itamaraca, Parahiba et Rio-Grande, reconnaissent la suprématie hollandaise \*). La plupart des habitants étaient restés et prêtèrent le serment de fidélité à leurs nouveaux maîtres; pourtant 7 à 8,000 habitants du Pernambuco refusèrent de se soumettre à la domination étrangère: ils préférèrent l'exil, et suivirent d'Albuquerque au Brésil portugais.

Sur mer l'intrépide Jol avait aussi remporté de grands avantages avec son yacht *Otter* et un autre petit navire. Il avait, dans l'Archipel des Indes-Occidentales, capturé 10 bâtiments ennemis, tous richement chargés. Malheureusement ce brave marin fut, à son retour en novembre 1635, attaqué dans la Manche par sept corsaires de Dunkerque. Il fut conduit à Dunkerque même, où il resta quelques mois prisonnier; mais on l'échangea quelque temps après (59).

Le capitaine Roosendael, avec le yacht le *Brack*, fit aussi quelques courses du même genre; mais, plus heureux que Jol, il rentra sain et sauf en Hollande.

En Espagne on commençait enfin à s'inquiéter sérieusement des grands succès des Hollandais au Brésil. Le roi, qui n'avait eu jus-

---

\*) Voir pour les limites de la colonie en 1636, notre carte à la fin de l'ouvrage.



qu'alors qu'une idée très imparfaite de l'état des choses dans ses possessions en Amérique, fut enfin informé des importantes conquêtes que ses ennemis y avaient faites récemment; et Olivares, qui avait toujours affaibli aux yeux de ce prince le tableau de la situation déplorable dans laquelle se trouvait le Brésil, en rejeta alors la faute sur Mathias d'Albuquerque. Selon lui, ce gouverneur n'aurait pas bien dirigé les opérations à Pernambuco. C'était une grande injustice, car ce fut bien plutôt la faute d'Olivares lui-même, qui avait abandonné le Brésil à ses propres ressources.

On résolut dès lors d'y envoyer des renforts avec un général espagnol expérimenté, et on offrit le commandement d'une nouvelle expédition à Don Fradique de Toledo, le conquérant de S. Salvador. Mais celui-ci, connaissant mieux que personne la force et les ressources des Hollandais, et la nécessité de les attaquer avec des forces imposantes, déclara au ministre qu'il ne se mettrait à la tête de l'armement, que dans le cas où il conduirait au Brésil un corps de 12,000 hommes, avec des munitions de guerre suffisantes. Olivares, furieux de ces prétentions contraires à ses vues, fit mettre Don Fradique en prison, où il mourut. Telle fut la récompense des services que ce valeureux général rendit à sa patrie. Cependant on perdait un temps précieux en délibérations, et en définitive la cour de Madrid n'envoya au secours du Brésil que 1700 hommes sous les ordres de Don Louis de Roxas y Borgia, Duc de Lerma, gentilhomme issu d'une des plus nobles familles de l'Espagne. Il avait servi longtemps comme capitaine dans les Pays-Bas méridionaux, et reçut maintenant le titre de Maître-de-camp-général, avec ordre de remplacer Mathias d'Albuquerque, qui fut rappelé en Europe. Le commandant de la flotte destinée au transport de ces troupes avait ordre de débarquer à S. Salvador, Pedro da Sylva, nouveau Gouverneur-général du Brésil, et de reprendre à bord l'ancien gouverneur Oliveira. Duarte d'Albuquerque, seigneur de Pernambuco, restait au Brésil (60).

Au commencement de l'année 1636, Roxas débarqua avec ses 1700 hommes près de la pointe de Jaragua, au sud du Cap St. Augustin, et se mit aussitôt à la tête de l'armée du Brésil. Poussé par une ardeur inconsidérée, n'ayant d'ailleurs aucune idée de la nature de cette guerre, il marcha immédiatement contre l'ennemi, pour en venir à une action décisive. Il attribuait les dernières défaites, bien moins à la vigueur et à l'habileté des Hollandais, dont il parlait toujours avec une espèce de mépris, qu'à la prétendue incapacité de son prédécesseur, et il dédaigna les sages conseils de Bagnuolo, de



Camaram et des autres chefs expérimentés. Camaram, ce fidèle chef indien, avait reçu par la dernière flotte l'ordre du Christ et le titre de *Dom* en récompense des grands services qu'il avait rendus au Brésil.

Cependant les Hollandais avaient fait du Recife une place d'armes redoutable. Les fortifications de l'Arraial, de Nazareth et d'autres forts étant devenues inutiles, on les avait rasées; de sorte que les garnisons avaient pu renforcer l'armée mobile. Quelques jours avant l'arrivée des troupes auxiliaires espagnoles au Brésil, le colonel Schkoppe avait eu de légères rencontres avec d'Albuquerque dans les environs de Porto Calvo; mais, craignant de se trouver trop faible en présence des forces réunies des ennemis, il avait envoyé à Artichofsky l'ordre de venir le rejoindre avec les 1300 hommes qu'il avait sous ses ordres. Artichofsky leva son camp près de Peripuera, et s'avança dans la direction de Porto Calvo. Le soir du 17 janvier 1636, entre Camarigibi et Porto Calvo, à deux lieues de distance de cette dernière ville, son avant-garde rencontra des troupes ennemies, au sortir d'un défilé. On reconnut bientôt que c'était le corps de Roxas. Des deux côtés on fit halte en même temps. Cependant quelques hommes que l'ennemi envoya en éclaireurs tombèrent entre nos colonnes et commencèrent à faire feu. Il s'ensuivit quelque confusion; car nos soldats, trompés par l'obscurité, tirèrent l'un sur l'autre; mais le désordre fut bientôt réparé; le reste de la nuit fut consacré par Artichofsky à encourager les soldats et à chercher une position favorable pour le combat qui devait se livrer le lendemain. Dès l'aube du jour, après la diane et la prière, il commença le combat. Les Espagnols avaient formé trois corps de leurs piquiers, flanqués de mousquetaires de chaque côté. Leurs commandants, sous Roxas, étaient Juan de Ortiz, Hector de la Calce (qui tous deux avaient accompagné Roxas au Brésil), le fils du comte de Bagnuolo, Camaram et Rebello.

Artichofsky avait rangé ses troupes sur trois lignes, chacune de trois compagnies à 8 pieds d'intervalle; les deux pièces de campagne dans les intervalles de la première ligne. Une compagnie gardait le défilé derrière les lignes, pour le cas où la retraite deviendrait nécessaire; tandis que cinq petites troupes de 50 à 60 mousquetaires, profitant des broussailles et des accidents du terrain, devaient inquiéter l'ennemi en tirailleurs. Le combat fut de courte durée, mais très vif, jusqu'à ce qu'enfin le capitaine van den Brande força à la retraite l'aile droite de l'ennemi, où se trouvait Roxas. Le courageux capitaine hollandais approcha de l'ennemi à trois longueurs



de pique avec ses mousquetaires, avant de faire feu. Bientôt l'ennemi fut contraint de se retirer, et sa retraite devint une fuite désordonnée: de toutes parts les Espagnols, jetant leurs armes, se réfugiaient dans les bois et les broussailles, où il devenait impossible de les poursuivre. Les Hollandais restèrent maîtres du champ de bataille où gissaient les cadavres d'une centaine d'Espagnols, parmi lesquels ceux de plusieurs officiers et du commandant-en-chef Roxas, qui porta ainsi la peine de sa fanfaronnade. Il avait reçu plusieurs blessures, mais selon quelques-uns le coup mortel lui avait été tiré dans le dos (par accident ou à dessein?) par un des hommes de sa propre troupe \*). On ne fit que dix prisonniers, parce que Camaram avec ses Indiens avait bien couvert la retraite des ennemis; cependant, parmi les prisonniers se trouvait Hector de la Calce, commandant d'un régiment italien au service de l'Espagne, qui nous donna de précieux renseignements sur la situation des Espagnols. De notre côté on eut à regretter la perte de 40 hommes, qui furent enterrés aussitôt après le combat: puis on remercia le ciel de la victoire qu'il venait de nous accorder (61). On se dirigea ensuite sur Porto Calvo; mais la ville avait été abandonnée; le colonel Schkoppe s'était retiré vers Peripuera, où Artichofsky le rejoignit. Bagnuolo, qui n'avait pas assisté à la bataille, mais qui était resté en observation à Alagoas, y réunit les restes éparpillés des troupes de Roxas. Parmi eux se trouvait le fils de Bagnuolo, qui avait pris la fuite comme les autres; son père, jugeant qu'il avait pris trop promptement ce parti, l'envoya prisonnier en Espagne.

L'année 1636 s'écoula au Brésil en incursions, dans lesquelles Schkoppe et Artichofsky battirent presque constamment en de petits combats le comte de Bagnuolo, qui avait succédé à Roxas dans le commandement de l'armée. Toutefois, vers la fin de l'année, des corps maraudeurs portugais, nègres et indiens, se mirent à parcourir le pays dans toutes les directions, et à porter partout le pillage et l'incendie. Camaram, Souto, Rebello et Henrique Dias, le chef nègre, se distinguèrent surtout dans ces courses hardies. Artichofsky parvint à plus d'une reprise, à les repousser au-delà des frontières; une fois même il s'empara de la petite ville de St. Laurent, où il prit ses quartiers. En un mot la guerre se fit avec un acharnement égal de part et d'autre.

Ici s'arrêtent les opérations militaires de l'année 1636. Nous en sommes arrivés à la troisième partie de notre histoire; c'est-à-dire aux travaux du comte Joan Maurice de Nassau au Brésil. Avant de nous

\*) *De Laet* ne parle pas de cette trahison qui est affamée par *Southey*.



engager dans ce récit, il nous paraît utile de donner ici un court aperçu de la situation de la Compagnie des Indes-Occidentales à cette époque.

Certes, les avantages remportés par les Hollandais étaient considérables; et les pertes du roi d'Espagne nombreuses et sensibles depuis que la Compagnie avait commencé à agir avec vigueur. Voici le nombre des vaisseaux que ses flottes enlevèrent à l'ennemi:

|                         |    |            |
|-------------------------|----|------------|
| En 1623 et 24 . . . . . | 69 | vaisseaux. |
| " 1625 . . . . .        | 18 | "          |
| " 1626 . . . . .        | 29 | "          |
| " 1627 . . . . .        | 55 | "          |
| " 1628 . . . . .        | 49 | "          |
| " 1629 . . . . .        | 18 | "          |
| " 1630 . . . . .        | 45 | "          |
| " 1631 . . . . .        | 33 | "          |
| " 1632 . . . . .        | 22 | "          |
| " 1633 . . . . .        | 90 | "          |
| " 1634 . . . . .        | 66 | "          |
| " 1635 . . . . .        | 23 | "          |
| " 1636 . . . . .        | 30 | "          |

ensemble 547 grands et petits vaisseaux, dont on peut évaluer la valeur à 6,710,000 florins. La cargaison de ces vaisseaux, ainsi que le butin fait au Brésil, rapporta en Hollande 30,309,736 florins. De plus il est permis de supposer que l'ennemi, par la ruine des villes, des maisons et des moulins à sucre, au Brésil, eut à supporter une perte de 7,580,000 fl., outre les frais de la guerre, qui s'élevèrent pendant ces treize années à 28,500,000 fl.

Mais aussi de son côté la Compagnie avait dû faire un effort gigantesque pour poursuivre la guerre avec une telle vigueur. Il suffira, pour preuve, de donner le tableau des vaisseaux qu'elle équipait annuellement, et des troupes qui les montaient:

|                   |     |           |         |       |         |
|-------------------|-----|-----------|---------|-------|---------|
| En 1623 . . . . . | 32  | vaisseaux | portant | 2712  | hommes. |
| " 1624 . . . . .  | 29  | "         | "       | 2394  | "       |
| " 1625 . . . . .  | 56  | "         | "       | 5569  | "       |
| " 1626 . . . . .  | 34  | "         | "       | 2684  | "       |
| " 1627 . . . . .  | 43  | "         | "       | 2425  | "       |
| " 1628 . . . . .  | 84  | "         | "       | 7721  | "       |
| " 1629 . . . . .  | 102 | "         | "       | 12173 | "       |
| " 1630 . . . . .  | 61  | "         | "       | 4984  | "       |
| " 1631 . . . . .  | 72  | "         | "       | 5344  | "       |
| " 1632 . . . . .  | 49  | "         | "       | 3425  | "       |
| " 1633 . . . . .  | 59  | "         | "       | 4038  | "       |
| " 1634 . . . . .  | 63  | "         | "       | 6609  | "       |
| " 1635 . . . . .  | 48  | "         | "       | 2423  | "       |
| " 1636 . . . . .  | 74  | "         | "       | 4509  | "       |



ensemble 806 vaisseaux grands et petits et 67,010 matelots et soldats (62).

Ces particularités, comme les chiffres qui précèdent, sont tirées de *De Laet Kort Verhael*, van Kampen, Luzac, Raynal et autres \*). Raynal en particulier, quoique étranger, s'exprime d'une manière très favorable à l'égard de la Compagnie des Indes-Occidentales. Voici ses propres paroles: «Ses vaisseaux ne rentraient jamais dans les ports que triomphants et chargés des dépouilles des Portugais et des Espagnols. Elle jetait un éclat qui causait de l'ombrage même aux puissances les plus intéressées à la prospérité des Hollandais. L'Océan était couvert de ses flottes. Ses amiraux cherchaient par des exploits utiles à conserver sa confiance. Les officiers subalternes voulaient s'élever en secondant la valeur, l'intelligence de leurs chefs. L'ardeur du soldat et du matelot était sans exemple. Rien ne rebutait ces hommes fermes et intrépides. Les fatigues de la mer, les maladies, les combats multipliés, tout semblait aguerir, renforcer et redoubler leur émulation. La Compagnie entretenait ce sentiment utile par des récompenses fréquentes et bien placées. Outre la paye qu'on leur donnait, elle leur permettait un commerce particulier. Cette faveur les encourageait et en multipliait le nombre; leur fortune se trouvant liée par un arrangement si sage avec celle du corps qui les employait, qu'ils voulaient être toujours en action. Jamais ils ne rendaient leurs vaisseaux; jamais ils ne manquaient d'attaquer les vaisseaux ennemis avec l'intelligence, l'audace et l'acharnement qui assurent la victoire.»

Cette opinion de Raynal n'est que l'exacte vérité, et il est à regretter que plus tard la Compagnie n'ait pu continuer dans cette voie salubre, et qu'elle ait dû y substituer un système d'économie parcimonieuse qui causa la décadence du Brésil-hollandais; c'est que, comme nous l'avons déjà dit au début de ce chapitre, la prospérité de la Compagnie reposait sur de fausses bases; tandis que ses relations avec la Nouvelle-Neêrlande, la Sénégambie et la côte de Guinée acquéraient chaque jour plus d'importance, le commerce avec le Brésil restait à peu près nul; tout l'avantage qu'on y remportait, était le butin pris sur l'ennemi. Ce butin, comme nous avons vu plus haut, avait été immense pendant les quatorze premières années de l'existence de la Compagnie; mais aussi les frais d'équipement de

---

\*) Nous avons donné les titres de tous ces ouvrages, à la suite de notre préface.



ses nombreuses flottes s'étaient élevés à environ 45,183,430 florins.

Ces énormes dépenses et les distributions considérables que la Compagnie faisait annuellement à ses actionnaires, la rendaient aux yeux de l'ennemi plus redoutable qu'elle ne l'était en réalité. Déjà vers le milieu de 1636 elle se trouvait en arrière de 18 millions de fl.; et pour couvrir cet arriéré on leva sur les actionnaires une somme pareille, à 6 pour cent \*).

Aussi les directeurs de la Compagnie commençaient-ils à sentir l'utilité qu'il y aurait de faire du Brésil une colonie commerçante et de s'en assurer la paisible possession. Déjà, il est vrai, quatre capitaineries avaient passé sous la domination des Hollandais; mais jusqu'alors la guerre s'était bornée à des affaires de partisans, dont les exploits étaient d'ordinaire accompagnés des plus affreuses scènes de massacre et de dévastation. La convention conclue en 1633 relativement au sort des prisonniers et la proclamation du 26 décembre 1634 avaient, il faut l'avouer, apporté quelque changement à cet état de choses, et l'on faisait la guerre avec moins d'inhumanité; mais les Hollandais visaient surtout à s'assurer la possession de leurs conquêtes. Pour atteindre ce but, l'assemblée des XIX résolut d'y envoyer de nouveaux secours, et un général investi d'une autorité telle qu'il pût donner aux opérations autant d'ensemble que de vigueur, et organiser définitivement le gouvernement et l'administration de la nouvelle colonie. Cette mesure devait avoir le double avantage de faire cesser chez les Portugais du Brésil la fâcheuse incertitude où ils étaient sur les intentions du gouvernement hollandais relativement à leur pays. Cette mission difficile, mais honorable, fut confiée au comte Joan Maurice de Nassau, non-seulement avec l'assentiment, mais encore sur la recommandation des Etats-généraux et du Stadhouder Frédéric-Henri, son cousin.

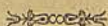
---

\*) *Van Kampen*, I, p. 410.





## TROISIÈME PARTIE.



LE COMTE JOAN MAURICE DE NASSAU NOMMÉ GOUVERNEUR-GÉNÉRAL  
DU BRÉSIL-HOLLANDAIS. — SUITE DE LA GUERRE DU BRÉSIL. —  
PROSPÉRITÉ ET RICHESSE DE LA COLONIE. — RETOUR  
DU COMTE MAURICE EN HOLLANDE.

**1636 — 1644.**

Joan Maurice, comte de Nassau-Siegen, auquel ses contemporains, pour le distinguer des autres membres de sa famille, ont donné l'honorable surnom d'*Américain*, était fils de Jean, comte de Nassau-Siegen, et de Marguerite de Sleswig-Holstein, et petit-fils du frère de Guillaume-le-Taciturne. Il était né le 17 juin 1604, au château de Dillembourg. Dès sa jeunesse, Joan Maurice s'appliqua aux arts et aux sciences, et dans ce but il se rendit successivement aux universités de Herborn, de Bâle et de Genève. Cependant il dut bientôt renoncer aux études, car la guerre de Trente ans éclata en Allemagne, où son père prit partie pour les Protestants. A l'âge de 16 ans, beau, robuste et bien fait de corps, il entra comme volontaire au service de la république des Pays-Bas, et fit sa première campagne en 1620 sous le grand Maurice, Stadhouder des Provinces-Unies. Notre jeune héros se distingua glorieusement à la prise de Grol en 1627 et à celle de Bois-le-Duc en 1629. En récompense du courage qu'il avait montré dans cette dernière occasion, il fut nommé colonel d'un régiment au service des Etats. C'est en cette qualité qu'il prit part au siège de Maestricht sous Frédéric-Henri, en 1632. Pour la première fois il y



remplit les fonctions de général, et repoussa avec intrépidité la tentative que fit Pappenheim pour délivrer la ville. Il se distingua ensuite en 1635 pendant la campagne entreprise dans les Pays-Bas méridionaux ; et ce fut surtout à lui qu'on dut la prise du fort important de Schenkenschans en avril 1636.

Il n'est donc pas étonnant qu'au moment où l'on sentait le besoin au Brésil d'un homme capable et courageux, pour mettre les choses sur un pied plus régulier, les yeux se soient tournés sur le jeune comte de Nassau, dont la popularité était grande, surtout depuis son dernier exploit.

Le 4 août 1636, Joan Maurice parut devant l'assemblée des XIX où on lui proposa les conditions suivantes : il serait nommé, provisoirement pour cinq ans, Gouverneur-général du Brésil ; en cette qualité il devait présider le Conseil d'administration coloniale avec double vote, et diriger les opérations militaires. On l'autorisa également à nommer, *en campagne*, tous les employés militaires, et, *en garnison*, il avait le choix sur la liste triple qui lui était présentée par le Conseil. La nomination des fonctionnaires civils lui était dévolue de concert avec le Conseil, sauf l'approbation de l'assemblée des XIX. Pour couvrir les premiers frais d'équipement on lui donnait une somme de 6000 florins ; chaque mois il devait toucher un traitement de 1500 florins et la table. Il avait, en outre, d'autres privilèges, entre autres celui de prélever 2 pour cent sur le butin enlevé à l'ennemi. De plus, le gouverneur pouvait prendre avec lui un ministre protestant, qui serait payé par la Compagnie, un docteur en médecine, et un secrétaire ; ses domestiques devaient toucher le même traitement que les soldats et être inscrits dans la garde du comte. Joan Maurice conservait son rang et son traitement de colonel au service des Etats.

Toutes ces conditions furent acceptées et signées par le comte, et le 23 août suivant il fut confirmé dans sa charge par les Etats-généraux. Dans son brevet il reçut le titre de « Gouverneur, capitaine et « amiral-général des localités conquises ou à conquérir par la Compagnie des Indes-Occidentales au Brésil, ainsi que de toutes les « forces de terre et de mer que la Compagnie y tient ou y tiendra « sur pied (63). » Le même jour les directeurs van Ceulen, Gysse-lingh et van der Dussen, furent nommés *Grands Conseillers secrets* (Hooge ende secrete Raden), avec la mission d'accompagner le gouverneur, et, de concert avec les Conseillers Politiques alors au



Brésil, de former le conseil de gouvernement colonial \*). On promit d'abord à Joan Maurice, pour qu'il fît au Brésil une apparition digne de son titre, de lui donner une flotte de 32 vaisseaux, avec des forces considérables; mais cette flotte fut bientôt réduite à 12 vaisseaux, qui ne devaient porter que 2700 soldats. Il commençait à régner parmi les directeurs de la Compagnie cet esprit parcimonieux mal entendu dont Maurice éprouva plus tard les fâcheuses conséquences, et qui était en partie la conséquence des dettes qui accablaient la Compagnie. Cet esprit étroit paralysa donc les efforts du nouveau gouverneur dès les premiers pas. Il s'écoula bien du temps avant que cette flotte fût prête à mettre à la voile. Joan Maurice, impatient de ces retards, résolut enfin de prendre la mer le 25 octobre 1636 avec les quatre vaisseaux équipés qui se trouvaient au Texel; les autres devaient le rejoindre plus tard. Le comte était accompagné de François Plante, comme ministre évangélique, du naturaliste Piso de Leyde, comme secrétaire, et de plusieurs autres hommes de talent (64).

Après avoir essuyé une tempête qui retarda son voyage, le nouveau gouverneur mit pied à terre au Recife de Pernambuco le 23 janvier 1637, au bruit des décharges de l'artillerie et aux cris de joie de la population, bien disposée en faveur des Hollandais. « Il trouva, » comme s'exprime Raynal, non sans quelque exagération, « de la discipline dans les soldats, de l'expérience dans les chefs et de la volonté dans tous les coeurs. »

Les forces des Hollandais au Brésil montaient à 6100 hommes, y compris les garnisons des différentes forteresses et les équipages de la flotte. Ce chiffre indique le plus grand nombre de troupes et de matelots, qui aient jamais été au service de la Compagnie, sous les ordres de Maurice au Brésil. Malheureusement, cette force devait toujours diminuer, en ce que la plupart des soldats qui avaient terminé leur temps de service retournaient en Europe, et il en périssait beaucoup par suite des fatigues de la guerre et de l'influence du climat. Des renforts continuels étaient donc de toute urgence, et, comme nous verrons plus tard, les représentations du comte Maurice à cet égard restèrent sans effet. Les renforts étaient toujours insuffisants ou arrivaient trop tard. C'est donc par erreur que quelques auteurs étrangers font monter souvent les forces hollandaises à 6 ou 7 et même à 10,000 hommes en campagne.

---

\*) Voir le livre des Brevets des Etats-généraux (1626—1639), aux Arch. du Royaume, et Luzac I, p. 325.



Il est vrai que plus tard les alliés indigènes ont fourni jusqu'à 2000 et 3000 hommes de troupes auxiliaires; mais, quant au nombre des soldats européens en état de tenir la campagne, il n'a jamais été plus considérable, pendant le règne de Maurice, que de 3 à 4000.

Nous tenons cette donnée des forces militaires disponibles d'une lettre du comte aux États-généraux, lettre que nous reproduisons ici en entier et en conservant le style et l'orthographe de l'original \*). Cette lettre est intéressante sous plus d'un rapport, en ce qu'elle donne le récit détaillé du voyage du comte au Brésil, et que c'est parmi les nombreuses lettres de Maurice, une des trois écrites en langue française, tandis que toutes les autres sont en hollandais. C'est la première lettre que le comte adressa aux États-généraux en sa qualité de gouverneur-général; elle a été écrite probablement sous sa dictée; la voici copiée textuellement:

MESSEIGNEURS,

Pour m'acquiter de mon devoir, j'ay voulu rendre conte par ce mot à vos Seig<sup>tes</sup> du cours de mon voyage, lesquelles ont entendues sans doute, comment j'ay esté contraint de demeurer en Angleterre cinq semaines à cause du mauvais temps et le vent contraire. M'y ayant embarqué le 6 décemb. passé j'ay poursuivi mon dit voyage jusques icy en diligence possible tousjours avec un beau temps et un bon vent, ne m'arrestant en aucune part, si non à l'isle de Majo place ordonnée, depuis le dernier décembr. jusques au 8 janvier et cela pour prendre des eaux et rafreschir un peu les troupes. Ayant derechef fait voile, j'arrivay icy le 23 suivant, grâces à Dieu en bonne disposition et tous les autres avec moy, ou je fu receu avec beaucoup d'honneur, trouvant le pais un de plus beaux du monde, les affaires et troupes laissées en garnison en estat assez bon, de sorte que je suis d'advise d'aller le 5 de ce mois veoir s'il y a moyen d'avoir quelqu'avantage sur les ennemis.

Le conte Banjolo, général de leur troupes, se tient a present avec quatre mille hommes près du porto calvo place fortifiée. Mes troupes ordonnées pour l'armée consistent en trois mille soldats, mille matelots armés, mille Brasieliens et une compagnie de cavallerie de 80 chevaux, avec lesquels je meneray quatre demi canons et six petites

---

\*) Cette lettre est conservée aux Arch. du Royaume (Liasse Ind.-Occ., 1635—1640).



pièces. L'admiral avec 24 vaisseaux de guerre m'accostera tout le long de la Côte. Le temps ne permet pas à ceste heure d'escrire à vos Seig<sup>ties</sup> plus particulièrement, mais je ne manqueray point en mon retour, si plaist à Dieu, de le faire. La situation de ce pais est extrêmement avantageuse et forte. Dieu nous face la grace, de le pouvoir conquister tout à fait. Je ne doubteray point, que tout l'Etat en tirera un grand avantage et service. En tout mon voyage je n'ay rencontré qu'une des navires de la Compagnie, a sçavoir celle que mena Mr. van der Dussen ce qui fut le 19 décemb. près de l'isle Madera, d'ou nous avons fait voile tousjours ensemble jusques icy. Mons<sup>r</sup>. van Ceulen arriva deux jours après nous. A ceste heure il nous ne manque que Mons<sup>r</sup>. Gysselingh. Après avoir prié Dieu pour la prospérité de vos Seig<sup>ties</sup> je finiray ceste-cy et me diray,

MESSEIGNEURS,

*Vostre très humble et obeissant serviteur,*

J. MAURICE COMTE DE NASSAU.

D'Antoni Vaez du Pernambuco  
en Brasil ce 3 Févr. 1637.

Ainsi donc, le comte résolut immédiatement d'attaquer Bagnuolo, qui se trouvait avec 4000 Portugais et Indiens dans les environs de Porto Calvo. En effet le 5 février, il commença en personne ses opérations contre l'ennemi, avec toutes ses troupes disponibles, au nombre de 4400 hommes. Ce corps d'armée se composait de 3000 soldats hollandais, 800 matelots armés, 600 Indiens et quelques pièces de campagne.

Peu de jours après, il en vint aux mains dans un chemin creux, avec un corps de troupes portugaises, fort de 2000 hommes. Joao Maurice se distingua à cette occasion; avec sa garde il se précipita dans une petite rivière qui couvrait le front de l'ennemi, la traversa et ouvrit lui-même l'attaque. Les Portugais se défendirent courageusement; on vit même des femmes combattre dans leurs rangs. Mais les Hollandais restèrent maîtres du champ de bataille. Nous eûmes 6 hommes de tués et 45 blessés. Cagnuolo, qui arrivait au secours de l'ennemi, fut également battu; et, quelques jours après, Maurice put mettre le siège devant Porto Calvo, dont le commandant Miguel Giberton capitula le



3 mars, après 13 jours de blocus. La garnison, forte de 500 hommes, sortit avec armes et bagages, enseignes déployées, une pièce de canon, et la garantie qu'elle serait transportée à Terceira, l'une des îles Açores, à bord de bâtiments hollandais. Le butin consistait surtout en 27 pièces de canon, 4 mortiers et 500 tonneaux de poudre \*). Nous eûmes à regretter la perte du jeune comte Charles de Nassau, cousin du gouverneur, qui, atteint d'une balle au front, tomba mort sur-le-champ. Maurice entra immédiatement dans la ville; il défendit le pillage, il reçut le commandant Giberton avec les officiers à sa table: en un mot il traita les vaincus comme il aurait désiré être traité lui-même dans le cas où il serait tombé en leur pouvoir †). Bagnuolo, qui naguère avait montré tant de sévérité à l'égard de son fils en le renvoyant de la colonie parce qu'il n'avait pas tenu ferme assez longtemps dans le combat en 1636 contre Artichofsky, Bagnuolo, pris d'une terreur panique, abandonna tout-à-coup les positions qu'il occupait; et, redoutant le mépris et le ressentiment de son armée, il s'éloigna, emmenant avec lui d'Andrada et Duarte d'Albuquerque, dont il espérait que la popularité lui servirait de sauvegarde. Tout le camp portugais fut bientôt informé de cette étrange désertion, et dès lors la retraite des ennemis, poursuivis par Maurice, et par les colonels Schkoppe et Artichofsky, au delà de Porto Calvo, se changea en une pleine déroute; les débris de leur armée ne se rassemblèrent que près de Sergipe, chef-lieu de la capitainerie du même nom, située au sud de la rivière de S. Francisco. Maurice traversa cette rivière, et se rendit maître de la petite ville de Penedo, où il fit un riche butin en argent. Cependant il abandonna cette place bientôt après; et, la province de Pernambuco étant débarrassée des Portugais, il ne songea plus qu'à couvrir pour le moment ses conquêtes par la ligne militaire du S. Francisco. Il bâtit à l'embouchure de ce fleuve un nouveau fort auquel il donna son propre nom (Maurice), et ordonna aux habitants du bord méridional de passer avec leurs familles et leurs troupeaux sur la rive septentrionale, de peur que, volontairement ou par contrainte, ils ne se joignissent aux Portugais contre lui. Pour plus de sûreté encore, il dévasta toute cette frontière. Il fit des alliances avec les tribus indigènes des Tapuias, ennemis implacables des Portugais et de leurs alliés les Tupinambas. Les excellents

---

\*) Voir le rapport du 8 mars 1637, du comte Maurice aux Etats-généraux (Arch. du Roy. Liasse Ind.-Occ., 1635—1640).

†) *Southey*, I, p. 610 et tous les historiens portugais.



pâturages d'Alagoas, qui se trouvent au nord du S. Francisco, et l'aspect fertile du pays, frappèrent Maurice d'une admiration qu'il chercha à exprimer dans une lettre adressée au Stadhouder Frédéric-Henri. Il le pressait aussi dans cette lettre d'appuyer ses représentations auprès de la Compagnie, afin qu'elle fit passer dans ce délicieux pays un grand nombre de colons allemands et autres; il réclamait ensuite un renfort de troupes, de munitions de guerre et de provisions dont il avait grand besoin. La faiblesse de ses ressources empêcha seul Maurice de marcher aussitôt sur S. Salvador (65). Quelques mois après, Maurice laissa une forte garnison dans la nouvelle forteresse, et en confia le commandement au colonel Schkoppe; après quoi il retourna au Recife où sa présence était devenue très nécessaire. Il régna alors dans la nouvelle colonie une affreuse corruption de mœurs; qui provenait surtout de l'absence d'énergie dans le gouvernement: l'impunité pour tout méfait avait pour ainsi dire passé en règle. L'historien Barlaeus reconnaît que le pillage, l'impiété, le vol, le meurtre et une licence effrénée avaient démoralisé les troupes. Le soldat prétendait qu'il n'y avait plus rien de criminel en deçà de l'équateur, et dans cette assurance, il se livrait sans remords à tous les excès (66).

Joan Maurice y porta remède en introduisant une application plus rigoureuse de la justice. Quelques-uns des plus grands coupables furent mis à mort; et plusieurs fonctionnaires civils et politiques qui s'étaient mal conduits ou qui avaient abusé de leur pouvoir, sans être pour cela punissables devant la loi, furent démissionnés et renvoyés en Hollande. Il se forma des établissements pour nourrir et soigner les malades, les pauvres et les orphelins. Les lois hollandaises concernant le mariage furent étendues et rendues applicables aux Indiens et aux Portugais. Les catholiques purent observer, sans être inquiétés, toutes les cérémonies de leur culte; il leur fut permis de faire des processions le long des rues lors des fêtes, et on se concilia la population juive en autorisant la célébration du sabbat. Seulement, tant que la guerre continuait à absorber les ressources de la colonie, il ne fut pas possible d'accorder de dime aux prêtres catholiques. On prit aussi des mesures pour la conversion des Indiens; des écoles dirigées par des ministres protestants que le gouverneur avait fait venir de Hollande, furent ouvertes en faveur de leurs enfants.

Jusque là aucun ordre n'avait été observé quant à la distribution des vivres; et une foule d'abus avaient été la conséquence naturelle



d'une pareille négligence. Au risque d'exciter une sédition, Maurice mit un terme aux dilapidations, en fixant la ration de chaque individu d'après son arme et son grade. La diversité des poids et des mesures donnant aussi lieu à de grandes fraudes, il y remédia en adoptant définitivement les poids et les mesures d'Amsterdam. Les habitants du Recife et d'Olinda furent répartis en quatre compagnies de milice, ayant chacune ses officiers et ses enseignes. On accorda indistinctement la permission de bâtir au Recife; et défense fut faite de transporter ailleurs les matériaux provenant des ruines d'Olinda.

Le grand but que se proposait Joan Maurice était de réparer les maux de la guerre; lui seul en avait le pouvoir, par la confiance qu'inspiraient ses talents et son rang éminent. Mais il fallait des ressources: il en trouva d'abord dans la vente des sucreries abandonnées. La valeur en était si considérable qu'elles furent estimées de 20,000 à 100,000 florins chacune, ce qui rapporta à la Compagnie des Indes-Occidentales la somme énorme de 2 millions de florins \*).

Maurice fit ensuite un appel à tous les habitants qui avaient émigré et leur proposa de rentrer dans la jouissance de leurs propriétés, sous la domination hollandaise, avec pleine et entière liberté de conscience. Tout esclave qui déserterait, après que son maître aurait prêté serment de fidélité à la Hollande, lui serait rendu, à moins que cet esclave entré antérieurement au service de la Compagnie. Chaque colon devait être justiciable des lois hollandaises, et soumis aux mêmes taxes que les vainqueurs. Deux jours de la semaine furent fixés par le conseil suprême au Recife, pour rendre justice à ceux qui se croiraient lésés dans leurs droits.

Quelle élévation, quelle noblesse et quelle énergie se font ici remarquer dans le caractère de Maurice! La colonie éprouva bientôt les effets bienfaisants de ces mesures salutaires, de cette tolérance religieuse si rare alors, de cette humanité qui présidait à toutes les démarches du gouverneur. De pareilles mesures diminuèrent insensiblement l'aversion des populations du Brésil contre les Hollandais. Maurice trouva un appui constant et ferme pour l'application de ses mesures dans le conseil du gouvernement établi au Recife. Lors de l'arrivée du gouverneur, il était entré dans ce conseil, pour le compléter, quelques hommes énergiques et vigilants, comme van Ceulen et Gysselingh, qui, ainsi que nous l'avons vu plus haut, s'étaient

---

\*) *Barlaeus*, *Southey* I et *Luzac* I, p. 325.



distingués déjà auparavant au Brésil. Toutes les branches de l'administration ayant ainsi été réorganisées au Recife, on mit en délibération si le siège du gouvernement continuerait à y être fixé, ou si on le transférerait dans l'île d'Itamaraca. Les directeurs de la Compagnie avaient engagé Maurice, lors de son départ, à choisir ce dernier endroit, lui laissant cependant pleine liberté de décider à cet égard comme il le jugerait convenable. L'île d'Itamaraca avait l'avantage d'avoir de l'eau et du bois; mais tout y était du reste encore à créer, tandis que le Recife était déjà couvert de constructions, habité, et doué par la nature d'un port excellent. Cette dernière considération en faveur de la résidence du conseil l'emporta, et le siège du gouvernement resta fixé au Recife \*).

Au milieu des travaux inséparables de son administration importante, le gouverneur conçut le projet d'envoyer une expédition sur la côte de Guinée, dans la persuasion qu'une importation non-interrompue d'esclaves était nécessaire pour la culture du sol du Brésil, et qu'ainsi il fallait posséder un établissement fixe sur la côte d'Afrique. En conséquence 9 vaisseaux et 1200 hommes, sous les ordres du colonel van Koin, partirent du Recife le 25 juin 1637 et arrivèrent sur la côte de Guinée après une traversée de deux mois. Aussitôt après le débarquement, un millier de nègres au service des Portugais tombèrent sur les nôtres avec des cris assourdissants, et nous tuèrent 40 hommes; mais bientôt après, les nègres furent entièrement battus et l'on commença le siège de St. George d'Elmina. La canonnade se fit au son l'air national hollandais: "*Wilhelmus van Nassawwen*." Après avoir résisté cinq jours au feu de notre artillerie, le fort se rendit le 29 août, à des conditions très-humiliantes. La garnison composée de 180 soldats, femmes et enfants, et de 509 nègres, put se retirer librement. On trouva dans le fort 30 pièces de canon, 9000 livres de poudre, et une grande quantité d'or et de marchandises. La même année encore, van Koin revint au Brésil, après avoir laissé à St. George une garnison suffisante. Un jour d'actions de grâces fut indiqué pour remercier le Tout-Puissant de ce succès †).

Cependant l'amiral, Lichthart, qui croisait avec sa flotte le long des côtes du Brésil, exerçait beaucoup de ravages, tantôt dans un endroit,

---

\*) *Nieuhoff, Barlaeus, Southey et de Beauchamp.*

†) *Barlaeus*, p. 58; *Southey* I, p. 623 et la lettre du 16 nov. 1637 de Maurice aux Etats-généraux (Arch. du Roy., Liasse Ind.-Occ., 1635--1640).



tantôt dans un autre. Avec 150 hommes il s'empara de la petite ville de S. Jorge dos Ilheos, située au sud de S. Salvador. Le butin fut peu considérable, parce que les habitants avaient pris la fuite avec ce qu'ils possédaient de plus précieux; et contre la coutume, probablement d'après les ordres de Maurice, les Hollandais *ne mirent pas le feu* à la ville en partant. Bagnuolo, par contre, qui s'était retiré avec 2000 hommes dans la capitainerie de Sergipe del Rey, envoyait de temps à autre de petites bandes, qui, malgré la vigilance de nos troupes, traversaient le S. Francisco et répandaient partout la mort et la désolation. Il était temps d'y mettre un terme. Le colonel Schkoppe, accompagné du conseiller Gysselingh fut en conséquence placé à la tête de 2300 soldats, 250 matelots et 400 Indiens. Il traversa le S. Francisco, et après une marche de plusieurs jours, — pendant laquelle on ne put découvrir d'ennemis, car Bagnuolo s'était rendu à S. Salvador en apprenant que Lichthart, après la prise d'Ilheos, avait fait voile pour cette ville. Schkoppe arriva le 24 décembre 1637 devant la ville de Sergipe del Rey, s'en empara et la détruisit de fond en comble. Après avoir brûlé sur son passage maisons et sucreries, après avoir arraché les arbres fruitiers et ravagé toutes les plantations, le colonel Schkoppe repassa sur la rive septentrionale du S. Francisco. Pendant tout le cours de cette campagne, on s'attacha de part et d'autre à détruire ou à enlever les nombreux troupeaux qui couvraient, pour ainsi dire, le sol de la capitainerie abandonnée. Bagnuolo avait emmené à sa suite 8000 têtes de bétail et en avait fait tuer 5000, pour ne pas les laisser à Schkoppe, qui de son côté en détruisit 3000, sans compter ce qu'il en fit chasser sur l'autre rive du fleuve, vers les provinces conquises \*). De part et d'autre, on commettait ces affreux ravages pour sa défense. En détruisant ainsi les vivres dans les provinces frontières, on y rendait le séjour de l'ennemi impossible. Cet horrible système fut mis en action du côté des Hollandais par ordre exprès des Directeurs de la Compagnie, contre l'avis de Maurice.

Nous avons raconté plus haut comment Artichofsky avait consenti à partager le commandement avec Schkoppe, qui était simplement colonel comme lui. Après l'arrivée du comte Maurice, il se sentit tellement rejeté en arrière, et se croyait traité avec tant d'injustice, qu'il se décida vers la fin de 1637 à retourner en Hollande. La

---

\*) *Nieuhoff*, p. 7; *Barlaeus*, p. 63; *Southey* I, p. 621; *de Beauchamp* I, p. 439 etc.



Compagnie lui fit présent d'une chaîne d'or et d'une médaille d'honneur, pour le récompenser de ses services (67).

Bientôt on put remarquer l'influence salutaire des proclamations conciliantes de Maurice, dans lesquelles il promettait sa protection aux indigènes du Brésil ; le gouverneur reçut une députation des Indiens de la capitainerie de Siara, qui le suppliaient de les délivrer du joug des Portugais, offrant de se soumettre volontiers aux Hollandais. Comme garantie de leur bonne foi, ils offrirent les fils de deux de leurs chefs comme otages. Voulant satisfaire à leur demande, en novembre, le comte Maurice envoya dans leur pays avec quelques troupes, le major Joris Garstman, qui parvint avec l'aide de 200 Indiens à s'emparer de la petite forteresse de Siara, encore occupée par les Portugais. Garstman laissa une petite garnison dans le fort, à laquelle il recommanda de vivre en bonne intelligence avec ces tribus encore sauvages, qui semblaient bien disposées en notre faveur. On pensait avec raison que leur alliance présentait un avantage réel, et qu'un pareil exemple ne pourrait manquer d'être suivi par d'autres tribus indigènes. La possession de Siara était encore de grande importance parce que, comme s'exprima le comte Maurice lui-même avant la reddition du fort, dans sa lettre du 16 nov. 1637 aux Etats-généraux (Arch. du Roy.) : « C'est une place où l'ambre gris se trouve comme » aussi quantité de sel, tellement si Dieu nous donne ceste place nos » vaisseaux n'auront point à faire de charger le sel aux Indes de West, » mais le trouveront en nostre pais. »

En Hollande, cependant, il s'éleva de grandes discussions sur l'utilité qu'il y aurait à laisser le commerce libre entre le Brésil et la mère-patrie. Le comte Maurice adressa deux lettres aux Etats-généraux \*), dans lesquelles il insista vivement sur la nécessité de cette mesure. Les commerçants d'Amsterdam se montraient grands partisans de la liberté du commerce, qui devait leur rapporter d'immenses avantages, attacher pour toujours les habitants de la colonie à la Hollande, et leur inspirer de l'aversion contre le monopole des Espagnols et des Portugais. Cependant la Compagnie des Indes-Occidentales, et nommément la Chambre de la Zélande, se prononcèrent fortement contre cette liberté commerciale, alléguant leur droit au monopole, et prétextant que ce n'était qu'une instigation espagnole et une ruse

---

\*) Ces lettres sont datées d'Antonio Vaz 16 janvier et 7 Mars 1638 (Arch. du Roy. Liasse Ind.-Occ., 1635—1640).



pour amener la ruine de la Compagnie. Le parti libéral l'emporta, et en 1638, le monopole de la Compagnie fut limité à l'importation des esclaves, des provisions de guerre et à l'exportation de bois de teinture. La navigation fut ouverte à tous; cependant, chaque négociant ne devait envoyer annuellement au Brésil qu'une seule cargaison. Les Portugais habitant le Brésil eurent aussi la liberté d'exporter leurs produits en Hollande (68).

En février 1638, le vaillant capitaine de marine, Schaap, livra un glorieux combat, avec son seul vaisseau, contre trois grands galions espagnols, devant la baie de S. Salvador. L'un des vaisseaux ennemis prit la fuite, l'autre fut poussé sur le rivage, et le troisième conduit au Recife. On trouva dans ce dernier galion une lettre qui prouvait qu'on travaillait avec ardeur, à Lisbonne comme à Cadix, à l'équipement d'une flotte destinée, à ce que l'on croyait généralement, à reprendre tout ce que les Hollandais avaient conquis au Brésil.

Pendant plus de trois mois le comte Maurice avait été sérieusement malade des fièvres du pays. Une fois acclimaté, il put reprendre la direction des affaires avec son énergie accoutumée. Il commença par un voyage d'inspection dans les deux capitaineries de Rio-Grande et de Parahiba, situées au nord du Recife. Il y mit ordre aux affaires civiles et releva les fortifications des forts situés dans ces deux provinces. La plupart des améliorations qu'il avait introduites dans les affaires de la colonie, avaient eu les résultats les plus salutaires. Il eut aussi à se louer du zèle avec lequel les ministres protestants venus de la Hollande, veillaient à l'instruction des indigènes et à leur conversion. En récompense de leurs services, ces ecclésiastiques, qui avaient formé une espèce de consistoire au Recife, exigèrent du gouverneur qu'il limitât la tolérance pleine et entière accordée aux autres sectes religieuses. Il fallut que Maurice, bien malgré lui, se prêtât l'année suivante à ces exigences. Désormais il fut défendu aux catholiques de faire des processions le long de rues; toutes les sucreries durent être bénites par un ministre protestant, au lieu du prêtre à qui cette cérémonie avait été dévolue jusqu'alors, etc. etc. Les synagogues furent fermées, et les Juifs durent se borner à célébrer leur culte dans l'intérieur des maisons. Le mal fut d'autant plus sensible qu'un grand nombre de commerçants respectables et d'autres habitants du Brésil-hollandais étaient des Juifs, qui depuis nombre d'années s'étaient réfugiés au Recife ou qui récemment y avaient été attirés par la tolérance du comte Maurice. C'était surtout à eux que le



commerce devait sa prospérité. Les excellentes dispositions que Maurice avait prises antérieurement se trouvèrent ainsi sans force, en présence d'une intolérance d'autant plus déplorable qu'elle provenait de ceux que leur charge appelait à prêcher la paix et la réconciliation.

Cependant le gouverneur avait reçu plusieurs lettres de l'assemblée des XIX, qui insistaient pour qu'il couronnât ses travaux si glorieusement commencés, par la prise de S. Salvador, capitale du Brésil portugais. On lui promettait de grands renforts de troupes et de vaisseaux sous le commandement d'Artichofsky; et de plus on l'invitait à hâter l'affaire, afin que la ville fût prise avant que le redoutable armement des Espagnols fût prêt à quitter les ports de l'Espagne et du Portugal.

En outre Maurice avait été induit en erreur par des rapports exagérés sur le mauvais esprit qui régnait parmi les soldats et sur la désunion entre les chefs à S. Salvador; on lui assurait que le peuple, instruit des bons traitements qu'éprouvaient ceux qui avaient reconnu l'autorité de la Hollande, se montrait tout disposé à changer de domination. De concert avec le conseil suprême, le comte résolut donc de ne pas différer davantage l'expédition, et bientôt une flotte, de 30 vaisseaux de guerre, appareilla du Recife le 8 avril 1638, et arriva six jours après devant la baie de Tous-les-Saints. Maurice lui-même se trouvait à la tête de cette expédition; il avait avec lui 3400 soldats hollandais et 1000 Indiens (69). Le 16 il entra dans la baie, au tonnerre de son artillerie, et déposa, sans rencontrer d'opposition, ses troupes de débarquement tout près de la ville. En peu de jours les quatre forts qui entouraient la ville, tombèrent en notre pouvoir presque sans combat. Maurice fit ensuite creuser des tranchées et élever des batteries; mais bientôt il reconnut que ses forces n'étaient pas à beaucoup près suffisantes, pour entreprendre le siège régulier d'une ville comme S. Salvador. Depuis 1625 les fortifications de cette place avaient été considérablement augmentées; il s'y trouvait une garnison de 200 soldats portugais, renforcés d'un corps de 3000 bourgeois armés, outre celui que commandait Bagnuolo, qui s'était retiré à S. Salvador: ce dernier corps était composé de 1200 Européens et de 800 Indiens. Les assiégés étaient donc plus nombreux que les assiégeants, et il ne fut pas possible de bloquer entièrement la ville et d'empêcher que les vivres n'y arrivassent de l'intérieur du pays. Dans la ville même, l'indiscipline et la discorde qui y avaient régné parmi les soldats et les chefs, fit place à l'enthousiasme le plus vif pour la défense. Toute division entre les chefs



disparut, et le gouverneur civil, Pedro da Sylva, pour mettre fin à toute dissension, céda volontairement le commandement en chef à Bagnuolo, pendant toute la durée du siège. Il fit ainsi à l'intérêt public le sacrifice toujours si pénible de l'amour-propre, en reconnaissant lui-même la supériorité des talents militaires de son lieutenant. Bagnuolo se montra digne d'une déférence qui ne pouvait manquer d'enflammer son courage. Animé d'un nouvel esprit, il effaça bientôt par des actes d'une valeur soutenue, l'impression défavorable qu'avaient produite ses échecs et ses hésitations précédentes. Tout le monde à S. Salvador avait pris les armes à la voix des prêtres, qui excitaient le peuple à la guerre contre les hérétiques, et qui avaient eux-mêmes ceint l'épée. Les assiégés entreprirent plusieurs sorties de 300 à 400 hommes pour harceler et inquiéter les Hollandais. Ce furent Souto et Rebello qui dirigeaient ces expéditions, ayant pour but de favoriser l'arrivée des convois de vivres apportés de l'intérieur du pays.

Le 18 mai, Maurice tenta infructueusement une vigoureuse attaque pendant la nuit. Les Portugais, avertis à temps par un déserteur, reçurent les colonnes destinées à l'assaut avec la plus grande valeur. Le combat fut acharné; longtemps la victoire resta indécise, car partout où l'on voyait se dresser la taille imposante et athlétique du noble Nassau, l'ennemi pliait. Nous lisons dans plusieurs écrivains que l'intrépide Maurice, l'épée à la main, encourageait ses soldats au fort de la mêlée et qu'il ordonna à ses officiers de tourner sans pitié leurs armes contre les fuyards. « Ramenées ainsi à la charge par « le comte » ce sont les expressions de De Beauchamp, « les troupes « hollandaises firent des prodiges de valeur, mais sans pouvoir « néanmoins forcer les lignes. » D'autres auteurs étrangers font à l'envi l'éloge de Maurice. L'auteur de l'*Istoria delle guerre* raconte comment il sut animer le courage des siens de la voix et de l'exemple, à tel point que la victoire fut longtemps douteuse : « ritornarono nuovamente « ad assalire la trinciera, e ciò fecero con tant' impeto, inanimiti « sempre dalla voce et dalla presenza di Maurizio, che stiede per « lungo tempo dubbiosa la vittoria. » Mais à la fin le comte dut céder à des forces supérieures et fit sonner la retraite. Les pertes furent si grandes de part et d'autre, que l'on conclut une trêve de six heures pour enterrer les morts, parmi lesquels on eut à regretter des deux côtés plusieurs capitaines distingués.

Après ce premier succès, les assiégés commencèrent à faire des



sorties et bientôt les assiégeants se virent menacés d'être cernés et enfermés à leur tour; dans ces divers combats, Bagnuolo, da Sylva, Duarte d'Albuquerque, Souto, Camaram et Dias se distinguèrent particulièrement, du côté des Portugais. Maurice, pour prévenir de plus grands malheurs, se vit d'autant plus forcé de lever le siège que la saison des pluies approchait et qu'il n'avait plus à sa disposition que 2400 Européens et 900 Indiens. Dans la nuit du 25 au 26 mai, après un siège de six semaines, toutes les troupes se rembarquèrent dans le meilleur ordre, avec leur matériel de guerre et les canons dont on s'était emparé. Avant de retourner au Recife, Maurice fit en vain proposer à Bagnuolo l'échange des prisonniers.

Les Portugais évaluaient la perte totale des Hollandais à 2000 hommes, ce qui est évidemment exagéré. Pourtant ces pertes ont dû être considérables, car nous trouvons dans le rapport officiel de cette malheureuse expédition que Maurice adressa le 29 juin 1638 aux Etats-généraux et à l'assemblée des XIX, que dans le combat du 18 mai, nous avons eu 9 officiers et 95 soldats de tués, et 9 officiers et 222 soldats blessés; et que pendant la canonnade continue qui s'ensuivit, il y eut des jours que nous comptions 20 morts dans les tranchées \*).

Dans cette même lettre Maurice se plaignit vivement de ce que, par la lenteur qu'on avait mise à lui envoyer des renforts, on lui avait fait manquer cette belle conquête. Il ajoute que les frais de l'expédition contre S. Salvador, furent couverts en grande partie par le butin qu'on y fit; dans ce butin se trouvaient 400 esclaves (70).

La réponse des Directeurs au comte Maurice fut très honorable pour lui. Ils s'excusaient de n'avoir pas envoyé des renforts plus tôt et ne se permettaient pas un seul mot de reproche.

Cependant nous croyons, avec l'historien Veegens, que cet échec dans la baie des Tous-les-Saints fut le premier germe de la mésintelligence qui éclata plus tard entre les directeurs et le comte. Quelques mois plus tard il déclarait qu'il lui fallait au moins 3600 hommes pour compléter ses forces jusqu'au nombre de 7000, indispensable pour garnir convenablement les forts et tenir la campagne avec quelques troupes †). En conséquence, la Compagnie, pressée par

---

\*) Lettre du 29 juin 1638 (Arch. du Roy., Liasse Ind.-Occ., 1635—1640).

†) Voir deux lettres du comte Maurice, écrites du Recife le 30 septembre et le 6 octobre 1638, qui se trouvent aux Arch. du Roy (Liasse Ind.-Occ., 1635—1640).



les Etats-généraux, conçut le projet d'envoyer 3000 hommes au Brésil afin de satisfaire aux instances réitérées du gouverneur, mais, après avoir cherché bien des mois à recruter des soldats, il avait été impossible d'en réunir plus de 1600. Ils furent embarqués sur 8 vaisseaux, sous le commandement d'Artichofsky, qui fut renvoyé au Brésil, et qui mit à la voile le mois de décembre 1638. Le 18 août Artichofsky, sur la présentation du Prince d'Orange et de l'assemblée des XIX, avait été nommé général de l'artillerie et colonel d'un régiment d'infanterie de 12 compagnies, chacune de 150 hommes, au Brésil. Dans cette double qualité son traitement devait monter à 750 florins par mois, plus 250 florins pour sa table \*). C'est donc à tort que la plupart des historiens prétendent qu'Artichofsky fut renvoyé au Brésil en 1638 comme commandant-en-chef avec le titre de Généralissime. Nous croyons devoir embrasser l'opinion contraire, depuis que nous avons parcouru l'original de la nomination d'Artichofsky aux fonctions de *maître-général de l'artillerie* et de *colonel* †). Nous empruntons à son brevet ou commission la phrase suivante, qui montre clairement qu'Artichofsky était placé sous les ordres du comte Maurice. Nous conservons le style et l'orthographe du temps : *„ alles te doen „ dat een goet ende getrouw meester-generael van de artillerye „ schuldig is, ende behoort te doen, ende tot sulcken staet eijgent „ ende gebeurt, alles in conformité van de conditiën en de order „ hem bij de meergenoemde W. I. Comp. albereijts gegeven ofte als „ nog te geven, ende vorders hem te laten gebruiken te water ende „ te lande in de steden, forten, sterckten ende te velde daer ende „ alsoo hem dat hij ons, die van de dijkopgemelte W. I. Compagnie „ ende de welgemelten Heer Graef Joan Maurits van Nassau, naer „ d'occurentiën ende 't vereijch van den dienst van 't lant sal „ worden gerecommandeert* (de faire tout ce que doit un bon et fidèle *„ maître-général de l'artillerie, tout ce qui est propre à de pareilles „ fonctions, le tout conformément aux conditions et aux ordres déjà „ posés ou à poser par la Compagnie des Indes-Occidentales, et „ d'exécuter par terre, par mer, dans les villes et forteresses et en*

---

\*) Résolution des Etats-généraux du 18 août 1638 (Arch. du Roy.).

†) Arch. du Roy., Livre des Brevets (*Commissie-boek*) des Etats-généraux, 1626—1639, fol. 271.



« campagne, tout ce qui pourra lui être recommandé par nous-mêmes, « par la Compagnie et par le comte Joan Maurice de Nassau, selon « les occurrences et les exigences du service). »

Nous sommes entrés dans tous ces détails du brevet d'Artichofsky, parce que ce fut justement au sujet des prérogatives de son rang, qu'eut lieu en 1639 la rupture de ce général avec le comte Maurice. Mais n'anticipons pas sur la marche des événements, et voyons ce que les armes de la Compagnie avaient opéré sur mer. Le fameux amiral Jol, qui avait été fait prisonnier en 1635 par les Dunkerquois à son retour d'une croisière dans les Indes-Occidentales, avait, après sa délivrance, en 1636 et 1637, fait une heureuse course avec 3 yachts, dans ce même Archipel et y avait fait un butin considérable. En 1638 il fut de nouveau investi du commandement d'une escadre plus nombreuse, destinée pour le Brésil, et quitta le port de Texel au mois d'avril. A peine arrivé à Pernambuco, le comte Maurice l'expédia derechef vers les îles des Indes-Occidentales, avec ordre de s'emparer, s'il était possible, de la flotte *d'argent* des Espagnols.

Le 22 juillet 1638 l'amiral Jol appareilla du Recife avec 17 vaisseaux et yachts. Il rencontra la flotte espagnole le 31 août, à la hauteur de Cuba; mais elle était commandée par le brave amiral Don Carlos de Ibarra, et composée de 8 gros galions bien armés. Les vaisseaux hollandais différaient tellement en grandeur de ceux des Espagnols que la hune du mât du vaisseau de Jol dépassait à peine le pont supérieur du vaisseau-amiral espagnol. Jol, néanmoins, aborda immédiatement le vaisseau-amiral et combattit avec furie pendant deux heures. Soit que la supériorité de l'ennemi les effrayât, soit qu'ils fussent jaloux de la gloire du jeune et vaillant amiral, les autres capitaines l'abandonnèrent et restèrent en arrière, à l'exception de deux, Roosendael et van der Mast, qui abordèrent aussi les vaisseaux ennemis et combattirent avec courage. Le vaisseau amiral hollandais, assailli de tous côtés, dut alarguer, justement au moment qu'un de nos matelots était occupé à arracher le pavillon de l'ennemi. Par un miracle d'adresse et d'agilité ce matelot parvint à regagner son bord, sans cependant avoir réussi à enlever le pavillon espagnol. Trois fois encore Jol attaqua cette flotte pendant le courant de septembre; il fallut enfin renoncer à cette riche proie; et en novembre il rentra dans les ports de la Hollande. Les États-généraux lui firent présent d'une chaîne d'or et d'une médaille



d'honneur de la valeur de 707 florins \*), pour le récompenser de sa vaillance. Quelques-uns des lâches capitaines qui l'avaient abandonné et qui plus tard avaient encore cherché à noircir sa réputation, furent condamnés à des peines sévères.

Cependant le comte Maurice, ne voyant pas arriver les renforts si longtemps promis, expédia de nouveau une missive aux États-généraux, où, pour leur montrer le déplorable état de faiblesse dans lequel on le laissait, il ajoutait les listes numériques de tout ce qu'il possédait de troupes, de vivres et de munitions au Brésil. Nous trouvons cette lettre, datée du 18 février 1639, avec les appendices, dans les Arch. du Royaume †). Elle nous montre qu'il n'y avait alors au Brésil que 3250 soldats en état de faire le service actif, et de ce nombre il y avait encore à déduire les soldats de la flotte. Les magasins de provisions au Recife ne contenaient que 31 tonneaux de viande salée, 34000 livres de biscuit, etc.; les munitions de guerre se bornaient à 100,000 livres de poudre et 16,590 boulets de tout calibre.

Au mois de mars 1639, Artichofsky arriva enfin au Brésil avec les renforts attendus; mais bientôt la désunion naquit entre lui et le comte Maurice. Artichofsky s'arrogeait des pouvoirs et des prérogatives au-dessus du rang dont il était investi. Le gouverneur, de son côté, voyait avec peine que cet ambitieux Polonais, avec lequel il n'avait jamais bien pu s'accorder, eût obtenu un grade qui le rendait presque son égal; il s'imagina que c'était une sorte de châtement de l'échec qu'il avait subi devant S. Salvador. Ce fut, il faut l'avouer, une grande imprudence de la part de la Compagnie, pour ne rien dire de plus. Deux mois s'étaient à peine écoulés que la rupture fut publique: — Artichofsky avait écrit à Albert Koenraats, bourgmestre d'Amsterdam et un des directeurs de la Compagnie, une lettre contenant des remarques piquantes et calomnieuses sur la conduite du comte Maurice, et où il reprochait au gouverneur la lenteur et la négligence dans les affaires du gouvernement, les abus de toute espèce qui s'étaient introduits, ainsi que le refus que faisait Maurice de reconnaître ses droits, comme général, à nommer les officiers. Avant d'expédier cette lettre, il en communiqua le contenu à quelques-uns de ses amis. Par hasard cette même lettre tomba entre les mains de Maurice, qui fit aussitôt assembler le conseil gouvernemental, le 20 mai 1639. Il y lut

---

\*) *Aitzema*, II, p. 538.

†) *Liasse Ind. Occ.* 1635—1640.



à haute voix cette lettre qui ternissait si odieusement sa réputation, la déclara fausse et mensongère, et soutint qu'Artichofsky avait été envoyé dans la colonie pour contrôler sa conduite. Puis il accusa ce général « d'avoir excité les troupes à la désobéissance; et comme Artichofsky était la première personne en rang après lui, il annonça sa ferme résolution de demander sa démission de gouverneur, si Artichofsky n'était pas immédiatement renvoyé de la colonie *parce que désormais son honneur ne permettait plus qu'il se trouvât en rapport avec un pareil homme* \*).» Le conseil tenta en vain d'apaiser cette querelle; et comme on tenait à conserver le noble comte de Nassau, dont l'administration jusqu'alors avait été si prospère, plutôt que cet étranger dont les prétentions dépassaient les mérites, Artichofsky fut renvoyé dès le mois de juin en Hollande.

Artichofsky lui-même et plusieurs historiens ont prétendu qu'il avait été autorisé par ses pouvoirs à agir indépendamment du comte Maurice. Le fragment de son brevet que nous avons cité plus haut, prouve suffisamment le contraire: il fut nommé en *sous-ordre* du gouverneur-général. Il n'y est nullement fait mention du droit qu'Artichofsky réclamait de nommer les officiers, droit que, selon lui, Maurice avait méconnu. Le gouverneur lui-même n'avait ce droit qu'en campagne, car, en garnison, il n'avait que le choix sur la liste triple qui lui était présentée par le conseil gouvernemental †); comment donc Artichofsky pouvait-il réclamer un droit que le gouverneur lui-même n'avait pas ?

La véritable cause de ces démêlés était que ce Polonais nourrissait une vieille haine contre Maurice, qui avait reçu la place de gouverneur-général, place à laquelle il se croyait des droits. La plupart des historiens affirment qu'Artichofsky avait la mission d'agir comme surveillant secret de la conduite du gouverneur, et le comte lui-même était de cette opinion. Quoique le brevet d'Artichofsky ne contienne rien qui puisse justifier cette assertion, il se pourrait que ce général eût encore des instructions secrètes du Conseil des XIX. Malheureusement une partie des archives de la Compagnie des Indes-Occidentales, qui pourraient peut-être prouver le contraire, n'existent plus. Toutefois, il nous répugne d'ajouter foi à cette supposition si peu honorable pour un homme qui a été pendant 16 ans au service de notre

---

\*) Voir la lettre de Maurice du 25 mai 1639 aux Etats-généraux (Arch. du Roy., Liasse Ind. Occ., 1635—1640).

†) Voir le brevet de Joan Maurice, dont nous avons parlé au début de ce chapitre.



pays, et qui jusque là s'était toujours conduit en homme d'honneur et avec beaucoup de bravoure.

Aussitôt après son retour en Hollande, Artichofsky se répandit en plaintes contre le traitement qu'il venait de subir, auprès des États, du Stadhouder et des directeurs de la Compagnie (71). Il ne rentra pas en service; mais malheureusement l'estime qu'on faisait de ses connaissances et de sa bravoure, indisposèrent beaucoup de personnes contre Maurice.

Un des membres du grand conseil, van der Dussen, qui s'était embarqué avec Artichofsky pour la Hollande, mit sous les yeux de la Compagnie un compte détaillé de la situation des conquêtes au Brésil en 1639. Nous nous trouvions alors en possession de six provinces contiguës: Sergipe del Rey, Pernambuco, Itamaraca, Parahiba, Rio-Grande, et Siara, qui, sans être les plus grandes des quatorze capitaineries du Brésil, n'en étaient pas moins les plus fertiles et les mieux situées \*). La capitainerie de Sergipe seulement, qui avait été entièrement dévastée lors de la conquête, était encore abandonnée par ses habitants et n'était gardée par une garnison de 40 hommes que comme avant-poste contre les Portugais sur les frontières du sud. La capitainerie de Pernambuco était la mieux cultivée et comptait plus de cent sucreries en activité; la ville du Recife en était le chef-lieu et le siège du gouvernement de la colonie. Au commencement de l'année 1639 le gouvernement était composé, outre le gouverneur Joan Maurice, de la manière suivante †):

*Grands conseillers secrets (Hooge ende Secrete Raden):* Van Ceulen, Gijsselingh, van der Dussen et un assesseur.

*Conseillers politiques (Politieke Raden):* Herckmans, Mortamer, De With et Bodechevius.

Au total, les revenus du Brésil-hollandais, consistant principalement en dîmes des produits des 160 sucreries alors en activité, s'élevaient à 280,900 florins, et suffisaient presque pour subvenir aux frais de la guerre §). Il ne manquait qu'une chose à cette belle province, c'était un plus grand nombre d'habitants. Depuis longtemps le comte

---

\*) Voir notre carte à la fin de ce livre; où nous avons indiqué les limites de la colonie sous Maurice; mais nous y avons ajouté la capitainerie de Maranham conquise en 1641.

†) Cette liste des conseillers se trouve en tête d'une pièce authentique de l'an 1639, dans les Archives du Royaume.

§) Luzac, Veegens et Southey.



Maurice demandait instamment des colons à la métropole; mais, comme il arriva souvent plus tard, ses vues éclairées et ses sages conseils furent contrariés par les directeurs et surtout par les actionnaires de la Compagnie.

Deux classes d'habitants peuplaient les capitaineries hollandaises: les hommes libres et les esclaves. Les Hollandais, les Portugais et les Indiens formaient la population libre. Les premiers étaient pour la plupart des marchands, des ouvriers et des aubergistes et s'étaient établis presque tous au Recife. Les Portugais, plus nombreux et plus riches, étaient en possession de la plupart des plantations. Les Israélites tenaient aussi un rang considérable parmi les habitants libres du Brésil qui n'étaient pas au service de la Compagnie: ils faisaient un commerce étendu, et plusieurs d'entr'eux achetaient des sucreries et bâtissaient au Recife des maisons magnifiques. Persécutés encore alors dans presque toute l'Europe, ils avaient cherché un asile dans un pays où ils pouvaient professer leur religion et célébrer leurs cérémonies avec plus de liberté que partout ailleurs, malgré les restrictions qu'on y avait apportées à la requête des ministres protestants, dont nous avons parlé plus haut.

Tous les Indiens qui habitaient les provinces hollandaises, jouissaient de la plus parfaite égalité sous le comte Maurice, qui par conséquent était aimé et respecté parmi eux. A l'exception de quelques chefs attachés aux Portugais fugitifs, ils étaient de fidèles alliés. Un moment même Camaram, ce redoutable chef indien allié des Portugais, ayant reçu quelque offense de Bagnuolo, sembla disposé à traiter séparément de la paix et à se soumettre à la domination néerlandaise. Mais Camaram était attaché au fond du cœur à une cause qu'il avait servie si longtemps avec tant de courage, et avant de recevoir la réponse de Maurice, son ressentiment s'était dissipé et il était redevenu un ennemi aussi actif qu'habile \*).

Les Indiens, quelque dévoués qu'ils se montrassent, étaient peu disposés au travail et ce n'était qu'à un prix énorme, et pour un temps très limité, qu'ils se louaient aux planteurs. Ce désavantage se fit d'autant plus sentir que les esclaves noirs étaient devenus plus rares. La plupart des nègres avaient suivi leurs maîtres portugais dans leur émigration, ou avaient passé du côté des Hollandais sous condition de devenir libres.

---

\*) Voir pour tous ces détails *Barlaeus*; *van Kampen I*, *Veegens* et de *Beauchamp III*.



Si le comte Maurice avait su faire prospérer le pays par ses sages ordonnances et son gouvernement modéré, d'un autre côté, il ne négligea rien, non plus, pour embellir la capitale de la nouvelle colonie, et s'en occupa particulièrement cette année (1639) et les deux suivantes. Le Recife, quoique contenant alors 2000 maisons \*), ne suffisait plus à ses nombreux habitants; et Maurice, après avoir fait entièrement démolir la ville d'Olinda, abandonnée par ses habitants, employa les matériaux à la construction d'une nouvelle ville qu'il éleva sur l'île d'Antonio Vaz; Pieter Post, architecte hollandais qui avait suivi le comte au Brésil, donna le plan de cette ville avec les fortifications; par arrêt du Conseil suprême cette nouvelle ville fut appelée *Mauritsstad* ou *Mauritia*, en l'honneur de son illustre fondateur. Entouré d'un marais du côté de l'ouest, borné par la mer à l'est, Mauritsstad se trouvait défendu au nord et au sud par deux forts nommés Frédéric-Henri et Ernest. Ce dernier nom était celui du frère cadet de notre héros, qui était venu avec lui au Brésil. Il y mourut le 23 novembre 1639 à l'âge de 21 ans, à bord du vaisseau *Alkmaer*, croisant devant S. Salvador.

Déjà avant la fondation de Mauritia, le comte avait fait planter un jardin sur le côté nord de l'île d'Antonio Vaz; il y avait transplanté 700 cocotiers en pleine grosseur, et presque tous les autres arbres fruitiers du pays, tels que l'oranger, le citronnier, le grenadier, etc. Il bâtit ensuite à ses propres frais, sur ce même terrain, un superbe palais qu'il appela *Vrijburg* (Sans-souci) et qui coûta 600,000 florins. Les deux ailes étaient surmontées de tours, qui servaient en même temps de points d'observation et de vigie pour les vaisseaux en mer; on éleva tout autour des ouvrages qui servaient à la fois à orner et à protéger l'île, désormais la résidence du gouverneur. Son exemple fut imité par plusieurs autres colons, et bientôt la ville de Mauritsstad fut aussi peuplée que le Recife.

Il restait encore à entreprendre un autre grand ouvrage: c'était de joindre Mauritsstad au Recife, par un pont, nécessaire surtout pour le transport des marchandises. L'architecte exigea la somme de fl. 240,000; mais, après avoir achevé deux ou trois piliers en pierre et dépensé 100,000 florins, il abandonna l'entreprise comme impraticable. Alors Maurice, grand amateur d'architecture, prit lui-même la direction de l'entreprise; il employa du bois pour la construction, du pont et la termina en deux mois. Pour compléter son ouvrage, le comte fit jeter

---

\*) En 1630 il n'y avait que 150 habitations.



de l'autre côté de l'île un autre pont sur le Capibaribe, ouvrant ainsi une communication entre le continent et le Recife, à travers la ville de Mauritsstad \*).

Près de ce nouveau pont, il éleva une autre maison de plaisance ou palais d'été, auquel il donna le nom de Boa-Vista ou Belle-vue (*Schoonzicht*). Le rez-de-chaussée de ce bâtiment était garni de canons et servait ainsi en même temps à la défense de l'île (72).

Les arts et les sciences fleurirent aussi sous le gouvernement tutélaire du comte, et trouvèrent en lui un protecteur aussi éclairé que zélé. Voici les propres paroles d'un des plus grands savants de ce siècle, le professeur De Crane (*Oratio de J. Mauritio Nassaviae principe* 1816, p. 16) : « partout où sa domination s'étendait, la civilisation venait y répandre ses bienfaits. Une foule d'artistes, peintres, sculpteurs, architectes, mécaniciens, l'avaient accompagné au Brésil, ou s'y étaient rendus plus tard à sa demande. Rien ne lui tenait plus à cœur que les progrès de la géographie, de l'astronomie et de l'histoire naturelle. » En effet, en se rendant au Brésil, Maurice avait pris avec lui comme médecin le célèbre naturaliste Piso, de Leyde; et à la recommandation de Johan de Laet †), grand ami des sciences, il prit aussi à son service un naturaliste allemand, Maregraf. L'*Historia naturalis Brasiliae* de Piso et l'*Historia Brasiliae* de Maregraf, sont encore des ouvrages du plus grand intérêt. Ces deux savants firent des observations d'histoire naturelle de la plus haute importance. On éleva sous leur direction un observatoire dans l'île d'Antonio Vaz, aux frais du comte Maurice. En outre, les deux frères Pieter et Frans Post, le premier comme architecte et l'autre comme peintre, avaient aussi suivi Maurice au Brésil; d'autre part, le ministre François Plante, chapelain du gouverneur, y cultivait les lettres avec fruit.

Mais en décrivant ainsi la prospérité de la belle colonie sous l'administration de cet illustre prince de Nassau, nous nous sommes laissé entraîner peut-être trop loin. Reprenons le fil de l'histoire que nous

---

\*) La ville hollandaise de Mauritia, sur l'île d'Antonio Vaz, est aujourd'hui, sous le nom de *Santo Antonio*, un des trois quartiers de la ville de Recife de Pernambuco. L'ancien Recife en constitue un autre, et le plus nouveau, appelé *Boa-Vista*, se trouve sur la terre ferme, vis-à-vis de l'île.

†) L'auteur de l'ouvrage que nous avons si souvent cité dans la seconde partie de notre récit.



avons laissée au moment du renvoi du général Artichofsky en juin 1639.

Les bruits répandus sur l'arrivée d'une grande expédition hispano-portugaise, pour recouvrer le Brésil, n'avaient été que trop fondés. Il était probable que le comte de Nassau, après la tentative contre S. Salvador, où la fortune des armes s'était momentanément déclaré contre lui, renouvellerait ses attaques sur cette capitale. Aussi les Portugais en avaient pris occasion de redoubler leurs instances et leurs plaintes près de la cour de Madrid. Philippe IV reconnut enfin l'accent de la vérité: il donna à son favori l'ordre formel d'équiper une flotte pour sauver le Brésil, et déjà vers la fin de 1638 un armement considérable avait mis à la voile de Lisbonne, sous le commandement de Dom Fernando Mascarenhas, comte da Torre, avec le titre de Gouverneur-général du Brésil.

Cette flotte, forte de 26 grands galions et 20 autres vaisseaux, comptait plus de 7000 hommes d'équipage. Arrivée à la hauteur du Cap Verd, elle eut beaucoup à souffrir des tempêtes et pendant tout le voyage elle fut en proie à une mortalité terrible, causée par une maladie épidémique; un tiers des équipages succomba et dans le nombre Francisco de Mello de Castro, à qui devait appartenir le commandement immédiat de l'armée de terre au Brésil. C'est ainsi qu'au lieu de se porter directement au Recife et d'attaquer les Hollandais au centre de leurs possessions, le commandant-en-chef, voyant tous ses vaisseaux encombrés de malades, alla d'abord à Bahia, tant pour rétablir ses troupes que pour se ravitailler \*). Plus d'une année s'écoula avant qu'il pût remettre à la voile (novembre 1639).

Vers cette même époque on découvrit une conspiration de quelques Portugais à Pernambuco, qui devait éclater et opérer conjointement avec les efforts de la flotte hispano-portugaise; plusieurs des meneurs furent arrêtés, et par mesure de sûreté, quoiqu'on ne pût trouver des preuves suffisantes, les prévenus furent emprisonnés, et déportés à Bahia ou plus loin.

Cependant, le comte da Torre, avec un zèle infatigable, employa son séjour dans S. Salvador à remettre sa flotte sur un pied formidable. Des renforts de toutes sortes arrivèrent de Rio-de-Janeiro et de Buenos-Ayres, et Bahia fut métamorphosé en un grand port maritime. Le nombre des troupes qui s'y trouvaient prêtes, outre les équipages de la

---

\*) Pour les préparatifs de cette expédition, voir *Le Père S. Teresa*, I. p. 216; *de Beauchamp III*, p. 68; *Engelberts Gerrits*, I, p. 355 et *Veegens*, p. 240.



flotte, s'élevait à plus de 8500 hommes, savoir, 2400 nègres sous Henrique Dias, 900 habitants armés, 600 Indiens de Camaram, et enfin 4600 hommes de troupes régulières espagnoles et portugaises sous les ordres du mestre-de-camp comte Bagnuolo et des colonels Louis Barbalho, Dom Manuel Mascarenhas, Hector de la Calce \*), etc. etc. Les autres commandants étaient Dom Vasco Mascarenhas comte d'Obidos, général d'artillerie, Dom Francisco de Moura, général de cavalerie, Don Juan De Vega, amiral des forces maritimes de l'Espagne, et Dom Rodrigo Lobo, amiral de la flotte portugaise. D'autres personnes de distinction, et officiers pensionnés, devaient accompagner l'expédition comme volontaires, pour combattre contre les hérétiques.

Nous empruntons ces détails sur la force hispano-portugaise à Bahia, d'une lettre que Joan Maurice avait adressée aux Etats-généraux, en date du 9 juillet 1639. Nous y voyons en même temps qu'à ce moment la situation du Brésil-hollandais était devenue très précaire, car le comte Maurice annonce qu'il n'aurait que tout au plus 3000 hommes à opposer à la force redoutable de l'Espagne; et si, peu de temps auparavant, on n'avait pas pris un bâtiment ennemi chargé de grains, il y a longtemps qu'on aurait manqué de pain au Recife. Il termina sa lettre en disant « que l'on exposait au hasard tout le pays et tant de braves gens » (*Soo dat men het geheele land ende soo veel eerlijcke luijden well op de peze spant ende hasardeert.*)

Le 4 août notre gouverneur adressa une nouvelle lettre à leurs Hautes Puissances †). Il leur manda de nouveau que tous les approvisionnements étaient consommés. Cette lettre se termine par ces mots remarquables :

« De sorte que vos Hautes Puissances peuvent se faire une juste  
« idée de la position où nous nous trouvons ici, et quel honneur il y  
« a à acquérir pour moi. L'ennemi fait de grands préparatifs pour  
« nous attaquer ce mois-ci. J'ai résolu de le combattre avec l'aide de  
« Dieu, coûte que coûte, vu qu'il vaut mieux mourir sur le champ de  
« bataille, la rapière à la main, que de succomber à la faim. » (73).

L'assemblée des XIX resta encore sourde à toutes les instances du comte Maurice, et aux pressantes sollicitations des Etats-généraux, mais en quelque sorte la Compagnie était excusable, à cause de la

---

\*) Le même qui en 1636 avait été fait prisonnier par Artichofsky, et qui plus tard avait été échangé contre d'autres prisonniers de guerre.

†) Ces deux lettres se trouvent aux Arch. du Roy., Liasse Ind. Occ., 1635—1640.



déplorable situation où se trouvaient ses finances. Cette même année elle se vit forcée de proposer une augmentation des capitaux à une rente de 6 p. c. et de demander une subvention de fl. 500,000, outre celle de fl. 700,000 dont elle jouissait déjà depuis quelques années sur le trésor de l'Etat \*).

Nos forces maritimes disponibles au Brésil étaient fort minimes et consistaient principalement en 13 vaisseaux de guerre et 7 yachts avec lesquels l'amiral Willem Corneliszoon Loos croisait devant Bahia †). Le comte Maurice rappela cette escadre le 12 novembre au Recife, pour rassembler toutes les forces à l'approche probable de l'ennemi.

En effet, le 19 novembre 1639 la flotte hispano-portugaise mit enfin à la voile de S. Salvador. Elle était forte de 86 bâtiments, montés par 6000 matelots et 6000 soldats, et portant 805 pièces de canon. Cette *armada* redoutable, commandée par Dom Fernando Mascarenhas, comte da Torre, était composée de la manière suivante. L'escadre espagnole, consistant en 12 grands galions et portant 342 bouches à feu en bronze, de gros calibre, sous le commandement de Don Juan de Vega; l'escadre portugaise, forte de 8 galions avec 226 pièces de canon en bronze, sous les ordres de Dom Rodrigo Lobo; 27 navires auxiliaires, des îles Açores et du Brésil portugais, avec 237 canons en fer, sous le commandement d'Antonio da Cunha d'Andrada. Il y avait encore outre ces bâtiments 39 caravelles, pataches et barques, chargés de sucre et d'autres marchandises et destinées pour l'Espagne, mais qui furent employés pour le transport des troupes qu'il s'agissait de débarquer (74).

Retenue constamment par le vent du nord, la flotte mit presque deux mois pour arriver à la hauteur du Recife. — Ce délai sauva le Brésil-hollandais: si le comte da Torre avait, sur les avis réitérés de Bagnuolo, effectué un débarquement près du cap St. Augustin ou ailleurs dans le Pernambuco au sud du Recife, il aurait déjà depuis longtemps atteint le Recife, où on était, comme nous l'avons vu, peu préparé à se défendre. Mais à présent le comte Maurice avait utilisé ces six semaines pour se fortifier autant que possible; par bonheur il arrivait plusieurs vaisseaux de la Hollande, et, par des efforts incroyables, on parvint, en armant provisoirement des navires marchands, à porter la flotte au nombre de 41 navires, montés par 1600 matelots et 1200 soldats sous

---

\*) Arch. du Roy. Registre Ind. Occ., 1638—1651, fol. 28, 31, 47 et autres.

†) L'amiral Lichthart, commandeur de la côte brésilienne, était retourné depuis quelque temps en Hollande.



les ordres du major Pierre-le-Grand. Le reste de nos forces militaires, 1800 hommes, auxquels on pouvait ajouter 1000 à 1500 Indiens auxiliaires, suffisait à peine pour les garnisons; on ne pouvait guère en distraire que quelques compagnies pour garantir les frontières du sud des incursions incessantes de Camaram avec ses Indiens et autres partisans portugais.

Cependant, au commencement de janvier 1640, le vent du nord changea tout à coup et fut remplacé par un vent violent du Sud, en sorte que le comte de Torre fut emporté malgré lui au-delà du Recife. Le 11 janvier il se trouva entre Itamaraca et Parahiba avec le plan d'essayer le lendemain, le débarquement. On en fut averti au Recife par un yacht et par des messagers de Parahiba, et aussitôt Maurice donna ordre à la flotte d'aller à la rencontre de l'ennemi et de livrer bataille.

Notre escadre se composait de 18 vaisseaux et 11 yachts appartenant à la Compagnie, et 12 bâtimens loués, tous sous le commandement de l'amiral Willem Corneliszoon Loos, le vice-amiral Jacob Huyghens et le contre-amiral Alderik; les bâtimens portaient ensemble 473 canons de tout calibre. Cette flotte appareilla immédiatement du Recife, et le lendemain, 12 janvier 1640, elle rencontra la flotte hispano-portugaise près d'Itamaraca.

Le même jour, dans l'après-midi, les hostilités commencèrent. On se battit de part et d'autre avec une égale fureur. Tout-à-coup le vaisseau amiral *de Flaem* fut entouré et cerné de près par quatre galions. Pendant trois heures il soutint le combat avec succès, jusqu'à ce que le vaillant Loos fut tué et que la nuit vint mettre fin à ce combat. Le vaisseau l'*Alkmaar* souffrit tellement en cette occasion qu'il coula bas sans qu'on pût en empêcher la perte. Le vice-amiral Huyghens prit le lendemain le commandement de la flotte, et recommença avec une nouvelle ardeur le combat, qui fut soutenu toute la journée. Ce jour là nous perdîmes le navire *de Geele Zon*, qui coula à fond, et l'on ne parvint à sauver que la moitié de son équipage. Le vent et le courant poussèrent les deux flottes de plus en plus vers le nord, en sorte que le troisième jour elles se trouvèrent déjà près de la côte de Parahiba. Là le combat recommença de nouveau. Malheureusement quelques capitaines de vaisseau hollandais se tenaient en arrière, en sorte que ceux qui firent leur devoir eurent une rude besogne.

Entre autres actes héroïques, dans ce troisième combat, celui du contre-amiral Alderik, commandant le navire *de Swaen*, mérite une



mention toute particulière: les boulets lui ayant enlevé son grand mâ, il se vit obligé de jeter l'ancre. Plusieurs galions ennemis l'entourèrent aussitôt et commencèrent l'abordage. Déjà 200 à 300 soldats ennemis avaient sauté à son bord, lorsque tout à coup notre habile capitaine fit couper les câbles, et, se confiant à la grâce de Dieu, se laissa entraîner par le courant vers les bancs de sable voisins. Les galions, se voyant ainsi aller à la dérive, lâchèrent bientôt prise dans la crainte d'être poussés sur la côte. Les Espagnols et les Portugais qui se trouvaient à bord furent alors attaqués avec tant d'impétuosité par l'équipage hollandais qu'une grande partie d'entre eux furent massacrés, et que les autres, désespérant d'échapper à la mort, sautèrent dans la mer. Le navire *de Swaen* se trouvait donc encore en notre pouvoir, mais il restait assis sur un rocher et bientôt il se vit de nouveau attaqué par un gros navire portugais, commandé par Antonio da Cunha d'Andrada. Ce navire vint également à toucher fond et fut tellement canonné par notre grosse artillerie qu'il amena pavillon. Peu de temps après, les deux navires coulèrent bas. Les équipages furent sauvés ainsi que le butin de fl. 30,000 en argent monnayé et non-monnayé, qu'Alderik fit porter à terre.

Ce jour là un grand nombre d'Espagnols et de Portugais trouvèrent la mort dans les flots, car telle était la chaleur du combat qu'on ne songeait même pas à sauver les hommes qui se noyaient.

Conformément aux instructions que leur avait données le comte Maurice, les capitaines hollandais avec leurs petits bâtiments et leurs faibles équipages n'essayèrent pas l'abordage des grands navires ennemis; ils se tinrent constamment à une petite distance et dirigèrent sans cesse leur feu sur les bâtiments. Par la facilité de leurs mouvements, ils avaient un grand avantage sur les lourds galions, qui manœuvraient fort difficilement et qui étaient en outre si hauts de bords que la plupart de leurs boulets passaient par dessus la tête de nos marins. Le nombre des prisonniers que nous fîmes ce jour-là, fut de 230, parmi lesquels se trouvait d'Andrada, dont nous avons parlé plus haut (75).

Les deux flottes qui, ainsi que nous l'avons dit, avaient de plus en plus été poussées vers le nord, furent empêchées, par un calme plat, de se rapprocher les deux jours suivants. Mais le 17 un quatrième combat fut livré à la hauteur de Rio-Grande. Le vice-amiral Huyghens attaqua le commandant-en-chef ennemi, comte da Torre, avec une telle violence que celui-ci, profitant du vent sud-est, prit la fuite avec



toute sa flotte et se cacha derrière les rochers du cap S. Roque, pour échapper aux poursuites des Hollandais.

Quelques-uns des navires ennemis tentèrent de s'approcher de la côte; ils se trouvaient dans une pénible situation par suite du manque complet d'eau potable; mais presque partout la côte était trop bien surveillée pour qu'ils pussent y aborder. Pourtant Bagnuolo, Moura et Louis Barbalho parvinrent à opérer, au nord de Rio-Grande, un débarquement avec une partie de l'armée expéditionnaire, et ils s'avancèrent dans l'intérieur du pays, où, par des efforts incroyables et après des dangers immenses, ils parvinrent à tourner notre colonie pour arriver à S. Salvador. Ils furent suivis de si près par nos troupes sous les ordres du colonel Turlon et du major Garstman, qu'ils tuèrent les traînards, afin de faire perdre la trace de leurs pas à ceux qui les poursuivaient \*).

Le reste de la flotte ennemie, entraîné par le courant, s'éloigna, bon gré malgré, du lieu de sa destination. Grand nombre de l'équipage succomba à la faim et à la soif, d'autres furent engloutis dans les flots avec leurs galions, horriblement maltraités par nos boulets; une partie de la flotte fit voile vers l'Espagne, tandis que le gouverneur, comte da Torre, s'embarqua sur un yacht de 10 canons, et, après d'immenses détours, arriva enfin à Bahia, où le comte d'Obidos, général d'artillerie, s'était chargé du gouvernement pendant son absence.

Nous trouvons dans Southey, le Père S. Teresa, Ericeira (Historia de Portugal Restaurado), et de Beauchamp, que le comte da Torre, n'ayant plus aucune espérance de rentrer à Bahia, erra encore quelque temps dans les mers occidentales, et ne regagna qu'avec peine le port de Lisbonne, où une étroite prison dans le fort St. Julien devint le prix de ses services infructueux. Cette assertion ne nous semble pourtant pas exacte. Nous avons emprunté nos détails sur le retour du comte de la Torre à Bahia au rapport officiel du comte Maurice adressé aux Etats-généraux sous la date du 28 février 1640, et aux brochures publiées en 1640, qui se trouvent à la Bibliothèque Royale à la Haye †). Dapper, Montanus et Veegens rapportent le fait de la même manière, et nous croyons d'autant plus pouvoir l'accepter tel, qu'aux Archives du Royaume (Liasse Ind. Occ., 1635—1640) il se

---

\*) Voir le Rapport du 28 février 1640 de Maurice aux Etats-généraux, Arch. du Royaume, Liasse Ind. Occ., 1635—1640, *Barlaeus*, *Montanus* et autres.

†) Nous avons donné les titres des ces brochures à la suite de notre préface.



trouve des copies authentiques de deux lettres du comte da Torre, adressées au mois de juin 1640, de S. Salvador, au roi d'Espagne; ce qui serait chose impossible si immédiatement après le combat naval, il se fût rendu en Portugal.

Southey prétend que c'est Bagnuolo qui effectua son voyage de retour par mer jusqu'à S. Salvador; mais c'est une chose remarquable qu'à partir de ce moment nous ne trouvons plus jamais fait aucune mention de Bagnuolo ni par Southey ni par aucun autre historien. Il est donc très probable que ce fut lui qui mit voile vers Lisbonne et y fut emprisonné. Mais, même sans tenir compte de la preuve irrécusable que nous avons donnée par les lettres écrites ultérieurement à S. Salvador par le comte da Torre, il est évident qu'il avait d'ailleurs le plus d'intérêt à retourner à Bahia. Il était Gouverneur-Général du Brésil; c'était donc là sa place et il savait d'avance que la défaveur l'attendait en Espagne.

Ainsi, sans avoir remporté des avantages décisifs, les Hollandais, secondés par les vents, avaient réussi à écarter cette expédition formidable et leur flotte était rentrée au Recife le 1 février, sans aucune perte sensible (seulement deux vaisseaux, et 106 hommes, tant tués que blessés) et avec tous les avantages d'une victoire.

Pour célébrer cet heureux événement, le comte Maurice ordonna un jour d'actions de grâces solennelles et des réjouissances publiques; des coups de canon furent tirés en signe d'allégresse. Plus tard on frappa en Hollande une médaille en commémoration de ce combat naval: cette médaille portait sur la face l'effigie du gouverneur en sa qualité d'amiral-général du Brésil; et sur le revers une bataille navale entourée d'une inscription qui prouve si éminemment la modestie et le sentiment religieux de nos ancêtres: *Dieu abattit l'orgueil de l'ennemi le 12, 13, 14 et 17 janvier 1640 (God sloeg 's vijands hoogmoed den 12, 13, 14 en 17 Januarij 1640) \**. Il n'est pas étonnant que nos ancêtres attribuassent leurs succès à une intervention directe de la Providence en leur faveur, car trois mois avant la bataille d'Itamaraca une flotte espagnole, forte de 66 vaisseaux et 24000 hommes sous les ordres de Don Antonio d'Oquendo, avait été entièrement détruite dans la Manche, par la flotte hollandaise sous Marten Harpertszoon Tromp, près de la rade de Dunes. L'escadre hollandaise ne portait que 8000 matelots et soldats !! †).

*\*) van Loon, Nederl. historiepenningen, II. p. 254.*

*†) de Jonge, p. 504 et suiv.*



Les plus grands dangers avaient donc disparu; mais au Brésil nous n'avions pas été menacés seulement du côté de la mer: d'un autre côté nos possessions y avaient été à cette époque également attaquées avec violence. Déjà avant l'apparition de la flotte ennemie, Joam Lopez Barbalho, avec deux mille hommes parmi lesquels se trouvaient quelques centaines d'Indiens sous le commandement de Camaram, avait passé la rivière de S. Francisco, et entrepris sur plusieurs points des excursions dévastatrices jusque sous les murs mêmes d'Olinda; tandis que, plus vers le nord, le Portugais André Vidal s'était porté dans Parahiba, dans le but de faciliter, au moment donné, le débarquement de la flotte. Mais au sud et au nord de notre colonie menacée, ces bandes ennemies furent complètement battues et mises en fuite par le colonel Koin, le major Mansfeld et le capitaine Tak. Sur quelques prisonniers que l'on avait faits, on trouva des papiers où l'on vit que les commandants ennemis avaient reçu pour instruction de n'épargner aucun Hollandais ni aucun Indien dévoué aux Hollandais, de les massacrer tous et de mettre le feu à leurs habitations. Ce n'est pas une exagération, car ces papiers existent aux Archives du Royaume, savoir: deux ordres du gouverneur de Bahia adressés à Camaram et à Joam Lopez Barbalho, datés du 17 novembre 1639, et une lettre de Louis Barbalho (oncle de Joam Lopes) à son neveu, pour lui recommander la stricte exécution de cet ordre \*). Telle était la haine de l'ennemi contre les Hollandais, que, suivant quelques auteurs, les prêtres de Bahia n'accordaient l'absolution aux troupes de terre et de mer, qu'après que celles-ci avaient promis de ne faire quartier à aucun hérétique.

On découvrit, à la même époque, à Parahiba, une conjuration parmi la population portugaise. Elle était en rapport avec les attaques que nous essayions par terre, et elle devait éclater également lors de l'apparition de la flotte. Les chefs de ce complot étaient des prêtres. Le comte Maurice, pour les punir, en fit emprisonner une soixantaine à Itamaraca.

Quelques capitaines de vaisseau qui n'avaient pas fait leur devoir dans la bataille navale d'Itamaraca, furent mis en jugement et reçurent leur juste punition le 28 février. Deux de ces lâches, Rycke et Tolck, furent décapités, et trois autres furent cassés et déclarés infâmes.

Les succès obtenus sur les ennemis, en les chassant de l'intérieur de nos possessions, étaient dus en partie au secours que nous avait

---

\*) Liasse Ind. Occ. 1635—1640.



prêté la tribu des Tapuias, qui nous avait envoyé un corps de 3000 hommes. Leur roi, Jandovi ou *Jan de Wy* (c'est ainsi que Maurice l'appelle dans ses lettres aux Etats-généraux), s'était déclaré pour les Hollandais et avait même remis comme ôtage son fils entre les mains du comte Maurice. Après ces différents avantages si heureusement remportés; le gouvernement hollandais commença à acquérir de plus en plus la confiance des indigènes, surtout lorsque le gouverneur convoqua au Recife, au mois d'août 1640, une sorte de diète composée des notabilités portugaises dans le Brésil-hollandais. Il leur promit de nouveau le libre exercice du culte, et la protection de leurs personnes et de leurs biens. Il leur fit comprendre en même temps qu'avec l'anéantissement de la flotte espagnole toute crainte avait disparu pour eux. Cette promesse faite par le tolérant comte Maurice aux populations catholiques portugaises, au sujet du libre exercice de leur culte, fut, ainsi que nous le verrons plus loin, en grande partie retirée par ordre de la métropole.

Cependant, le 26 mars 1640, arriva de la métropole une flotte composée de 27 navires, sous le commandement des amiraux Lichthart et Jol, avec un équipage de 1200 hommes. La Compagnie des Indes-Occidentales avait fait tous ses efforts pour parvenir à ce résultat. Elle insista de nouveau sur la nécessité de tâcher de s'emparer de S. Salvador. La Compagnie espérait par cette importante conquête relever un peu l'état de ses finances. Mais le comte Maurice, dans une lettre datée du 8 mai \*), leur fit part de l'arrivée de ce renfort tout en regrettant que ce ne fût pas assez pour tenter une nouvelle attaque contre S. Salvador, surtout dans un moment où il était encore si faiblement pourvu d'approvisionnements, de vivres et de munitions de guerre. Il demandait en même temps d'être relevé de son poste, aussitôt que le terme de cinq ans serait écoulé.

Il se borna donc à expédier vers la baie de Tous-les-Saints une flotte de 20 bâtiments sous le commandement de l'amiral Lichthart, montée par 2500 soldats sous les ordres du colonel Tournalon; il leur donna l'ordre d'incendier et de dévaster les environs de S. Salvador et de n'épargner que les femmes et les enfants: cet ordre fut exécuté avec une sévérité inexorable. Par ce système de destruction, le comte ne faisait qu'user du droit de représailles, et voulait se venger des incursions dévastatrices de Camaram, Barbalho et Vidal. En même temps

---

\*) Arch. du Royaume, Liasse Ind. Occ., 1635—1640.



il espérait diminuer les revenus de la capitale du Brésil portugais, et la fatiguer tellement qu'il lui serait plus facile, plus tard, de la soumettre à ses armes. Ce sont les propres expressions du comte dans ses lettres du 8 mai et du 11 septembre 1640, aux Etats-généraux\*). Dans cette dernière lettre il réitère sa demande d'être rappelé, et il annonce la prochaine arrivée des Grands Conseillers van Ceulen et Gysselingh, qui retournaient en Hollande après avoir rendu de bien grands services au Brésil.

Il se trouve aux Archives du Royaume quelques traductions de lettres espagnoles qui ont été interceptées à cette époque, et qui toutes présentent sous les plus sombres couleurs la situation du Brésil-portugais. On y trouve entre autres trois lettres du gouverneur comte da Torre, adressées de Bahia au mois de juin (peu de temps avant son départ) au roi d'Espagne †). Il se plaint amèrement des nombreuses dévastations commises par les Hollandais: 28 moulins à sucre avaient été incendiés et un grand nombre de champs de cannes à sucre détruits. Il s'y plaint aussi de ce que ses troupes étaient pauvrement pourvues de tout ce qui leur était nécessaire. A cet lettre était jointe une copie de la circulaire qu'il avait adressée à tous les gouverneurs des colonies espagnoles environnantes, dans laquelle il leur recommandait la plus grande vigilance parce qu'il était possible que l'audacieux amiral hollandais vint à les attaquer aussi chez eux.

Une terreur panique s'empara de tous les cœurs dans le Brésil-portugais; même les hommes les plus hardis commencèrent à désespérer de la possibilité de pouvoir à la longue résister à leur entreprenant ennemi.

Ce fut en cet état de désolation que Dom Jorge de Mascarenhas, marquis de Montalvam, trouva la colonie, lorsqu'au mois de juillet 1640 il arriva de la métropole avec le titre de vice-roi, et une flotte de 8 vaisseaux montés par 2500 hommes d'équipage. §). Il s'occupa d'abord de multiplier les moyens défensifs de sa capitale, et ordonna à ses capitaines de s'en tenir désormais à la convention conclue en 1633 avec les Hollandais, pour se faire la guerre avec plus d'humanité et de loyauté (76).

Dans le cours du même mois notre gouverneur avait envoyé les

---

\*) Arch. du Roy., Liasse Ind. Occ., 1635—1640.

†) Arch. du Roy., Liasse Ind. Occ., 1635—1640.

§) Voir la lettre du 11 sept. 1640, de Maurice aux Etats-généraux (Arch. du Roy., Liasse Ind. Occ., 1635—1640.)



amiraux Jol et Lichthardt \*) aux Antilles pour y surprendre la flotte *d'argent* espagnole. Mais à la hauteur de Cuba ils furent assaillis par une si violente tempête que trois de leurs navires sombrèrent, et qu'ils se virent obligés de retourner au Brésil avec leurs autres bâtiments délabrés.

Au mois de décembre le colonel Koin et le conseiller politique Niculant essayèrent une attaque infructueuse sur la petite ville d'Espírito Santo; mais ils furent repoussés avec une perte de 13 officiers et de 100 soldats tant tués que blessés (77).

Telle était la situation des deux parties belligérantes au Brésil, lorsque le 1<sup>er</sup> décembre 1640 éclata à Lisbonne la révolution qui plaça la maison de Bragance sur le trône de Portugal, son légitime héritage. Depuis que les Portugais avaient subi le joug espagnol, en 1581, ils étaient opprimés et méconnus dans leurs privilèges, leurs mœurs et tout ce qu'ils avaient de plus cher; on eût dit que les rois d'Espagne, et surtout Philippe IV (à l'instigation d'Olivares), par les mesures les plus injustes, avaient résolu de les pousser à la révolte. — Enfin, la conspiration éclata, préparée qu'elle était depuis quelques années avec un incroyable secret, sous la direction principale de Pinto-Ribeiro, secrétaire du duc de Bragance, homme d'une intelligence supérieure.

Philippe fut déclaré déchu du trône de Portugal, et Joam (*Jean*) duc de Bragance fut proclamé roi de Portugal et des Algarves sous le nom de Joam IV. La révolution fut complète et unanime dans tout le pays, et ne coûta que le sang du ministre d'Etat Dom Miguel de Vasconcellos (Portugais de naissance) que le peuple immola à sa vengeance, pour le punir d'être devenu l'odieux tyran de ses compatriotes. Bientôt les anciennes colonies du Portugal, passées avec le pays sous la domination espagnole, suivirent l'exemple de la métropole: les îles de Madère et des Açores, Tanger, les royaumes de Congo et d'Angola, le Moçambique, la Guinée et l'Inde proclamèrent Joam IV; le Brésil surtout se distingua par l'adhésion la plus franche et la plus unanime (78). Dès que Montalvam en eut été instruit, il avait réuni tous les hauts fonctionnaires de S. Salvador; il leur fit part du mouvement dans la métropole et déclara sa résolution inébranlable d'y donner sa coopération. Tous les membres du conseil furent de son avis. Les troupes portugaises furent appelées sous les armes et l'étendard portugais y remplaça celui de Castille. Les soldats

\*) *Lichthardt*, et non pas *Lichthart*, comme par erreur nous l'avons toujours appelé. Voir la dernière partie de notre 49<sup>e</sup> note et le fac-simile à la fin de ce livre.



espagnols de la garnison furent faits prisonniers; il leur serait toutefois permis de s'embarquer et de quitter le Brésil.

Le vice-roi notifia cette révolution importante au comte Maurice, et la lui représenta comme un événement qui devait rapprocher par un traité de paix les nations hollandaise et portugaise contre l'Espagne, leur commune ennemie. Il proposa même de cesser tout-à-fait les hostilités de part et d'autre et commença par rappeler Camaram, Barbalho et Henrique Dias, qui étaient encore occupés à saccager nos frontières méridionales. Notre gouverneur lui répondit: « qu'il n'osait conclure aucune trêve sans l'ordre exprès de la Compagnie et des Etats-généraux, mais qu'il suivrait son exemple en retirant ses corps de partisans. » Ce sont les propres expressions de la réponse du comte à Montalvam \*). Dans les capitaineries hollandaises la nouvelle de l'avènement de Joam IV au trône de Portugal fut reçue avec des acclamations générales, et Maurice, loin de blâmer le témoignage de la joie publique, ordonna des salves d'artillerie dans tous les forts et des fêtes au Recife; mesures de sage politique, pour se concilier de plus en plus l'esprit des Portugais dans son gouvernement.

Montalvam s'empressa aussitôt d'envoyer son fils Fernando à Lisbonne pour y porter le témoignage de son obéissance au nouveau Roi, mais malheureusement ses deux autres fils, Pedro et Jeronimo, s'enfuyaient, d'autre part, à Madrid, comme pour protester contre la révolution de Bragançe. Cette conduite loyale, mais peu patriotique, éveilla des soupçons sur la fidélité du père, et le roi envoya à S. Salvador le jésuite Francisco Vilhena avec ordre de déposer le vice-roi, dans le cas où sa conduite ne serait pas irréprochable, et de le remplacer dans le gouvernement par le colonel Louis Barbalho, Lourenço Correa de Brito, et Pedro da Sylva, alors évêque du Brésil. Le jésuite eut l'imprudence inexcusable de communiquer ses instructions aux trois régents désignés par le roi, et aussitôt Montalvam fut dépouillé de l'autorité par ces trois ambitieux qui le firent charger de fers et conduire à bord d'une caravelle pour être transporté au Portugal. Avant son arrivée à Lisbonne, l'effet des impressions calomnieuses dont il avait été la victime était déjà détruit, et le monarque vengea le vice-roi si injustement destitué, par l'accueil le plus gracieux et en l'élevant aux plus hautes dignités du royaume.

Au moment où éclata la révolution du Portugal, Philippe IV était

---

\*) Arch. du Roy., Liasse Ind. Occ., 1641—1644.



justement occupé à réprimer un soulèvement dans la Catalogne, et se trouvait ainsi hors d'état de rétablir en Portugal sa domination, pour laquelle il a plus tard soutenu une guerre infructueuse pendant 28 années.

L'Angleterre, la France et la plupart des puissances européennes, s'empressèrent de reconnaître le nouveau royaume, et suivant quelques auteurs c'est le cardinal de Richelieu, premier ministre de la France, qui aurait même encouragé et secondé la révolution portugaise. Les États-généraux des Provinces-Unies, qui envisageaient cette révolution comme un heureux événement, parce qu'elle affaiblissait le pouvoir et la force du roi d'Espagne, résolurent d'entamer des relations amicales avec le roi Joam IV, et même d'envoyer une flotte auxiliaire vers les côtes du Portugal \*).

Le 23 février 1641, les États-généraux adressèrent une lettre à Joan Maurice qui, à trois différentes reprises, avait déjà demandé à être rappelé de son poste et à être remplacé par un autre gouverneur dès que le terme de cinq ans serait expiré. Dans cette lettre ils le prièrent instamment de vouloir bien encore continuer ses fonctions à cause du nouvel état de choses en Europe (*„ uit hoofde van de vreemde „ Constitutie van Saeken in Europa*”) et qu'ils ne connaissaient personne qui pût remplir ce poste d'une manière aussi digne que lui: *„ Nous regarderions comme le plus grand et le plus éminent service „ que vous pussiez rendre à nous et à l'Etat dans les présentes con- „ jonctures.”* (*„ sullende wij het aennemen als den notabelsten en als „ den grootsten dienst die U E. ons ende desen Staet soude connen „ doen en betoonen bij deze conjuncture van tijde.”*); ils l'engagèrent en même temps à profiter de l'affaiblissement que les forces du roi d'Espagne avaient éprouvé par la perte du Portugal. A en juger d'après les termes de cette missive du 23 février, dont la copie authentique est conservée aux Archives du Roy. †), l'intention primitive des États-généraux était de ne faire continuer les hostilités que contre l'Espagne seule. Cependant la conduite qu'ils ont tenue plus tard n'est pas tout à fait exempte de duplicité; car nous verrons que quelques mois après §) ils prirent la résolution de n'autoriser le comte Maurice à cesser les hostilités contre les Portugais qu'après la ratification du traité conclu ensuite des négociations amicales avec le Portugal au mois de juin.

---

\*) Résolution des États-généraux, 14 mai 1641. (Arch. du Roy.)

†) Liasse Ind. Occ., 1641—1644.

§) Résolution des États-généraux, 2 novembre 1641. (Arch. du Roy.)



L'assemblée des XIX, plus franche dans ses opinions belliqueuses, adressa en février au comte Maurice une missive, pour le prier de continuer provisoirement ses fonctions et de faire encore une expédition quelconque au profit de la Compagnie, avant la conclusion d'un traité de paix avec le Portugal. Sans toutefois lui donner des ordres formels à cet égard, on lui fit en même temps comprendre qu'une nouvelle tentative pour reprendre S. Salvador, serait reçue avec la plus grande satisfaction. Mais Maurice démontra de nouveau l'impossibilité d'une pareille entreprise à cause de l'insuffisance de ses ressources.

Le nombre de ses troupes était encore beaucoup au dessous du chiffre nécessaire pour tenter cette entreprise; en outre le manque de vivres était extrême dans la colonie, ce qui est démontré par le fait suivante. Un navire espagnol, ayant à bord 600 soldats, sous les ordres d'Hector de la Calce, dont il a déjà été parlé, se vit forcé par des avaries, d'entrer à Parahiba; on dut se contenter de retenir prisonniers les officiers et on laissa partir les soldats, parce que les vivres manquaient pour les nourrir! Ces soldats avaient formé la garnison de S. Salvador, au moment où Joam IV y fut proclamé roi de Portugal, et les Portugais leur avaient permis de quitter la ville pour se rendre dans une des colonies espagnoles aux Indes-Occidentales.

Maurice se borna pour le moment à faire occuper, renforcer et rétablir la capitainerie de Sergipe del Rey, qui, depuis qu'elle avait été conquise, était restée dans un état de délabrement et d'abandon complet \*). La reprise de possession de cette capitainerie n'était en définitive que chose fort légitime, car l'ennemi n'y avait plus aucun droit depuis que nous l'avions conquise en 1637. Au surplus cette province n'avait pas même de garnison portugaise et toute sa richesse consistait en de vastes prés et en bétail. Aussi fut-elle occupée par les nôtres de la manière la plus pacifique. C'est donc à tort que Southey (vol. II, page 6), représente l'occupation de cette province sous un point de vue d'où il semble que nous l'aurions conquise d'une manière déloyale ou par ruse.

Notre gouverneur-général fixa ensuite son attention sur le royaume d'Angola, situé sur la côte occidentale de l'Afrique, par le 18<sup>e</sup> degré de latitude méridionale, et il lui sembla qu'une tentative contre ce royaume devait être faite pour plusieurs raisons. " D'abord, parce " que c'était le principal marché d'esclaves *sans lesquels la culture*

---

\*) Lettre du comte Maurice du 1 juin 1641 (Arch. du Roy., Liasse Ind. Occ. 1641—44.)



*« de la canne à sucre est impossible au Brésil; ensuite, parce qu'une  
« attaque contre Angola ne pourrait être d'aucun obstacle à la conclu-  
« sion d'un traité de paix, puisqu'on ne savait pas encore officielle-  
« ment si Angola était resté à l'Espagne, ou s'il était redevenu une  
« colonie portugaise; et enfin, parce que dans tous les cas la perte  
« d'Angola serait infiniment plus préjudiciable à l'Espagne qu'au Por-  
« tugal, puisque les mines d'or que l'Espagne possédait dans le Pérou  
« ne lui seraient d'aucune valeur si on l'empêchait d'y transporter des  
« esclaves pour leur exploitation. »* Ce sont les propres expressions du  
comte dans sa lettre du 1 juin 1641 aux Etats-généraux.

En analysant les deux derniers arguments de Joan Maurice, on voit aussitôt que le coeur du noble comte se révoltait à l'idée de faire la moindre action de mauvaise foi, et que, ne pouvant refuser d'obéir aux ordres formels de ses supérieurs, il tâchait au moins de leur donner le sens le plus honorable, en se posant pour but les pertes qui en résulteraient pour l'Espagne, notre ennemie implacable.

Pour mettre à exécution ce nouveau plan de conquête, le 30 mai 1641 l'amiral Jol avait appareillé du Recife avec une flotte forte de vingt voiles, montée par 900 matelots et à bord de laquelle se trouvaient 2000 soldats et 200 Indiens sous le commandement du lieutenant-colonel Henderson. Après un long voyage, ils arrivèrent enfin près des côtes africaines. Le 26 août, ils s'emparèrent de la ville de S. Paulo de Loanda, après une courte résistance de la part de la garnison, fort de 800 hommes, sous le commandement de Dom Pedro Cesar de Menezes, qui était assisté par 3000 nègres bien exercés. De notre côté nous eûmes 3 morts et 8 blessés. Le butin consista en 30 navires marchands, 59 canons en bronze et 69 en fer, et une grande quantité de munitions de guerre.

Le commandant de notre flotte fit immédiatement fortifier la ville, y laissa une assez forte garnison sous les ordres du colonel Henderson, et continua sa course vers la côte de Guinée. Le 16 octobre, il s'empara du chef-lieu de l'île de S. Thomé, après l'avoir assiégé pendant 16 jours. Dans le fort de S. Sebastiam, situé près de la ville, on trouva 30 canons en bronze et 20 en fer.

L'île de S. Thomé a 18 milles de circonférence; mais, quoique son sol soit fort fertile, son climat est des plus malsains, à tel point, que peu de jours après son occupation, le vaillant amiral Jol y périt, comme quarante ans auparavant y avait succombé Pieter van der Does. Il y fut inhumé avec toutes les solennités que permettaient le temps



et les localités, dans la principale église de la ville. La Compagnie le regretta vivement, comme le méritait au reste un aussi vaillant et fidèle serviteur. Son successeur, Mathys Janszoon, homme d'un caractère fort doux, réussit à faire revenir dans la ville un grand nombre de Portugais qui avaient pris la fuite. Peu de temps après, il s'empara aussi de l'île d'Anno-Bom, située près de S. Thomé. Au mois de décembre, tous les capitaines, à l'exception d'un seul, étaient morts, et de la garnison qui, lors de la conquête de l'île, était forte de 600 hommes, il ne restait plus que 230 hommes, de manière que le comte Maurice conseilla aux Etats-généraux et à la Compagnie de faire habiter l'île par des criminels, ainsi que l'avaient fait les Espagnols, car il eût été difficile de décider les troupes à s'y rendre (79).

La possession d'Angola était d'une très grande importance, à cause du nombre considérable de nègres qu'on en exportait annuellement. Ce nombre s'élevait à plus de 15,000. Dans un document rédigé par le grand-conseil du Recife, document que le comte Maurice envoya aux Etats-généraux, se trouve indiquée la somme moyenne que cette importation rapporterait annuellement au trésor de la Compagnie. Cette somme était évaluée à *f* 2,118,000, déduction faite des frais, pour le maintien de l'établissement et des troupes à Angola et pour le transport des nègres (80).

Notre gouverneur envoya en même temps un rapport détaillé aux Etats-généraux et aux directeurs de la Compagnie, tendant à obtenir l'autorisation de faire incorporer les deux conquêtes des côtes africaines au gouvernement du Brésil. Son opinion se basait sur le fait que ces colonies pouvaient être plus facilement pourvues du Brésil de tout ce dont elles avaient besoin, que de la métropole, et que leur commerce consistait exclusivement en esclaves, population indispensable pour le Brésil, et que de cette manière elles pouvaient former avec celui-ci un seul pays. Cependant, quelque fondées que fussent les vues de Maurice, on rejeta de nouveau ses conseils; les directeurs commencèrent à concevoir une certaine méfiance du comte Maurice, et ils instituèrent pour les possessions africaines un gouvernement séparé, placé sous la surveillance directe du conseil des XIX. Cette résolution, après avoir rencontré beaucoup d'objections en faveur du comte Maurice, fut enfin approuvée, quoiqu'à regret, par les Etats-généraux \*).

---

\*) Résolution des Etats-généraux du 20 mars 1642. (Arch. du Roy.)



Entre temps, le roi Joam IV avait, déjà au mois de février, envoyé en Hollande comme ambassadeur Tristam de Mendocça Furtado, et après de longues négociations on était parvenu enfin à signer à La Haye, le 12 juin 1641, un traité par lequel notre République conclut avec le Portugal une alliance offensive et défensive contre les Espagnols, et un armistice de dix ans pour les colonies. Dans ce traité il se trouvait stipulé qu'en Europe les Etats-généraux soutiendraient le Portugal au moyen de quinze vaisseaux de haut bord et de cinq frégates, et qu'ils s'engageaient en outre à lui louer un égal nombre de bâtiments. L'envoyé portugais reçut l'autorisation de faire en Hollande des enrôlements pour former un régiment d'infanterie et un régiment de cavalerie, et de les envoyer en Portugal. (Ces régiments ont effectivement rendu par la suite d'éminents services au Portugal.) Aux colonies on conserverait pendant l'armistice, de part et d'autre, les possessions qu'on occupait respectivement, de telle sorte cependant que cette clause entrerait en vigueur, pour ce qui concerne les Indes-Orientales *un an après la ratification du traité par le roi du Portugal*, et aux Indes-Occidentales, *à partir de l'époque à laquelle cette ratification y serait annoncée officiellement*. Immédiatement après la ratification du traité on s'occuperait de la conclusion d'une paix définitive.

Les changements qui s'étaient opérés en Portugal et ce traité qui en était le résultat, ne furent pas généralement accueillis avec faveur par le peuple néerlandais. Les Compagnies des Indes-Orientales et des Indes-Occidentales auraient préféré voir continuer l'état de guerre. Ce qui leur était surtout défavorable, c'était l'armistice pour un temps déterminé. En effet, une paix définitive aurait été préférable, car dans ce cas elles auraient pu jouir tranquillement de leurs possessions et les faire fructifier; tandis qu'alors elles étaient obligées d'y maintenir leurs forces militaires sur un pied fort coûteux, dans la crainte de voir recommencer les hostilités après que les dix ans de la durée de l'armistice seraient écoulés. Cette clause avait encore un autre inconvénient, c'est qu'on donnait aux Portugais le temps de rassembler leurs forces.

Les États de la province de Hollande partagèrent aussi cette opinion et n'accordèrent qu'après beaucoup d'objections leur consentement à l'envoi de la flotte de la République, sous le commandement de l'amiral Aert Gysels, vers la côte du Portugal (81). Les actions de la Compagnie des Indes-Orientales baissèrent immédiatement de 500 p. c. à 440 et



400 p. c. et celles de la Compagnie des Indes-Occidentales de 128 à 114 p. c.

Joan Maurice, ayant à différentes reprises été prévenu de ne suspendre les hostilités dans le Brésil que lorsqu'il en aurait reçu l'ordre formel, s'empara encore avant la fin de l'année de la riche capitainerie de Maranham (près de la rivière des Amazones). Il y envoya une flotte de quatorze navires, sous le commandement de Lichthardt; les troupes de débarquement étaient sous les ordres du vaillant colonel Koin. On se rendit maître sans coup férir de la ville de S. Luiz et de ses forts. Les autorités et le clergé, immédiatement après que le débarquement des troupes se fut opéré, le 25 novembre 1641, se rendirent au devant des nôtres et leur firent entière soumission. On ouvrit des relations amicales avec les tribus indiennes voisines, et, après avoir laissé à S. Luiz une garnison de 600 hommes, la flotte retourna au Recife \*).

On le conçoit le mécontentement que durent éprouver les Portugais, lorsqu'ils apprirent les différentes conquêtes que le comte Maurice avait faites après la révolution portugaise. L'envoyé du roi Joam à La Haye, se plaignait vivement auprès des Etats-généraux de cette conduite, et réclama, tantôt avec des menaces, tantôt par des prières, la restitution des pays conquis †). Mais tous ses efforts furent infructueux. Les Etats s'en référèrent constamment à la lettre du traité de 12 juin 1641, qui stipulait que les hostilités dans la colonie ne seraient seulement suspendues qu'après la publication de la ratification du traité par le roi Joam IV. Voici la teneur textuelle de ce fameux article qui peut servir d'échantillon de la politique entortillée de ces temps-là et que nous avons traduit de l'original, rédigé en Hollandais et en Portugais, conservé aux Archives du Royaume :

Art. 8. „La susdite trêve et cessation de tous actes d'hostilité sor-  
„tira effet pendant un laps de dix années dans les places et mers  
„ressortissantes au district des lettres patentes accordées par les Etats-  
„généraux à la Compagnie néerlandaise des Indes-Occidentales, à  
„partir du jour où l'acte de ratification de ce traité par le roi de  
„Portugal aura été transmis dans ce pays, et que la publication de  
„la susdite trêve et cessation de tous actes d'hostilité aura eu lieu

---

\* ) Voir le rapport du 17 janvier 1642 de Joan Maurice aux Etats-généraux (Arch. du Roy., Liasse Ind.-Occ., 1641—1644).

† ) Registre Ind.-Occ., 1638—1651 (Arch. du Roy.).



„dans chacune desdites places et mers respectives; à partir duquel moment les parties auront réciproquement à s'abstenir, dans ces places et mers, de tous actes d'hostilité,” etc. etc. \*).

Bien que l'art. 35 du traité en question portât explicitement que cette ratification devait être arrivée à La Haye dans les trois mois qui suivraient la signature, le roi Joam à son propre préjudice, retarda cette ratification jusqu'au 18 novembre 1641, en sorte qu'elle n'arriva en Hollande qu'au mois de février 1642. Le 22 février, il en fut donné lecture dans la séance des Etats-généraux, qui résolurent de la faire expédier immédiatement aux Indes-Orientales et Occidentales, avec l'ordre de s'y conformer strictement †).

La Compagnie des Indes-Occidentales resta donc en possession de toutes ses nouvelles conquêtes. Plus tard ce furent cependant ces mêmes conquêtes qui contribuèrent, en grande partie, à sa déplorable décadence; car le gouvernement portugais eut alors un prétexte convenable pour donner une apparence de justes représailles à ses intrigues et à sa conduite déloyale pour saper le pouvoir néerlandais au Brésil.

Les Etats-généraux s'en étaient simplement référés à la teneur textuelle du traité; ils ne sont donc pas si coupables à cet égard que veulent bien le faire croire quelques auteurs. Au surplus, pour excuser, sinon pour justifier cette duplicité de la part de notre gouvernement, il faut prendre en considération les nombreux exemples qui sont là pour prouver combien de fois nous avons été trahis de la part de nos ennemis. Il était d'autant plus permis d'envisager les propositions de paix comme une ruse de leur part, que *l'envoyé portugais lui-même avait insisté sur l'insertion de la 8<sup>e</sup> clause, qui stipulait que les hostilités ne devaient pas être immédiatement suspendues*. En outre, les hostilités qu'à cette même époque les Portugais exerçaient à Ceylan contre les sujets des Provinces-Unies, étaient certes de nature à fortifier de notre part une pareille opinion.

Quant au comte Maurice, nous l'avons déjà dit plus haut, ce n'est qu'à contre-cœur qu'il ordonna de nouvelles hostilités; mais il devait obéir aux ordres formels qui lui avaient été donnés à différentes reprises par ses supérieurs de la mère-patrie, et il ne pouvait se

---

\* ) On trouve le texte entier de ce traité en hollandais dans *Aitzema*, et la traduction latine dans *Wicquefort*, *Histoire des Provinces-Unies*.

† ) Résol. des Etats-généraux du 22 février 1642 (Arch. du Roy.).



dessaisir de ses nouvelles conquêtes qu'après y avoir été autorisé par les États-généraux et l'assemblée des XIX. C'est ce qu'il écrivit aussi, le mois de mai 1642, à Dom Jorge de Mascarenhas, marquis de Montalvam, ancien vice-roi du Brésil, qui occupait de hautes dignités à la cour de Joam IV, en réponse à une lettre que celui-ci lui avait adressée de Lisbonne, le 12 mars, pour lui faire connaître l'indignation du roi de Portugal des conquêtes nouvelles faites par la Compagnie des Indes-Occidentales sur les côtes de l'Afrique, et dont il réclamait la restitution.

Comme exemple pour prouver combien le comte Maurice était estimé, même de ses ennemis, on peut citer ici le fait que Mascarenhas écrivit à notre héros, qu'avant les événements d'Angola, Sa Majesté portugaise avait eu le projet de le nommer commandant de toute sa force armée dans le Brésil-portugais, afin de pouvoir agir en commun avec la Hollande pour combattre l'Espagne. La copie authentique de cette lettre, envoyée par Maurice aux États-généraux, est conservée aux Archives du Royaume †).

Mais avant de passer aux événements de l'année 1642, nous croyons devoir faire mention brièvement d'un voyage d'exploration dans les pays intérieurs du Brésil, que le comte Maurice avait ordonné vers la fin de l'année 1641. Ce voyage fut entrepris par l'ami de Maurice, le savant Elies Herckmans, directeur de Parahiba. Accompagné de 113 hommes, notre hardi voyageur quitta le Recife le 3 septembre 1641, muni de beaucoup de renseignements d'un vieux Portugais, l'alcade Manoel Rodrigues, qui, en 1625, avait lui-même entrepris un pareil voyage. Après avoir erré pendant deux mois, avoir souffert de peines de tous genres et couru les plus grands dangers, les compagnons de Herckmans refusèrent d'aller plus loin, et force lui fut de retourner au Recife, sans avoir atteint le but principal de son voyage (la découverte de mines d'or †).

Ainsi que nous l'avons vu plus haut, les incursions dévastatrices entreprises sur les frontières avaient été suspendues au Brésil de la part des deux parties belligérantes, immédiatement après la révolution portugaise, en sorte que depuis cette époque notre colonie jouissait de ce côté d'une parfaite tranquillité. Maurice avait employé ce temps

---

\*) Liasse Ind. Occ., 1641—1644.

†) Voir le rapport de Herckmans à Maurice du 23 nov. 1641, qui se trouve aux Arch. du Roy. (Liasse Ind. Occ., 1641—1644); comme aussi *Montanus*, p. 494.



à achever les améliorations locales qu'il avait commencées les années précédentes, et il donna tous les encouragements possibles à l'agriculture. Les planteurs travaillèrent avec beaucoup d'activité et d'émulation. Il était seulement à regretter que la plupart des plantations de sucre qui avaient appartenu à la Compagnie eussent été vendues à crédit à des Portugais; circonstance qui eut pour conséquence fatale que, lors de l'insurrection qui éclata plus tard, tous ces propriétaires devinrent de zélés adversaires du gouvernement hollandais, afin d'échapper au paiement de leurs dettes envers la Compagnie.

L'esprit d'indépendance nationale qui se développa rapidement parmi la population portugaise du Brésil-hollandais, fit que le comte Maurice insista, plus que jamais, sur l'envoi de troupes, de vivres et de munitions de la mère-patrie. Ce fut en vain; l'assemblée des XIX prit, au contraire, la résolution, de diminuer considérablement le nombre des troupes au Brésil, jugeant qu'elles seraient inutiles après la conclusion de l'armistice. Déjà plusieurs navires avec des troupes étaient partis pour la Hollande, et le total de l'armée dans les sept capitaineries du Brésil, y compris Angola et St. Thomé, s'élevait à peine à 5000 hommes.

Maurice se décida à donner, pour la dernière fois, aux directeurs, une juste description de l'état des choses, afin de les convaincre de la manière erronée dont ils les envisageaient. Le 1<sup>er</sup> mai 1642 il envoya en Hollande son secrétaire privé (*raad ende secretaris*) Johan Carl Tolner, avec une lettre de recommandation aux Etats-généraux, dans laquelle il demandait qu'on voulût bien accorder pleine confiance et crédit audit secrétaire, qu'il avait chargé de donner un rapport détaillé de l'état des affaires au Brésil. Le 25 juillet Tolner parut devant l'assemblée des Etats-généraux, et le 27 on y lut son rapport, lequel dépeignait l'état déplorable où serait réduit le Brésil par la négligence et l'économie de la Compagnie. «Le total des forces militaires dans les possessions de la Compagnie ne s'élevait qu'à 4343 soldats, sous les ordres des colonels Koin et Henderson. De ce nombre il n'y avait que 3064 hommes dans les villes et forts de Sergipe, Pernambuco, Itamaraca, Parahiba, Rio-Grande et Sidra; les autres se trouvaient à Maranham, S. Thomé et Angola, et ainsi trop éloignés pour pouvoir compter sur eux en cas de besoin. Dans l'arsenal il ne se trouvait que 150 mousquetons, 1000 livres de plomb et 60,000 livres de poudre gâtée; point de sabres ni de piques. L'état des magasins de vivres



« et d'habillements était, s'il se peut, encore pire. Par suite de  
« l'introduction (sur l'ordre de la métropole, contre l'avis de Maurice)  
« de mesures restrictives de la liberté de religion, l'esprit des  
« Portugais s'aggravait de plus en plus contre la Hollande. L'assemblée  
« des XIX apportait toujours des entraves aux mesures proposées  
« par Maurice, le seul homme qui pût encore par sa popularité  
« se concilier l'affection des habitants du Brésil. » Pour donner une  
preuve combien on respectait et aimait le comte Maurice au  
Brésil, Tolner joignait à son rapport huit appendices, savoir des lettres  
des habitants les plus notables et des conseils communaux de Mau-  
ritsstad, Serinhaem, Porto Calvo, Iguarassu, Itamaraca, Parahiba et  
Rio-Grande; elles contenaient toutes des supplications au comte de ne  
pas donner suite à son projet de quitter la colonie. De plus ils lui  
offraient, comme preuve de leur dévouement, un présent annuel d'un  
demi-patacque par chaque caisse de sucre fabriqué dans leurs pro-  
vinces, aussi longtemps qu'il voudrait bien rester gouverneur; les  
Juifs de Mauritsstad offrirent au comte un présent annuel de fl. 3000  
s'il pouvait se décider à ne pas partir. Dans une de ces adresses si  
flatteuses pour Maurice, nous lisons entre autres passages: *Nous*  
*assurons à Son Excellence que si Son Excellence veut indiquer*  
*un moyen quelconque pour le décider à rester dans la colonie, aucun*  
*prix, fût-ce notre sang, ne nous sera trop cher pour le garder. (en*  
*kan Sijne Ex. 't voor seecker houden dat bijaldien Sijne Ex. slegts*  
*met eenig dinck ter werelt om in dese landen te blijven konde gecocht*  
*worden, dat ons geen prijs al waer 't oock onse eijgen bloet te swaer*  
*vallen soude om hem te coopen en mogen hebben) \*).*

Peu de temps après le départ de Tolner du Brésil, arriva la com-  
munication des Etats-généraux relative à la ratification de l'armistice  
de dix ans; Joan Maurice la fit publier en tous lieux, en juin 1642,  
et l'on s'y conforma strictement. Mais qu'on se fasse une juste idée  
de l'indignation et du chagrin que dut éprouver Maurice, lorsque,  
quelques semaines après, il reçut une missive du conseil des XIX,  
en date du 18 avril 1642, qui lui intima l'ordre de diminuer de  
nouveau les forces armées, de les réduire à 18 compagnies, et de  
congédier la majeure partie des officiers (les Hollandais et les Alle-  
mands seuls pouvaient rester). Cette même missive lui apprit aussi

---

\*) Le rapport détaillé de Tolner, contresigné par le comte, avec tous les ap-  
pendices, se trouve aux Arch. du Roy., Liasse Ind. Occ., 1641—1644.



qu'on accédait à sa demande réitérée d'être déchargé de ses fonctions et qu'il pouvait revenir dans la métropole au printemps de 1643, après avoir pris toutes les mesures qu'exigerait l'institution de la nouvelle administration en temps de paix \*). La missive du conseil des XIX n'étant pas accompagnée de la sanction des Etats-généraux, le comte Maurice n'envisagea pas comme suffisant cet ordre de départ, et il écrivit par conséquent une lettre aux Etats-généraux, en date du 24 septembre 1642, pour demander leurs ordres à ce sujet. Dans cette lettre il traça de nouveau le tableau de la situation du Brésil; il exprima le mécontentement des Portugais de ce qu'ils s'étaient vus privés de leurs couvents; qu'on eût banni plusieurs de leurs ordres religieux, laissé vacantes les places de plusieurs prêtres, et qu'on leur eût fait défense d'exercer publiquement leur culte au Recife, tandis que les Israélites pouvaient librement y fréquenter leurs synagogues (82). Il y parlait ensuite des dangers que présentait la dette de plusieurs Portugais envers la Compagnie, qui à cette époque s'élevait déjà à fl. 5,700,000; il se plaignit du défaut de paiement de la solde des troupes, qui en outre manquaient absolument de tout ce dont elles avaient besoin, ainsi que de la diminution apportée à ses frais de table, qui n'étaient déjà pas trop considérables lorsqu'on considère l'excessive cherté des vivres au Recife; par la conclusion du traité de paix il perdait en outre les deux pour cent qui lui avaient été accordés sur le butin. Ceci est la teneur presque textuelle de la lettre de Maurice aux Etats-généraux, qui est conservée dans les Archives du Royaume †). Dans un Post-scriptum ajouté à cette lettre par Maurice lui-même, le comte se plaint amèrement de la conduite et de l'ingratitude des directeurs de la Compagnie à son égard, et « il prie en même temps les Etats-généraux de n'ajouter aucune « foi aux mensonges et aux calomnies qu'on pourrait répandre sur « son compte dans la mère-patrie, tant qu'on ne l'aurait pas « entendu lui-même à son retour dans la métropole. » Le 25 octobre il adressa une autre missive, conçue dans le même sens, au conseil des XIX; mais nous verrons dans le récit des événements de l'année suivante que tous ces rapports, si consciencieusement rédigés, n'ont pas eu de meilleurs résultats que la mission de Tolner. Les directeurs

---

\*) Voir la copie authentique de cette lettre aux Arch. du Roy. Liasse Ind. Occ., 1641—1644.

†) Liasse Ind. Occ., 1641—1644.



la Compagnie étaient comme frappés d'aveuglement; ils déterminèrent leur propre perte en restant sourds aux conseils et aux plaintes du comte Maurice.

Dans le cours de cette même année (1642) les événements survenus au Brésil démontrèrent déjà que Joan Maurice avait eu parfaitement raison de ne pas considérer sa situation comme fort assurée, et que les Portugais, bien que soumis en apparence, nourrissaient le projet de secouer le joug étranger. Ils ne pouvaient guère employer la force, mais en revanche ils eurent recours à la ruse et à la trahison, et ils trouvèrent un puissant encouragement de la part des Portugais qui demeuraient à S. Salvador. Depuis le mois de janvier il se trouvait à S. Salvador un nouveau vice-roi, Dom Antonio Telles da Sylva, homme aussi habile que rusé. Dès son avènement aux affaires, il avait renvoyé à Lisbonne, pour y rendre compte de leur gestion, deux des régents provisoires qui, depuis la destitution injuste de Montalvam, y avaient la direction des affaires (83).

Depuis cette époque, da Sylva n'avait pas cessé d'encourager la révolte qui fermentait parmi les Portugais du Brésil-hollandais, révolte qui entraîna peu d'années après la perte de cette magnifique possession. Avant la fin de cette année un soulèvement se manifestait déjà publiquement dans la province de Maranham qu'on avait conquise une année auparavant. On avait malheureusement choisi pour commandant de cette province un homme qui joignait à une conduite déréglée un caractère inhumain et cruel. Il opprima de toutes les manières les populations portugaises, et un de ses plus proches parents, nommé Negenton, fit saisir, on ignore sous quel prétexte, vingt-quatre Portugais, innocents de tout méfait, et les fit déporter sur une côte déserte, où ils furent surpris par une tribu de Tapuias antropophages, qui les tuèrent tous pour en faire leur dégoûtant repas. Pour venger cet acte de cruauté, des bandes nombreuses de Portugais, qui avaient reçu des renforts de la capitainerie portugaise voisine, Gram-Para, s'avancèrent sous le commandement d'Antonio Moniz Barreto, de Pedro Maciel et d'Antonio Teixeira, pour attaquer les Hollandais. Ils surprirent au mois d'octobre le fort Monte-Calvario, où ils égorgèrent toute la garnison, excepté le commandant Schade et trois autres militaires (84). Ils assiégèrent ensuite S. Luiz, chef-lieu de l'île et de la capitainerie de Maranham.

Au mois de janvier 1643 Joan Maurice y envoya le colonel Henderson, avec 300 hommes de troupes et 200 Indiens; il réussit à



châtier, comme ils le méritaient, Negenton et ses complices, et à reconquérir l'île; mais le continent de cette capitainerie resta occupé par 700 Portugais et 3000 Indiens, qui interceptèrent complètement tout transport d'approvisionnement et qui rendirent fort critique la situation de la garnison de S. Luiz \*). Pedro d'Albuquerque, le même qui s'était déjà distingué en 1633, à Rio Formoso, nommé gouverneur-général de la capitainerie de Gram-Para, venait encore se joindre aux Portugais avec des renforts de l'Europe; mais il mourut peu de temps après son arrivée. Cependant la vaillante garnison de S. Luiz supporta cette déplorable situation pendant plus d'une année; mais lorsque la révolte éclata aussi dans les autres provinces, (d'où lui parvenaient les approvisionnements), elle se vit enfin forcée d'évacuer l'île en 1644 †).

A S. Thomé, en Afrique, la population s'était aussi soulevée au commencement de 1642 contre le gouvernement hollandais; elle était soutenue par deux navires armés qui étaient arrivés à cet effet de Lisbonne. La garnison hollandaise fut chassée de la ville, et l'ennemi assiégea le fort, où il y avait une telle disette d'eau potable qu'une grande partie des soldats désertèrent et passèrent à l'ennemi. Dès que Joan Maurice eut connaissance de cet événement il expédia immédiatement deux vaisseaux de guerre à S. Thomé, et l'on parvint à rétablir les affaires dans l'île pour un assez long espace de temps.

Mais ce qui avait une bien plus grande importance, et ce qui en effet eut par la suite des conséquences bien plus déplorables pour nous, ce fut le bruit qui se répandit, en novembre 1642, parmi les habitants du Brésil-hollandais, relativement à l'existence d'un complot dirigé principalement par Joam Fernandes Vieira. Cet homme courageux et entreprenant, qui à sa dix-septième année s'était déjà distingué d'une manière héroïque, en 1630 dans la défense du fort de S. Jorge d'Olinda, ainsi que nous l'avons fait remarquer précédemment, fut fait prisonnier par les nôtres lors de la prise de l'Arraial en 1635. Il s'établit alors au Recife, d'abord comme commis chez un négociant, mais peu à peu il acquit de la fortune et devint un des négociants les plus riches et les plus considérés, en sorte que déjà en 1641 il occupait la dignité d'échevin dans la ville de Mauritsstad.

---

\*) Voir la lettre de Joan Maurice aux Etats-généraux, en date du 3 avril 1643 (Arch. du Roy., Liasse Ind. Occ., 1641—1644).

†) *Southey* II, p. 28—46.



Plus tard nous le rencontrerons effectivement comme le principal auteur et l'âme de l'insurrection générale, ce qui lui valut de la part de ses compatriotes le surnom honorable de *Libérateur du Brésil*. — En ce moment il était accusé d'avoir envoyé une missive au roi du Portugal pour lui donner connaissance de ses projets de révolte. Au mois de décembre il comparut volontairement devant le conseil du gouvernement, et sut s'y présenter si favorablement et se justifier de telle manière qu'il passa généralement pour un homme fort bien intentionné à l'égard du gouvernement hollandais. Afin qu'on pût croire complètement à son innocence, il alla jusqu'à conseiller de défendre, pour plus de sûreté, le libre port d'armes à la population portugaise : plus tard cette même mesure lui servit de prétexte pour exciter la population portugaise contre le gouvernement hollandais.

Cependant, par suite des ordres réitérés que les directeurs avaient donnés, toute la force armée au Brésil (y compris la garnison bloquée à Maranham) était réduite à 2656 soldats, outre les officiers dont à peu près la moitié était congédiée, et dont la plupart prirent service dans l'armée portugaise à S. Salvador. Il appert des états de magasin, envoyés par le comte Maurice aux Etats-généraux (Arch. du Roy.), qu'en 1643 il ne se trouvait au Recife *aucun approvisionnement* de vivres de la Hollande ; en sorte qu'on était obligé d'acheter tout à des prix exorbitants dans la colonie. Dans cette situation, le comte Maurice se voyant obligé d'user de toute la sagesse et de toute la prudence possible, pour comprimer les mouvements séditieux qui se manifestaient dans les diverses provinces de son gouvernement, se vit forcé de renoncer au plan qu'il avait formé de s'emparer de Buenos-Ayres.

En Hollande on ne se doutait pas de l'imminence du danger. Le rapport que Tolner avait été chargé de faire, et les nombreuses lettres du comte lui-même n'avaient pas eu le résultat qu'il en espérait. — Bien que les Etats-généraux et Frédéric-Henri reconnussent combien étaient fondées les plaintes de Maurice, et qu'ils partageassent entièrement sa manière de voir, ils ne purent parvenir à changer l'opinion des directeurs de la Compagnie des Indes-Occidentales ; tous les efforts qu'ils firent à cet effet furent vains \*). Les directeurs de la Compagnie dédaignèrent les conseils de Joan Maurice, et il devenait de jour en jour plus évident qu'ils cherchaient à se

---

\*) Voir à ce sujet différentes résolutions des Etats-généraux prises en 1641 et 1642 (Arch. du Roy., Registre Ind. Occ., 1638 - 1651, fol. 47, 53, 55 et 58).



débarrasser d'un homme qui ne se gênait guère pour leur indiquer leurs fautes. Ils prétextèrent donc « que son administration était trop coûteuse, et que c'était là la seule cause de la stagnation dans le cours des actions de la Compagnie » (85). Enfin, le 9 mai 1643, le Conseil des XIX envoya une députation aux Etats-généraux pour leur donner communication d'une lettre que le Conseil avait reçue du comte Maurice, datée du 25 octobre dernier. Dans cette lettre Maurice disait qu'il ne pouvait considérer comme suffisant leur consentement à son retour dans la mère-patrie, qu'après que les Etats-généraux et le Stadhouder y auraient joint leur approbation; il s'en référait à ce sujet à la missive des Etats-généraux du 23 février 1641, dans laquelle ceux-ci l'avaient prié instamment de continuer encore pour un temps indéterminé ses fonctions de gouverneur. Les directeurs de la Compagnie venaient donc demander aux Etats-généraux la sanction du rappel de Joan Maurice; sanction qui fut accordée par une résolution datée du même jour et qui fut ensuite expédiée au comte Maurice. Cette résolution, que les Etats-généraux avaient prise à contre-cœur, est ainsi conçue :... « avons arrêté et arrêtons qu'il soit écrit à M. le comte Maurice de Nassau, dans les termes les plus convenables, afin qu'il revienne ici pour continuer ses services au pays »... (*hebben goedtgevonden en verstaen dat in discrete termé geschreeven sal worden aen den Heer Graef Maurits van Nassau, ten einde dat hij herwaerts wille wederkeeren om den lande alhier verdere dienst te doen* \*). Joan Maurice ne reçut que le 30 septembre cette résolution des Etats-généraux du 9 mai, et il fixa son départ pour la mère-patrie au mois d'avril ou de mai de 1644. Cette nouvelle causa une consternation générale parmi les habitants de la colonie, aussi bien chez les Portugais que chez les Néerlandais. De toutes les capitaineries arrivèrent des pétitions et des adresses au comte Maurice lui-même et aux Etats-généraux en Hollande, pour protester contre le départ du comte, et pour les supplier, si cela était encore possible, de modifier la résolution prise à cet égard (86). Chacun sentait que la position empirant de jour en jour, la présence du comte était leur seule chance de salut. Les mouvements séditieux, qui avaient éclaté dans les capitaineries de Pernambuco et de Maranhão, furent suivis de la perte de Siara. La garnison de la forteresse de Siara avec son commandant Gideon Morritz fut égorgée par les Indiens en janvier 1644.

---

\*) Arch. du Royaume, Registre Ind. Occ., 1638—1651, fol. 92.



Une expédition entreprise contre les possessions espagnoles sur les côtes sud-ouest de l'Amérique du Sud et qui avait été confiée à Hendrik Brouwer, échoua également, cependant, nous croyons devoir faire une courte mention de cette expédition remarquable.

Après avoir rempli pendant trois ans (1632—1635) les fonctions de gouverneur des Indes-Orientales, le vaillant Hendrik Brouwer était retourné dans la mère-patrie. Mais, accoutumé qu'il était à une vie pleine d'activité, les habitudes sédentaires ne lui plaisaient guère; aussi, fatigué de cette vie oisive, il offrit ses services à la Compagnie des Indes-Occidentales et proposa d'entreprendre une expédition au Chili. La Compagnie accepta ses services et l'envoya en 1642 au Brésil, afin de s'y concerter pour l'exécution de ses plans avec le comte Maurice. Après être resté un mois au Recife, il en partit le 15 janvier 1643 avec une escadre composée de quatre vaisseaux et d'un yacht, avec ordre de se rendre au Chili. Ce pays, qui avait déjà été auparavant exploré par van Noord, attirait particulièrement l'attention des Hollandais à cause des richesses immenses de ses mines, l'heureuse situation de ses ports sur l'Océan-Pacifique et la salubrité de son climat. Brouwer avait mission de passer le détroit de Le Maire; mais les vents d'ouest et des courants vers l'est le contraignirent à doubler l'île des Etats (*Statenland*) que jusqu'alors on avait cru être une terre ferme.

Ayant atteint l'île de Chiloë, notre amiral fit tous ses efforts pour engager les indigènes (les Araucans) à prendre les armes contre les Espagnols; il s'empara aussitôt du fort de Carel-mappe, où il fit passer au fil de l'épée les soixante hommes qui en composaient la garnison. Cet acte de cruauté inutile inspira aux habitants une haine si implacable contre leurs vainqueurs, qu'ils mirent eux-mêmes le feu à la ville de Castro, et Brouwer, au lieu d'employer tous les moyens d'éteindre l'incendie, contribua au contraire à achever cette oeuvre de destruction. On forma alors le projet d'avancer par terre vers Valdivia, lorsque tout à coup notre amiral succomba à la suite d'une maladie \*). Il fut remplacé immédiatement par Elias Herckmans, dont l'expédition hardie, au Brésil, en 1641, a été indiquée précédemment. Herckmans avança donc vers Valdivia, où il fut reçu très favorablement par les habitants; mais dès qu'il leur demanda de l'or,

---

\*) Voir la biographie de Hendrik Brouwer, dans le *Moniteur des Indes*, III, p. 294.



ces sentiments de bienveillance changèrent subitement, et on refusa même de lui fournir des approvisionnements pour ses soldats. Bientôt après, craignant une attaque de la part des Espagnols du Pérou, Herckmans ramena l'escadre au Recife, où il jeta l'ancre le 28 décembre 1643. Il mourut justement au moment où le fiscal s'apprêtait à lui demander compte de son retour (87).

Au commencement de l'année 1644, le comte Maurice rendit un grand service au Brésil-hollandais en le purgeant des troupes des maraudeurs qui infestaient le pays depuis la diminution de nos forces militaires dans la colonie. La province de Para hiha surtout commença à être vivement inquiétée par des bandes de nègres qui s'étaient évadés et qui, ainsi que nous l'avons fait remarquer dans la seconde partie de notre récit, s'étaient réfugiés dans la grande forêt de Palmares, où leur nombre s'était accru jusqu'à 6000. Pour mettre un frein à leurs brigandages, le comte Maurice envoya contre eux Rudolph Baron avec quelques soldats hollandais et 100 Tapuias. Cette expédition parvint heureusement à détruire le village de Palmares-la-grande (groot Palmares), et à disperser les nègres dans les forêts, après en avoir tué une centaine et fait 30 prisonniers.

Rudolph Baron était un homme fort courageux et fort versé dans les langues des indigènes, dont il connaissait parfaitement les mœurs et les coutumes. Il jouissait d'un revenu annuel de la part du comte Maurice, qui l'employait particulièrement pour faire des voyages d'exploration dans l'intérieur du pays \*).

L'époque si redoutée par tous ceux des habitants du Brésil qui nourrissaient des intentions favorables pour le gouvernement néerlandais — le départ du comte — approchait. Maurice faisait ses préparatifs pour le voyage; mais il reçut encore de différents côtés, même d'endroits fort éloignés, des témoignages non équivoques de l'estime qu'on avait pour sa personne et de la confiance qu'on mettait en lui. Avant son départ arrivèrent deux ambassades au Recife, envoyées par des princes nègres du royaume de Congo, près de S. Paulo de Loanda, et par le comte de Sonho, Gouverneur des Portugais à Congo, pour invoquer la médiation de Maurice dans un différend qui était survenu entre eux. Les envoyés apportaient à Maurice des présents, consistant en bracelets d'or et entre autres 200 esclaves choisis parmi les plus beaux nègres. Maurice qui, comme on sait,

---

\*) *Montanus* p. 504. *Nieuhoff* appelle ce Baron du nom de Roelof Baro.



n'était plus chargé à Angola du pouvoir suprême, refusa tout secours direct et se borna à envoyer en retour de beaux présents et à écrire à Nieulant, notre directeur à S. Paulo de Loanda, pour lui conseiller de ne pas fomentier la mésintelligence qui avait éclaté entre les princes noirs et les Portugais, et de vivre aussi en bonne harmonie avec les habitants portugais. Malheureusement le directeur dédaigna les sages conseils de Maurice, et une nuit il surprit d'une manière perfide les Portugais commandés par Pedro Cesar de Menezes, avec lesquels on avait vécu en parfaite harmonie depuis la ratification du dernier traité. Cette entreprise procura un butin de 500,000 ducats; mais elle eut plus tard pour conséquence la perte totale de cette importante possession dans l'Angola \*).

Pendant le jour néfaste pour le Brésil-hollandais était arrivé. Le 6 mai 1644 Maurice abdiqua la dignité de gouverneur du Brésil-néerlandais dans la salle des séances du conseil du gouvernement à Mauritsstad, en présence de tous les hauts fonctionnaires, les commandants militaires et le clergé; il remit ses pouvoirs entre les mains du Grand-conseil (*Hoogen Raad*), se composant des conseillers Hamel, van Bullestrate et Bas †). Le colonel Haus, commandant de la garde de Maurice, fut investi du commandement en chef de la force armée. Le comte présenta en même temps au conseil du gouvernement un projet fort détaillé sur la manière dont devrait être gouverné le Brésil. Ce projet contenait de fort sages conseils: « il re-  
« commandait principalement au gouvernement d'être tolérant et modéré  
« relativement à l'exercice du culte des différentes nations soumises à  
« la domination hollandaise; de mettre du zèle, mais non pas d'em-  
« ployer la rigueur pour faire rentrer les sommes dues à la Compagnie  
« des Indes-Occidentales par les planteurs de sucre; d'entretenir soigneu-  
« sement les fortifications et surtout de faire construire une redoute  
« devant le pont près de Boa Vista, afin de protéger la ville de Mau-  
« ritsstad; d'observer une sévère discipline militaire, ayant bien soin  
« toutefois que la solde fût payée régulièrement et que les troupes  
« fussent pourvues de tout ce dont elles avaient besoin; et enfin de  
« maintenir la stricte exécution des lois contre le sacrilège, l'immoralité

---

\*) *Montanus*, p. 500 et *Vecgens*, p. 310.

†) *Nieuhoff* p. 57, et d'après lui *Southey*, indiquent au lieu du nom de Bas, celui de van der Burg; c'est une erreur. Nous avons pris les noms selon leurs signatures aux Arch. du Roy.



» et la profanation du dimanche; il recommandait en outre au gouverne-  
» ment de faire tout ce qui lui serait possible pour acquérir l'attachement  
» des principaux négociants portugais; de ne pas trop vite ajouter foi  
» aux plaintes qu'on élèverait contre eux et surtout d'être fort sobre  
» dans l'emploi de la torture; mais, d'un autre côté, d'empêcher soi-  
» gneusement toute communication ou correspondances entre le clergé  
» catholique de nos capitaineries et celui de S. Salvador, car c'est de  
» ce côté que venaient les plus grands dangers" \*).

Après avoir ainsi, par ses derniers conseils, cherché à garantir autant que possible l'avenir de la colonie menacée, Joan Maurice quitta le 11 mai 1644 Mauritsstad, et se rendit à cheval, accompagné d'un nombreux cortège, le long de la côte, à Olinda, et de là par Itamaraca, à Parahiba où il devait s'embarquer. Le comte Maurice reçut partout les témoignages les moins équivoques de reconnaissance et du vif regret que causait son départ; ce voyage ressembla à une marche de triomphe. De tous les côtés les habitants arrivèrent en foule sur son passage pour lui faire leurs derniers adieux; ces acclamations étaient accompagnées du bruit des fanfares qui exécutaient l'air national de *Wilhelmus van Nassauwen*, tandis que le bruit de canon des forts lui apportait de loin les derniers saluts militaires. Notre allié Jandovi, roi des Tapuias, envoya une députation (parmi laquelle se trouvaient trois de ses soixante enfants), pour prier Joan Maurice de différer encore son départ, si cela était possible.

Le 22 mai 1644, Joan Maurice s'embarqua enfin. Plusieurs des négociants les plus considérables et d'autres habitants s'embarquèrent avec lui; car ils considéraient le Brésil comme perdu pour la Hollande dès le départ du comte Maurice. Onze Indiens de différentes tribus se trouvaient également à bord, ayant exprimé le désir de faire le voyage de la Hollande pour visiter la puissante république, pour connaître son illustre Stadhouders Frédéric-Henri, et pour se convaincre par eux-mêmes que la nation néerlandaise ne se composait pas seulement de pirates et de pêcheurs, ainsi que les Espagnols et les Portugais s'efforçaient à le faire accroire partout.

Le jour suivant la flotte mit à la voile. Elle se composait de treize navires, tant grands que petits, montés par 1400 hommes d'équipage et pourvus de 327 pièces de canon. La cargaison avait une valeur de 2,600,000 fl.; elle consistait en sucre, bois de campêche tabac,

---

\*) *Barlaeus*, p. 290. *Montanus*, p. 505 et *Veegens*, p. 316.



peaux, etc. en partie pour le compte de la Compagnie et en partie, pour compte de particuliers (88). Le voyage s'effectua fort heureusement, car au mois de juillet 1644 la flotte entra au Texel. Cependant le comte Maurice, ayant beaucoup souffert du mal de mer, ne put se rendre à la Haye que quelques semaines après. — Le 12 août 1644 il parut à la séance des Etats-généraux et leur remit un court rapport préalable sur la situation du Brésil et sur sa gestion depuis l'année 1637 \*). Ce rapport fut suivi, le 20 septembre, d'un autre rapport (*verbaal*) fort étendu et remarquable, dans lequel il exposa clairement la véritable situation de cette colonie †). Nous ne donnerons pas ici le texte entier de cet important document pour ne pas tomber dans des redites, en ayant déjà fait connaître les principaux points lorsque nous avons cité les passages des nombreuses lettres adressées par Maurice aux Etats-généraux. Pourtant il est trop intéressant pour ne pas en donner le court extrait que voici: «il recommande de nouveau une prudente condescendance en faveur des populations portugaises au Brésil, et il indique les fautes que la Compagnie a commises, en ne donnant pas assez de force au pouvoir du gouverneur et en ajoutant plus de foi aux lettres et aux rapports de personnes étrangères, qu'à ses rapports officiels ne renfermant que des faits avérés.» C'est là, dit-il, une de ces grandes fautes que les directeurs de la Compagnie avaient commises déjà avant mon arrivée dans la colonie. Il résulte de là naturellement que, mal renseignée, la Compagnie a souvent ordonné des expéditions aventureuses qui étaient fort coûteuses et ne rapportaient aucun profit. Maurice termine son rapport en disant, qu'il se pourrait bien qu'il parût étrange que, connaissant tous les abus qui se commettaient au Brésil, il ne soit pas parvenu à les redresser. A cela il répond qu'il a fait tout ce qui était en son pouvoir pour y mettre un terme; mais que les ordres et les moyens d'action auraient dû venir d'abord de la mère-patrie, et (nous citons ici la traduction textuelle des paroles du comte) «au lieu de fortifier et de soutenir mon pouvoir et mon autorité, on a commencé par les diminuer, en sorte qu'à la fin et à mon insu on a institué un Conseil nouveau, chargé de l'administration des finances, ce point le plus important de la Compagnie. Ce Conseil a des pouvoirs si étendus, qu'en effet il a

---

\*) Ce rapport se trouve aux Arch. du Royaume (Liasse Ind. Occ. 1641—1644).

†) Ce rapport ou *verbal* du 20 septembre 1644, est déposé aux Arch. du Royaume (Liasse Ind., Occ. 1641—1644); *Barlaeus* et *Montanus* en donnent les points principaux.



„ la direction entière du gouvernement, et ses membres sont devenus si „ *outrécuidants* qu'ils n'ont pas craint de déclarer en pleine séance qu'ils „ ne me connaissaient pas, vu que dans leurs instructions il n'était pas „ fait mention de ma personne! ” — Enfin, comme un des meilleurs moyens à employer pour relever le Brésil de sa décadence et améliorer en même temps la situation de la Compagnie des Indes-Occidentales, le comte Maurice conseilla aux Etats-généraux de réunir la Compagnie des Indes-Orientales à celle des Indes-Occidentales, ces forces réunies devant suffire pour arracher aux Espagnols toutes leurs colonies en Amérique.

On se réjouissait généralement en Hollande de l'heureux retour du comte. Les Etats-généraux, le Stadhouder et même les Directeurs de la Compagnie lui témoignèrent publiquement leur reconnaissance de la manière sage et prudente dont il avait administré le Brésil pendant plus de sept ans.

Nous avons tâché de donner au lecteur un exposé simple, mais exact, de l'administration du noble comte. Soldat intrépide, conseiller prudent et législateur éclairé, Joan Maurice de Nassau était bien à la hauteur de la mission difficile qui lui avait été confiée: il devait en abandonner la poursuite par des causes indépendantes de sa volonté. Avant de continuer le récit des événements au Brésil, sur lesquels il n'exerça plus aucune influence directe, nous citerons encore quelques points principaux de sa vie, après son départ de la colonie, et on verra que, dans toute sa carrière ultérieure le comte justifia pleinement la grande renommée qu'il s'était acquise au Brésil.

Immédiatement après son arrivée en Hollande, Maurice offrit de nouveau ses services aux Etats-généraux, et il partit cette même année encore, comme colonel, pour l'armée réunie dans les Flandres, sous les ordres de Frédéric-Henri. On conçoit qu'il dût être peu agréable pour notre héros, qui avait si longtemps exercé l'autorité suprême au Brésil, de servir dans un rang relativement si inférieur. Mais le 27 octobre 1644, à la mort du vieux général Stakenbroek, il fut promu au grade de lieutenant-général de la cavalerie de l'Etat, et au mois de décembre suivant, nommé gouverneur de la place de Wezel. Il prit une part active aux campagnes qui eurent lieu en 1645 et 1646, sous Frédéric-Henri, comme chef de la cavalerie. Le temps que lui laissèrent les opérations militaires, fut employé par lui, à faire construire la belle maison dite *Mauritshuis*, à La Haye (aujourd'hui le Musée royal).



Au commencement de l'année 1647 la Compagnie des Indes-Occidentales lui offrit de nouveau le poste de Gouverneur-général du Brésil; mais il refusa. Au mois de novembre 1647 la place de gouverneur de Clèves, Mark et Ravensburg lui fut offerte par l'électeur de Brandebourg; il accepta cette dignité avec l'approbation des Etats-généraux, qui lui accordèrent en même temps la faveur de conserver également son grade de général de cavalerie et ses fonctions de gouverneur de Wezel, et de pouvoir résider dorénavant dans la ville de Clèves. En 1652 il fut élevé au rang de prince de l'empire allemand par l'empereur Ferdinand III, et la même année il fut élu à l'unanimité grand-maître (*Heermeester*) de l'ordre de St. Jean en Allemagne (cet ordre fait partie de l'ordre de St. Jean de Malte). Cinq années après, l'électeur de Brandebourg le choisit pour le représenter à Francfort où il s'agissait d'élire un Empereur, et ce fut à son influence que Léopold, fils de l'Empereur décédé, dut principalement d'avoir été élu. En 1665, il fut nommé, pour la durée d'un an seulement, général-en-chef de l'armée des Pays-Bas réunis, et il chassa de ce pays l'évêque de Munster qui avait fait une invasion sur les frontières de l'est. Peu de temps après cet événement, les Etats-généraux, craignant une nouvelle guerre, résolurent d'augmenter considérablement l'armée et de nommer deux feld-maréchaux; Joan Maurice fut le premier et Paulus Wurtz, général danois, le deuxième. En 1671 il reçut du roi de Danemarck l'ordre de l'Eléphant, et dans la mémorable année de 1672, il soutint puissamment le jeune Guillaume III dans la défense de nos frontières, menacées de tous les côtés par de nombreuses armées ennemies. — Malgré son âge avancé il fit encore, en 1674, comme feld-maréchal, la campagne des Pays-Bas espagnols et se distingua notamment à la bataille de Senef.

Les fatigues qu'il avait supportées pendant le cours de cette année l'avaient tellement affaibli, qu'en 1675 il se vit obligé de solliciter sa démission du service néerlandais, ce qui lui fut aussitôt accordé, et il retourna à Clèves pour y passer en paix ses derniers jours. Le 20 décembre 1679 il y décéda à l'âge de 75 ans et 6 mois. Sa mort fut l'occasion d'un deuil général; car il avait par sa sage administration élevé la prospérité du pays de Clèves à un degré inconnu jusque-là. Encore aujourd'hui sa mémoire y est vénérée, et il n'y a pas un voyageur passant par Clèves, à qui l'on ne montre l'endroit où reposa ce grand homme, endroit qu'il avait lui-même

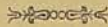


désigné à cet effet et où l'on a fait élever un magnifique mausolée. Plus tard cependant ses cendres furent transportées à Siegen, où se trouvent les caveaux de ses ancêtres.

En 1702 le mausolée fut fortement endommagé par les Français qui, sous Boufflers, furent repoussés de Nymègue; mais en 1811 Napoléon, qui savait apprécier la mémoire du grand prince de Nassau, ordonna de réparer ce monument funèbre et s'empessa ainsi de faire oublier une profanation commise par ses compatriotes (89).



## QUATRIÈME PARTIE.



DÉCADENCE RAPIDE DE LA COLONIE APRÈS LE DÉPART DU COMTE  
JOAN MAURICE. — LE BRÉSIL ÉVACUÉ PAR LES HOLLANDAIS.

**1644 — 1654.**

Nous avons accompli la plus grande partie de la tâche que nous nous étions imposée, du moins la partie agréable de ces événements historiques. Nous espérons qu'on nous pardonnera de traiter d'une manière plus succincte la dernière partie de ce récit, qui offre moins de gloire et d'honneur pour nous. Toutefois, cet ouvrage ayant plutôt le caractère d'une étude historique que d'une panégyrique national, nous continuerons d'être aussi véridique que par le passé, ne voulant ni tronquer ni taire les faits, quelque blessants qu'ils puissent être pour nos sentiments patriotiques.

Après le départ de l'illustre gouverneur du Brésil, toute énergie disparut de la colonie. Il était le seul qui, par l'affabilité de son caractère, par une juste sévérité et une sage modération, sût constamment maîtriser et calmer l'esprit de mécontentement toujours croissant des populations portugaises, qui, de leur côté, lui portaient une telle affection qu'elles l'avaient surnommé leur *S. Antonio* \*). Il était le seul homme qui s'opposât énergiquement à l'esprit d'intolérance et d'économie exagérée de la Compagnie des Indes-Occidentales. Malgré les contrariétés sans nombre qu'on lui fit éprouver de la métropole et qui l'entravèrent dans l'exécution de ses projets, la Compagnie avait

---

\*) *Southey* II, p. 60 et tous les auteurs portugais.



néanmoins tiré annuellement un revenu considérable du Brésil, et le commerce avait pris un essor extraordinaire. Après son départ la plupart des Israélites, qui étaient les commerçants les plus considérables au Brésil-hollandais, quittèrent le pays: ils avaient perdu en lui leur plus zélé protecteur. Ils se rendirent à Surinam où ils posèrent les fondements d'une colonie néerlandaise (90).

Les trois membres du grand conseil, Hamel, van Bullestrate et Bas, auxquels le comte avait laissé le gouvernement, avaient entrepris une tâche bien ardue. Il est vrai qu'il leur manquait beaucoup de cette puissance morale que Maurice exerçait sur la population, d'abord par son rang et sa haute naissance, et ensuite par ses grands talents comme administrateur et comme homme de guerre. Toutefois, l'observation que fait l'historien Veegens, page 342, est fort judicieuse, lorsqu'il fait remarquer qu'on a, sans y réfléchir sérieusement, trop généralement emprunté la manière de voir de Raynal, qui attribue la décadence du Brésil à la circonstance que ces trois conseillers avaient été négociants ou même boutiquiers et n'avaient par conséquent aucune connaissance des affaires d'Etat et de la guerre: certes, la puissance de la Néerlande dans les Indes-Orientales fut consolidée en grande partie par des hommes d'une telle origine; mais au Brésil le vrai mal provenait de ce que les forces militaires dont ils disposaient étaient insuffisantes, que leurs moyens d'action étaient trop restreints, et surtout, de ce que les populations portugaises étaient animées d'un désir enthousiaste de recouvrer leur nationalité.

Le reproche que leur lance Raynal, à savoir « qu'ils vendaient à leurs rivaux des armes et des munitions de guerre » est injuste et ne peut être fondé; car nous avons vu par les nombreux rapports de Maurice aux Etats-généraux, que déjà en 1643, les magasins étaient presque vides et qu'il ne s'y trouvait pas même un seul mousquet \*).

Les instructions du conseil des XIX tendaient à supprimer toutes les dépenses et à multiplier à quelque prix que ce fût les bénéfices du corps qu'ils représentaient; entre autres ordres, ils devaient donner la permission de repasser en Europe à tous les soldats qui en exprimeraient le désir, et il était défendu de faire réparer les fortifications déjà trop négligées. Les troupes manquaient de tout, et pour payer leur solde, le grand conseil se vit forcé de donner des délégations sur les débiteurs de la Compagnie, qui furent contraints alors à s'acquitter dans

---

\*) Arch. du Royaume (Liasse Ind. Occ., 1641—1644.)



de courts délais. A défaut de paiement ils étaient livrés aux officiers de justice, qui formaient aussitôt saisie des propriétés; leur plus vif désir était donc de voir une prochaine révolution éteindre leurs dettes; quelques-uns d'entre eux s'enfuirent à S. Salvador, pour échapper ainsi à la nécessité de payer leurs dettes.

Les troupes hollandaises que l'exécution rigoureuse de la discipline sous Joan Maurice ne contenait plus dans les justes bornes, exaspérées du traitement qu'on leur faisait subir, se rendaient continuellement coupables de vexations et d'extorsions envers les Portugais. Excités, autant par ces motifs de haine qu'enflammés par une antipathie nationale et religieuse, et délivrés de la crainte et du respect que leur inspirait la présence du comte de Nassau, les principaux mécontents de Pernambuco résolurent de réunir tous leurs efforts pour renverser le gouvernement hollandais. C'était surtout le clergé et nommément le Jésuite Vieyra \*) à Bahia, qui excitait les populations à la révolte, en promettant l'absolution des péchés antérieurs et à venir, à tous ceux qui prêteraient leur concours pour chasser les hérétiques. Joam Fernandes Vieira qui, en 1642, avait déjà tramé un complot contre Joan Maurice, fut l'âme de cette conspiration; il y consacra son bras, sa fortune et toutes ses facultés. Fermier des droits sur les sucres de la Compagnie des Indes-Occidentales, et échevin de la ville de Mauritia, il avait des relations journalières avec les membres du grand conseil, ce qui lui assurait les moyens de pénétrer leurs vues, d'apprécier la situation et les forces dont disposaient les Hollandais. Mais il lui fallait un point d'appui au dehors. Vers cette même époque, André Vidal, un des Portugais les plus distingués de Bahia et favori du vice-roi Antonio Telles da Sylva, avait été nommé gouverneur de Maranhão et se rendait à sa destination; mais en voyage vers sa nouvelle destination, il s'arrêta quelques jours au Recife pour affaires de famille. Vieira lui communiqua ses projets et le pria de retourner à S. Salvador et de remettre au vice-roi un mémoire dans lequel étaient exposées les chances probables de la réussite d'une insurrection (91). Il représentait les Hollandais affaiblis et dépourvus de tout; il affirmait que les fortifications étaient en mauvais état, que les meilleurs officiers et la plupart des troupes étaient retournés en Europe, et que toute la population portugaise suivrait le mouvement. Enfin il énumérait toutes

\*) Pas à confondre avec Joam Fernandes Vieira; le Jésuite Antonio Vieyra s'est rendu célèbre par ses sermons, qui ont été imprimés et publiés, et qui ont une grande valeur historique.



ses ressources, et priaient enfin le vice-roi de seconder ses projets, soit par une flotte, soit par des troupes. Le plan parut tellement important à Vidal, d'ailleurs animé du désir de vengeance contre les Hollandais pour des motifs personnels, qu'en effet, au lieu de poursuivre son voyage, il retourna à S. Salvador, pour porter lui-même la lettre à da Sylva; Vieira expédia aussi deux lettres à Camaram, le chef indien, et à Dias, le chef des nègres, pour demander leur coopération. Ils la promirent avec beaucoup d'enthousiasme, et ce dernier, qui venait d'obtenir du roi de Portugal l'ordre du Christ, jura même qu'il ne se décorerait de ces insignes honorables qu'après l'expulsion des Hollandais du Brésil.

Da Sylva, instruit du plan projeté, qu'il approuva fort, n'osa pourtant le favoriser ouvertement, et violer ainsi l'armistice conclu pour dix ans entre le Portugal et la Hollande, sans des ordres directs de sa Cour. Toutefois, il désirait ardemment provoquer cette révolution, qui, en cas de réussite, serait sans doute approuvée par Joam IV, et en décembre 1644 il envoya secrètement le capitaine Antonio Dias Cardoso avec 60 hommes d'élite, au secours de Vieira. Celui-ci les cacha dans une de ses maisons de campagne, et convoqua aussitôt en secret les plus riches propriétaires de Pernambuco, tels que les frères Cavalcanti, Amador d'Araujo, Sebastian Carvalho, etc. etc. Il leur déclara qu'il avait reçu du Gouverneur-général des secours pour les délivrer du joug des Hollandais, les engagea à prendre les armes et leur communiqua ensuite les réponses de Camaram et Dias qui étaient prêts à les assister. Sa harangue fut reçue par des signes d'approbation unanimes et tous promirent leur concours à la grande oeuvre. Pourtant, après cette première convocation, il y en eut quelques-uns qui commencèrent à craindre les dangers inhérents à une pareille entreprise, et un juif, Moïse Accoignes, qu'on avait forcé à prendre part à cette conspiration, la dénonça au grand conseil \*). Malgré l'importance de cette communication le conseil n'y fit pas attention: il semblait que les conseillers au Recife fussent aveuglés par les témoignages d'amitié que leur donnaient toujours les Portugais.

Enfin il fut résolu par les conspirateurs que le jour de S. Joam, le 24 juin 1645, on célébrerait dans la maison de campagne de Vieira, par des fêtes et avec une grande pompe, le mariage de la fille d'Antonio Cavalcanti; on y attirerait par des invitations pressantes les membres

---

\*) *Montanus*, p. 509.



du grand conseil, ainsi que les principaux fonctionnaires civils et militaires de la colonie. A un signal convenu les conjurés devaient se jeter sur les convives hollandais, les massacrer tous, et puis, revêtus de leurs habits, se présenter en force devant les portes du Recife, gardées avec négligence. A la faveur de cet acte de trahison, on espérait se rendre maître du port, tandis que la flotte promise par Vidal apparaîtrait au même moment et compléterait le succès de l'entreprise. Presque tous les historiens non-portugais sont d'accord à blâmer ce projet homicide, quelque justifiable que pût avoir été le but pour ces patriotes portugais, qui mettaient en pratique le principe si dangereux : que la fin justifie les moyens. Southey le déclare « un acte de trahison atroce » (*an act of atrocious treachery*), et si, un peu plus loin, il dit « ce projet ne saurait être condamné trop sévèrement » (*the project can not be condemned too severely*), il ajoute aussitôt qu'en jugeant ce fait il ne faut pas perdre de vue cette circonstance qu'à peine un demi-siècle s'était écoulé, que le chef infallible de l'église de Rome avait fait frapper une médaille en commémoration du massacre de la St. Barthélémy.

Pour coopérer à l'insurrection, et avant même le départ de Cardoso, Camaram s'était porté avec 2700 Indiens vers Sergipe; Henrique Dias, à la tête de 1500 noirs, campait encore plus près du Recife. Toutefois, ils avaient l'ordre du gouverneur de Bahia qu'ils ne devaient se joindre à Vieira qu'en paraissant agir contre les intentions du gouvernement portugais, et seulement comme entraînés par la force des événements et sous l'empire de l'opinion publique, car, bien que le roi de Portugal se réjouît intérieurement de la révolution projetée en sa faveur, il n'avait encore jusqu'à présent témoigné d'aucune manière visible son approbation à ce projet; c'eût été violer l'armistice conclu pour dix ans, et il ne se sentait pas encore assez puissant pour le rompre. Tout était donc préparé par Vieira et les siens, et on n'attendait que le jour fixé pour l'accomplissement de ce dessein.

Heureusement le fanatisme national et religieux n'avait pas étouffé les sentiments d'humanité et de loyauté dans les coeurs de tous les conjurés. Deux Portugais, Sébastiam Carvalho et Fernando Vale, avec cinq Juifs, craignant d'ailleurs aussi pour leurs jours et leur fortune, se décidèrent en commun à révéler le secret de la conspiration au grand conseil. Redoutant les suites d'une délation directe, ils adressèrent, le 30 mai 1645, au grand conseil une lettre anonyme qui découvrait



à leurs yeux tout le plan de la conjuration. Le grand conseil décida à l'unanimité de mettre les forts en état de siège, d'expédier à Lestry, commandant des Brésiliens, du parti hollandais, l'ordre de se tenir prêt au premier signal, et, avant tout, de mander Vieira au Recife \*). Celui-ci, averti par ses espions que la conspiration était découverte, s'était enfui dans les bois voisins le 13 juin, où, en peu de jours, douze cents Portugais animés du désir de l'indépendance accoururent sous sa bannière.

De ce moment le courageux Vieira se trouva en guerre ouverte avec les Hollandais. Comme il ne pouvait agir au nom du roi de Portugal, c'est sous sa propre responsabilité, et au risque d'être désavoué par Joam IV, et même livré aux Néerlandais, qu'il combattit pour l'indépendance de sa nation.

Au commencement, Vieira eut à lutter contre le mécontentement et le découragement qui se manifestèrent dans sa petite armée, par suite des fatigues et du manque de vivres que ses troupes improvisées avaient à supporter; mais il sut par son enthousiasme les ramener et leur faire oublier les rudes fatigues de la guerre; les Hollandais furent sans cesse harcelés sur tous les points. Dans les plantations personne ne se trouvant bientôt plus en sécurité, chacun chercha un asile au Recife ou dans les forts. C'est alors qu'on sentit combien cette tendance exagérée à réaliser des économies en toutes choses avait mis la colonie en péril. Il n'y avait qu'un navire hollandais au Recife, et cet unique navire n'appartenait même pas à la Compagnie des Indes-Occidentales; c'était un bâtiment destiné pour les Indes-Orientales, et qui était entré dans le port pour réparer des avaries †). Les magasins de vivres et de munitions étaient complètement vides, et dans le premier moment de danger on ne put équiper plus de 300 soldats hollandais et 200 Indiens, sous le commandement du colonel Haus.

Le grand conseil, par une missive datée du 27 juin 1645, donna communication de ces événements au conseil des XIX, ainsi qu'aux Etats-généraux. A cette missive étaient jointes les minutes des résolutions prises par eux dans l'intérêt de la sécurité publique. Le conseil sollicitait instamment « qu'on lui fît parvenir sans retard des

---

\*) Les minutes des résolutions prises à ce sujet par le conseil suprême au Recife se trouvent aux Arch. du Royaume (Liasse Ind. Occ., 1645 et 1646).

†) Notices sur *Wagenaar* par *van Wijn*, II p. 90.



« renforts de troupes et des approvisionnements de vivres. Sans cela  
« il ne voulait plus être responsable des fâcheuses conséquences qui  
« pourraient en résulter, et il s'en lavait les mains devant Dieu et  
« devant les hommes: assez souvent il avait fait des représentations  
« à ce sujet à leurs Seig<sup>riés</sup>. » Le Conseil envoya le 7 juillet en députa-  
tion auprès du vice-roi Da Sylva, un de ses membres Balthazar van de  
Voorde et le major Hoogstraeten, commandant du fort Nazareth au cap  
de St. Augustin. Ils devaient interpellier le vice-roi au sujet de l'in-  
surrection au Brésil-hollandais, dont on le soupçonnait d'être le com-  
plice; mais ils ne purent obtenir de celui-ci que des réponses évasives.  
Hoogstraeten profita de cette occasion pour entamer avec l'ennemi des  
négociations secrètes, ayant pour but la stipulation des conditions  
auxquelles plus tard il leur livrerait traîtreusement la forteresse qui  
lui avait été confiée \*).

Après le retour de van de Voorde au Recife il fut envoyé à la métropole,  
pour faire en personne son rapport sur la situation de l'état des choses.  
Ce rapport du 16 novembre 1645 de van de Voorde aux Etats-généraux,  
comme aussi la lettre du 27 juin du grand conseil avec les appendices, se  
trouvent aux Archives du Royaume †). Ces pièces démontrent à l'évidence  
que Hamel, van Bullestrate et Bas n'ont point, comme le prétendent à  
tort plusieurs auteurs, travaillé eux-mêmes à la perte de la colonie,  
mais qu'au contraire ils ont, comme leur prédécesseur Maurice, fait  
tous leurs efforts pour faire comprendre aux Directeurs de la métropole  
combien étaient fausses les mesures qu'ils avaient adoptées relativement  
au Brésil.

Immédiatement après avoir reçu la nouvelle des tristes événements  
que nous venons de rapporter, les Etats-généraux entrèrent en négocia-  
tions avec le conseil des XIX pour prendre des mesures propres à relever  
le Brésil de sa décadence. On résolut le 18 novembre 1645 d'y envoyer  
Walter van Schoonenborch, comme président du grand conseil. Schoo-  
nenborch était lui-même membre des Etats-généraux, pour la province  
de Groningue, et ce ne fut qu'à contre-cœur qu'il consentit à se charger  
de cette tâche si difficile. On lui adjoignit Michiel van Goch,  
Simon van Beaumont, Abraham Trouwels, et Hendrik Haecxs,  
comme membres du grand conseil; les deux derniers étaient en  
outre spécialement chargés de vérifier les comptes de la Compagnie au

\*) Voir *Nieuhof* p. 88--98.

†) Liasse Ind. Occ., 1645 et 1646.



Brésil \*). Ensuite on résolut d'y envoyer de grands renforts de troupes ; et pour soutenir la Compagnie dans les grands frais qu'occasionnait cette expédition, les Etats-généraux lui accordèrent une subvention de 700,000 florins avec l'autorisation d'enrôler dans l'armée de l'Etat trois hommes par compagnie et de prendre les armes nécessaires dans les magasins de l'Etat †).

Ce secours vint fort à point à la Compagnie dont les ressources financières étaient tellement arriérées que c'est à cette cause qu'il faut attribuer la faiblesse et l'incurie qui firent échouer la plupart de ses dernières opérations. Les premières lettres patentes devaient expirer dans le courant de l'année 1645, et déjà en février 1644 elle s'était adressée aux Etats-généraux pour obtenir une prolongation, et, s'il était possible, la réunion à la Compagnie des Indes-Orientales, dont le second octroi touchait à son terme. A cette époque on écrivit et discuta beaucoup sur cette question §). Quelques-uns furent d'avis que l'existence de la Compagnie n'était plus possible, ou du moins n'était plus nécessaire, puisqu'on avait reconnu le principe de la liberté du commerce pour le Brésil. D'autres, et de ce nombre le fameux négociant Usse-  
linx, voulurent étendre le privilège de la Compagnie jusqu'à la navigation dans les Indes-Orientales. On trouve aux Archives du Royaume un très long et très important mémoire d'Usselinx, en date du 15 octobre 1644, dans lequel il expose avec une grande habileté les causes de la décadence de la Compagnie des Indes-Occidentales et les moyens d'y porter remède — « Jusqu' alors la plupart des entre-  
prises de la Compagnie faites avec un grand développement de forces,  
avaient réussi, mais à cause des frais énormes qu'elles avaient occa-  
sionnés, les conquêtes étaient devenues pour elle une ruine. La  
Compagnie des Indes-Orientales avait fait le commerce avec des  
royaumes déjà établis dans l'Orient et sans avoir dû supporter de  
grands frais de guerre, tandis qu'au contraire la Compagnie des  
Indes-Occidentales avait été constamment en guerre avec les ennemis  
du pays, et, par cette diversion qu'elle avait occasionnée, elle avait  
probablement épargné à la Compagnie des Indes-Orientales les atta-  
ques auxquelles cette dernière aurait été sans doute exposée. Aussi  
il était de toute justice que la Compagnie des Indes-Occidentales

---

\*) Arch. du Roy., Registre Ind. Occ., 1638—1651, fol. 170.

†) Arch. du Roy., Registre Ind.-Occ., 1638—1651, fol. 180—190.

§) Voir diverses brochures de ce temps qui se trouvent à la Bibliothèque royale, ainsi que plusieurs pétitions et mémoires manuscrits aux Arch. du Roy.



« eût aussi sa part dans les avantages du commerce avec les Indes-Orientales et qu'au renouvellement des lettres patentes il lui fût aussi permis de naviguer vers cette autre partie du monde. »

D'autres hommes influents, parmi lesquels le comte Maurice, dont on avait demandé l'avis, opinèrent pour la combinaison des deux Compagnies. Celle des Indes-Occidentales offrit même à cet effet une somme de fl. 3,600,000, et en outre tout ce quelle possédait en navires, fortifications et munitions de guerre; mais la Compagnie des Indes-Orientales refusa cette offre, prétendant que la Compagnie des Indes-Occidentales étant déjà en arrière de cinq millions, ne pouvait rien donner; qu'elle devrait donc emprunter cette somme, ce qu'elle n'obtiendrait que sur le crédit de la Compagnie des Indes-Orientales et que cette opération serait donc au détriment de cette dernière. Les Etats-généraux essayèrent en vain de la convaincre, elle persista dans son refus.

Au Brésil, la situation des Hollandais empirait de jour en jour. La population portugaise y était excitée au plus haut degré d'enthousiasme pour la cause de l'insurrection. Le clergé y contribuait puissamment par des miracles qui devaient prouver l'approbation divine.

Les troupes hollandaises qui avaient encore tenu la campagne au nombre de 700 hommes sous le commandement du colonel Haus, furent battues par 1100 insurgés sous les ordres de Vieira même, le 3 août 1645 près de Monte das Tabocas \*). Les prêtres animaient les Portugais de la voix et de l'exemple; plus de 200 des nôtres périrent sur le champ de bataille, et le reste prit la fuite au Recife. Vieira, que les Portugais avaient surnommé le *Governador da liberdade*, cerna alors tellement le Recife, qu'on se vit obligé d'abandonner tous les forts extérieurs, et de raser même la ville de Mauritsstad, à peine achevée, ainsi que le magnifique château de Vryburg, et de restreindre toute la défense au Recife. Les seules troupes disponibles, consistant en 500 hommes, sous le commandement du colonel Haus, essayèrent une sortie le 17 août suivant, mais ils furent battus par Vidal à la tête de 2000 Portugais et Indiens. La perte, de notre côté, ne fut que de 37 hommes de tués, mais Haus avec trois capitaines, trois lieutenants, trois enseignes et 240 soldats, furent faits prisonniers et conduits à S. Salvador. Cent Indiens qui

---

\*) Journal de *Math. van den Broek*, p. 5; comparez *Southey II*, p. 107—115, qui parle de 1500 soldats hollandais; il n'y en avait pas tant au Brésil à cette époque.



avaient combattu dans nos rangs et qui se trouvaient parmi ces prisonniers, moururent dans les plus grandes tortures exercées par les insurgés; les soldats hollandais ne pouvaient échapper à ce sort qu'en prenant du service près de l'ennemi.

Peu de temps après, le fort de Nazareth, situé au cap de St. Augustin, fut vendu aux Portugais par un lâche traître, le major van Hoogstraeten, pour une somme de 18,000 florins et le commandement d'un régiment (92).

Mais sur mer l'honneur national fut glorieusement maintenu par l'immortel amiral Lichthardt. Depuis quelques semaines déjà une flotte portugaise sous les ordres de Salvador Correa de Sa, croisait sur les côtes de Pernambuco, dans le but ostensible d'intimider les insurgés, mais en réalité pour protéger un débarquement de troupes qui serait tenté par l'amiral Payva, avec une autre escadre. Le débarquement fut effectué, et Salvador Correa partit avec sa flotte pour Lisbonne; mais le 9 septembre 1645 (précisément la veille du jour où s'était accomplie la noire trahison de Hoogstraeten), Lichthardt avec 3 vaisseaux et 5 yachts, détruisit entièrement l'escadre de Payva forte de treize voiles, dans la baie de Tamandaré, où elle venait de débarquer les troupes auxiliaires pour les insurgés. Sept cents Portugais périrent dans le combat ou trouvèrent la mort dans les flots; dix de leurs bâtiments furent ou brûlés ou coulés bas, et leur amiral Jeronimo Serram de Payva, avec le vaisseau du vice-amiral, et un troisième navire fut conduit en triomphe au Recife \*).

Les principales places du Brésil-hollandais, Itamaraca, Iguarassu, Porto Calvo, et le fort Maurice près du S. Francisco, succombèrent successivement en 1645, devant les armes triomphantes des insurgés †). Rio-Grande et Parahiba seuls restèrent encore en notre pouvoir. Vidal s'y était porté avec quelques troupes pour soulever la population et pour s'emparer du fort de Cabedello (Marguerite). Il voulait entrer en négociations avec le commandant Paul de Linge et lui proposa d'acheter la place pour 15,000 florins; mais cette offre fut rejetée avec indignation. De Linge fit pendre celui qui s'était chargé de lui faire cette proposition déshonorante, et les insurgés se retirèrent.

Ce noble exemple et la victoire éclatante remportée à Tamandaré soutinrent un peu le courage des défenseurs du Recife, dont les

---

\*) Voir la lettre du 10 Déc. 1645, du grand conseil aux Etats généraux (Arch. du Roy., Liasse Ind. Occ., 1645 et 1646. Comparez *Nieuhof*, p. 114 et *Southey*, II, p. 133.

†) Voir pour les détails *Nieuhof* p. 60-101 et *Southey*, II, p. 120-158.



habitants avaient été tellement décimés par la mortalité, l'émigration et la désertion pour le camp des insurgés, que le chiffre n'en était plus que de 11,000, y compris les troupes, les matelots et les Indiens. Ils manquaient de tout; pour tout approvisionnement il fut délivré à chacun une ration de trois livres de pain par semaine, et plus tard on fut obligé de la réduire à une seule livre. Cependant, nonobstant cette effrayante disette, la population fit bonne contenance jusqu'à l'arrivée des renforts promis de la mère-patrie (93).

Ce n'était qu'avec les plus grandes difficultés que l'on était parvenu en Hollande à enrôler pour cette expédition 2000 hommes de troupes. Les colonels Schkoppe et Henderson, qui se trouvaient depuis quelque temps dans la mère-patrie, en furent nommés les commandants, par résolution des Etats-généraux du 27 mars 1646. Le président Schoonenborch et les autres conseillers, après bien des hésitations, s'embarquèrent enfin en avril, et dans le courant de ce mois tous les bâtimens composant l'expédition mirent successivement à la voile des différents ports de la Hollande. Après un voyage des plus malheureux, — pendant la traversée, cinq navires avaient fait naufrage et la plus grande discorde régnait à bord parmi les différents commandants des troupes — le gros de la flotte arriva enfin, le 1<sup>er</sup> août 1646, devant le Recife. On s'y était déjà préparé à se frayer à main armée un chemin vers l'intérieur du pays, parce que la famine était devenue intolérable; ou bien on voulait capituler, convaincu de l'impossibilité de soutenir le siège encore pendant trois jours seulement. Justement au moment où arrivait la flotte on avait dû discontinuer la distribution de la ration d'une livre de pain par semaine \*). Les nouveaux conseillers prirent aussitôt la direction des affaires gouvernementales; un d'eux, le conseiller Trouwels, mourut peu de jours après son arrivée. Hamel, van Bullestrate et Bas, injustement calomniés en Hollande, durent rester encore quelques mois au Recife, pour qu'on les eût toujours sous la main en cas que leurs successeurs eussent pu trouver quelque chose de punissable dans leur conduite antérieure, et pour pouvoir donner des indications et des conseils. Ce ne fut qu'au mois de mai de l'année suivante qu'ils furent renvoyés en Hollande pour y rendre compte de leur conduite †). Et pour prouver

---

\*) Voir deux lettres de Schoonenborch et de Schkoppe, du 26 septembre 1646, adressées aux Etats-généraux (Arch. du Roy., Liasse Ind. Occ., 1645 et 1646).

†) *Nieuhof*, p. 191; comparez *Montanus*, p. 515, qui prétend qu'ils étaient coupables.



que les Directeurs de la Compagnie les reconnurent innocents, il suffira de dire que nous avons trouvé aux Archives du Royaume leurs signatures comme membres mêmes de l'assemblée des XIX, dès l'an 1648.

Peu de temps après l'arrivée des nouveaux régents hollandais au Recife, ils proposèrent de nouvelles conditions d'amnistie aux chefs des insurgés, avec invitation pressante de retirer leurs troupes, conformément aux déclarations pacifiques de la cour de Lisbonne. Tout serait pardonné à ceux qui se soumettraient de nouveau à l'autorité hollandaise; de cette amnistie seraient cependant exclus Hoogstraeten et deux autres traîtres. Cette proclamation du 5 septembre 1646 ne sortit aucun effet, si ce n'est de provoquer une contre-proclamation de Vieira le 23 sept. \*). La réponse de Vieira fut ménaçante: il traitait les Hollandais de Turcs et de Barbares; il déclarait qu'il leur serait impossible de tenir contre la confédération brésilienne, d'autant moins, disait-il, que la Providence combattait visiblement pour sa cause. Il fit en même temps un détail pompeux de la force de son armée, qui se composait, disait-il, de 14,000 hommes, outre les nègres et les Tapuias.

Schkoppe essaya vainement, par une sortie vigoureuse, de chasser les assiégeants de leur camp d'Arraial, nommé aussi camp du Bom Jesus, comme en 1630 sous Albuquerque, ou fort d'Altena. Il fut, à différentes reprises, repoussé avec grande perte.

Pour détourner alors autant que possible du Recife les forces armées toujours croissantes de l'ennemi, le vaillant amiral Lichthardt fut envoyé avec une expédition navale à S. Francisco. Il y débarqua, mais malheureusement il y mourut le 30 novembre 1646, après une maladie de quelques heures. La flotte retourna sans avoir rien fait d'important. Le corps de l'amiral fut transporté au Recife et inhumé avec une grande pompe †). La Compagnie perdit en lui un des plus zélés serviteurs, et la patrie un de ses plus braves marins.

En janvier 1647, le général Schkoppe se dirigea avec une flotte, montée par 2500 soldats, vers Bahia; il débarqua les troupes à l'île de Taparica, d'où on chassa la garnison portugaise, et de là on ravagea les environs de S. Salvador. Une vengeance terrible et sanglante fut exercée contre les insurgés, pour les cruautés qu'il savaient commises envers les prisonniers

---

\*) Les copies de ces deux documents intéressants se trouvent aux Arch. du Roy., Liasse Ind. Occ., 1645 et 1646. — Voir aussi *Southey*, II, p. 186.

†) *Nieuhof*, p. 184.



hollandais; plusieurs centaines de Portugais furent massacrés par nos soldats. On fit de vaines tentatives de S. Salvador pour s'emparer de nouveau de l'île. Une attaque tentée sous le commandement de Rebello et Hoogstraeten fut vigoureusement repoussée et coûta la vie à 700 Portugais \*); nous restâmes pour le moment maîtres de l'île.

Cependant il devint de plus en plus évident que le roi de Portugal approuvait secrètement l'insurrection dans le Brésil, bien qu'il feignît de la désapprouver aux yeux du monde. A défaut de secours directs que la politique ne permettait pas d'accorder aux insurgés, le roi autorisa le gouverneur de Bahia à favoriser et à encourager la révolte, mais sans compromettre la cour de Lisbonne, et pourvu que la guerre ne fût soutenue qu'au nom des insurgés. Joam IV se réservait la faculté de pouvoir la désavouer si la politique de l'Europe l'exigeait. Les Etats-généraux avaient à différentes reprises fait des représentations à cet égard à l'envoyé portugais à La Haye, Francisco de Sousa Coutinho, mais celui-ci savait toujours présenter les choses avec une grande finesse et démontrer, malgré l'évidence du contraire, que le roi Joam IV était innocent et complètement étranger à l'insurrection †). Cependant les plaintes des Etats-généraux devinrent de plus en plus pressantes et même menaçantes, et la perspective d'une alliance entre l'Espagne et la Néerlande (les négociations de Munster avaient déjà commencé à cette époque) inspira une telle crainte au roi de Portugal, qu'il envoya enfin des ordres à Bahia, pour retirer des capitaineries néerlandaises les troupes qui s'y trouvaient sous les ordres de Vieira, Vidal, Soares et Dias, et pour faire cesser toutes les hostilités.

Vieira et Vidal refusèrent nettement d'obéir à ces ordres, disant que probablement le roi n'était pas bien informé de la situation désespérante où se trouveraient ses fidèles sujets dans le Pernambuco, si cette province tombait de nouveau au pouvoir des hérétiques. Joam IV se réjouissait intérieurement de cette opposition, car ce n'était que par la force des événements qu'il s'était décidé à envoyer ses derniers ordres. Mais on parvint enfin en Hollande à se procurer, par un Juif qui demeurait à Lisbonne, le moyen d'intercepter quelques lettres du roi, qui prouvèrent clairement sa coopération au soulèvement dans

---

\*) Pour les détails *Southey*, II, p. 189; *Montanus*, p. 521 et *Nieuhof*, p. 192.

†) Arch. du Roy., Registre Ind. Occ., 1638 - 1651, fol. 215.



le Brésil \*). L'indignation que produisit une pareille conduite, en Hollande, était générale. La populace de La Haye se rassembla devant l'hôtel du ministre portugais pour le piller, et ce ne fut qu'avec beaucoup de peine que la garde du Stadhouder parvint à l'en empêcher.

Sans vouloir encore déclarer la guerre au Portugal, le «Stadhouder » et les Etats-généraux autorisèrent tous les officiers de terre et de mer au service de la Compagnie des Indes-Occidentales à user de représailles envers tous ceux qui cherchaient à porter préjudice à la «Compagnie» †).

La situation des Hollandais continuait d'être excessivement défavorable au Brésil. Il est vrai que par l'arrivée de la flotte auxiliaire on était parvenu à conserver le Recife, on avait pris Taparica, et réussi même, peu de temps après, à reconquérir Itamaraca et Rio S. Francisco; mais les approvisionnements apportés de la Hollande ne durèrent pas longtemps et le manque de vivres se fit bientôt sentir de nouveau. Pour en donner une idée exacte il suffira de citer la phrase suivante d'une lettre du 1<sup>er</sup> mars 1647, de Johan van Raesvelt, conseiller de la cour de justice au Recife, adressée aux Etats-généraux, où il dit que la disette était telle «que très souvent sa femme et ses enfans pleuraient de faim (*Mijn vrouw en mijn kinder hebben tot meermaels deerlick geschreijt en gecreten bij gebreck* » §). Certes la famine doit avoir été à son comble, si nous entendons parler ainsi l'un des plus hauts fonctionnaires de la colonie. Notre armée, déjà fort peu nombreuse, fut encore diminuée d'une manière fort sensible par la défection des Tapuias qui jusque là nous avaient été si dévoués. La cause de cette défection était que le lieutenant-colonel Garstman avait été assez impolitique pour faire mettre à mort, pour un crime supposé ou réellement commis \*\*), un nommé Jacob Rabbi, allemand de naissance, d'un caractère féroce (il avait vécu depuis longues années parmi les sauvages comme agent du gouvernement hollandais). Le grand-conseil ne voulut point donner satisfaction aux Tapuias qui réclamaient qu'on leur livrât Garstman, mais il ordonna une enquête sur l'affaire même; il résulta de cette enquête que Garstman fut chassé du Brésil

---

\*) Ces lettres se trouvent aux Arch. du Roy., (Liasse Ind. Occ., 1647 et 1648).

†) Résolution des Etats-généraux du 24 décembre 1646 et du 22 janvier 1647.

§) Cette lettre se trouve aux Arch. du Roy. (Liasse Ind. Occ., 1647 et 1648).

\*\*) Lettre de justification de Garstman aux Etats-généraux en date du 27 septembre 1646 (Arch. du Roy., Liasse Ind. Occ., 1645 et 1646).



comme scélérat. Les Tapuias ne furent pas satisfaits de ce jugement et ils jurèrent de se venger des Hollandais. Ils tinrent parole en nous quittant en masse au commencement de 1647.

Les membres du grand conseil avaient à différentes reprises sollicité avec instance des renforts de la mère-patrie, car Vieira et Vidal ne s'étaient nullement laissé décourager par l'attaque contre S. Salvador et le désaveu du roi Joam IV. Les Etats-généraux, et plus particulièrement les Etats de la Hollande, résolurent enfin de prendre la chose en sérieuse considération. Une grande partie de leurs séances furent consacrées à la lecture et à l'examen des pièces relatives aux événements du Brésil. Déjà, l'année précédente, les Etats-généraux avaient nommé une commission prise dans leur sein, qui était chargée d'entrer en pourparlers avec l'Assemblée des XIX, pour se concerter sur les mesures les plus efficaces à prendre, pour relever la Compagnie des Indes-Occidentales de sa décadence. Cette Compagnie était encore peu d'années auparavant un puissant soutien de l'Etat, mais elle était alors tellement tombée en discrédit, qu'un capital de 100,000 florins de ses actions fut vendu 30,000 florins.

L'octroi de la Compagnie qui, ainsi que nous l'avons fait remarquer plus haut, était déjà expiré en 1645, avait été, depuis cette époque, constamment prolongé pour des termes de courte durée, dans la prévision de la possibilité d'une réunion de cette Compagnie à celle des Indes-Orientales; mais depuis les derniers événements on dut renoncer entièrement à ce projet. On renouvela donc, le 22 mars 1647, ses lettres patentes pour une période de vingt-cinq ans (94). L'octroi de la Compagnie des Indes-Orientales fut prolongé en même temps pour un égal laps de temps, à la condition qu'elle devait verser à la caisse du trésor une somme de 1,500,000 florins. Cette somme devait servir à secourir la Compagnie des Indes-Occidentales.

Il fut immédiatement résolu d'envoyer un puissant secours au Brésil. Ce fut en vain que l'envoyé français fit des efforts pour amener un accommodement entre les Etats-généraux et le Portugal. Déjà, au mois d'août, les Etats-généraux avaient accordé à la Compagnie des Indes-Occidentales 12 vaisseaux de guerre et 6000 soldats qui devaient être enrôlés dans l'armée de l'Etat. Ces troupes devaient être transportées sur 39 navires de l'Etat et le pays se chargerait en outre de leur payer leur solde pendant une année entière et de les entretenir à ses frais. De son côté, la Compagnie devait y ajouter 1350 hommes de troupes et six navires de transport. Le vaillant Witte Corneliszoon



de With fut nommé amiral de la flotte, bien qu'il restât en même temps vice-amiral de la Hollande \*).

Cependant, on acquit de plus en plus la conviction que, pour remédier promptement à la situation critique du Brésil il fallait mettre à la tête du gouvernement de la colonie un homme d'un haut rang, qui eût des connaissances acquises sur les lieux, et à qui l'on pût accorder un pouvoir dictatorial. On conçut que les vues durent se porter de nouveau sur le comte Maurice de Nassau. Les délégués des Etats-généraux entrèrent en négociations avec le comte †); mais ces négociations n'eurent pas le résultat qu'on s'en était promis: Joan Maurice exigea une force armée de 12,000 hommes pour rétablir les affaires au Brésil, et demanda en outre un traitement annuel de 50,000 florins, toute sa vie durant: c'étaient des conditions qu'on ne voulait ni ne pouvait accepter. Sur son conseil alors on confia le commandement-en-chef de toutes les forces militaires au Brésil à Sigemundt von Schkoppe, le plus ancien des colonels qui s'y trouvaient, et que l'on promut au grade de lieutenant-général.

Pendant que l'expédition se préparait, l'envoyé portugais à La Haye fit tous les efforts imaginables pour retarder autant que possible l'armement de l'expédition pour le Brésil, s'il ne pouvait parvenir à l'empêcher entièrement par des négociations. Il parut lui-même devant les Etats-généraux et déclara que le roi de Portugal consentait à restituer toutes les conquêtes faites par les insurgés et à conclure définitivement un traité de paix. Il fit même l'offre de se rendre lui-même sur les lieux pour accélérer la restitution. Les Etats ne désiraient pas mieux; mais Coutinho refusa de mettre Bahia ou l'île de Terceira au pouvoir des Hollandais, comme garantie de l'exécution de ces promesses §).

Les Etats-généraux ne se laissèrent pas détourner de leur projet par ces négociations diplomatiques: et c'était très heureux, car peu de temps après ils apprirent par une lettre particulière de Lisbonne du 10 sept. \*\*) qu'une flotte portugaise avait déjà mis à la voile le 15 août de Setubal en Portugal, pour porter des secours au Brésil.

\*) Arch. du Roy., Résolutions des Etats-généraux des 10, 14, 17 et 29 août 1647.

†) Arch. du Roy., Registre Ind.-Occ., 1638—1651, fol. 180, 194 et autres.

§) Voir le procès-verbal de la séance du 15 octobre 1647 des Etats-généraux (Registre Ind.-Occ., fol. 279), et la lettre de Sousa Coutinho à cette même assemblée, datée du 9 novembre 1647 (Liasse Ind.-Occ., 1647 et 1648).

\*\*) Cette lettre est gardée aux Arch. du Royaume, Liasse Ind. Occ., 1647 et 1648.



Ils poussèrent donc activement l'armement des navires promis à la Compagnie, et l'enrôlement des troupes, quoique cet enrôlement fût accompagné de grandes difficultés: les soldats se montraient peu disposés à prendre service pour le Brésil, et grand nombre de ceux qui avaient signé, désertèrent même avant l'embarquement. Enfin le 26 décembre 1647 de With mit à la voile de la Goeree, et peu de temps après les autres navires appareillèrent de Texel.

Entre temps, le Recife avait été de plus en plus cerné par les insurgés, qui avaient fini par le bombarder pendant plusieurs jours, d'une batterie élevée tout près de la ville; en sorte qu'on se vit obligé de rappeler Schkoppe qui occupait encore l'île de Taparica, près de S. Salvador. Celui-ci quitta Bahia au commencement de janvier 1648, précisément neuf jours avant l'arrivée d'une flotte portugaise, forte de trente voiles, commandée par le chevalier Salvador Correa de Sa, qui arrivait pour délivrer S. Salvador \*). A bord de cette flotte se trouvait Dom Antonio Telles de Menezes, comte de Villa-Pouca, qui prit possession du gouvernement de Bahia, en remplacement d'Antonio Telles da Sylva, que le roi Joam jugea convenable de rappeler pour donner satisfaction aux Etats-généraux.

La flotte de secours de la Hollande, après avoir eu à supporter de violentes tempêtes pendant la traversée, arriva enfin le 18 mars 1648 devant le Recife. Elle comptait neuf vaisseaux de guerre, quatre yachts et 28 navires de transport chargés de soldats et de vivres †).

A l'arrivée de De With au Brésil nous n'étions plus en possession que de quatre places: le Recife, et les forts à Parahiba, Rio-Grande et Itamaraca.

Informé de l'armement de la flotte hollandaise sous De With, le roi de Portugal n'avait pas encore osé se déclarer ouvertement; toutefois, il ne put se résoudre à abandonner les insurgés, que le désespoir aurait pu réduire à se détacher de leur ancienne métropole pour se fermer en état séparé. Il envoya donc en secret au Brésil Francisco Barreto de Menezes, pour prendre le commandement général des insurgés, afin qu'il y eût plus d'unité et d'ensemble dans les opérations. Barreto, embarqué à Lisbonne sur une caravelle, fut pris dans la traversée et conduit prisonnier au Recife. Mais il parvint à tromper la

---

\*) Lettre du 9 mars 1648 de Schkoppe aux Etats-généraux (Arch. du Royaume. Liasse Ind. Occ., 1647 et 1648).

†) Voir la lettre du 1 avril 1648 de de With aux Etats-généraux, (Arch. du Royaume, Liasse Ind. Occ., 1647 et 1648.)



vigilance de ses gardes, s'évada et se rendit au camp de Vieira. Ce noble héros du Brésil donna alors un exemple d'abnégation rare et d'une grandeur d'âme sans exemple, en cédant, sans murmurer, le commandement à ce chef que lui imposait le roi, et en lui jurant, le premier, dévouement et obéissance. C'est un des traits les plus honorables de la vie de Vieira, car, sans doute, il lui eût été facile de méconnaître cette nouvelle autorité et d'employer son ascendant et son influence à sa propre élévation \*).

Le grand conseil au Recife résolut immédiatement d'ouvrir la campagne avec les troupes auxiliaires qui étaient arrivées avec De With. Mais on eût dit que le sort avait tourné contre nous toutes les chances de la victoire. Quand une poignée de Hollandais avait naguère mis en fuite des corps entiers de Portugais, on vit le 19 avril 1648, 4500 hommes de nos troupes, commandés par Schkoppe, complètement défaits par 2400 Portugais sous Barreto, Vieira et Vidal, près de la montagne de Guararapes. Nous perdîmes dans ce combat 45 officiers et 17 drapeaux, et nous eûmes 470 hommes de tués et 523 blessés. Le général Schkoppe reçut à cette affaire une grave blessure dont il souffrit très longtemps. La perte des insurgés fut comparativement très minime; mais ils eurent à regretter la mort d'un de leurs chefs les plus distingués, le vaillant Camaram. La principale cause de cette défaite fut que nos soldats refusèrent de se battre, parce qu'on ne leur avait pas payé auparavant un mois de solde qui leur était dû †).

De violentes dissensions éclatèrent bientôt entre notre amiral et le grand conseil à cause du manque de vivres où on laissait les équipages de ses navires, circonstance qui avait eu pour conséquence l'insuccès d'une entreprise contre Bahia. L'amiral s'y était rendu pour empêcher la flotte portugaise commandée par Salvador Correa de Sa, d'appareiller de ce port pour tenter de reconquérir Angola; mais ses navires n'étaient approvisionnés que pour quelques semaines, et il se vit ainsi forcé de rebrousser chemin sans avoir atteint son but. Cependant il avait auparavant pris d'assaut les forts de S. Bartholomeo et de Rosario près de S. Salvador, et en avait ravagé les environs.

La flotte portugaise qui, ainsi qu'on vient de le voir, avait échappé

---

\*) Voir de *Beauchamp* III, et les auteurs portugais; *Southey* n'en fait pas mention.

†) Voir le rapport détaillé de cette affaire, envoyé par le grand conseil aux États-généraux, en date du 22 avril 1648 (Arch. du Roy., Liasse Ind. Occ., 1647 et 1648).



à De With, continua sans entraves sa course vers la côte d'Afrique, et s'empara au mois d'octobre d'Angola et de S. Thomé. Les États-généraux en firent l'objet de plusieurs réclamations qu'ils transmirent à l'ambassadeur du roi Joam IV. Coutinho trouvait chaque jour de nouveaux prétextes afin d'é luder ou de traîner en longueur toute espèce de négociations relatives aux guerres du Brésil; mais la sensation que fit en Hollande la nouvelle des dernières défaites, fut telle que le peuple de La Haye, excité par les intéressés de la Compagnie des Indes-Occidentales, s'ameuta et courut insulter pour la seconde fois l'ambassadeur dans son hôtel même. Il fut encore une fois délivré par la garde du prince d'Orange.

Alors le roi de Portugal, cédant au désir général de ses sujets au Brésil, et pour protéger le commerce portugais, consentit à l'établissement d'une Compagnie Portugaise des Indes-Occidentales, à l'instar de celle des Hollandais, et sous le titre de Compagnie générale du Brésil. (*Compankia geral para o Estado do Brazil*).

Les États-généraux, inquiétés par l'établissement de la Compagnie portugaise, autorisèrent les Compagnies des Indes-Occidentales et Orientales « à armer en course et à commettre des hostilités par droit « de représailles, contre les Portugais, partout où ils les rencontrent dans les limites de leur octroi \*). » La trêve européenne fut maintenue, mais le roi Joam, se défiant des dispositions du peuple de Hollande contre Coutinho, le rappela quelque temps après (août 1649).

Cependant le 19 février 1649 notre armée de terre au Brésil, forte de 3510 hommes sous les ordres du colonel van den Brincke (Schkoppe étant encore malade), essuya une nouvelle défaite de la part des Portugais, commandés par Barreto, Vieira et Vidal, au même endroit que l'année auparavant, près de la montagne de Guararapes. Nous perdîmes dans cette rencontre le colonel van den Brincke et 92 autres officiers, et nous eûmes 864 sous-officiers et soldats de tués; 89 des nôtres furent faits prisonniers, et l'ennemi s'empara de toute notre artillerie de campagne (95). Ces pertes énormes, en proportion du petit nombre de troupes présentes à cette bataille, en font un des combats les plus meurtriers qui eussent jamais été livrés; ce fut aussi le coup mortel pour le pouvoir des Hollandais au Brésil.

Cette victoire éclatante anima encore, s'il était possible, l'enthousiasme des Portugais, tandis qu'au Recife elle mit le comble au

---

\*) Résolution des États-généraux du 19 et du 23 janvier 1649 (Arch. du Roy.).



découragement et aux dissensions entre les chefs militaires et civils. Un des grands conseillers, van Beaumont, le colonel van den Brande (le même qui se distingua en 1636 contre Roxas) et le colonel Houthain sollicitèrent leur congé et retournèrent en Hollande \*). De With fit de vains efforts pour aider de son expérience les membres du grand conseil, et pour les déterminer à lui fournir les vivres nécessaires pour ses navires, ce qui leur était impossible, car les magasins étaient vides. De With, exaspéré des entraves qu'on lui faisait éprouver dans ses opérations, et convaincu qu'il ne pouvait plus rien faire pour remédier à la situation, s'embarqua le 9 novembre 1649 et retourna avec deux navires dans la mère-patrie, sans en avoir demandé au préalable l'autorisation au grand conseil (96). A son arrivée en Hollande il fut immédiatement mis en état d'arrestation par les Etats-généraux, sur les ordres du prince. Cette arrestation donna lieu à de grandes dissensions entre les Etats-généraux et les Etats de la Hollande. Ces derniers prétendirent que cette affaire était de leur compétence et que par conséquent les Etats-généraux n'y avaient rien à voir. Cette querelle dura fort longtemps, jusqu'à ce que la mort du Stadhouder Guillaume II vint y mettre un terme. Ce ne fut qu'après la mort de ce prince, que De With fut mis en liberté (97).

La première flotte équipée par la Compagnie portugaise du Brésil, sous les ordres de Pedro Jacques de Magalhaens, arriva à Bahia au commencement de 1650, et y porta un nouveau gouverneur-général, le comte de Castel-Melhor. Il devait remplacer le comte de Villa-Pouca, rappelé pour donner satisfaction aux Etats-généraux et sous prétexte ostensible qu'il avait favorisé ouvertement l'insurrection, contrairement aux intentions du roi. Mais on savait en Hollande à quoi s'en tenir au sujet de cette démonstration quasi-pacifique, et la situation précaire du Brésil exigeait plus que jamais un prompt et puissant secours. Après avoir rencontré une forte opposition de la part de plusieurs provinces (notamment de la Frise) on résolut d'entreprendre une nouvelle expédition, surtout parce que l'armistice conclu pour la durée de dix ans allait bientôt expirer. Le roi Joam IV, à qui cette nouvelle expédition inspira des craintes sérieuses, envoya en septembre 1650 un nouvel ambassadeur, Antonio de Sousa de Macedo, à La Haye, pour entamer des négociations de paix. Ce ne

---

\*) Lettre du 29 avril 1649, du grand conseil aux Etats-généraux (Arch. du Roy., Liasse Ind. Occ., 1649).



fut qu'au mois de mars 1651 qu'il fut admis en audience à la *Grande Assemblée* des Etats-généraux (98). Il commença par se plaindre de ce qu'on avait tant tardé à le recevoir, puis il fit les déclarations suivantes: Le roi de Portugal se trouvait dans l'impossibilité de forcer les insurgés du Brésil à se soumettre de nouveau à la domination néerlandaise; mais il était prêt à offrir à la Compagnie une indemnité de huit millions de florins, et une autre de 800,000 florins à la province de Zélande qui avait supporté le plus de préjudice par la perte qu'elle avait essuyée en Amérique \*); la Compagnie aurait en outre la faculté de trafiquer au Brésil avec un certain nombre de navires, et on lui abandonnerait aussi le commerce du sel à Setubal en Portugal. Mais les Etats-généraux, croyant savoir que la mission de l'ambassadeur s'étendait aux négociations sur la *restitution entière* du Brésil, refusèrent d'accepter les conditions qu'on venait de leur faire. Ils firent savoir à l'ambassadeur que lui et tous les sujets portugais qui se trouvaient sur le sol néerlandais eussent à quitter au plus tôt le territoire. L'envoyé néerlandais à Lisbonne fut rappelé de son poste, et les hostilités allaient commencer de part et d'autre. «Les Compagnies des Indes-Occidentales et Orientales furent autorisées à attaquer les Portugais en Europe, ainsi que dans les colonies" †).

Certes, il aurait été facile à la puissante Néerlande d'anéantir complètement les forces du Portugal qui ne faisait, pour ainsi dire, que de renaître; mais ce fut précisément cette puissance et les progrès constants de notre commerce maritime et de notre navigation (99) qui nous attirèrent de la part de l'Angleterre une guerre, de courte durée, il est vrai, mais qui néanmoins nous a été fort préjudiciable. A cette époque le général Cromwell se trouvait à la tête de l'empire britannique, et il fallait tout le talent et le génie du célèbre Johan de Witt, Conseiller-Pensionnaire de la Hollande, pour pouvoir résister à un si redoutable adversaire. Toutes nos forces maritimes étaient à peine suffisantes pour tenir l'ennemi éloigné de nos côtes, et l'on conçoit dès-lors qu'on ne pouvait guère s'occuper de l'armement d'une nouvelle expédition pour le Brésil.

Les assiégés du Recife voyaient chaque jour diminuer leurs faibles

---

\*) Cette province s'est toujours le plus occupé du commerce avec le Brésil, et plus tard avec celui de la Guyane.

†) Diverses résolutions des Etats-généraux de mars, avril et mai 1651 (Arch. du Roy.); voir aussi *Wagenaar* XII, p. 200—205.



ressources: aussi leur détresse fut-il extrême. En vain étaient-ils restés à peu près maîtres de la mer: depuis plusieurs mois aucun bâtiment n'était arrivé d'Europe, et toutes les routes du continent leur étaient fermées. A différentes reprises ils avaient envoyé des commissaires et écrit de nombreuses lettres en Hollande pour réclamer du secours \*), et enfin au mois de juin 1653, le membre du grand conseil Michiel van Goch fit lui-même le voyage de Hollande pour prier les autorités, dans le cas où il leur serait impossible de venir au secours de la colonie, d'envoyer au moins quelques navires pour y prendre le peu de Hollandais qui se trouvaient encore au Brésil; car, quoique on occupât encore une côte de trois cents milles d'étendue, personne n'osait faire un pas dans l'intérieur du pays, et en outre on manquait absolument de tout.

L'ancien envoyé néerlandais au Portugal Wouter van der Houve, et Gysbert Rudolphy, avocat de la Compagnie des Indes-Occidentales, qui avaient été envoyés à Lisbonne en mission extraordinaire l'année 1653, firent de vains efforts pour conclure un traité de paix avec le roi Joam IV. Ils ne demandèrent que la possession du Recife, de Parahiba, de Rio-Grande et de Siara, ainsi que la liberté commerciale et religieuse au Brésil; en compensation les navires portugais pouvaient considérer le Recife comme port libre †). Mais le roi rejeta toutes ces offres, et vers la fin de la même année une puissante flotte appartenant à la Compagnie Générale du Brésil, mit à la voile du Tage, sous le commandement de l'amiral Pedro Jacques de Magalhaens et du vice-amiral Brito Freyre §). Le 20 décembre 1653, cette flotte, forte de soixante voiles, parut en vue du Recife et y jeta l'ancre, aux acclamations des insurgés qui dès ce moment étaient assurés du triomphe; car tant que les Hollandais étaient restés maîtres de la mer, le Recife avait été à l'abri d'une attaque de vive force. Les troupes furent aussitôt débarquées et commencèrent l'attaque. Le général Schkoppe défendit quelque temps, avec beaucoup de courage, les forts extérieurs; mais bientôt il fut obligé de se retirer au Recife. La consternation y fut bientôt à son comble et la place livrée au désordre et à l'anarchie. Schkoppe essaya vainement de ranimer le courage de la population ;

---

\*) Arch. du Roy., Liasse Ind. Occ., 1651, 1652 et 1653.

†) Plusieurs notes diplomatiques et lettres, aux Arch. du Roy., Liasse Ind. Occ., 1653; voir aussi *Wagenaar*, XII, p. 380—385.

§) Ce vice-amiral est l'auteur d'un des meilleurs livres portugais sur l'histoire des guerres au Brésil contre les Hollandais.



il se vit forcé de capituler et de livrer le Recife aux Portugais le 26 janvier 1654.

Les forts d'Itamaraca, Rio-Grande et Parahiba où se trouvaient encore des garnisons, et l'île de Fernando de Noronha furent inclus dans la capitulation. La garnison de Parahiba, informée à temps de la capitulation du Recife, s'embarqua avec toute l'artillerie et les munitions de guerre, et retourna en Hollande. Les conditions auxquelles la capitulation du Recife s'effectua, furent que la ville et tous les forts seraient restitués immédiatement au roi du Portugal avec toute leur artillerie et leurs munitions. La garnison, forte de 1200 hommes, sortirait avec armes et bagages; mais ensuite elle déposerait les armes, qui lui ne seraient rendues qu'au moment de son embarquement pour la Hollande. Une amnistie pleine et entière était accordée aux Portugais et aux Juifs, qui avaient pris cause pour le gouvernement hollandais, et les Juifs et autres personnes non-Catholiques qui resteraient au Brésil *y seraient traités de la même manière, qu'au Portugal* (ce qui cachait une arrière-pensée digne de l'intolérance religieuse de ces jours-là) \*). Les Indiens, les nègres et les mulâtres, au service du gouvernement hollandais, furent aussi compris dans cette amnistie, toutefois il ne leur était pas permis de sortir de la ville avec les honneurs militaires. Tous les Hollandais seraient embarqués en partie sur les navires hollandais et en partie sur des navires portugais, pour retourner en Europe. Le vaisseau qui porterait le général Schkoppe, serait pourvu de 20 pièces de canon en bronze. Les autres navires ne seraient armés que de quelques petites pièces en fer; le reste de l'artillerie, 260 pièces de canon, resterait en possession des Portugais. Il serait permis aux Hollandais qui avaient épousé des femmes portugaises, de les emmener si elles y consentaient; et aussi de prendre avec eux tous leurs biens transportables. Il leur était accordé de séjourner encore trois mois au Recife pour régler leurs affaires. Pendant ce temps ils ne seraient inquiétés en aucune façon et seraient traités avec la plus grande bienveillance et le plus grand respect (*met groot respect ende cortoisie*) †).

Le 27 janvier, Vieira, en qualité de commandant de l'avant garde de

---

\*) Aujourd'hui il ne se trouvent presque pas de Juifs au Brésil.

†) La copie authentique de cette capitulation est aux Arch. du Roy. (Liasse Ind. Occ., 1654); elle a été imprimée sous le titre *Accoord van Braziliën*, Amsterdam 1654, et se trouve à la Bibliothèque Royale à La Haye. Aitzema la reproduit in extenso.



l'armée ennemie, prit possession de la ville et des forteresses; et le jour suivant les autres chefs portugais, Barreto et Vidal, firent leur entrée triomphale dans la ville. Le 3 février Vidal partit pour le Portugal, afin de porter lui-même cette heureuse nouvelle au roi. Vieira partit plus tard; il fut comblé d'éloges, et nommé conseiller de guerre, capitaine-général et gouverneur du royaume d'Angola. Un bref du pape Innocent X lui donna le titre de *Restaurateur de l'Eglise* en Amérique. Ce n'était pas trop payer, sans doute, les services, la valeur et le désintéressement de cet homme extraordinaire, que le Brésil peut placer avec orgueil au rang de ses plus grands citoyens.

Schkoppe, Schonenborch et Haecxs furent mis en prison à leur arrivée en Hollande, comme accusés d'avoir mal administré la colonie. Suit une longue procédure qui, comme celle de de With, donne lieu à des dissensions entre les Etats-généraux et les Etats de la Hollande au sujet de la compétence des juges; enfin Schkoppe et ses collègues furent acquittés \*). Cependant, l'opinion publique les a toujours condamnés, et a même été par trop sévère à leur égard †). Après tout ce n'est pas de leur faute, que les Directeurs de la Compagnie les ont laissés toujours dans un manque complet de soldats et de vivres, et d'ailleurs il eût été impossible à qui que ce fût, même avec des forces militaires imposantes, de dompter l'insurrection. Les Portugais au Brésil étaient animés de deux puissantes passions: le désir de recouvrer leur nationalité, et l'antipathie religieuse. Contre de pareils adversaires les plus vigoureux efforts restent sans effet; nous en avons vu nous mêmes l'exemple dans la lutte de 80 ans, de la Hollande contre l'Espagne, alors la plus puissante monarchie de l'Europe.

Quelques mois après la perte du Brésil, les Provinces-Unies conclurent la paix avec l'Angleterre, en sorte qu'elles pouvaient diriger toutes leurs forces contre le Portugal. Proprement dit, nous n'étions pas en guerre déclarée avec cet Etat, car le roi Joam IV, qui mourut en 1656, et son successeur Alphonse VI, prétendirent toujours que l'insurrection du Brésil n'avait pas été faite avec leur concours; mais

---

\*) Les rapports de Schkoppe et des Conseillers Schonenborch et Haecxs de la reddition du Recife sont conservés aux Arch. du Roy. (Liasse Ind. Occ, 1654); nous les trouvons reproduits *in extenso* dans *Luzac*, II (appendices, p. 111).

†) A cette époque il parut plusieurs pamphlets remplis d'invectives contre ces trois régents du Brésil, il s'en trouve quelques uns à la Bibliothèque Royale à la Haye.



l'armistice de 1641, d'ailleurs si peu respecté de part et d'autre, était depuis longtemps expiré. Une des clauses de cette trêve stipulait qu'elle ne serait en effet qu'un prélude à la conclusion d'une paix définitive qui devait bientôt suivre. Ainsi donc les Etats-généraux, las de cette duplicité prolongée, de la part du roi de Portugal, armèrent en 1657 une flotte sous les ordres des amiraux van Wassenaar et de Ruyter pour aller dicter des conditions de paix à Lisbonne, et pour exiger la restitution du Brésil ci-devant hollandais, de S. Thomé et d'Angola. Le roi Alphonse leur fit perdre un temps précieux, en négociations, et leur fit des propositions qui ne pouvaient pas être acceptées. Dans l'intervalle, des difficultés avaient surgi entre la Suède et la République, et celle-ci avait besoin de ses forces navales dans la Baltique. Elle rappella la flotte de Lisbonne; mais peu de temps après elle recommença ouvertement les hostilités contre le Portugal. C'était surtout aux Indes-Orientales qu'on se proposait de lui faire une rude guerre.

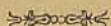
Ce plan fut réalisé au point que lorsque, le 6 août 1661, un traité de paix fut conclu à La Haye entre les Etats-généraux et l'ambassadeur du Portugal, Henrique de Sousa de Tavares da Silva, comte de Miranda, les Néerlandais s'étaient déjà emparés de l'importante île de Ceylan et du Négapatnam sur la côte de Coromandel. Ainsi que cela avait déjà eu lieu lors de la conclusion de l'armistice de dix ans, en 1641, le roi du Portugal tarda longtemps à ratifier le traité de paix : aussi, avant sa publication, les nôtres s'étaient-ils encore rendus maîtres de Cochin et de Cananor. Voici les conditions de la paix, qui avaient été posées par l'habile de Witt: la liberté de la navigation et la liberté du commerce, sans entraves aucunes, dans toutes les possessions portugaises, voire même au Brésil (100) et en Afrique (le commerce du bois de Brésil excepté); dans toutes les possessions portugaises les Hollandais devaient jouir de la liberté de leur culte; toute l'artillerie trouvée dans le Recife lors de la capitulation devait être restituée, et, en outre, le Portugal devait payer aux Provinces-Unies une indemnité de huit millions de florins en argent comptant ou en produits coloniaux \*).

---

\*) L'original de ce traité se trouve aux Arch. du Roy., et la copie dans *Aitsem* et dans le *Hollandsche Mercurius*, 1661.



## CONCLUSION.



Nous croyons avoir consciencieusement accompli la tâche que nous nous étions imposée, de donner un aperçu historique de la domination hollandaise au Brésil, et des causes qui nous ont occasionné la perte de ce beau pays. Depuis cette époque jusqu'en 1822, l'année de son indépendance, le Brésil a continué sans interruption d'être une colonie du Portugal.

La Compagnie des Indes-Occidentales ne fut pas plus heureuse avec ses autres possessions. La Nouvelle-Néerlande (*Nieuw-Nederland*) qui, de 1640 jusqu'à 1660, avait atteint le plus haut degré de prospérité sous la sage administration du directeur-général Pieter Stuyvesand, la Nouvelle-Néerlande, disons-nous, dont les Directeurs de la Compagnie écrivaient en 1653 aux Etats-généraux «que son importance pour la mère-patrie valait les trésors des Indes-Orientales» fut prise en 1664, en pleine paix, par les Anglais, ainsi que Tabago, St. Eustache et quelques places sur la côte d'Or en Afrique. Lors de la conclusion de la paix de Bréda en 1667, nous cédâmes pour toujours la Nouvelle-Néerlande. Mais nous avons été en quelque sorte indemnisés de cette perte par la conquête de Surinam, qui fut faite cette même année par le capitaine Crynssen. St. Eustache fut également reconquis, et Saba et St. Martin devinrent aussi, vers la même époque, des colonies néerlandaises. Ces quatre établissements, ainsi que les petites îles de Curaçao, Aruba et Bonaïre, et le fort de St. George d'Elmina sur la côte d'Or, voilà le peu qui nous reste aujourd'hui des grandes conquêtes de la Compagnie des Indes-Occidentales.



Malheureusement nos ancêtres n'ont pas donné à leurs établissements d'Amérique l'attention qu'ils méritaient, quoique les brèches que recevait coup sur coup leur fortune dans cet hémisphère fussent bien propres à leur ouvrir les yeux. Si leur prospérité toujours croissante aux Indes-Orientales ne les eût pas aveuglés, certes ils auraient déployé plus d'énergie pour se maintenir dans leurs colonies du Nouveau-Monde.

La Compagnie des Indes-Occidentales qui, par la situation géographique de ses possessions, se vit forcée de soutenir tant de guerres fort coûteuses, n'a jamais été suffisamment soutenue, et sa situation financière s'empira tellement, qu'en 1674 on fut obligé de la déclarer dissoute. On en établit une autre qui devait commencer ses opérations en 1675, suivant un octroi qui lui avait été accordé pour la durée de 25 années. La dette de la société, qui était fort considérable, fut diminuée jusqu'à 30 pct. et le capital des actionnaires à 15 pct. Les dividendes distribuées depuis cette époque aux actionnaires n'ont jamais dépassé le chiffre de 10 pct.; ils sont même une fois (en 1728) tombés à 3 pct. Son octroi fut successivement prorogé de 25 en 25 ans jusqu'à ce qu'enfin la Compagnie fut supprimée entièrement, en 1791, après une existence languissante de plus d'un siècle, sur la proposition du Conseiller-Pensionnaire van de Spiegel; et le commerce fut déclaré libre pour tous les Néerlandais dans toutes les colonies hollandaises aux Indes-Occidentales.

La liberté de commerce contribua bientôt efficacement à accroître la prospérité des colonies néerlandaises aux Indes-Occidentales, surtout à Demerary (appartenant maintenant à l'Angleterre), de manière que cette colonie produisit, déjà dans les premiers dix mois de l'année 1794, le double de ce qu'elle avait produit pendant les meilleures années du temps de la Compagnie des Indes-Occidentales \*). Malheureusement cette grande prospérité ne fut pas de longue durée, car la révolution française produisit une stagnation complète dans presque toutes les branches du commerce néerlandais, qui ne se releva qu'après l'année 1815. Parmi beaucoup d'autres mesures prises pour raviver le commerce et l'industrie des Pays-Bas, une Société des Indes-Occidentales (*West-Indische Maatschappij*) fut établie en 1828, différant cependant de beaucoup des deux Compagnies des siècles passés: elle était sans commerce exclusif. Elle avait pour but principal le développement du commerce des Pays-Bas, notamment d'Amsterdam, avec les îles

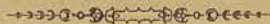
---

\*) *Van de Spiegel*, *Nadenking van een staatsman* (Méditation d'un homme d'Etat), p. 53.



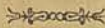
des Indes-Occidentales et l'Amérique Centrale, et surtout l'encouragement de l'industrie et le commerce à Curaçao). Elle n'a pas produit des résultats importants, et il n'est pas encore décidé, si ses lettres patentes qui expirent en 1853, soient prolongées. Ainsi elle a eu encore moins de succès que l'ancienne Compagnie des Indes-Occidentales.

Celle-ci n'a pas été, ainsi que nous l'avons vu, aussi heureuse dans ses entreprises, ni surtout dans la conservation de ses possessions, que la Compagnie des Indes-Orientales. Cependant nous devons toujours nous rappeler avec reconnaissance son existence; car elle a puissamment coopéré, surtout dans le XVII<sup>e</sup> siècle, à donner une grande extension à notre commerce et à notre navigation, et à combattre la puissance de nos nombreux ennemis.





## NOTES.



(1) *Préface.* Le titre de l'ouvrage périodique, dans lequel ces notices historiques ont déjà paru en grande partie, est: *Le Moniteur des Indes Orientales et Occidentales, recueil de mémoires et de notices scientifiques et industrielles, de nouvelles et de faits importants concernant les possessions néerlandaises d'Asie et d'Amérique, publié sous les auspices de S. A. R. Monseigneur le prince Henri des Pays-Bas, avec la coopération de plusieurs membres de la Société des arts et des sciences de Batavia, par le Baron P. Melvill de Carnbee, à La Haye, chez Belinfante frères.* — Cet ouvrage, fondé en 1846 par MM. von Siebold et Melvill, a été depuis 1847 continué par M. Melvill seul; la publication eut lieu en langue française, et fut par cela même un excellent organe du côté hollandais à l'étranger, contre les hostilités continuelles de la presse anglaise au sujet de la politique coloniale hollandaise. Le *Moniteur des Indes* a donné pendant les trois années de sa trop courte existence, outre trois gros volumes in 4<sup>o</sup>, une série de belles cartes de presque toutes les colonies des Pays-Bas, dressées par M. le Baron Melvill, un des officiers les plus distingués de la marine hollandaise.

(2) *Préface.* Depuis quelques années le Brésil n'était représenté au corps diplomatique en Hollande, que par un consul-général résidant à Bruxelles, lorsqu'en 1851 il a plu à S. M. l'empereur de nommer au poste de chargé-d'affaires à La Haye, M. Joaquim Caetano da Silva, homme de beaucoup de talent et de profonde érudition.

(3) *Préface.* L'ouvrage d'O'Callaghan *History of New-Netherland* est



composé principalement d'après les données que M. Brodhead, membre de la Société d'Histoire de New-York, plus tard secrétaire de la légation des Etats-Unis à Londres, avait su se procurer en 1839 aux Archives de La Haye. A présent M. Brodhead s'occupe lui-même à écrire une histoire de la Nouvelle-Néerlande.

(4) P. 1. Ce nom de rivière *des Amazones*, ou bien encore rivière *d'Orellana*, lui fut donné en 1540 par Orellana, lieutenant de Pizarre. Il descendit ce fleuve depuis les sources, situées au Pérou, jusqu'à l'embouchure. Ayant vu sur sa route quelques tribus de sauvages imberbes, il les prit pour un peuple de femmes guerrières, dont il rapporte les contes les plus absurdes. (*Hartsinck*, I, pag. 131; *Raynal* et *Herrera*.)

(5) P. 1. „Plus tard ce nom fut changé en celui de Brésil, à cause de „la grande quantité de bois de brésil provenant de cette contrée” . . . . Cette phrase semble au premier abord renfermer une contradiction, et pourtant rien n'est plus exact. Le bois de brésil était connu longtemps avant la découverte du Brésil. C'était une sorte de bois de couleur de braise ou charbon ardent (en espagnol et en portugais *Brasa*). On trouve dans d'anciens documents des importations à Ferrare au XII<sup>e</sup> siècle, qu'il est fait mention d'une certaine quantité de *brasile*. Les Français en ont fait brésil, et lorsqu'ils eurent des possessions dans l'Amérique du Sud, et qu'ils y trouvèrent une si grande quantité de ce bois de couleur, ils changèrent le nom primitif de Terre de Santa-Cruz en celui de Terre du bois brésil, plus tard par abréviation Terre du Brésil, et enfin tout court le Brésil. Sur les anciennes cartes on trouve toujours l'indication de *Terre du Brésil*.

(6) P. 2. Nous jugeons à propos de donner à cette occasion quelques détails sur cet homme éminent, que Van Kampen, dans son *Nederl. buiten Europa*, nomme par erreur *IJsselius*, mais dont le véritable nom, *Usselinex*, paraîtra souvent dans le cours de notre récit. Il naquit à Anvers, mais il était établi en Hollande, à Middelbourg ou à Amsterdam.

Nous avons trouvé un grand nombre de faits qui le concernent, dans plusieurs livres hollandais, et surtout dans les mémoires qu'il a laissés et qui se trouvent aux Archives du Royaume. On y voit que pendant plus d'un demi-siècle, 1592—1644, il s'est montré conseiller éclairé dans toutes les questions du commerce relatives aux Indes-Orientales et Occidentales.

Les mémoires et les brochures qu'il publia à plusieurs occasions sur le commerce des Indes-Occidentales, étaient d'un tel intérêt qu'en 1608



les Etats-généraux lui donnèrent pour un de ces mémoires une gratification de mille florins, somme qui pour cette époque était fort considérable.

Il était, ainsi que plus tard il le dit lui-même dans une de ses lettres aux Etats-généraux „le fondateur et le promoteur de la Compagnie des „Indes-Occidentales en 1621” et nous verrons, dans la 4<sup>e</sup> partie de notre ouvrage, qu'en 1644 il fut un de ceux qui s'efforçaient le plus à obtenir une prolongation de l'octroi de la Compagnie, ou sa réunion à la Compagnie des Indes-Orientales.

Nous n'en dirons pas davantage de cet homme si remarquable; seulement nous rappellerons aux lecteurs hollandais qu'il a trouvé un éloquent panégyriste dans l'auteur d'un très-beau mémoire historique sur la *Nouvelle-Néerlande* (New-York), qui a paru dans les numéros du *Gids* de novembre 1848 et de juin 1849. Nous regrettons, dans l'intérêt de la science, que cet écrivain consciencieux, Mr. Berg van Dussen-Muilkerk, n'ait pas continué son ouvrage intéressant.

(7) P. 3. Cette expédition sous les ordres de van der Does était vraiment formidable et n'a manqué que par la funeste influence du climat de S. Thomé. Les navires étaient parfaitement équipés et armés, et parmi la flotte se trouvait le plus grand vaisseau qui jusque-là eût été construit en Hollande (du port de 500 lasts). Le général-en-chef, Pieter van der Does, seigneur de Rinsaterwoude et général d'artillerie, était un capitaine plein de talent et de courage; c'était le fils du héroïque défenseur de Leyde contre les Espagnols en 1574. (Pour les détails de cette expédition voyez *van Meteren*, livr. 21, fol. 2, *Pieter Bor*, IV, p. 565—570, etc., etc.)

(8) P. 3. On trouve le récit de la fondation de ces deux petites colonies par les Hollandais sur les bords de l'Amazone à la page 206 du premier volume du célèbre ouvrage de *Hartsinck*, *Beschrijving van Guijana*, et dans *Benoit*, *Voyage à Surinam*, Paris 1839 (Cet ouvrage est admirablement illustré par Madou et Wauters).

Quant au sort ultérieur de ces premiers établissements sur la rivière des Amazones, nous n'en pouvons rien dire avec quelque certitude; aucun historien hollandais n'en fait mention. Seulement, nous avons trouvé dans deux livres portugais les indications suivantes :

„En 1616, le capitaine portugais Castello Branco fut envoyé par le „gouverneur de Maranhão, pour chasser les Hollandais qui voulaient „s'établir sur les bords de la rivière des Amazones” (*Compendio das eras da Provincia do Para*, par *Baena*, Para 1838). Et dans le second livre dont nous parlons :



„En 1616, les Hollandais ayant fondé sur la rive septentrionale de la „rivière des Amazones quelques petits établissements, où ils faisaient „un commerce avantageux avec les indigènes, Caldeira, gouverneur de „Para, envoya le sous-lieutenant Pedro Teixeira pour les réduire. Il y „réussit parfaitement, et brûla un navire hollandais dont l'artillerie fut „envoyée à Belem, chef-lieu de Para” (*Synopsis ou deducçam chronologica*, par le général *Abreu e Lima*, Pernambuco 1845).

Il paraît donc en tout cas qu'un de ces deux établissements, si non tous les deux, ont été détruits en 1616.

(9) P. 12. Cette flotte, nommée *la Nassau*, forte de onze vaisseaux, partit en avril 1623 de la Goérie. Ses lettres de charge, qui ne devaient être ouvertes qu'en mer, ordonnaient d'aller à la recherche de la flotte *d'argent* espagnole et de s'en emparer; ou d'essayer une entreprise sur le Chili, ou bien encore de capturer les galions espagnols richement chargés qui se dirigeaient tous les ans de Manille à Panama. D'abord on délivra quelques esclaves chrétiens des mains des pirates algériens que l'on rencontra en route, et, après une navigation peu favorable de neuf mois, pendant laquelle on eut à lutter à bord contre le scorbut et autres maladies, on atteignit le détroit de Le Maire, qui, depuis sa découverte, n'avait été franchi par aucun navigateur hollandais. On fit contre le Chili et le Pérou diverses attaques qui restèrent sans succès: les lieux de quelque importance sur la côte étaient trop bien gardés et l'on s'y attendait à l'arrivée de notre flotte. On parvint seulement à s'emparer de Guayaquil, que l'on incendia. Quelque temps après mourut l'amiral L'Hermite; le vaillant et célèbre Witte Corneliszoon de With lui succéda. En janvier 1625 il arriva avec la flotte aux Ladrões, et rentra au Texel en juin 1626.

(10) P. 13. Le véritable nom de ce héros, est comme nous le donnons ici, Pieter Pieterszoon Heyn, ou bien, comme on le verra ci-après dans le fac-simile de sa signature: Pieter Pietersz. Heyn. Il est pourtant plus connu en Hollande sous le nom abrégé de Piet Heyn, et c'est ainsi que nous le nommerons désormais. (*Piet* est généralement employé par abréviation pour *Pieter*.) Nous rencontrerons souvent dans le cours de notre récit des noms avec l'adjonction de *zoon*. La signification en est toujours la même: Pieterszoon veut dire *le fils de Pieter*, Hendrikszoon, *le fils de Hendrik* etc. etc.

(11) P. 13. Partout où nous avons mis le mot de *couleurines* il se trouve dans les documents hollandais: *gotelingen*; c'est l'ancienne déno-



mination hollandaise de pièces en fer fondu qui lançaient des boulets de 2 $\frac{1}{2}$ , 3, 4, 6 ou 8 livres; les grandes bouches à feu en fer, étaient de 8 à 12 livres, et celles en bronze de 18 à 24 livres (*de Jonge*, I, p. 398).

(12) P. 14. Nous avons conservé les dénominations des navires en ancienne langue hollandaise; mais pour nos lecteurs étrangers nous donnerons ici la traduction de ces noms originaux :

|                                  |   |
|----------------------------------|---|
| Hollandia . . . . .              | Dénomination latine de la province de Hollande. |
| Zeelandia . . . . .              | id. id. de Zélande.                             |
| Geldria . . . . .                | id. id. de Gueldre.                             |
| Provincie van Utrecht . . . . .  | province d'Utrecht.                             |
| Eendracht . . . . .              | Union.  |
| St. Christophel . . . . .        | St. Christophe.                                 |
| de Hope . . . . .                | L'Espérance.                                    |
| Nassau . . . . .                 | Nassau.   |
| De 4 haymskinderen . . . . .     | Les 4 fils Aymon.                               |
| Overijssel . . . . .             | (une des 7 provinces).                          |
| De Haen . . . . .                | le Coq.   |
| De Tijger . . . . .              | le Tigre.                                       |
| 't Gulde Zeepaert . . . . .      | le Cheval marin d'or.                           |
| Post-paert . . . . .             | le Cheval de poste.                             |
| De Neptunus . . . . .            | le Neptune.                                     |
| De Oragnien-boom . . . . .       | l'Oranger.                                      |
| 't Jacht de Zee-Jaeger . . . . . | le yacht le Chasseur de mer.                    |
| 't Jacht de Haesewindt . . . . . | le yacht le Lévrier.                            |
| De Samson . . . . .              | le Samson.                                      |
| De oude roode Leeuw . . . . .    | le vieux Lion rouge.                            |
| Groningen . . . . .              | (une des 7 provinces).                          |
| De Sterre . . . . .              | l'Etoile.                                       |
| St. Marten . . . . .             | St. Martin.                                     |
| 't Jacht de Vos . . . . .        | le yacht le Renard.                             |

Le *Geldria* dont nous avons donné le nom dans cette liste ne se trouve pas sur la liste donnée par *de Laet*, p. 7; mais il paraît qu'il est pourtant compris dans son chiffre total, et dans le récit de l'attaque sur S. Salvador; il en fait d'ailleurs mention à la page 13 de son livre.

(13) P. 15. L'évêque *du Brésil*, intitulé ainsi parce qu'il était le seul prélat d'un rang si élevé, qui se trouvât alors dans la colonie, est nommé par erreur presque par tous les historiens *l'archevêque*, quoiqu'il n'eût que le rang d'évêque.



(14) P. 15. Nous lisons dans l'*Istoria delle guerre del Regno del Brasile* du Père Santa Teresa, qu'à cette époque il ne se trouvait à S. Salvador que 80 hommes de troupes réglées et 2000 mille volontaires, énumération qui a été adoptée par Ferdinand Denis dans son *Résumé de l'Histoire du Brésil*. Les volontaires auraient déjà pris la fuite avant même l'arrivée des Hollandais. Ce fait est probablement faux, et il n'en a été fait mention que pour atténuer la gloire des vainqueurs. Nous avons pris les données de *de Laet*, qui nous semblaient les plus vraisemblables, d'autant plus que dans un rapport officiel du 1<sup>er</sup> novembre 1624 des Directeurs de la Compagnie aux Etats-généraux, qui se trouve aux Archives du Royaume, es forces militaires des ennemis au moment de l'attaque sont évaluées à 1626 hommes en tout. *Southey* donne ce même nombre de troupes du côté des Espagnols.

(15) P. 15. Voir pour les détails de ce fait d'armes, *van Kampen*, *Nederl. huit. Europa*, 1, p. 300—303, *Leeven en Daaden der doornlichtigste zeehelden*, p. 482 et suivantes, *de Laet*, p. 12—17, *Engelberts Gerrits*, I, p. 264—270, *Raynal*, livre IX, *Wagenaar*, XI, *Nederlandsche reizen*, XIV, p. 1—8 et *Southey* I, p. 479—486. C'est dans ces ouvrages que nous avons principalement puisé nos détails, qui sont parfaitement d'accord avec le rapport officiel de cet exploit adressé aux Etats-généraux par les Directeurs Koenraats et Jacobson, membres de l'assemblée des XIX (Arch. du Royaume, Liasse Ind. Occ., 1623—1629).

Il paraîtrait peut-être singulier que ces mêmes Portugais qui plus tard nous ont combattus au Brésil avec tant de courage, se fussent si promptement soumis en 1624 aux Hollandais. Nous attribuons ce fait à ce que les Portugais avaient une si profonde aversion du despotisme espagnol, qu'ils préféreraient encore la domination hollandaise; mais, son indépendance conquise (1641), la situation des affaires du Portugal changea, et l'on y revint naturellement au propre gouvernement du pays.

(16) P. 16. Sur chaque vaisseau se trouvait un trompette, qui, lors des manoeuvres et pendant le combat, était toujours placé auprès du capitaine pour donner les signaux. Il paraît qu'à cette époque on attachait beaucoup d'importance à cette fonction, car nous voyons dans le *Gesch. Nederl. Zeevezen* de M. de Jonge, I, p. 400 que le traitement d'un trompette était de fl. 20 par mois, ce qui dans ce temps-là était une paie considérable.

(17) P. 17. Comme le dit *de Laet*: „par un sentiment d'orgueil



„irréfléchi, sans procurer par là le moindre avantage à son souverain.” — Nous voyons dans l'*Histoire du Brésil* par Beauchamp, II, p. 16, et le Père S. Teresa, p. 60, que ce gouverneur se défendit longtemps dans son palais, et ne se rendit enfin qu'à la condition qu'on lui accorderait libre retraite. Nous retrouvons le même fait consigné dans le *Résumé de l'histoire du Brésil* par Ferdinand Denis, Paris 1826, p. 93; on y lit en outre: „Aussi ce fut-il contre les lois de l'honneur qu'il fut conduit à bord de l'amiral comme prisonnier.” Il n'est pas nécessaire de démontrer la fausseté de cette assertion, qui n'est confirmée par aucun historien hollandais, et que *Southey* dément aussi de la manière la plus formelle. Maîtres de la ville entière, les Hollandais n'auraient certainement pas accordé une pareille condition au gouverneur, et, s'il en avait été ainsi, certes Willekens et Piet Heyn seraient restés fidèles à la parole donnée; de tout temps nos ancêtres ont religieusement pratiqué cette vertu.

Nous n'invoquerons jamais dans notre récit l'ouvrage de Denis, qui est rempli d'erreurs, ainsi qu'un autre ouvrage étranger intitulé *Histoire du Brésil, traduit de l'Anglais, d'Andrew Grant*, St. Petersbourg 1811. Pour en donner une preuve, il suffira de citer les deux exemples suivants; ces deux ouvrages, parlant de Piet Heijn, disent: „Pieter Haynes, anglais, plus connu sous le nom d'amiral Pédrid!!!” Il parle tous deux de la seconde attaque de Piet Heyn contre S. Salvador comme d'un fait arrivé en 1626, et de la prise de la flotte en 1627; or tout le monde sait que chacun de ces événements est arrivé une année plus tard. (Le Père S. Teresa a commis les mêmes erreurs).

L'ouvrage d'Andrew Grant, entre autres indications erronées, place la conquête de S. Salvador par Fradique de Toledo au 20 avril 1626, tandis que ce fait a eu lieu le 1<sup>er</sup> mai 1625, etc. etc.

(18) P. 18. Il se dirigea d'abord vers les côtes d'Afrique, où il remporta quelques avantages à Angola, se réunit sur la rivière de Congo avec l'escadre de l'amiral van Suylen, et retourna de nouveau au Brésil. Là il fit une tentative inutile pour se rendre maître de la petite ville d'Espirito-Santo et s'empara de quelques bâtiments espagnols; mais, ayant appris que les Espagnols avaient repris S. Salvador (mai 1625), il retourna dans la métropole et arriva au Texel en juillet 1625.

(19) P. 20. Lorsque la Compagnie des Indes-Occidentales équipait une grande flotte, elle donnait ordinairement au commandant en chef le titre de *Général*; il avait sous ses ordres un amiral et un vice-amiral. Dans chaque escadre de la Compagnie, si peu nombreuse qu'elle fût, un des



capitaines de vaisseau avait le titre de Commandeur ou d'Amiral, et un autre celui de vice-amiral. Ces titres donnés par la Compagnie avec l'approbation des Etats-généraux, étaient pourtant tout-à-fait indépendants des rangs conférés par brevet des Etats-généraux aux officiers qui étaient au service de l'Amirauté de l'État. Nous verrons, par exemple, dans la suite de notre récit que Piet Heyn, qui avait à différentes reprises été honoré du titre de Général et d'Amiral par la Compagnie, fut nommé en 1628 Lieutenant-Amiral au service de l'État.

(20) P. 22. Le texte hollandais est., *omdat deselve seldom om reedt, om de wercken te besichtigen, ofte andere saecken daar ten hoogsten aan ghelegghen was te versorghen; ende als hy 't selve somtyds dede, soo gaf de soldaten kleynen moedt, haar met quade woorden ende vloecken scheldende, daer door den ghestadighen arbejdt ghenoech beswaert waren, hy ging liever in de hoeren-luysen ende bleef op 't hof sitten swelghende en suspende.*" (De Laet p. 51).

(21) P. 22. Suivant de Laet, Kyff, qui jusqu'alors avait été généralement estimé, commença à déplaire dès qu'il fut gouverneur. Les auteurs étrangers lui décernent de grands éloges, le désignent comme le chef de l'attaque dans laquelle périt Osorio, et attribuent sa prompte capitulation à une émeute survenue parmi les troupes de la garnison. Le véridique de Laet mérite à notre avis plus de croyance, puisqu'en 1644, si peu de temps après cet événement et lorsque probablement Kyf vivait encore, il n'aurait certainement pas publié une semblable erreur, si déshonorante pour lui, si le fait n'eût pas été exact.

(22) P. 23. Cette condition de mettre tous les Hollandais en liberté paraît n'avoir pas été fidèlement observée. En 1626, lorsque les Espagnols expédièrent de Dunkerque une escadre contre les pirates, il se trouva à bord du vaisseau amiral, entre autres étrangers, neuf matelots hollandais qui avaient été faits prisonniers en 1625 à S. Salvador et forcés de prendre service chez les Espagnols. Pendant la nuit ils massacrèrent la sentinelle qui était de garde sur le pont, ainsi que le capitaine, et les autres matelots étrange rsayant fait promptement cause commune avec eux, ils firent prisonniers les Espagnols qui se trouvaient à bord et ils conduisirent au Texel le bâtiment, dont la capacité était de plus de cent canots et qui était muni de quatre canons en bronze et de trente canons en fer. Du Texel ils se rendirent, revêtus du costume espagnol, à La Haye, où ils furent admis auprès du Stadhouder, et reçurent en présent le vaisseau dont ils s'étaient



emparés, afin d'encourager de pareils actes de valeur. (Voir *Leeven en Daaden* etc., page 183).

(23) P. 24. Nous lisons ce fait important dans Southey et de Beauchamp. Mais, à notre grand regret, ils ajoutent que les Israélites et les indigènes qui s'étaient fiés aux proclamations de la Hollande, furent abandonnés à leur sort et que plusieurs d'entre-eux subirent la peine capitale.

(24) P. 29. On laissait passer la plupart de ces bâtiments négriers sans les inquiéter, ou quelquefois on mettait les nègres à terre et on capturait le bâtiment; comme à cette époque nous n'avions pas d'établissements sur le continent américain, les esclaves ne nous étaient d'aucune utilité.

(25) P. 30. C'est presque toujours de la chambre de Zélande qu'émanaient les projets d'établir des colonies pacifiques dans le Nouveau-Monde. Déjà en 1630 des armateurs de la province de Zélande avaient fondés de petites colonies sur les bords de l'Amazone et c'est aussi à eux que l'on doit les premiers établissements sur les côtes de Guyane.

(26) P. 31. De Laet, p. 112 et Hartsinck, I, p. 210, donnent les détails de ce récit tout-à-fait de la même manière et ils y ajoutent que l'établissement de cette petite colonie par le capitaine Oudaen devait avoir eu lieu depuis longtemps, puisqu'un des trois Hollandais qui en restaient, avait oublié sa langue maternelle. Il est donc probable qu'ils étaient encore de ceux qui avaient en 1600 fondé les deux forts d'Orange et de Nassau. Nous présumons que seulement un de ces forts a été détruit en 1616 par les Portugais sous Pedro Teixeira (voyez la 8<sup>e</sup> note ci-dessus), tandis que l'autre sous le commandement d'Oudaen, n'a succombé qu'en 1625.

(27) P. 31. C'est à tort que Van Kampen dit dans les *Ned. buiten Europa*, 1<sup>er</sup> vol., pag. 318, que Dirk Simonszoon van Uitgeest s'empara de ces deux bâtiments. Cet amiral, ainsi qu'on a pu le voir plus haut, était séparé des autres navires et se trouvait au mois de juillet (époque à laquelle les deux bâtiments furent pris près de Cuba par Lucifer, Gyszoon et Pieterszoon), sur la côte du Brésil avec les yachts *Otter*, *Eenhoorn* et *Windhond*. Il y prit sept bâtiments ennemis, et ne retourna en Europe qu'au mois de septembre. (*De Laet*, pag. 121, comparé avec les *Leeven en Daaden der doortuchtigste Zeehelden*, pag. 188—190).

(28) P. 33. Nous lisons dans le *Leeven en Daaden* etc. p. 191., Alors les „Hollandais redoublèrent de courage, et remontèrent à l'abordage avec une



„témérité frénétique." (*Alstoen vernieuwden de Hollanders hun moed en met hun moed den aenval en weerden sich in een rasernij als stoutheijdt wijtgelacten.*)

On lit dans le même ouvrage, dans celui de Van Kampen et autres, que lors de la prise du vice-amiral espagnol, un incendie se déclara à bord. Les matelots voulant abandonner le navire, l'amiral, l'épée à la main, les repoussa, fit partir les chaloupes et les força ainsi ou à éteindre le feu ou à brûler. On comprend qu'ils choisirent le premier parti. De Laet ne fait pas mention de ce fait.

(29) P. 36. On lit dans le précieux ouvrage de M. de Jonge, *Geschied. Nederl. Zeewezen*, pag. 492, 1 vol., que, suivant quelques traditions, l'honneur de cette prise revenait à un certain capitaine nommé Nicolaas Juinbol. Celui-ci aurait en cette occasion si bien agi, que le vaisseau amiral espagnol était sur le point de se rendre à lui, lorsque Piet Heyn ordonna de céder la place et s'empara ensuite lui-même du navire.

Cet écrivain ne donne cependant ce fait que comme une tradition; il ne nous paraît pas non plus très vraisemblable, puisque aucun autre historien n'en fait mention, et que de Laet, qui était contemporain de ces hommes, en aurait dû être instruit, étant lui-même un des Directeurs de la Compagnie; or, de Laet ne fait pas même mention du nom de ce capitaine dans la liste qu'il publie, page 137 et 138, de tous les capitaines de navire qui faisaient partie de cette expédition.

(30) P. 39. Piet Heyn naquit en 1578 à Delfshaven (petite ville près de Rotterdam), de parents peu fortunés. Deux fois il a été fait prisonnier par les Espagnols, contre lesquels il nourrissait une haine implacable. De mousse il parvint à la plus haute dignité dans l'Etat, après celle de Stadhouders. Ce fait prouve combien, dans la République des Provinces-Unies, on savait apprécier et récompenser le mérite réel: n'éleva-t-on pas un homme sorti des rangs du peuple, à la dignité dont les fonctions avaient dernièrement été remplies par un des membres de la famille de l'illustre Stadhouders Frédéric-Henri.

C'est bien à tort que de Beauchamp (tome II, p. 170) dit qu'il était peu respecté de ses troupes. — C'est le contraire qui est la vérité; comme jamais officier de marine ne sut si sévèrement faire observer la discipline, personne avant lui ne fut revêtu d'un pouvoir aussi illimité dans la dignité de lieutenant-amiral de Hollande. (Voir surtout à ce sujet de Jonge, I, page 355, et une partie de son épitaphe, où il est dit: *Disciplinae navalis tenax non sine severitate; ut obsequi primum omnis patiens, sic imperii post modum omnis capax.*)

Trop tôt, hélas! il fut ravi à sa patrie. Mais la postérité garde le



souvenir reconnaissant de ses exploits mémorables ; et en Hollande son nom est, même de nos jours, presque aussi vénéré que ceux de Michiel Adriaenszoon de Ruyter et de Marten Harpertzoon Tromp.

(31) P. 40. Le véritable nom de cet officier distingué était Weerdenburch, comme on le verra dans le fac-simile de sa signature que nous donnons à la fin de ce livre. Ordinairement il était appelé Waardenburg ou Waerdenburch, et ce dernier nom est tellement répandu que nous l'avons adopté également, d'autant plus que sa signature est douteuse et peut justifier cette version.

(32) P. 41. De Laet, avec sa naïveté ordinaire, dit à la page 172 de son livre: „la Compagnie fournit au salut public tout ce qu'elle avait „de prêt en munitions et autre matériel de guerre, comme tous les vrais „patriotes sont tenus de le faire dans de pareilles circonstances (*ende de Compagnie contributeerde alles wes zij veerdich hadde van ammunitie ende anders tot dienste van 't ghemeyn, ghelyck alle lief-hebbers des vaderlands in sulcken toestandt gehouden zijn te doen*).

Cette disposition d'esprit prévalut chez tous les habitants de la République des Provinces-Unies, dans les temps de danger imminent. La devise *Concordiâ Res Parvas Crescunt* ne se trouvait pas seulement sur l'argent monnayé de l'état, mais aussi dans le cœur de chaque citoyen. C'est la mise en pratique de cette ancienne devise qui fit la puissance de la Hollande au XVII<sup>e</sup> siècle.

(33) P. 42. Le *last* pour mesurer la capacité des vaisseaux, était le même qui est encore en usage en Hollande, et équivaut à deux tonneaux. Pour donner une idée nette de l'extérieur des vaisseaux de ce temps-là, il suffira de dire que les dimensions d'un vaisseau de 200 lasts étaient de 125 pieds rhénans de longueur, 29 pieds de largeur et de 11<sup>1</sup>/<sub>2</sub> pieds de profondeur jusqu'à fond de cale (*de Jonge, I, p. 392, extrait d'un document officiel de 1630*).

La dunette de ces vaisseaux était beaucoup plus haute que le reste du tillac.

(34) P. 45. L'île d'Antonio Vaz, où est situé aujourd'hui le quartier principal de la ville de Pernambuco, est formée par deux branches de l'embouchure du Capibaribe. Il y a des géographes qui ont soutenu que cette île est formée par la conjonction du Capibaribe et du Biberibe, ce qui nous semble pourtant moins naturel que la première donnée.

La branche méridionale de l'embouchure du Capibaribe est indiquée dans les anciens livres hollandais et dans l'ouvrage de Southey sous le nom d'Affogados.



(35) P. 45. Pour établir avec exactitude le récit de la prise d'Olinda et des deux forteresses, nous avons consulté Southey, de Laet, Aitzema, van Kampen, Wagenaar et plusieurs autres auteurs hollandais et étrangers. Il se trouve aussi à la riche Bibliothèque royale de La Haye une nombreuse collection de brochures et de notices connue sous le nom de *Bibliotheca Duncaniana*, où nous avons trouvé un grand nombre de brochures publiées en 1630, qui parlent de la prise d'Olinda, et qui sont écrites pour la plupart par des témoins oculaires. Elles entrent dans de curieux détails qui sont parfaitement d'accord avec ceux que fournit de Laet. Il s'y trouve aussi une copie imprimée du rapport officiel de Weerdenburch aux Etats-généraux concernant la conquête d'Olinda, ce qui a d'autant plus de valeur, que le rapport original en M. S. ne se trouve pas aux Archives du Royaume ni aux Archives de la Compagnie à Amsterdam. — On trouvera le titre de quelques-unes de ces brochures dans la liste des ouvrages consultés que nous donnons à la suite de notre préface.

(36) P. 46. Si dans cette circonstance et dans la plupart des expéditions dont nous ferons mention dans cette notice historique, nos soldats se sont rendus coupables de pillage et de déplorables excès, il faut surtout en chercher la cause dans la manière dont ces troupes étaient composées. Ces soldats, aussi bien de notre côté que du côté des Espagnols, étaient pour la plupart des soudoyés allemands, italiens, français et irlandais, écume de la société, qui n'avaient d'autre but que le pillage.

Les hommes de l'équipage des vaisseaux, presque tous enfants du pays et recrutés avec plus de soin, se conduisaient avec plus de modération et de discipline.

(37) P. 48. Quand nous lisons chez plusieurs écrivains portugais et dans de Beauchamp, qu'ils ne s'étaient pas rendus à cette condition et qu'ils devaient sortir avec tous les honneurs de la guerre, tambour battant, mèche allumée et conservant même leur drapeau, il y est certainement erreur. Nous avons trouvé dans une des brochures de la *Bibliotheca Duncaniana* la copie du traité de capitulation, rédigé dans les langues hollandaise et portugaise, qui confirme en tous points notre récit, comme aussi les données que nous en trouvons chez de Laet. Southey donne dans son premier volume à la page 519 une solution très-ingénieuse, mais peu probable, à cette contradiction apparente des auteurs hollandais et portugais: les quarante qui refusèrent prêter le serment n'auraient pas été informés par leurs chefs des termes de la capitulation avant leur sortie de la forteresse, et ce n'est qu'après quelque temps de prison qu'ils y auraient accédé. Ce malentendu serait donc la



cause des opinions contradictoires des différents auteurs à ce sujet.

Après l'impression de la première moitié de notre livre, nous avons été mis en possession du *Jornal do Commercio* de Rio-de-Janeiro, contenant les mémoires de Duarte d'Albuquerque, *jusqu'à l'attaque manquée du fort de S. Jorge par les Hollandais*. Ces mémoires sont de toute importance et tout-à-fait authentiques, vu la position qu'occupait l'auteur.

Il n'y fait aucune mention de la prétendue désertion de la garnison primitive de la forteresse de S. Jorge et de l'acte de dévouement et de courage de Vieira à cette occasion. La garnison ne se composait que de 37 hommes, qui se conduisirent très-vaillamment dès le commencement du siège. Il est possible que l'histoire des services rendus volontairement par Vieira à cette occasion, n'ait été inventée plus tard que pour rehausser encore les mérites de ce grand homme. Du moins Southey en racontant le fait dont nous avons donné la même version, cite l'autorité de deux historiens portugais des plus estimés.

(38) P. 49. C'est à tort que Southey, I, p. 523, de Beauchamp et autres historiens étrangers disent, qu'à cette occasion l'escorte du général était de 600 hommes; cette assertion est hors de toute vraisemblance. Le véridique de Laet ne porte ce nombre qu'à cinquante.

(39) P. 50. Après avoir vainement attendu pendant quatre mois à St. Hélène le passage des vaisseaux portugais, il retourna en Hollande. A cette époque St. Hélène était encore inhabitée, et était si peu visitée que les mouettes et les autres oiseaux se laissaient facilement approcher, et qu'on les tuait à coups de bâton.

Pendant le séjour de l'escadre de Banckers à St. Hélène l'équipage y tua 25,000 chèvres et porcs sauvages.

(40) P. 53. Presque toutes ces brochures se trouvent dans la *Bibliotheca Duncaniana* de la Bibliothèque royale de La Haye. Elles portent pour la plupart des titres très bizarres, pleins d'enthousiasme et fort caractéristiques de ces temps d'agitations et de troubles.

(41) P. 54. La forteresse près du Recife qui fut baptisée du nom de Bruyne, existe encore aujourd'hui, ou bien c'est un autre fort qui a été érigé au même endroit. Il porte encore le même nom quoiqu'un peu métamorphosé: „*de Brum.*”

(42) P. 55. La lettre d'introduction et de créance pour Rembach, adressée aux Etats-généraux, signée de Waerdenburch et de tous les



autres officiers supérieurs composant la conseil de guerre: Alexander Seton, Adolph van der Elst, Hartman Godfrid van Steyn-Callenfels et Foulcke Hounckes, se trouve aux Archives du Royaume (Liasse Ind. Occ., 1630—1634). Il paraît que le capitaine Rembach fut aussi accrédité près de l'Assemblée des XIX, pour plaider les opinions du conseil de guerre: car nous avons trouvé aux Archives de la Compagnie à Amsterdam une lettre de créance adressée aux Directeurs, tout à fait de la même teneur et de la même date.

(43) P. 55. Nous lisons dans Southey I, p. 530, que le nombre de troupes embarquées pour cette expédition montait à 3500; c'est une erreur. De Laet donne en détail l'équipage de chaque navire (p. 204) et le total est de 1270 matelots et 860 soldats qui étaient partagés en 9 compagnies.

(44) P. 55. C'est ici la première fois que nous faisons mention du vaillant *von Schkoppe*, qui depuis a joué un rôle si éminent dans les guerres des Hollandais au Brésil. En Hollande il est plus généralement connu sous le nom de *Sigismund van Schuppen* ou *Schoppe*; mais son véritable nom fut *Sigemundt von Schkoppe*, ainsi qu'il appert de sa propre signature qui se trouve sous plusieurs documents officiels aux Archives du Royaume; son titre de noblesse était Seigneur de Krebsbergen, Grand Cotzen. Nous donnerons le fac-simile de sa signature à la fin de notre ouvrage. Nous n'avons trouvé nulle part des détails sur son origine et sa famille, mais son nom et son titre nous feraient croire qu'il était Polonais. — Il a fait toute sa carrière militaire au Brésil, où il passa presque sans interruption 24 ans (de 1630—1654). C'était un bon militaire, mais dur jusqu'à la cruauté.

(45) P. 56. C'est ainsi pour la première fois que l'on voit apparaître Artichofsky, qui plus tard s'est rendu si célèbre au Brésil, investi d'un commandement indépendant. C'était un gentilhomme polonais, qui avait fui sa patrie où on le persécutait pour ses principes sociniens et anti-jésuitiques. Il était venu chercher un asile en Hollande et y avait pris service dans l'armée. On l'appelait généralement Artichofsky, mais son véritable nom était *Crestofle d'Artischau Arciszewsky*. Nous avons trouvé sa signature aux Archives du Royaume, et nous en donnerons le fac-simile. Artichofsky était un homme de beaucoup d'érudition et de talent.

(46) P. 57. Dans van Kampen, I, p. 394, la rencontre des deux flottes est désignée comme ayant eu lieu le 5 mai; c'est une erreur, car c'est ce jour-là même que la flotte ennemie a quitté le port de Lisbonne.



(47) P. 57. Nous lisons dans de Beauchamp II, p. 373: „Alors le „capitaine espagnol Juan Cartalho, se vouant à une mort certaine, sauta „à bord de l'amiral hollandais, réussit à passer un câble autour de son „mât d'artimon, et empêcha ainsi la séparation des deux vaisseaux, „cette action héroïque lui coûta la vie.” Quoique nous aimions à relever et à admirer les actions courageuses, alors même que nous les trouvons chez nos ennemis, ce récit nous paraît un peu exagéré. Le vaillant Pater, pour se battre, n'avait pas besoin que l'on attachât son vaisseau, et supposé que c'eût été son intention de se dégager du bâtiment ennemi, certes ce câble ne l'en eût pas empêché.

(48) P. 57. C'est avec le plus grand étonnement que nous remarquons qu'aucun de nos historiens n'a pas même fait mention d'une action que presque tous les auteurs étrangers, anciens et modernes, attribuent au vaillant Pater. Nous lisons dans *Southey, de Beauchamp, Ferdinand Denis, Andrew Grant, le Père S. Terça* et autres auteurs: L'amiral Pater, dédaignant de sauver sa vie en nageant vers les Espagnols, prit son pavillon, s'en enveloppa le corps et se jeta à la mer, en disant aux officiers qui voulaient le retenir: *L'Océan est le seul tombeau digne d'un amiral batave!*

Quoique le récit que nous avons donné (d'après de Laet et van Kampen) nous paraisse plus vraisemblable, nous avons cependant cru devoir faire mention de celui-ci, car il nous fournit une nouvelle preuve de la haute estime que même nos ennemis avaient pour notre courage, en attribuant ce fait à un de nos amiraux. Remarquons ici en passant que cet amiral dont le véritable nom est *Adriaan Janszoon Pater*, était appelé généralement par les Portugais et par les auteurs étrangers l'amiral *Pedrid*.

(49) P. 60. C'est à tort que Southey, et d'après lui de Beauchamp, disent que ce fut Lichthardt qui commanda cette expédition. En 1631, l'illustre héros n'était pas au Brésil, mais en Hollande. Il y reçut cette même année, de la Compagnie des Indes-Occidentales, le cadeau d'une chaîne avec une médaille en or, pour récompense de l'admirable intrépidité qu'il avait déployée en décembre 1630. Dans un voyage de Pernambuco vers les Pays-Bas il fut attaqué, à la hauteur du cap Lézard (Angleterre), par trois grands vaisseaux croiseurs dunkerquois; le navire du vaillant *Jan Corneliszoon Lichthardt* n'était qu'un petit yacht nommé l'*Overijssel*; malgré cette inégalité de forces, il soutint un combat des plus meurtriers pendant huit heures, et il parvint à atteindre les côtes anglaises, où il repara les avaries qu'il avait reçues pendant cette lutte. Plus de la moitié des hommes de son équipage étaient morts ou



blessé et il avait reçu 417 boulets dans la coque de son navire, dont 17 à fleur d'eau. (Voir de *Laet*, p. 221.)

Tous les historiens hollandais l'appellent *Lichthart*; ce n'est qu'après l'impression d'une grande partie de notre livre (jusqu'à la page 116) que nous avons trouvé sa signature autographe *Lichthardt*, dont nous donnons le fac-simile à la fin de ce livre. (Voir les notes 77 et 93 ci-dessous.)

(50) P. 63. Nous avons donné le récit de la prise et du pillage d'Iguarassu d'après de *Laet*, *Aitzema*, *Montanus* et *van Kampen*. *Southey* et les autres historiens étrangers prétendent, à tort, que nos troupes y ont commis les cruautés les plus barbares.

(51) P. 66. Voir de *Laet*, *Aitzema* et *Montanus*, et comparer *Southey* et de *Beauchamp*. On trouve dans *Southey*, et par conséquent aussi dans de *Beauchamp*, le chiffre des troupes hollandaises à cette première attaque de l'Arraial excessivement exagéré. Ils prétendent que cette attaque se fit par 3000 Hollandais, tandis que le nombre total de nos troupes dans le Pernambuco était loin d'atteindre ce chiffre.

(52) P. 66. C'est probablement par suite d'une faute typographique ou d'une erreur chez *van Kampen*, que nous y lisons, tome I, p. 399, que cette expédition se fit sous le commandement de *Mathias van Houten*. Jamais officier supérieur ou fonctionnaire civil de ce nom n'a été au service de la Compagnie des Indes-Occidentales. Aussi de *Laet* et tous les autres historiens citent-ils le nom de *Mathijs van Ceulen*.

(53) P. 71. Dans une lettre envoyée par *Schkoppe* en 1634 aux Etats-généraux (A. du R. Liasse, Ind. Occ. 1630—1634) il se plaint beaucoup du manque de vivres, de munitions et surtout de fusils. Il est étonnant et déplorable que même dans leurs temps de prospérité les Directeurs de la Compagnie négligeassent tellement les besoins les plus urgents de leurs serviteurs au Brésil. La cause en a été aussi qu'il n'y avait pas assez d'unité et d'ordre dans leur administration en Hollande; car nous avons trouvé aux Archives de la Compagnie à Amsterdam, que très souvent les Directeurs ont voté à l'unanimité des secours de troupes et de vivres, qui pourtant n'ont pas été envoyés.

(54) P. 72. Plus tard le comte *Joan Maurice de Nassau* changea le nom de *Cabedello* en celui de *Marguerite*, d'après le nom de sa soeur bien-aimée, qui avait épousé le comte *van Limburg Stirum*.



(55) p. 73. Voir pour les détails de la conquête de Parahiba et des deux forts, de Laet p. 450—453, Southey I, p. 569—575, de Beauchamp II, p. 447, le Père S. Teresa I, p. 150 etc., etc.

La permission de se retirer dans l'intérieur du pays accordée à 50 des prisonniers du fort Cabedello, fut après la capitulation de la ville, étendue à 100 autres. Dès le 3 janvier 1635 les autres prisonniers, au nombre de 350, furent transportés sur deux vaisseaux à l'île de St. Vincent aux Antilles espagnoles (*de Laet*). Tous les historiens étrangers, hormis Southey, ont donné le chiffre des troupes hollandaises présentes à cette expédition, comme étant de 5000, tandis que le nombre en atteignit à peine 2400.

(56) P. 75. Les principales particularités que nous avons données de la prise de l'Arraial sont tirées de la copie M. S. d'un rapport sur ce sujet envoyé par Artichofsky le 16 juin 1636 à l'Assemblée des XIX et déposé actuellement à la Bibliothèque Royale à La Haye. (De Laet en donne la copie textuelle.) Pour rendre son récit plus intelligible pour ses lecteurs en Hollande, Artichofsky rapporte que l'Arraial était de la même grandeur que le fort St. Andries situé sur les rivières de la Meuse et du Wahal, dans la province de Gueldre aux Pays-Bas.

(57) P. 75. Southey, quand il parle des cruautés que, selon lui, les Hollandais auraient commises pour extorquer cette rançon aux habitants, oublie sa retenue et sa dignité ordinaires. Il dit: „and it is „by such means that they have rendered their history as infamous and „their names as detestable, in the East and in the West, as in their own „country their deeds have been glorious. . .” (et c'est par une pareille conduite qu'aux Indes-Orientales et Occidentales leur histoire est infâme et leur nom détestable, autant que dans leur propre pays leurs actions ont été glorieuses). Voilà bien le langage de l'Anglais animé de l'esprit de dépit et de dénigrement envers les Hollandais au sujet de leurs succès dans les colonies! Cette tendance d'esprit si injuste, mais malheureusement si répandue parmi les Anglais, qui pourtant d'ordinaire aiment tant l'équité, se manifeste encore chaque jour. Dernièrement même une des revues les plus respectées en Europe, le *Edinburgh Quarterly Review*, a prêté ses colonnes à un article plein de fiel et d'erreurs, ayant pour titre *Dutch diplomacy and Indian Piracy*. Cet article est empreint d'un esprit d'hostilité tel que, par son exagération même, il doit perdre beaucoup de sa valeur aux yeux du lecteur impartial, jusque-là même qu'il n'a pas besoin de réfutation, qui pourtant, nous l'espérons, ne tardera pas à paraître. En tout cas, ce n'est vraiment pas aux



Anglais qu'il appartient de faire de telles remarques. Du point de vue purement moral, la colonisation à main armée est toujours une iniquité, une violation des droits de l'homme; mais si nous mettions en parallèle les moyens iniques et la mauvaise foi que les Anglais ont employés pour établir leur puissance dans les colonies avec les moyens qu'employaient les Hollandais, nous ne doutons pas que la balance ne penchât de notre côté. Qu'on nous pardonne cette digression que nous ne nous sommes permise que pour faire observer à nos lecteurs les hostilités systématiques de la presse anglaise à propos de la politique coloniale du gouvernement des Pays-Bas, et revenons à notre sujet. De Laet, toujours si véridique et si sincère, ni aucune des brochures contemporaines de la prise de l'Ar-raïal, ne font mention des cruautés dont parle Southey. Pourtant il est possible que quelques soldats aient commis des excès, nous ne le nierons pas; on voyait cela de part et d'autre, et la cause en était, comme nous l'avons déjà dit, que c'étaient pour la plupart des mercenaires que l'on enrôlait parmi le rebut de la société de toutes les nations de l'Europe. La meilleure preuve de ce que nous avançons ici c'est que de Laet, à la page 424 de son ouvrage, raconte qu'après la prise de Cabedello en 1634, lorsque pour célébrer cet heureux événement des actions de grâces solennelles furent rendues à Dieu, le sermon fut lu dans le camp hollandais, en *hollandais*, en *français* et en *anglais*! Southey le savait fort bien, car il rapporte le même fait d'après de Laet; ainsi donc il aurait dû être plus modéré dans ses invectives contre la conduite des Hollandais.

(58) P. 76. Le texte de ces capitulations se trouve dans de Laet p. 464 et 481. Les prisonniers furent transportés à Terceira et à St. Vincent. On garda seulement comme otages deux capitaines espagnols, jusqu'au retour des vaisseaux qui portaient les prisonniers.

(59) P. 76. Southey est dans l'erreur en attribuant dans son I<sup>er</sup> vol. p. 592 la prise de l'île de Fernando de Noronha en 1635 à Jol; le Père S. Teresa, tome I, p. 169, commet la même faute. Aucun historien hollandais, pas même de Laet, ne fait mention d'une entreprise sur cette île en 1635. Mais, en tout cas, il est *impossible* que Jol l'ait faite. Jol appareilla de Texel avec son yacht le 25 décembre 1634, et se rendit immédiatement aux Indes-Occidentales, où il croisa pendant toute l'année 1635; ce fut à son retour vers la mère-patrie, en novembre, qu'il fut fait prisonnier par les corsaires dunkerquois. On trouve le récit détaillé des nombreux et brillants exploits de Jol, comme aussi de Lichthardt, dans de Laet, Engelberts Gerrits, et le *Leeven en Daaden der Doorl. Zeehelden* (1683), etc.



(60) P. 77. Les d'Albuquerque dont nous faisons si souvent mention dans les guerres du Brésil, étaient descendants d'Alphonse d'Albuquerque, qui s'est rendu si célèbre comme vice-roi de l'Inde. Les d'Albuquerque sont encore à présent une des premières familles du Brésil; nous avons trouvé dans l'Almanac brésilien de 1853, qu'il s'y trouve actuellement un Conseiller d'Etat et Sénateur pour la province de Pernambuco du nom d'*Antonio Francisco de Paula Hollanda Cavalcanti d'Albuquerque*. Ordinairement il est nommé *Senhor Hollanda*, réminiscence fort curieuse du temps des Hollandais au Brésil, et pendant du surnom d'*Américain* que nous avons donné à Joan Maurice de Nassau.

(61) P. 79. Nous avons pris les principales particularités de ce combat entre Roxas et Artichofsky, de la copie M. S. du rapport qu'Artichofsky fit parvenir le 16 juin 1636 à l'Assemblée des XIX, actuellement déposée à la Bibliothèque Royale à La Haye.

Comme trait caractéristique de ces temps-là, nous citons le fragment suivant de ce rapport officiel d'Artichofsky: „Nous rangeâmes une seconde „fois nos troupes par bataillons, et, tous s'agenouillant, le ministre Jean „Oosterdagh adressa des actions de grâces au Tout-Puissant; m'étant en „suite relevé, je les remerciai tous du service signalé qu'ils venaient de ren- „dre à la Compagnie. Alors tous les bataillons firent successivement trois „décharges en signe de la victoire (*Wij rangeerden ons weerom in onse „bataljons, ende sittende op de knies wierde tot Goit almachtich een dank- „segginge gedaen van den predicant Johannes Oosterdagh, daerna opstaende „dankte ik haer alle voor den goeden dienst de Comp. gedaen, ende daerna „liet alle de Bataljons de Triumphe schieten, driemaal achtermalcander vier „gevende.*)

Il résulte aussi du rapport d'Artichofsky que les mousquetaires combattirent à la *débandade* et que par conséquent l'utilité des *tirailleurs* avait déjà alors été reconnue. De Laet, p. 503—507, reproduit textuellement ce rapport intéressant.

(62) P. 81. Nous avons observé dans plusieurs livres étrangers qu'il y a des auteurs qui confondent les flottes de la Compagnie et les flottes de l'Etat. L'erreur est très-excusable et même très-naturelle, car le développement des forces maritimes de la jeune République des Provinces-Unies était tellement prodigieux, que, sans les preuves irrécusables que nous avons devant les yeux, ce serait à n'y pas croire.

En 1588, lorsque la République fut menacée de la grande *armada* espagnole, dite l'*Invincible*, le plus grand vaisseau de guerre de la Hollande était de 100 lasts et 16 pièces de canon; le reste de notre flotte se



composait d'une soixantaine de yachts et de chaloupes, armés de 5 à 14 petites coulevrines et montés chacun par 30 à 60 hommes d'équipage.

En 1628, lors de la guerre contre les Dunkerquois, et ainsi seulement 40 ans plus tard, la flotte de l'*Etat* ou de l'*Amirauté*, comptait 133 navires en service actif, équipés par les collèges d'Amirauté des diverses provinces. Vingt-et-un de ces vaisseaux portaient plus de 30, et cinquante autres plus de 20 pièces de canon. La Compagnie des Indes-Occidentales avait équipé cette année 84 vaisseaux de guerre portant 7721 hommes d'équipage, et la Compagnie des Indes-Orientales, de son côté, avait aussi de nombreuses flottes bien équipées et bien armées (Voir de Jonge, *Nederl. Zeewezen*).

On a peine à comprendre qu'on ait pu trouver des matelots et surtout des capitaines habiles pour cette marine colossale, parmi une nation qui ne comptait pas 2,000,000 d'âmes.

(63) P. 84. „Gouverneur-, Capiteijn- ende Admirael-generael over de plaetsen „bij de West-Indische Compagnie in Brasijl, geconquesteert ende noch te con- „questeren, alsmede alle macht te lande ende te water, die deselve aldaer hout „ofte sal houden.” Voilà les expressions originales du titre de Joan Maurice comme elles se trouvent dans sa commission, au livre des brevets (*Commissieboek*) des Etats-généraux (1626—1639), Archives du Royaume.

(64) P. 85. Parmi les personnes qui furent choisies pour accompagner le comte Maurice au Brésil se trouvait Pieter de Groot, un des fils de l'illustre Hugo Grotius, et qui lui-même plus tard fut si célèbre comme ambassadeur des Provinces-Unies à la cour de Suède et près du roi Louis XIV. — Il ne partit pas pour le Brésil, car avant sa nomination définitive il fut nommé à d'autres fonctions importantes.

(65) P. 89. Voir les lettres M. S. du comte Joan Maurice, adressées aux Etats-généraux, et qui se trouvent aux Archives du Royaume (*Liasse Ind. Occ.*, 1635—1640); comparez aussi Barlaeus, Southey, Veegens et différentes brochures qui se trouvent dans la *Bibliotheca Duncaniana*, à La Haye.

(66) P. 89. Nous trouvons cet exposé de la situation du Brésil-hollandais, lors de l'avènement de Joan Maurice, ainsi que les améliorations qu'il y porta, dans Barlaeus, p. 43—50, comme aussi dans le Père S. Teresa, I, p. 188; van Kampen, I, p. 412 et Veegens, p. 190—194. De Beauchamp, II, p. 426 et suivantes, nous donne une traduction de ce qu'en dit Southey dans son premier volume, pages 613 et 614; sans



toutefois citer son original. La traduction en est bonne et nous empruntons quelquefois ses propres expressions.

Raynal s'exprime plus favorablement que tous ces écrivains, quant à la situation morale des troupes hollandaises au Brésil.

Nous avons trouvé aux Archives de la Compagnie à Amsterdam, un rapport ou compte-rendu de 50 doubles pages in fol., d'Artichofsky, adressé à Maurice, dans lequel il peint dans tous ses détails la situation et les forces disponibles de la colonie en 1637.

(67) P. 93. Il se trouve dans le médailler de la Bibliothèque Royale à La Haye une copie en argent de la médaille dont la Compagnie des Indes-Occidentales honora Artichofsky. Elle a un diamètre d'environ 7 centimètres. On voit sur la face, dans le lointain, la forteresse d'Arraial cernée de tous côtés par les retranchements des assiégants, et sur le devant une colonne monumentale surmontée d'un trophée; le tout entouré d'une inscription latine: *Hostibus Hispanis Profligatis Victricem Accipe Laurum*. Le revers porte une longue dédicace adressée à Artichofsky. La description de cette médaille se trouve dans van Loon, *Nederl. Historiepenningen*, II, page 241.

(68) P. 94. On trouve l'original de ce règlement sur la liberté de commerce dans Luzac, II, p. 260 et dans Aitzema. Une foule de brochures parurent en 1636 et 1637 dans les Pays-Bas, quelques unes pour insister sur la liberté du commerce, et d'autres pour la combattre. Elles sont de la plus grande importance et se trouvent pour la plupart dans la *Bibliotheca Duncaniana* à La Haye.

C'est à la recommandation pressante du gouverneur Joan Maurice qu'en 1638 les Directeurs de la Compagnie se décidèrent enfin à adopter le système du commerce libre; c'est donc à tort que van Kampen, I, p. 415, dit que le comte Maurice et les Conseillers du Brésil avaient adopté les principes étroits et faux que ce siècle apportait dans les relations commerciales. — Les lettres du comte, aux Etats-généraux, conservées aux Archives du Royaume, prouvent le contraire.

(69) P. 95. Les auteurs étrangers font monter plus haut les forces de l'expédition de Bahia. Southey avance même que le nombre des soldats et des matelots embarqués était de 7800. C'est une erreur palpable, puisque, selon les rapports officiels, les troupes hollandaises au Brésil ne se composaient alors que de 6000 soldats, y compris les garnisons et les Indiens. Le reste aurait donc été matelots! et le nombre en était si petit, que, comme du reste Southey l'avoue lui-même quelques pages plus



loin, on était obligé d'employer des soldats pour le service à bord de plusieurs des vaisseaux au service de la Compagnie.

(70) P. 97. Le récit détaillé de l'infructueuse attaque de S. Salvador que nous trouvons dans cette lettre, confirme exactement l'exposé que nous en avons donné ci-dessus, et que nous avons comparé aux particularités de cette expédition que l'on trouve dans Aitzema II; Wagenaar XI; van Kampen I; le Père S. Teresa I; de Beauchamp II; Southey I et Veegens.

(71) p. 102. Comparez, sur ces démêlés entre Maurice et Artichofsky, Veegens, p. 225; Aitzema II, p. 538, 539; Wagenaar XI, p. 247; van Kampen I, p. 423, Ned. Reizen XIV, p. 76; de Beauchamp III, p. 86; Barlaeus, p. 172, et surtout la correspondance du comte Maurice avec les Etats-généraux aux Arch. du Roy.

On trouve encore dans les Archives du Royaume une lettre d'Artichofsky aux Etats-généraux du 29 mars 1640. Il s'y défend contre les accusations du comte Maurice; il se plaint surtout de ce qu'avant son départ du Brésil, pas plus qu'après son retour en Hollande, on ne lui ait jamais fourni une occasion convenable d'expliquer sa conduite. Il demande en même temps d'être rétabli dans son honneur et délié de ses serments à la Hollande. Cette requête fut appuyée, vers la fin de l'année 1640, par des lettres adressées aux Etats-généraux par plusieurs Polonais de haut rang, entr'autres Christophore Radziwil, prince du St. Empire romain, généralissime des armées du roi de Pologne.

Nous avons dit à la page 101 de ce livre, dans le doute où nous étions si Artichofsky avait ou non reçu des instructions secrètes des Directeurs qui l'instituassent surveillant secret des actions du comte Maurice, qu'une partie des Archives de la Compagnie qui pourraient peut-être éclaircir ce fait, n'existent plus. En effet, le livre des instructions (*Instructieboek*) de l'Assemblée des XIX, est perdu. Toutefois, nous avons été mis à même par l'Archiviste à Amsterdam, de faire encore des recherches sur ce point important, dans les documents retrouvés de la chambre de Zélande. Il est conservé un livre de Notules secrètes (*Secrete Notulen*) de l'Assemblée des XIX de 1629—45, où nous trouvons l'extrait de plusieurs instructions, entre autres celles pour le comte Maurice et pour tous les grands-conseillers partis avec lui en 1636. *Il manque dans ce livre deux pages* à l'année 1638, juste à l'endroit où aurait dû se trouver l'instruction pour Artichofsky avant son dernier départ pour le Brésil. Ceci nous ferait croire qu'il a existé vraiment un document compromettant. Toutefois, nous devons faire observer aussi que nous avons trouvé



dans la même collection, la minute d'une lettre des Directeurs à Artichofsky en date du 1<sup>er</sup> juillet 1689 (ils n'étaient pas encore informés du renvoi de ce général, qui avait eu lieu en juin). Dans cette lettre ils s'expliquent de la manière suivante : „Votre Excellence nous a écrit qu'il se commet beau-  
„coup de fautes et d'abus dans le gouvernement de la colonie ; nous  
„espérons qu'avec le temps on y portera des améliorations, et surtout  
„nous prions Dieu qu'il y règne toujours une bonne harmonie parmi les  
„officiers: que chacun cède aux autres en autorité, plutôt que de man-  
„quer de respect à ses supérieurs. Si on se laissait guider par la  
„fierté et l'envie, il en résulterait de fâcheuses conséquences pour le  
„service de la Compagnie.” (*UEd. schrijft dat vele defecten ende abuijsen daer  
noch sijn in den staet ende regieringe van dien, willen hopen dat van tijdt  
tot tijdt sullen beteren ende voornamentlijk Godt de Heere bilden met ver-  
trouwen, dat aldaer soo goede harmonie ende onderlinge correspondentie onder  
de officieren sal geven, dat iedereen liever de minste als de meeste sal sijn,  
aleer hij sich vergeetende in 't respect dat sijn overhoofden schuldigh is eenigh  
ondienst voor de Compagnie veroorzaken sou, die anderszins met jalousie  
ende hoovaerdy te verwachten staen.*)

Cette lettre trancherait la question, nonobstant la circonstance des pages qui manquent au livre des Notules secrètes, en ce qu'elle est tout à fait dans un sens qui donne toute autorité au comte, et d'autant plus que dans une lettre expédiée à la même époque à Maurice (*Secret Notulen Boek*), on lui adresse la même assurance dans des termes tout aussi clairs. Cependant il est encore possible que l'instruction en question ait contenu des phrases compromettantes; que les Directeurs l'aient fait déchirer du livre de leurs notules et que par ces lettres ultérieures ils aient voulu réparer la faute qu'ils avaient commise. Ce ne serait pas la seule occasion où nous voyions les membres de l'Assemblée des XIX revenu sur une de leurs décisions empreintes de méfiance à l'égard du comte Maurice: au commencement de l'année 1689, ils lui avaient écrit une lettre dans laquelle ils lui ordonnaient „de ne jamais entreprendre d'expéditions  
„(*explojten*) qu'après mûre réflexion et avec approbation de l'Assemblée  
„des XIX.” Cette lettre, qui limitait ainsi tout à fait le comte dans l'exercice de ses fonctions de gouverneur, devait être envoyée par intermédiaire des Etats-généraux et se trouvait encore à La Haye, lorsque les Directeurs, se repentant de ce qu'ils avaient écrit, expédièrent le 3 février de la même année des commissaires à La Haye „pour tâcher d'obtenir par tous les moyens, et d'une manière ami-  
„cale (*met alle mogelijke middelen en soethejdt*), que les Etats voulussent  
„encore rayer la susdite phrase parce qu'elle était en contravention avec  
„l'instruction de Maurice avant son départ pour le Brésil (*als sijnde*



„*strijdende tegen de instructie aen Graef Maurits gegeven, gaende naer Brasil*), et que d'ailleurs il en résulterait du désavantage pour la Compagnie." Il se peut donc fort bien que dans l'affaire d'Artichofsky ainsi que dans celle-ci, les Directeurs aient changé leurs opinions émises antérieurement.

(72) p. 105. Tous les détails quant à la condition du Brésil sous le gouvernement du comte Maurice se trouvent dans Barlaeus, Veegens, Southey I, de Beauchamp III, van Kampen I, Ned. Reizen XIV et Nieuhof.

C'est à l'ouvrage de Barlaeus qu'ils ont tous puisé, et il serait aussi vraiment difficile de donner quelque chose de neuf après cet exposé élaboré du panégyriste minutieux de Maurice.

De Beauchamp a de nouveau donné la traduction de Southey en cet endroit. Nous avons conservé quelques-unes de leurs expressions tout en rectifiant quelques inexactitudes.

Nous devons à Mr. Jacob, à La Haye, la communicatoïn d'un écrit, ayant trait à la situation et au commerce du Brésil en 1639. Nous nous empressons à accueillir cette communication qui a un rapport intime au sujet qui nous occupe et nous offrons à nos lecteurs une traduction presque textuelle de cette publication hollandaise d'ancienne date. C'est une feuille volante ou brochure in-quarto, intitulé *Découverte de riches mines au Brésil* (Ontdeckinghe van Rijke Mijnen in Brasil) publiée à Amsterdam, en 1639. Cette brochure porte en titre la devise: *Luctor et Emergo*, et les armes de la Hollande avec des emblèmes assez significatifs: des bêtes fauves se glissant sur la terre confiée à la garde du lion batave, qui se redresse pour frapper ces intrus de ses griffes armées d'une épée. La Vierge, la Bible dans la main, personnification de la République des Provinces-Unies, arbore bravement son étendard au premier plan.

Quant au contenu de la brochure, on se tromperait fort en pensant y trouver des détails sur les mines du Nouveau-Monde, et notamment au Brésil, bien qu'à l'époque où vivait l'auteur l'Europe ne s'émut pas moins aux récits des richesses aurifères, des grands gisements de métaux précieux, que de nos jours. L'auteur, comme nous allons le voir, accueille même avec quelque circonspection ces récits presque fabuleux qui avaient cours dans son temps, mais ce ne sont pas là les mines auxquelles il vise. On pourrait lui appliquer le mot du fabuliste: „Un grain serait bien mieux mon affaire." Ce n'est pas l'or ou l'argent qui le tentent, mais le commerce, la navigation, l'industrie, qui font affluer les métaux précieux sans peine et sans que l'humanité ait à s'en désoler



sous aucun rapport. Les calculs, les données statistiques et autres qui se trouvent dans ce travail, dénotent qu'il mérite certes la plus haute attention, et démontrent que l'auteur était entré largement dans les vues du comte Maurice de Nassau à ce sujet. Pour ce qui regarde la tolérance religieuse, il s'écarte totalement de la politique de ce prince éclairé, et s'oppose aux mesures prises ou confirmées par lui, tendantes à considérer les colons protestants, catholiques et israélites au Brésil absolument égaux devant la loi.

Mais laissons parler l'auteur lui-même, qui évidemment était très-initié dans tous les détails des affaires brésiliennes; et faisons seulement observer que nous nous efforcerons de garder autant que possible son style qui a toute la naïveté du temps :

„Plusieurs écrivains espagnols et autres, dit-il, qui dans leurs mémoires nous ont dépeint la situation du Brésil, parlent de mines d'or et d'argent, qui, à diverses époques et en différentes localités, y auraient été découvertes, mais qui, par suite des défenses du Roi, n'y auraient pu être exploitées. Bien que je sache parfaitement que de pareils bruits sont répandus parfois avec bien peu de fondement, je n'ai pas de motifs concluants pour rejeter ces assertions ni pour les taxer de pures inventions.

„Il faut se représenter ici les vieilles jalousies qui depuis de longues années ont existé entre les deux Couronnes de Castille et de Portugal, deux peuples puissants et voisins, qui tous deux doivent leurs richesses et leur bien-être à la nouvelle navigation vers les Indes-Orientales et Occidentales. Figurez-vous encore la répartition inégale qui, par autorité du Pape, a eu lieu entre les deux Couronnes pour ce qui regarde la possession des pays nouvellement découverts à l'Est et à l'Ouest, répartition que les Portugais déclarent leur porter grand préjudice; et n'oubliez pas non plus le joug qui aujourd'hui pèse sur les Portugais, traités en nation conquise, séparés de leurs princes naturels et indépendants. En présence de toutes ces considérations on peut conclure aisément que les Castillans ont des raisons d'état assez plausibles pour limiter les ressources des Portugais, de crainte que la puissance et les richesses ne les fassent aspirer à leur antique et féconde liberté: car, on le sait, les coursiers bien nourris et généreux ne supportent guère les coups d'éperon trop rudes! Ainsi donc pourquoi faire explorer les mines du Brésil? Supposons qu'elles soient exploitées, le produit ne servirait qu'à enrichir une nation qu'il importe au Roi d'affaiblir, de tenir humble et petite. Et ce d'autant plus que dès le moment de la découverte des mines de Potosi, bien de riches mines des Indes-Occidentales ont



„été complètement délaissées, le roi trouvant à Potosi et dans d'autres con-  
„trées plus de travaux à exécuter qu'il n'en saurait faire faire par ses esclaves. Si donc dans les Indes-Occidentales mêmes beaucoup de mines bien  
„connues et très riches sont abandonnées faute de bras pour les exploi-  
„ter, quelle apparence y a-t-il que l'on permette aux Portugais du  
„Brésil de faire ce dont les Castillans ne sauraient venir à bout: ce  
„qu'il en sera, le temps nous l'apprendra. Mais les mines que moi j'ai  
„découvertes, ne ressemblent nullement à celles du Potosi, où chaque  
„année des milliers d'hommes vont périr; j'ai en vue des mines qui au  
„contraire entretiennent déjà des milliers d'hommes, et qui, selon toute  
„apparence, d'année en année en occuperont bien davantage; des mines  
„qui méritent d'autant plus d'être utilisées en ce que nous savons que  
„le commerce, les métiers, la navigation et le trafic sont tombés dans  
„notre pays en décadence; tout cela pourra se rétablir sensiblement  
„en suivant la voie où je veux vous diriger. Et si maintenant vous me  
„demandez si ces mines sont assez riches pour en couvrir les frais  
„d'exploitation, c'est à vous-même d'en juger, d'après les calculs que je  
„vais vous présenter.

„La partie du Brésil que possède aujourd'hui la Compagnie, rappor-  
„tait sous le gouvernement espagnol chaque année 40 à 50 mille caisses  
„de sucre. Ainsi, si cette même partie ne rapporte désormais que 33 mille  
„caisses, ce que l'on estime être la récolte de l'année courante (1639),  
„les dimes à payer pour cet article à la Compagnie rapporteront trois mille  
„caisses; et les 20 pour cent, six mille; ensemble neuf mille. Les caisses  
„de sucre blanc (*blancos*) sont de 20 arobes, l'arobe s'estime à trente  
„livres, la livre rapporte seize gros \*) et pour le sucre brun (*moscovados*),  
„ce que cette qualité perd aujourd'hui sur les prix, elle le rend par le  
„volume des caisses: de sorte que si les sucres blancs ont un poids  
„de 20 arobes, les moscovados reviennent facilement à 24 arobes.  
„Ainsi, ces 9000 caisses, grandeur moyenne, à 600 livres, et la livre  
„rapportant seize gros: chaque caisse transportée dans la métropole,  
„sera évaluée à 240 fl., et le total à 2,160,000 fl.

„Les 24 mille caisses qui restent et qui se négocient par les parti-  
„culiers, se transportent par la Compagnie, et donnent encore un revient,  
„tant pour le fret que pour les droits de réconnaissance, de 4 gros par  
„livre, soit pour le total des caisses, 1,440,000 fl.

---

\*) Le gros valait environ  $2\frac{1}{2}$  cents de Hollande ou 5 centimes de France, et est par conséquent la 40<sup>e</sup> partie du florin.



„Les avantages que rapporte le commerce de la côte de Guinée, de Cabo Verde, du Sénégal, etc., s'estiment à 450,000 fl.

„Le rapport du tabac, du sel et son transport par mer, puis du bois de brésil, et en général de tout ce qui s'exporte du Brésil, s'estime à 400,000 fl.

„La partie conquise du Brésil avait autrefois besoin déjà chaque année de plus de 4000 esclaves. Aujourd'hui y voulut-on même en transporter, pour la première année un nombre de vingt mille, nul doute qu'ils ne fussent tous vendus, car le prix des esclaves a augmenté au Brésil au point qu'on les y vend 6, 7, 8, voire même neuf cents florins par tête. Ainsi en n'introduisant chaque année que cinq mille esclaves et n'en évaluant le prix qu'à trois cents florins par tête, la vente seule des esclaves rapporterait à la Compagnie annuellement 15 cent mille florins. (*Comparez p. 52 et 121 et la note 80 de ce livre*).

„Les paiements des ingenios (*plantations*) vendus et confisqués, qui dureront encore quelques années; item, la vente de terrains, pour la culture et les bâtisses, s'estiment à 5 cent mille florins.

„L'affermage des vins et des bières, des farines, du bétail, du pésage, des ponts et en général d'autres droits réguliers de cette nature, s'évaluent à deux cent mille florins.

„Les provinces conquises du Brésil avaient autrefois une consommation de plus de dix mille pipes de vin espagnol; estimons cette consommation aujourd'hui à 3000 pipes seulement: les 50 florins par pipe pour les droits de récongnition, les 30 florins de fret et les trois sous\*) par florin pour avarie, rapporteront à la Compagnie une somme de 253,500 fl.

„Évaluons aussi la consommation de mille barils d'eau-de-vie, qui payent cent soixante florins par baril pour droits de récongnition, 80 florins de fret et trois sous pour avarie: nous arrivons pour cet item à 252,000 fl.

„La consommation de vin de France s'estime à 2000 barils, qui payent pour droits de récongnition 60 florins par baril, pour le transport 60 fl. et pour avarie trois sous, ensemble 258,000 fl.

„La consommation d'huile s'évalue à 2000 ames (*barils*), qui paient pour droits de récongnition 6 florins par ame, pour fret 15 florins, et pour avarie trois sous, ensemble 46,500 florins.

„On aime beaucoup la bière dans ces pays à climat chaud; le Hollandais surtout s'en montre grand amateur; aussi peut-on en

---

\*) Le sous était la vingtième partie du florin ou à peu près 10 centimes de France.



„évaluer la consommation à 3000 tonneaux, qui payent pour droits  
„de récoognition 3 florins, pour fret 10 florins, pour avarie trois  
„sous par florin, soit 43,500 fl.

„La consommation du vinaigre s'évalue à mille tonneaux, qui payent  
„pour droits de récoognition fl. 2 par tonneau, pour fret fl. 15, pour avarie  
„trois sous, soit 19,250 fl. La consommation de stokfish et de merlan  
„s'évalue à cent mille livres; droit de récoognition fl. 1 par 100 livres, fret  
„fl. 5, et pour avarie trois sous, soit 27,000 fl.

„La consommation présumée de lard et de viande est de quatre cent  
„mille livres, qui payent pour droit de récoognition fl. 1 pct., pour fret  
„fl. 4, pour avarie trois sous, soit 22,400 fl.

„Pour droits de récoognition, fret et avarie, de fleur de farine, de  
„biscuit, de fromage, de beurre, de gruau, de pois, de fèves, d'épicerics,  
„d'huile de lin et de baleine, etc., mettons 450,000 fl.

„Évaluons les droits de récoognition, fret et avarie, pour toutes qua-  
„lités de toiles, de laines, de draps, de soierics et en général de toute  
„sortes d'étoffes pour vêtements, ainsi que pour le cuivre, le fer, l'acier,  
„l'étain, les planches, les perches, le goudron, la poix, la courée, à  
„477,850 fl.

„Ajoutons les sept cent mille florins que les Etats ont accordés il y  
„a quelques années à la Compagnie, soit . . . . . 7 cent mille florins.

„Ensemble . . . 92 cent mille florins.

„Les prises faites par la Compagnie tant sur mer que sur terre, sur les  
„côtes du Brésil et ailleurs, se montent certes à quelques centaines de mille  
„florins par an; mais ces avantages dépendant tout-à-fait des circonstances,  
„nous ne pouvons d'une manière quelque peu précise les faire entrer ici  
„en compte; toutefois, des prises faites réellement accusent des avan-  
„tages considérables échus les années antérieures en partage à la  
„Compagnie.

„Il se peut qu'il y ait des personnes qui s'avisent de penser que  
„les caisses de sucre ne rapporteront pas toujours 240 florins, mais à  
„coup sûr la différence ne sera pas bien grande; et, comme le nombre  
„des caisses s'augmentera considérablement chaque année, nul doute  
„que la Compagnie ne profite grandement de ce côté, malgré la perte  
„qu'elle pourrait subir sur le prix de chaque caisse.

„Jusqu'ici l'introduction d'esclaves à Phernameuco ne se monte  
„guère à cinq mille têtes, je le sais parfaitement; mais je crois aussi  
„que l'on n'a pas pris assez la chose à coeur, car les esclaves s'achètent  
„à un prix bien minime.

„Certes le commerce de la Guinée n'offre plus aujourd'hui autant de



„bénéfices qu'autrefois; mais il est bien avéré qu'il offrait naguère un  
„tel profit, que pour peu que l'on s'y applique, on le recouvrera faci-  
„lement dans l'avenir.

„La consommation des bières et des vins, nous dira-t-on, n'est  
„pas d'une importance telle que nous l'avons supposée: j'en conviens;  
„mais aussi naguères a-t-on souffert grandement du manque de bois-  
„sons utiles au Brésil. D'ailleurs, l'envoi de vivres a été fortement em-  
„pêché par les disputes continuelles au sujet du négoce, et puis par  
„crainte de la flotte espagnole: une fois entrés en possession paisible  
„du Phernambuco nous y verrons la population s'augmenter, et il est  
„bien sûr que dès lors la consommation de provisions et autres articles  
„ne fera qu'accroître.”

Quant à la direction de la Compagnie, l'auteur dit que de grands abus  
s'y étaient montrés, que même au moment où il écrit il n'y en avait encore  
que trop; que, d'ailleurs, il n'y avait pas lieu de s'en étonner, attendu  
que l'on avait appelé à la direction des personnes qui n'étaient point  
initiales aux affaires. „Mais, ajoute-t-il, il est bien plus facile d'indiquer  
„de pareilles fautes que d'y remédier; tel qui en aurait le loisir, pour-  
„rait faire à ce sujet un gros livre; ce n'est pas là mon intention, je  
„dirai ma conclusion en peu de lignes.”

Ici l'auteur s'élève avec une certaine véhémence contre l'esprit de  
tolérance que le comte Maurice avait sagement introduite dans  
Brésil. Il ne voit dans cette tolérance que de la licence, et veut  
l'abolir absolument au dépens des Juifs et des Catholiques, qui pour-  
tant formaient la masse de la population européenne des provinces  
conquises. Cette opinion de l'auteur fut partagée par la plupart de ses  
contemporains, mais Maurice était à la hauteur de sa grande mission;  
il protégea également toutes les religions, et du moment où il dut céder  
à des ordres en sens contraire, on voit cette belle colonie périliter et se  
perdre. Depuis lors la population va toujours en diminuant et l'élan de  
l'émigration une fois donné, d'un côté, les forces des Portugais se  
multiplient des Catholiques réfugiés; de l'autre côté, se fonde une  
autre colonie, celle de Surinam, par les Juifs persécutés (*voir les notes*  
82 et 90 de ce livre).

L'auteur lui-même termine ainsi:

„Il y a un point à noter, c'est qu'après l'aide de Dieu, à coup sûr la  
„population est le seul et l'unique moyen de conserver et de faire fleurir  
„le Brésil. Or, on ne saurait peupler un pays quelconque où l'on a à  
„souffrir continuellement de la cherté ou du manque total de  
„pain, comme jusqu'à aujourd'hui cela s'est vu presque toujours au



„Brésil. Je reconnais encore que la situation actuelle de la Compagnie  
„ne lui permet guère de diminuer les frets ou les droits de réconni-  
„tion; aussi doit-on trouver un autre moyen d'avoir le pain au Brésil  
„à un prix raisonnable, sans nuire aux intérêts de la Compagnie. Je  
„pense que tout cela pourrait se combiner aisément. Les farines qui  
„se transportent par la Compagnie dans cette colonie, par suite des  
„faveurs des Etats de la Hollande, ne payent point d'impôt de mou-  
„ture: j'estime l'avantage qui en résulte à 20 pct. La Compagnie jouit  
„ainsi de franchises de droits de ce chef, et frappe elle même de ces droits  
„les négociants particuliers. Ajoutez-y que, pour peu que la Compagnie  
„vende ses farines argent comptant, et elle en a toujours besoin  
„pour payer les troupes et couvrir d'autres frais, elle peut employer son  
„numéraire à *pari*, ce que les négociants particuliers ne peuvent faire,  
„attendu que l'argent au Brésil a une valeur intrinsèque inférieure de  
„15 ou 20 pct. à l'argent de la métropole. Il appert de tout ceci que la  
„Compagnie jouit de grands avantages sur les négociants particuliers,  
„et je propose ainsi qu'elle expédie constamment au Brésil de grandes  
„quantités de farine et qu'elle les y mette à un prix tellement modique  
„qu'au bout du compte la Compagnie se contente du seul gain que  
„représentent les frets, les droits de récongnition et l'impôt de mou-  
„ture, qui se payent aujourd'hui. Par cette combinaison je crois  
„que le pain s'y vendra à un prix bien inférieur au prix actuel  
„et à celui des temps du gouvernement portugais. La Compagnie  
„non-seulement n'y perdra rien, mais comme sur ce pied la consom-  
„mation des farines hollandaises s'y accroitra considérablement (le  
„peuple y étant obligé aujourd'hui de se nourrir du mauvais pain du  
„pays) les recettes de la Compagnie s'en augmenteront de beaucoup.  
„Les substances alimentaires deviendront aussi d'une qualité de  
„beaucoup meilleure et reviendront à un prix bien inférieur pour peu  
„que la Compagnie veuille ajouter à ces expéditions de grains et de fleur  
„de farine, de grands envois de lard, de viande, de pois, de fèves, de  
„gruau et de stokfish, et qu'elle les vende à un prix bien raisonnable.

„Bien des personnes taxeront de ridicules les calculs de l'auteur,  
„il le sait; aussi entendra-t-il volontiers et désire-t-il même des avis  
„meilleurs sur ce chapitre, tant pour son profit à lui que pour celui des  
„autres. Toutefois il ne suivra pas l'exemple du grand peintre de l'anti-  
„quité qui se cachait derrière son tableau pour entendre à son aise le  
„jugement des passants; car je sais que la plupart des gens n'auront  
„pas la patience nécessaire de lire ce peu de pages, mais qu'arrivés à  
„la moitié seulement, ils vont s'écrier: Le fou que cet homme! Pour



„toute réponse je leur souhaite pour ma part qu'ils soient, eux, des „sages, et non point des lourdeaux.”

(73) P. 107. Voici les propres expressions du comte dont nous avons donné la traduction littérale dans le texte :

„*Soo dat U Ho. Mo. lichtelijc kunnen oordeelen in wat voor een postuur wij ons bevinden ende wat eere voor mijn alhier is te behaalen. De vijant maect groote preparatien om om ons dese maent aen te tasten. Ick ben gere- solveert met de hulpe Godts met hem te slaen, het mag kosten wat het wil, aenghesien het beter is in 't velt te sterven met het rapier in de hand als door „honger vergaen.”*

(74) P. 108. Nous empruntons la composition des flottes et les détails de la bataille navale d'Itamaraca, qui a duré quatre jours, au rapport officiel que le comte Maurice en communiqua aux Etats-généraux, sous la date du 28 février 1640 (Arch. du Roy. Liasse Ind. Occ., 1635—1640). A peu près les mêmes particularités se trouvent dans Barlaeus, Veegens, van Kampen, I, Southey, I, et Montanus; comme aussi dans deux brochures qui datent de 1640 et qui se trouvent à la Bibliothèque Royale de La Haye.

Nous trouvons dans Barlaeus, p. 174, un extrait de l'original du rapport espagnol, dans lequel la force de la flotte hispano-portugaise est portée à 93 voiles, et celle de la flotte hollandaise à 35. Van Kampen fait à ce sujet la judicieuse observation qu'on rencontre fort rarement une pareille bonne foi dans les bulletins officiels. Nous nous permettrons de faire remarquer à notre tour, sans craindre qu'on nous accuse de partialité nationale, que les rapports officiels néerlandais font peut-être une exception à la règle générale. D'après les événements qui se sont passés dans les derniers temps nous pouvons en juger nous-mêmes; et en examinant dans les Archives du Royaume les documents sur les événements de ces mémoires historiques, pour les comparer à ce qu'en ont écrit des écrivains étrangers, nous nous sommes convaincus qu'il est fort rare d'y trouver quelque chose qui soit contraire à la vérité.

Aussi nous nous sommes arrêtés à l'évaluation des forces ennemies qui se trouve dans la lettre du comte Maurice, comme nous paraissant la plus vraisemblable parce qu'elle est fondée sur les dépositions d'un des officiers de l'ennemi (sans doute d'Andrada), dont les données rédigées en portugais accompagnent le rapport de Maurice et présentent même le nom de chaque navire espagnol et portugais.

Southey, d'ordinaire si exact, commet une grosse erreur en évaluant



le nombre des pièces de canon sur la flotte hispano-portugaise à deux mille quatre cents!!

(75) P. 110. Le comte Maurice envoya ce commandant portugais en Hollande et conseilla aux Etats-généraux de le tenir prisonnier quelque temps: „parce que c'était un vaillant capitaine qui pouvait nous faire „encore bien du mal.” Depuis le 26 juillet jusqu'au 16 août 1640 il a été gardé en prison à La Haye (au *Gevangenpoort*). Il fut relâché à condition qu'il ne retournerait ni en Portugal ni en Espagne, mais qu'il se rendrait à Terceira (Arch. du Roy., Registre Ind. Occ., 1638—1651).

(76) P. 115. Southey prétend que Montalvam, tandis qu'ostensiblement il faisait des proclamations conciliantes, aurait donné à ses capitaines de partisans, des ordres secrets pour continuer leurs courses dévastatrices. Cette grave accusation de mauvaise foi du noble vice-roi, ne nous paraît pourtant justifiée par aucune preuve. Nous n'en avons jamais rien trouvé dans les rapports officiels des chefs hollandais et longtemps après le départ du vice-roi en 1641, le comte Maurice a entretenu une correspondance amicale avec lui; ce qui prouve que si la conduite perfide, si peu en harmonie avec le caractère loyal de Montalvam, a eu lieu, ses contemporains n'en ont pas été instruits. L'historien Veegens commet une autre erreur, celle d'avancer que l'amiral, à la bataille d'Itamaraca, et le vice-roi Montalvam n'étaient qu'une seule et même personne. Cette erreur n'est pourtant que la suite d'une méprise dans des noms: tous deux portaient le nom de la noble famille portugaise le Mascarenhas.

(77) P. 116. Nous trouvons aux Archives du Royaume une lettre du 10 janvier 1641 de Maurice aux Etats-généraux; la première qui est datée de *Mauritsstad*, tandis qu'autrefois il écrivait toujours de *Pernambuco*.

A cette lettre sont jointes les copies authentiques des rapports de Koin et Nieulant à propos de l'expédition d'Espirito Santo, et de Jol et Lichthardt au sujet des recherches infructueuses de la flotte *d'argent* espagnole.

Dans le dernier rapport se trouvent quelques expressions trop caractéristiques de la part de deux marins si renommés pour leur rude bravoure, pour que nous ne les citions pas ici. Après avoir raconté le terrible ouragan qui avait détruit une partie de la flotte, et exposé les peines incessantes qu'ils s'étaient données pour avoir des informations sur ladite flotte espagnole, par les pêcheurs et les habitants des îles avoisinantes, ils



concluent en disant „mais tout fut en vain, en sorte que nous devons „dire avec le Psalmiste: Si l'Éternel ne bâtit la maison, ceux qui la „bâtissent, y travaillent en vain, Ps. 127, v. 1, car la protection „divine est de toute importance” (*maer alles onnut, soo dat met den Psalmist moeten zeggen: Soo de Heere het huys niet en bouwt, soo arbeijden te vergeefs die daeraen bouwen, Ps. 127, v. 1. want aan Godts segen is 't all gelegen.*)”

Sous la copie authentique de ce rapport, nous trouvons pour la première fois son nom de Lichthardt, ce qui nous mit en doute sur la manière d'épeler le nom de ce vaillant amiral. Sa signature autographe (qui est fort rare) sous une lettre écrite en 1645 du Recife aux Etats-généraux (voir la 93<sup>m</sup>e note) leva enfin toute incertitude à cet égard: il est écrit distinctement *Lichthardt*, et non pas *Lichhart*.

(78) P. 116. On trouve le récit le plus détaillé de cette révolution importante dans le 1<sup>er</sup> volume d'*Ericeyra, Historia de Portugal Restaurado*, qui ne traite que de cette époque.

Le Père S. Teresa, II, Wagenaar, XI, et Southey, I, en font aussi mention. Nous avons employé quelques-unes des expressions de De Beauchamp, qui ne sont qu'une traduction de Southey.

(79) 121. Tous ces détails des conquêtes d'Angola (S. Paulo de Loanda) et de S. Thomé, se trouvent dans les rapports de Maurice, du 29 octobre et 11 novembre 1641 et du 17 janvier 1642, adressés aux Etats-généraux et conservés aux Archives du Royaume. Voir aussi Barlaeus, Veegens, van Kampen et Wagenaar. Ce dernier auteur se trompe en disant (vol. XI, p. 315), que la conquête de S. Paulo de Loanda avait eu lieu en 1640.

(80) P. 121. Cette pièce, qui se trouve aux Archives du Royaume, est un appendice du rapport de Maurice aux Etats-généraux, en date du 11 novembre 1641. Un autre appendice de ce rapport, porte les profits qui résulteraient pour la Compagnie de cette nouvelle conquête à f6.674.000 suivant l'estimation, sans doute exagérée, des directeurs civils de S. Paulo de Loanda. Ces deux documents sont extrêmement intéressants pour l'histoire de la traite des nègres. Le prix d'achat des esclaves à Angola y est évalué à f30, et le produit de leur vente au Brésil à 300 ou 500 florins.

(81) P. 122. Sur cette flotte se trouvait pour la première fois notre



célèbre marin Michiel Adriaenszoon de Ruyter, comme capitaine de vaisseau, au service de l'Etat.

Arrivée sur les côtes de Portugal, cette escadre livra un combat de peu d'importance à la flotte espagnole, puis elle se rendit à Lisbonne, où elle fut reçue de la manière la plus cordiale. Le nouveau roi Joam IV fit assembler tous les capitaines, au nombre de vingt, à bord de l'amiral, et leur donna à chacun une chaîne d'or avec une médaille de la valeur de f250. Cette médaille portait à la face le buste du roi, avec l'inscription : Joannes IV Dei Gratia Rex Portugaliae 1641; au revers, un Phénix qui s'élève d'un feu allumé sur un autel, avec l'inscription VICI MEA FATA SUPERSTES. (Voir la description de cette médaille dans *van Loon, Nederl. Historiepenningen*, II.) La flotte retourna en Hollande en janvier 1642.

(82) P. 128. Il paraît d'après cette lettre de Maurice qu'en 1642 les Israélites pouvaient de nouveau exercer publiquement leur culte dans les synagogues, permission qui leur avait été interdite en 1638 sur les instances des ministres protestants au Recife.

Le mécontentement des Portugais au sujet de l'oppression qu'ils éprouvaient relativement à l'exercice de leur culte, était fondé; car les Etats-généraux, et plus encore la Compagnie, n'écoutant pas les sages conseils de Maurice, refusèrent, malgré leurs promesses et leurs proclamations antérieures, d'accorder l'autorisation de faire construire une église catholique au Recife, dans la crainte d'y voir insensiblement écarter la religion protestante. Cette résolution fut encore une fois renouvelée en 1643. Voir Résol. des Etats-généraux du 28 mars 1643 (Arch. du Roy., Registre Ind.-Occ., 1638—1651, fol. 87).

(83) P. 129. Louiç Barbalho obtint grâce à cause des grands services qu'il avait rendus antérieurement aux Portugais du Brésil; mais de Brito fut retenu prisonnier plusieurs années, en punition de sa conduite injuste et déloyale. L'évêque Pedro da Silva fut condamné à payer une amende (*Ericeyra*, I, p. 411, et *Southey*, II, p. 20).

(84) P. 129. Le commandant du fort, Maximiliaen Schade, un lieutenant et deux soldats, eurent la vie sauve; mais ils furent conduits prisonniers à Para. Après avoir été détenus un an, et avoir enduré mille souffrances, ils parvinrent à s'évader sur un navire français. Ils arrivèrent en Hollande, vers la fin de l'année 1644. Le rapport de Maximiliaen Schade aux Etats-généraux et à l'Assemblée des XIX, en



date du 4 novembre 1644, est conservé aux Archives du Royaume.

(85) P. 132. Si l'on s'arrête uniquement aux chiffres posés, les Directeurs de la Compagnie avaient raison de dire que l'administration du comte Maurice était coûteuse; car nous voyons dans un état général des recettes et dépenses de la colonie de Brésil, faite en 1647, et qui se trouve aux Archives du Royaume (Registre Ind.-Occ., 1638—1671, fol. 320), que les frais du gouverneur, le grand-conseil, les juges et autres hauts fonctionnaires, après les économies et les réductions, dont nous avons parlé plus haut, s'étaient élevés en 1643, à la somme de fl. 221,208, tandis qu'en 1647, ces mêmes frais ne montaient qu'à fl. 161,520. Nous trouvons cependant dans ce même état, que les revenus du Brésil étaient en 1643 (sous l'administration de Maurice) de fl. 1,800,000, tandis qu'ils n'étaient que de fl. 400,000 en 1647. Tel fut le résultat de la fausse économie de la Compagnie.

(86) P. 132. Ces pétitions rédigées en partie en langue portugaise et en partie en langue hollandaise, avec les signatures de plus de cent des habitants les plus considérés du Brésil, sont conservées aux Arch. du Roy. (Liasse Ind.-Occ., 1641—1644).

(87) P. 134. Les détails de ce voyage de Brouwer et Herckmans se trouvent dans les rapports de Herckmans et du comte Maurice aux Etats-généraux, en date du 16 septembre et du 28 décembre 1643 (Arch. du Roy., Liasse Ind.-Occ., 1641—1644).

Voir aussi Veegens, p. 303—308, Southey, II, p. 24, van Kampen, I, p. 448 et Montanus, p. 113 et 114.

(88) P. 137. Ces données sur la composition de la flotte avec laquelle Maurice retourna en Hollande sont extraites d'un des appendices du rapport du comte aux Etats-généraux daté du 12 août 1644 (Arch. du Roy., Liasse Ind.-Occ., 1641—1644). — On trouve les mêmes données dans Barlaeus, p. 292, Montanus, p. 505 et Luzac, I, p. 336.

D'après le récit de Southey, II, p. 50, on pourrait croire que le nombre des personnes qui accompagnaient le comte Maurice en Hollande, était de 1400. Southey cite l'autorité de Barlaeus; mais il est dans l'erreur: Barlaeus donne ce chiffre comme étant celui de tout l'équipage de la flotte, y compris Maurice et ceux qui l'accompagnaient.

(89) P. 140. Nous avons emprunté la plupart de ces détails sur la



carrière ultérieure de Joan Maurice à la biographie du comte publiée par M. Veegens et nous y avons ajouté quelques notices des Archives du Royaume. Pour ceux qui veulent en savoir plus au long sur la carrière du comte en Allemagne, nous recommandons un ouvrage publié en 1849 à Berlin: *Leben des Fürsten Johann Moritz von Nassau-Siegen*, par le D<sup>r</sup>. Ludwig Driesen.

(90) P. 142. Les Israélites qui quittèrent le Brésil après le départ du comte Maurice, s'établirent, sous la direction d'un chef nommé David Nassy, dans une des parties les plus salubres de Surinam, dans l'intérieur du pays sur une colline sablonneuse aux bords de la rivière de Surinam. Les restes de cet établissement florissant, nommé la Savane des Juifs (*Joden-Savannah*), s'y trouvent encore aujourd'hui. Peu d'années après leur arrivée en ces lieux, les Anglais sous Lord William Willoughby ont pris possession de cette partie de la Guyane, et en 1662 ils obtinrent du roi Charles II la charte de leur nouvelle colonie. Le texte entier de cet acte, en langues hollandaise et anglaise, se trouve dans l'excellent ouvrage de Hartsinck.

Il existe encore un autre livre fort curieux et intéressant pour cette partie de l'histoire de la Guyane, intitulé: *Essai sur la colonie de Surinam par une société de savants Israélites*, Amsterdam 1788. Ce livre a été traduit en Hollandais: *Geschiedenis der kolonie Suriname door een gezelschap van geleerde Joodsche mannen aldaar*, 1797.

(91) P. 143. Tous les détails de l'insurrection des Portugais au Brésil, et des causes qui l'amènèrent, se trouvent dans: Southey, II, p. 68 et suiv., de Beauchamp, III, p. 140 et suiv.; le Père S. Teresa, II; Nederl. reizen, XIV; Raynal, III, p. 349; Wagenaar, XII, p. 10 et les notices par van Wyn; van Kampen, II, p. 41; Montanus, p. 507—528; Luzac, I, p. 336 et plusieurs brochures contemporaines de cet événement, qui sont conservées dans la *Bibliotheca Duncaniana*.

(92) P. 150. Nous avons vu que Hoogstraeten, envoyé par le conseil suprême du Recife en mission à S. Salvador, avait profité de son séjour dans cette ville, pour y tramer son projet déloyal. Il prétextait qu'étant catholique, quoique Hollandais, il détestait ses compatriotes hérétiques. Plusieurs semaines s'étaient écoulées depuis ces ouvertures jusqu'à ce qu'enfin le 8 septembre, après avoir reçu plusieurs lettres pressantes du gouverneur da Silva, Hoogstraeten accomplit son crime. — Il assembla ses officiers, leur représenta qu'il n'avait plus de vivres ni



de munitions, et que d'ailleurs après la défaite du colonel Haus ils n'avaient plus à espérer aucun secours; tandis qu'en se rendant aux Portugais ils auraient les conditions les plus favorables, entre autres le remboursement de l'arriéré de solde qui leur était dû depuis longtemps. Tous les officiers opinèrent pour la reddition, à l'exception du lieutenant Jacob Flemmingh et des enseignes Barent van Tekelenburgh et Johannes van Broeckhuysen.

La plupart des soldats, suivant l'exemple de leur vil commandant, se rangèrent sous les drapeaux des insurgés; ceux qui se refusèrent à cette lie é furent emprisonnés à S. Salvador. Parmi ces derniers se trouvait Isaac Sweers, devenu plus tard si célèbre comme lieutenant-amiral de la Hollande. Après quelques mois de détention à S. Salvador, il fut soupçonné de communiquer secrètement avec le grand-conseil du Recife. Il fut mis à la torture, mais il la supporta héroïquement et refusa de révéler rien qui eût pu compromettre les intérêts de ses compatriotes. Plus tard il fut échangé contre d'autres prisonniers, après avoir enduré encore une longue et dure captivité.

Nous avons emprunté tous nos détails de cette reddition du fort de St. Augustin, comme aussi ceux de la défaite totale de Haus, aux lettres du grand conseil, aux Etats-généraux, en date du 16 septembre et 10 décembre 1645 (Archives du Royaume, Liasse Ind. Occ., 1645 et 1646) et du *Journal ofte Historaelse Beschrijving* par Math. van den Brock, 1651. — Comparez Southey, II, de Beauchamp, III et Nieuhof.

(93) P. 151. Nous trouvons l'exposé de la déplorable situation des habitants du Recife, au commencement de 1646, dans différentes missives des conseillers Hamel, van Bullestrate et Bas, adressées aux Etats-généraux, en date du 26 février, 17 avril et 21 juin 1646 et conservées aux Archives du Royaume, Liasse Ind. Occ., 1646 et 1646. Dans la même collection se trouvent deux autres lettres de la même teneur. La première, en date du 28 février, de l'amiral Lichthardt aux Etats-généraux, est remplie de plaintes sur la misère qu'ils avaient à endurer, mais elle se termine par la phrase remarquable et caractéristique du vaillant amiral: „Nous prions Vos Hautes Puissances de rester assurées „que, quoique nos forces soient très minimes, nous risquerons notre „corps, nos biens et notre dernière goutte de sang pour le service de „la chère patrie” („*U Ho. Mo. gelieve ook te vertrouwen dat althoewel „onze macht kleyn is, wij evenwel ons lijf, goedt ende bloedt tot den lesten „druppel toe voor ons lieve vaderlandt zullen stellen.*”



La seconde lettre dont nous parlions, de Johan van Raesvelt, conseiller de la cour de Justice au Recife, adressée aux Etats-généraux le 18 avril, contient les mêmes plaintes. Il y dit entre autres que depuis trois jours il n'avait eu aucun approvisionnement ni même du pain pour lui-même, sa femme et ses cinq enfants ! Enfin arrivèrent au Recife deux navires, le *Valk* et *Elisabeth*, qui apportèrent la nouvelle qu'à leur départ de la Hollande les renforts étaient prêts à être expédiés. La joie fut si grande dans la place assiégée, que l'on fit présent aux capitaines de ces deux vaisseaux, porteurs de si bonnes nouvelles, d'une médaille à chacun avec l'inscription : Le Recife sauvé par le *Valk* et l'*Elisabeth* (*Door de Valk en Elisabet is het Recif ontzet*).

(94) P. 155. La province de Frise seule s'opposa à la prorogation de l'octroi, et elle refusa plus tard de payer aucun subside pour la Compagnie des Indes-Occidentales. La copie des nouvelles lettres patentes de 1647, se trouve aux Archives du Royaume dans le livre des actes (*actenboek*) des Etats-généraux, 1646—1649, et dans le Registre des Ind. Occ., 1638—1651, fol. 220—242. — Cet intéressant registre contient 759 doubles pages in fol., dont les délibérations des années 1647 et 1648 seules en occupent 221.

(95) P. 159. Tous les détails de cette seconde bataille de Guararapes se trouvent dans le rapport des conseillers Schoonenborch, Haecxs, van Beaumont et van Goch aux Etats-généraux (Archives du Royaume Liasse Ind. Occ., 1649.) Ils y ont joint des appendices indiquant nos pertes dans cette bataille meurtrière. Il n'est même pas question de blessés dans ces appendices, qui indiquent le nombre des morts et des prisonniers dans chaque grade de notre côté. En voici un extrait :

|  | Tués.                  | Prisonniers.    |
|--|------------------------|-----------------|
| Les officiers y sont indiqués momentanément. | 1 colonel.             |                 |
|  | 4 lieutenant-colonels. |                 |
|  | 4 majors.              | 2 capitaines.   |
|  | 33 capitaines.         | 4 lieutenants.  |
|  | 28 lieutenants.        | 3 enseignes.    |
|  | 23 enseignes.          | 6 sergents.     |
|  | 43 sergents.           | 2 chirurgiens.  |
| 821 soldats.                                 | 72 soldats.            |                 |
| <hr/>  |                        | <hr/>           |
| Total 957 de tués et                         |                        | 89 prisonniers. |



Dans ces nombres ne sont points compris le vice-amiral Gielissen et grand nombre de matelots, qui assistaient à la bataille et furent tués.

Les historiens Nieuhof et Montanus, d'ordinaire si exacts, ont donné des récits forts obscurs des deux batailles de Guararapes. Ils n'en font qu'un seul combat qui aurait eu lieu selon Montanus, p. 524, le 17 février 1649, tandis que Nieuhof, p. 195, n'en donne pas la date. Il y a ici omission évidente de la part de ces deux auteurs, car tous les deux disent, que le champ de bataille était couvert d'os humains restés du combat qui y avait été livré auparavant, sans pourtant qu'ils aient fait mention de ce combat, qui a été la première bataille de Guararapes.

C'est donc une erreur de leur part, et nous sommes heureux de pouvoir la rétablir d'une manière convainquante, au moyen des documents officiels que nous en avons trouvés aux Archives. La première bataille eut lieu le 19 avril 1648 et la seconde le 19 février 1649. Southey, avec l'exactitude qui le distingue généralement, les place aussi dans cet ordre chronologique; seulement il rapporte abusivement la première bataille comme ayant eu lieu le 18 avril.

(96) P. 160. La situation du Brésil, telle qu'elle fut en 1649 après la seconde bataille de Guararapes, ainsi que les démêlés entre l'amiral de With et le grand-conseil au Recife, se trouvent décrits par Montanus p. 524 et 525, Nieuhof, p. 195 et 196, Wagenaar, XII, et les notices par van Wijn; mais surtout dans le rapport M. S. de l'amiral (conservé aux Arch. du Roy.), et qui porte pour titre: „Registre succinct de „notre voyage et de nos opérations au Brésil, 1647—1649.” (*Cort Register von onse reijse naer ende in Brasil, ende van onse verrichtingen aldaer* (1647—1649.)

Dans cette pièce importante qu'il adressa aux Etats-généraux pour justifier son retour inattendu, il accuse le grand-conseil de négligence et de mauvaise foi. Comme exemple des nombreux abus scandaleux qui s'y commettaient et qui ont, à différentes reprises donné lieu à un vif mécontentement de la part des soldats, l'amiral communique les détails sur la ration que l'on y donne aux soldats et aux matelots et sur ce qu'on la leur fait payer. Cette ration consistait en 2 pains de seigle de 2 livres d'Amst. chacun,  $1\frac{1}{2}$  livres de viande,  $\frac{1}{2}$  livre de farine et  $\frac{1}{2}$  pinte de vin de Madère par semaine. Tout cela était porté en compte à chaque soldat, de manière que des deux florins de solde qu'il devait toucher par semaine, il ne lui revenait seulement que cinq sous (50 centimes). Un habit ou un pantalon que la Compagnie ne payait en Hollande que cinq



florins, furent vendus aux soldats à raison de cinquante florins; pour un livre de tabac qui coûtait à la Compagnie, en Hollande, huit à neuf sous, on faisait payer trente sous, etc., etc.

Les nombreuses lettres que de With avait envoyées aux Etats-généraux pendant son séjour au Brésil, et dans lesquelles il leur avait dépeint à peu près de la même manière la situation précaire du Brésil-hollandais, se trouvent toutes aux Arch. du Roy., dans les Liasses des Ind. Occ. de 1647, 1648 et de 1649.

(97) P. 160. Les papiers du procès fastidieux de De With se trouvent au complet aux Archives du Royaume. Pour pouvoir bien apprécier les détails de ce procès, il est nécessaire de consulter les Résolutions des Etats-généraux de l'année 1650, qui sont d'une haute importance (Registre Ind.-Occ., 1638—1651), comme aussi Wagenaar, XII, et les notices de van Wijn. M. de Jonge dans le premier volume de ses *Notices et pièces inédites*, en donne aussi des particularités fort intéressantes.

Sans doute le retour arbitraire de De With sans ordre préalable de ses supérieurs, était fort à condamner; mais au reste, de With était un vaillant marin; il a rendu, comme vice-amiral de Hollande, de grands services au pays. Il fut tué en 1658 dans le combat naval près d'Elseneur, contre les Suédois sous Wrangel. Son corps a été inhumé l'année suivante avec de grandes solennités à Rotterdam, aux frais des Etats de Hollande.

(98) P. 161. Cette assemblée extraordinaire ou *Grande Assemblée* des Etats-généraux, convoquée après la mort de Guillaume II pour délibérer sur les relations politiques qui existaient entre les diverses provinces, sur les affaires touchant le culte et celles concernant l'armée (*Unie, Religie en Militie*), fut ouverte le 18 janvier 1651 par un discours fort remarquable de son président Jacob Cats (célèbre poète populaire).

(99) P. 161. Du temps de Johan de Witt, Conseiller-Pensionnaire de la Hollande, chargé de la direction suprême du gouvernement, la République des Provinces-Unies avait 10,000 navires marchands qui navigaient sur toutes les mers. Dans ce nombre il y en avait seulement 14 qui étaient de la Compagnie des Indes-Orientales, et destinés exclusivement à la navigation des Indes-Orientales. Ce qui prouve évidemment l'extension du commerce néerlandais dans les autres parties du globe et l'importance du cabotage.



(100) P. 165. Pour se convaincre de quelle manière les Portugais ont rempli l'engagement de cet article du traité de paix, il suffit de citer le fait suivant: Lorsqu'en 1721 le célèbre navigateur hollandais Roggeveen fit son voyage autour du monde, il voulait prendre des rafraîchissements au Brésil, mais on lui interdit le débarquement!

F I N.



**ERRATA.**

Dans la première moitié de notre livre nous avons parlé à différentes reprises de *galions* espagnols, lisez *galions* espagnols

|  |   |                            |
|--|---|----------------------------|
| Aux pages 13 et 17, <i>canons en métal</i> | » | <i>canons en bronze</i>    |
| A la page 142, l. 18, <i>certes</i>        | » | <i>pourtant</i>            |
| » » 145, l. 12, <i>et si</i>               | » | <i>mais si</i>             |
| » » 152, l. 18, <i>Tapuias</i>             | » | <i>Indiens</i>             |
| » » 152, l. 31, <i>le général Schkoppe</i> | » | <i>le colonel Schkoppe</i> |
| » » 172, l. 31, <i>abrégé</i>              | » | <i>abrégé</i>              |
| » » 172, l. 33, <i>abréviation</i>         | » | <i>abréviation</i>         |
| » » 176, l. 8, 1628                        | » | 1629                       |
| » » 206, en bas, <i>momentanément</i>      | » | <i>nominativement</i>      |



## EXPLICATION DES FAC-SIMILÉS.



1. *Joan Maurice comte de Nassau.*
2. le colonel Weerdenburch, ou *Waerdenburch* (voir la note 31.)
3. le général Sigemundt von *Schkoppe* (voir la note 44.)
4. le général (amiral) Hendrik Corneliszoon Lonek, ou *Loncq.*
5. le colonel Crestofle d'Artischau Arciszewsky, ou *Artichofsky* (voir la note 45.)
6. l'amiral Pieter Pieterszoon Heyn, ou *Piet Heyn* (voir la note 10.)
7. l'amiral Jan Corneliszoon *Lichthardt* (voir les notes 49, 77 et 93).
8. *Joam Fernandes Vieira*, chef des insurgés portugais 1645—1654.

Nous avons pris tous ces fac-similés des signatures autographes de ces personnages, apposées à des documents conservés aux Archives du Royaume. Celle de *Piet Heyn* est prise d'une lettre autographe de ce fameux marin datée 11 août 1627, de l'île Fernando de Noronha, qui se trouve dans la belle collection d'autographes de S. M. la Reine des Pays-Bas.

Nous saisissons encore cette occasion pour rectifier deux légères erreurs qui se sont glissées dans ce livre. Nous avons appelé le conquérant d'Olinda en 1630, *Loncq*; c'est une erreur, il s'appelait *Lonck*, comme il appert de sa propre signature que nous avons reçue il y a quelques jours par l'obligeance de l'archiviste d'Amsterdam. Notre erreur est d'ailleurs très pardonnable, en ce que tous les historiens hollandais et même l'archiviste de Jonge, l'appelaient *Loncque* ou *Loneq*, et que ses descendants, qui demeurent encore à Rotterdam et à La Haye, portent encore ce dernier nom. D'ailleurs les personnages de ces temps là ne signaient pas leurs noms toujours de la même manière.

Après l'impression de ce livre, nous avons vu aussi une signature de l'amiral qui commandait la flotte hollandaise à la bataille navale d'Itamaraca en 1640; elle est *Willem Cornelissen*, tandis que nous l'avons appelé, comme le font d'ailleurs presque tous les historiens hollandais, *Willem Corneliszoon Loos*.





N° 1.

*Caenice*  
*Conte*  
*de Nassau*

N° 2.

*V. V. Wardenburg*

N° 3.

*Sigismund von Szeffler*

N° 4.

*Geordich Coura yonek*

N° 5.

*Crestofle d'Artischa*  
*Arceiszewskij*

N° 6.

*Pieterz Selin*  
*do mird*

N° 7.

*Gregor Handl*

N° 8.

*Caenice*











